





Leaverly

CAUSES
CÉLÈBRES

ET

INTÉRESSANTES.

TOME SECOND.

2 3 2 11 4 0

20 01 00

2 5 12 12 12 12 12

2 12 12 12 12 12

9 2

1 12 12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

12 12 12 12 12

CAUSES CÉLÈBRES

ET

INTÉRESSANTES,

AVEC

LES JUGEMENTS QUI LES ONT DÉCIDÉES; RECUEILLIES

Par Mr. GAYOT DE PITAVAL,

Avocat au Parlement de Paris.

TOME SECONDE.

Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.



A AMSTERDAM, & se vend A LIEGE,

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Libraire.
VAN DEN BERGHEN, Lib. à Bruxelles.

M. DCC. LXXV.

2 3 2 5 4 5

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

31 32 33 34 35 36 37 38 39 40

41 42 43 44 45 46 47 48 49 50

51 52 53 54 55 56 57 58 59 60

61 62 63 64 65 66 67 68 69 70

71 72 73 74 75 76 77 78 79 80

81 82 83 84 85 86 87 88 89 90

91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

101 102 103 104 105 106 107 108 109 110

111 112 113 114 115 116 117 118 119 120

121 122 123 124 125 126 127 128 129 130



CAUSES CÉLÈBRES ET

INTÉRESSANTES,

Avec les Jugements qui les ont décidées.

PIERRE MÊGE,

Soldat de Marine, reconnu par le Parlement de Provence pour être le Sieur DE CAILLE, Gentilhomme; & pour être PIERRE MÊGE, par le Parlement de Paris.



IEN n'est plus propre que le succès de l'imposture de Pierre Mêge, pour nous faire voir que Dieu, qui livre les hommes à la dispute où ils s'exercent les uns contre les autres, *mundum tradidit disputationi eorum*, se joue de leurs lumières. Il

Tome II.

A

Eccl. c.
3, v. 11.

permet quelquefois que les gens les plus éclairés, ceux qu'on appelle les Sages de la terre, malgré leur pénétration & leur application à chercher la vérité, prennent pour elle le mensonge, & soient les dupes des plus foibles génies. Cet exemple nous fait bien sentir combien sont courtes les vues des hommes.

Jusqu'ici un imposteur, à l'aide d'une ressemblance parfaite, d'une conformité de caractères, d'une mémoire heureuse chargée de toutes les circonstances de l'histoire de celui qu'il vouloit représenter, en a imposé au Public. Mais on voit dans l'histoire de Pierre Mège un imposteur, qui, avec une figure entièrement différente, un caractère tout opposé, une ignorance des principaux points de l'histoire de celui pour qui il se donne, non-seulement séduit le Public, mais entraîne en sa faveur la plus grande partie des suffrages d'un Parlement.

En faisant le tissu de l'histoire du Soldat, & le récit des moyens de droit & de fait qu'on a employés, je suis soutenu par les Mémoires de célèbres Avocats, & j'ai de grands avantages en travaillant sur une matière si bien préparée. Cependant, comme dans les meilleures Causes il y a des endroits foibles, & que l'art de l'Avocat est de ne pas les présenter sous une face qui puisse révolter les esprits, & faire tort au fond, je dois m'éloigner de cette méthode; parce que je suis obligé de ne rien dissimuler, & de parler en Historien, & non en Orateur. Ainsi je puise-

rai dans les Mémoires de l'imposteur, aussi bien que dans ceux de ses adversaires, afin d'habiller la vérité de ses livrées, & de ne rien déguiser. En rapportant les faits, j'emploierai principalement, & par préférence, ceux dont toutes les Parties sont convenues.

On ne doit pas exiger de moi que je mette en œuvre une infinité de faits qui ne sont pas essentiels, & qui ne serviroient qu'à fatiguer le Lecteur, quoiqu'ils aient été racontés par les Avocats qui font usage de tout, & qui ne sont pas obligés de les sacrifier à la brièveté; & si je suis un peu long & un peu étendu, c'est parce que la curiosité & l'instruction du Lecteur en auroient souffert si je l'eusse été moins dans un Procès si vaste, jugé dans trois Tribunaux souverains, où on n'a rien oublié pour éclaircir la religion des Juges sur un grand nombre de questions de droit & de fait.

Scipion le Brun de Castelane, Seigneur de Caille & de Rougon, épousa, en 1655, Demoiselle Judith le Gouche; ils faisoient tous deux profession de la Religion Calviniste, & le Sieur de Caille en étoit un des plus zélés Sectateurs. Leur séjour ordinaire étoit à Manosque, petite Ville de Provence. Ils eurent cinq enfants de leur mariage, trois garçons & deux filles; l'ainé fut nommé Isaac, & les deux autres fils moururent en bas âge. C'est cet Isaac qui mourut à 32 ans, dont un Soldat entreprit de jouer le rôle pendant la vie du pere.

Comme on perdit les Registres baptistaires

des Calvinistes après la révocation de l'Édit de Nantes, on ne sauroit prouver la date de la naissance d'Isaac par cette voie ; on suppléa à cette preuve par le Journal domestique du Sieur Bourdin, son aïeul maternel, chez qui le Sieur de Caille & son épouse demeuroient. Ce Journal qui a été vérifié, nous apprend qu'Isaac est né le 19 Novembre 1664. La Dame de Caille mourut en 1679. Par son testament, elle institua son fils héritier, fit des legs à ses filles, & donna l'usufruit de tous ses biens à son époux.

Le Sieur de Caille s'attacha à donner à son fils une éducation qui convint à un enfant de condition, dont on doit former le cœur par préférence à l'esprit.

Le Roi ayant révoqué l'Édit de Nantes en 1685, le Sieur de Caille sortit du Royaume avec sa famille ; elle étoit composée de sa mere, de son fils, & de ses deux filles. Cette famille fugitive s'alla établir à Lausanne en Suisse, petite Ville du Canton de Berne. Une des filles du Sieur de Caille y décéda en 1686, & l'aïeul y mourut aussi en 1690.

Le Roi fit un Édit au mois de Décembre 1689, où il donne aux plus proches parents les biens de ceux qui étoient sortis du Royaume pour cause du Calvinisme. Le faux zele du Sieur de Caille ne fut point ébranlé par cet Édit, il immola ses biens à sa Religion, avec une fermeté digne d'une meilleure cause.

Dame Anne le Gouche, sœur de la Dame

de Caille, & épouse de Monsieur Rolland, Avocat-Général au Parlement de Dauphiné, prétendit, comme la plus proche parente, avoir tous les biens du Sieur de Caille. Il intervint un Arrêt contradictoire au Parlement de Provence, qui dans cette occasion renversa l'ordre des successions établi dans les Pays de Droit écrit, tels que la Provence, pour suivre l'ordre des successions qui regne dans le Pays Coutumier. Les biens paternels, qui montoient à dix ou douze mille livres de rente, furent adjugés à la Dame Tardivi, parente paternelle; & les biens maternels à la Dame Rolland, dont la portion fut la moins considérable; elle n'eut que deux mille cinq cents livres de rente.

Nous verrons pourtant que le Sieur Rolland, son mari, quoique sa femme fût la moins intéressée, parut sur la scène comme le principal personnage, jusqu'à effacer les autres héritiers: aussi a-t-il été seul en butte à tous les traits de l'impôsteur.

Le fils du Sieur de Caille, qu'on appelloit le Sieur de Rougon, dominé par son penchant, s'appliqua aux Belles-Lettres & aux Sciences; il tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit au tombeau à Vevay, où il s'étoit retiré pour y respirer un air plus pur: il y expira entre les bras de son pere, le 15 Février 1696.

Madame Rolland après le décès de son neveu, n'ayant point d'enfant, donna en 1698, entre vifs, aux Pauvres de la Charité de Manosque, la maison du Sieur de Caille,

& un domaine de 7 à 800 livres de rente : la mort du fils du Sieur de Caille est mise dans l'Acte comme un motif de cette donation.

Au mois de Mars 1699, Pierre Mège, Soldat de Marine, parut devant M. de Vauvray, Intendant de la Marine à Toulon ; il lui dit qu'il étoit fils du Sieur de Caille. Voici l'histoire qu'il lui raconta. Il dit qu'il avoit le malheur d'être l'objet de l'aversion de son pere, à cause du peu de disposition qu'il avoit à l'étude, & du penchant qu'il avoit toujours eu pour la Religion Catholique ; que son pere lui avoit donné des marques de haine dans tous les temps ; qu'à Lausanne, où il s'étoit retiré, il avoit recommencé à le maltraiter ; que pour se soustraire à ses violences, il s'étoit échappé plusieurs fois de la maison, & y avoit été autant de fois ramené par des parents qu'il avoit rencontrés dans son chemin ; que tant de fuites réitérées avoient obligé son pere à le tenir enfermé plus exactement ; mais qu'à l'aide d'une servante, au mois de Décembre 1690, il avoit trouvé le moyen de sortir de prison ; & que pour n'être plus exposé à y rentrer, & pour satisfaire le desir ardent qu'il avoit d'embrasser la Religion Catholique, il avoit formé le dessein de revenir en Provence ; qu'il avoit été arrêté sur la route par des troupes de Savoye, qui l'avoient enrôlé ; qu'un Parti de l'Armée de France l'avoit fait ensuite prisonnier ; que Monsieur de Catinat, qui commandoit

cette Armée, & à qui il fut présenté sous le nom du fils du Sieur de Caille, lui donna un passeport pour venir en France; qu'il arriva à Nice, & s'engagea dans la Milice de Provence; qu'un jour qu'il étoit de garde chez le Gouverneur, il vit porter un bassin d'argent qui étoit aux armes de sa famille, & que son pere avoit vendu avec le reste de sa vaisselle en passant par Nice pour aller en Suisse; cet objet le toucha, il ne put retenir ses larmes; quand on lui en demanda le sujet : *J'ai bien sujet de pleurer*, dit-il, en montrant son cachet où étoient les mêmes armes, qui indiquoient qu'il touchoit de fort près à celui à qui le bassin avoit appartenu. Le Chevalier de la Fare qui commandoit dans Nice, à qui on rapporta ce fait, le fit venir, lui fit dire son histoire, & le traita ensuite avec distinction. Ce sont là de ces traits où il entre du merveilleux, qui font sûrement leur impression. Il y a apparence que le Soldat de Marine ne raconta pas à M. de Vauvray tout ce qu'il a dit qu'il avoit fait depuis ce temps-là, avant qu'il se manifestât. Il lui dit sans doute, comme il l'a allégué au Procès, que la crainte d'être puni comme un espion des Huguenots, avoit été le motif de ce long silence qu'il avoit gardé en Provence pendant plusieurs années sur son état, n'ayant, selon lui, trahi le mystere de sa naissance, que dans quelques confidences qu'il avoit faites. Comme dans son histoire, qu'il a donnée dans son Procès, il a voulu remplir le vuide

depuis son aventure à Nice, jusqu'à ce qu'il ait paru sur la scène comme le fils du Sieur de Caille; il faut quitter M. de Vauvray, pour suivre le fil de l'histoire qu'il a faite. La Milice ayant été congédiée, il se rendit à Marseille, où il connut la femme de Pierre Mège, nommée Honorade Venelle, qui avoit avec elle sa mere, & ses deux belles-sœurs. Ces femmes, suivant la peinture qu'il en fait, étoient du nombre de celles qui réveillent, en les voyant, l'idée d'une occasion prochaine, & qui n'ont pas même les apparences de la pudeur; il a dû les dépeindre ainsi, pour rendre sa fable vraisemblable. La mere, les sœurs de Pierre Mège, ainsi que le Soldat l'a dit, avoient d'ailleurs un motif qui les portoit à recevoir agréablement le fils du Sieur de Caille; elles étoient nées dans la Religion Calviniste, elles l'avoient abjurée par la contrainte des Édits. Elles trahissoient volontiers cette abjuration forcée, en voyant ceux qui étoient de la Religion, qu'elles receloient en public.

Le prétendu de Caille n'étoit pas en situation de choisir ses compagnies, c'étoit beaucoup de trouver un asyle. Honorade Venelle avoit pour lui des dehors si prévenants, qu'elle méritoit bien qu'il l'instruisît de son état & de ses aventures. Elle le confirma dans le dessein de n'en pas informer le Public, de peur d'encourir les peines prononcées contre les Religionnaires François, qui revenoient dans le Royaume sans avoir abjuré leur Religion. La complaisance de cette

femme fut très-grande, puisqu'afin de faire, comme dit Moliere, *un commerce d'amour sans scandale, & de goûter un plaisir sans peur*, elle consentit à la proposition que lui fit le Soldat de représenter son mari qui étoit absent, & elle ne mit point de différence entre le mari supposé & le véritable. Il reçut quelque argent des débiteurs de Pierre Mège, & leur passa des quittances. On a dit qu'ils ne connoissoient que le nom de Pierre Mège. Voilà un fait qui a besoin, pour être cru, d'une docilité aveugle. Il fit une reconnoissance dotale de 100 livres à Honorade Venelle. Il s'enrôla sous le nom de Mège, en 1695; sur la Galere *la Fidele*, qui étoit la même où le véritable Pierre Mège avoit été Soldat de Marine, dès l'année 1676; il servit près de trois ans sur cette Galere, après quoi y ayant eu une réforme, il fut congédié.

Comme l'état de simple Soldat ne fournissoit pas largement à sa subsistance, il y suppléa à l'aide d'un certain baume, dont on dit que la Dame de Caille sa grand'mere lui avoit appris la composition. Il avoit déjà débité ce même remede sur les Galeres. Cette ressource d'industrie lui produisant peu, il fut obligé de s'enrôler à Toulon, en 1697, sur les Vaisseaux, toujours sous le nom de Pierre Mège, auquel il ajouta l'épithete Grenadiere, *sans regret*, caractere distinctif de ses enrôlements, d'avec ceux du véritable Mège.

Telle est l'histoire que le Soldat a faite.

Le vuide des années écoulées depuis le départ de Suiffe, étant ainsi rempli; nous ramene naturellement à M. de Vauvray, que nous avons quitté. Celui qui lui présenta le Soldat, s'appelloit *la Violette*, Menuisier, qui avoit été autrefois laquais du Sieur de Caille pere. Ils concerterent ensemble les mesures qu'ils devoient prendre: pour serrer plus fortement les nœuds de leur union, le Soldat devoit épouser la fille d'une Cordonniere, belle-sœur de la Violette. Les bans furent publiés. Cette mésalliance, si indigne d'un fils du Sieur de Caille, étoit un grand préjugé contre le Soldat: aussi, toute réflexion faite, il s'entint au projet de ce mariage.

Monsieur de Vauvray crut qu'il devoit faire rentrer dans le sein de l'Eglise un Calviniste qui tenoit si peu à sa Religion. S'il avoit voulu pénétrer davantage, il auroit vu qu'il ne tenoit à aucune. Il l'envoya aux Jésuites pour être instruit: & trois semaines après, c'est-à-dire, le 10 Juin 1699, il assista à l'abjuration du Soldat, qui se fit dans la Cathédrale de Toulon, entre les mains du Grand-Vicaire.

Dans son Acte d'abjuration, il prend le nom d'André d'Entrevergues, fils de Scipion d'Entrevergues, Sieur de Caille, & de feu Dame Susanne de Caille. Il se dit âgé de 23 ans, & il dit qu'il ne fait point écrire. On releve dans cet Acte plusieurs faussetés. Le fils du Sieur de Caille s'appelloit Isaac, & non André; le Soldat prend le nom

d'Entrevergues, & le donne au Sieur de Caille pere, au-lieu que le nom de la famille est Brun de Castelane; il nomme la mere Sufanne de Caille, & elle s'appelle Judith le Gouche. Il se dit âgé de 23 ans, & le fils du Sieur de Caille, né le 19 Novembre 1664, devoit avoir 35 ans le jour de l'abjuration, 10 Juin 1699; voilà douze ans de différence. Il déclare qu'il ne fait point écrire; on a produit des Actes signés du fils du Sieur de Caille. Ne peut-on pas dire que voilà un Acteur qui joue bien mal son rôle dès le commencement de la piece?

M. de Vauvray, qui signa l'Acte comme témoin, dit, dès qu'il entendit que le Soldat avoit déclaré qu'il ne favoit pas écrire, *Nous sommes pris pour dupes*, ne pouvant comprendre que le fils d'un homme riche & de condition n'eût pas appris à écrire. Ce fait auroit été croyable dans ces siècles pleins d'ignorance, dont l'on rapporte des Actes, où des Prêtres qui avoient été présents, avoient déclaré qu'ils ne favoient pas écrire. On a même dit qu'on ajoutoit dans les Actes, *attendu leur qualité de Prêtre*, parce que dans ces temps-là le Clergé étoit dans une grande ignorance.

Le bruit de cette abjuration se répandit, on l'écrivit au Sieur de Caille à Lausanne: il manda que son fils étoit mort le 15 Février 1696, il en envoya le Certificat, qui fut remis à M. de Vauvray, qui fit arrêter le Soldat. M. d'Infreville, qui commandoit les troupes à Toulon, prétendit que l'Inten-

dant n'avoit pas d'autorité pour faire arrêter ses Soldats. Ils écrivirent à la Cour; Monsieur de Pontchartrain, Ministre d'État, qui fut depuis Chancelier de France, en parla au Roi. Voici la réponse qu'il fit ensuite.

Le Roi a approuvé que M. de Vauvray ait fait arrêter, & mettre à l'Arsenal le Soldat de la Compagnie de Ligondés, qui se dit fils du Sieur de Caille. L'intention de Sa Majesté est que vous le fassiez remettre aux Juges ordinaires, pour instruire son procès, & lui faire subir la peine que son imposture mérite; vous leur remettrez en même temps les Attestations qui ont été envoyées à M. de Vauvray, de la mort du véritable de Caille.

Cette Lettre fut adressée au Sieur le Vasseur, Ordonnateur de la Marine. On traduisit le Soldat dans la prison de Toulon. M. de Vauvray mit au Greffe les Attestations & les Lettres qui lui avoient été adressées, concernant l'état du fils du Sieur de Caille. L'imposteur requit d'être interrogé: il a voulu tirer avantage de ce qu'il ne le fut qu'au bout de neuf jours. Il répondit qu'il n'avoit jamais su son véritable nom, que son pere ne l'avoit jamais appelé que d'Entrevergues de Rougon de Caille; qu'il croyoit avoir vingt-cinq ans, quoiqu'il s'en fût donné vingt-trois dans son Acte d'abjuration, deux mois auparavant; qu'il n'avoit jamais connu son parrain & sa marraine; qu'il n'avoit que dix ans lorsqu'il sortit de Manosque; cependant le fils du Sieur

de Caille en avoit 21, à s'en rapporter au Journal qu'on a cité.

Il répondit qu'il ne savoit ni lire ni écrire, qu'il ne l'avoit jamais appris à cause de l'incommodité de sa vue; qu'il ne savoit ni le nom de la rue, ni du quartier à Manosque, où étoit la maison de son pere; qu'il n'en savoit point les appartements: il en décrivit fort bien les dehors; que son pere n'avoit eu que trois enfans; le Sieur de Caille pere en avoit eu cinq. Il fit dans ses réponses toute l'histoire de ce qu'il avoit fait depuis son départ de Suisse, à l'aventure près qu'il a dit avoir eue avec Honorade Venelle, qu'il omit. Il dit qu'il ne savoit ni l'air, ni la taille de sa sœur Lifette, ni la couleur de ses cheveux; que son pere avoit les cheveux & la barbe noire, le visage brun, la taille basse & courte, qu'il étoit replet; le Sieur de Caille pere avoit les cheveux châtains & la barbe rousse, & le visage blanc. Il ne savoit ni la taille, ni la couleur des cheveux de la Dame Lignon sa tante, ni la forme de ses traits de visage; elle demouroit à Lausanne avec le fils du Sieur de Caille. Il ne se ressouvint pas de la couleur des cheveux, ni de la taille ni des traits du visage de la grand'mere du Sieur de Caille le fils; elle s'étoit réfugiée à Lausanne, comme on l'a dit. Il ne se souvint pas si dans la maison où il logeoit à Lausanne, il y avoit d'autres locataires que son pere; il ne se souvint point encore si à Manosque, à Lausanne, ou à Geneve,

il avoit fréquenté, connu quelqu'un de ses parents & amis.

Cet interrogatoire est le plus mauvais début qu'un homme, qui prend le nom d'un autre, ait jamais fait; tous ses défenseurs en sont convenus : ils se sont retranchés à dire qu'il falloit toujours revenir à la vérité; qu'il n'avoit pas pu nuire à son état par sa bêtise, qu'il avoit dit qu'il ignoroit des faits dont il avoit une parfaite connoissance, comme on prétendit le prouver par des dépositions. On verra dans la suite le jugement qu'on doit porter de l'esprit de ce Soldat.

Le Lieutenant-Criminel ordonna *que l'interrogatoire, les réponses du Soldat, & sa réquisition, seroient signifiées au Sieur de Caille, à ses plus proches parents, & aux possesseurs des biens, pour débattre les demandes du Soldat, ou y consentir; le tout communiqué au Procureur du Roi, pour être ordonné ce que de raison.*

Le Soldat leva l'interrogatoire; & l'envoya signifier à la Dame Rolland, au Sieur Tardivi, & même à des personnes qui ne possédoient aucun des biens de la famille de Caille. La Dame Rolland y répondit, en envoyant des procédures faites en Suisse, à la requête du pere, qui justifioient que son fils y avoit toujours demeuré depuis 1685, & qu'il y étoit décédé le 15 Février 1696; elle protesta en même temps de poursuivre criminellement le Soldat comme un imposteur.

Le Lieutenant-Criminel ordonna le 16 Juin 1699, que *le Soldat seroit traduit à Manosque & ailleurs pour y être confronté avec tous ceux qui le voudroient reconnoître ou désavouer.* Alors M. Rolland, qui vint à Toulon, agissant au nom de sa femme, appella de cette Sentence, & il obtint la permission d'informer contre le Soldat de la supposition de nom & de sa qualité de Pierre Mège. Vingt témoins furent entendus dans l'information : plusieurs attestèrent qu'il étoit Pierre Mège, fils d'un forçat de Galere, qu'ils connoissoient depuis 20 ans : les autres affirmerent qu'il n'étoit point le fils du Sieur de Caille, avec qui ils avoient étudié les Humanités. Ce qui étoit de singulier, c'étoit la contenance ferme du Soldat, qui ne se démentit point ; on ne remarqua jamais dans lui, que la crainte de succomber dans ce procès se fût emparée de son ame. C'est peu de former le projet d'usurper un nom, de se faire un plan, un système suivi, si l'on ne fait pas une provision de courage pour soutenir tous les assauts auxquels on s'expose. Il faut dans une pareille entreprise que l'esprit & le cœur concourent, & encore plus le cœur que l'esprit ; parce que c'est la fermeté, la hardiesse, disons plutôt l'audace, qui impose le plus, & qui répare les fautes de l'esprit. Le Soldat, comme on a vu, avoit mal débuté ; mais il fut attentif à fermer les breches par lesquelles on pouvoit le forcer. Sa tranquillité, son assurance firent revenir, sur-tout parmi le Peuple, les

personnes qui s'étoient déclarées contre lui. Cette conduite efface les impressions qu'on peut avoir prises sur le tableau que ses défenseurs ont fait de son esprit.

Il demanda d'être confronté avec M. Rolland en présence des Juges. Il soutint que depuis l'abjuration de ce Magistrat, il étoit venu avec lui à Geneve, qu'il l'y avoit vu faire la Cene dans le grand Temple; il lui fit la description de son habit, de son cheval, & de tout son équipage. Le Soldat savoit que le mensonge doit être circonstancié, & qu'on doit le soutenir avec un front serein, si on veut persuader. Il dit dans la suite, qu'il avoit eu dans la prison une maladie qu'il attribua au poison, qu'il recourut à des vomitifs; & il ne voulut point qu'il y eût un autre auteur de l'empoisonnement que M. Rolland. Il n'accusa pas le Sieur Tardivi, quoiqu'il fût plus intéressé dans le procès, parce qu'il n'étoit pas à portée de commettre le crime. C'est le grand art des imposteurs de savoir à propos noircir leurs adversaires, en leur imputant d'avoir tenté de leur ravir la vie; par-là on excite la compassion, sur-tout dans les cœurs du Peuple, qui saisit sans examen la première idée qui se présente.

Le Soldat demanda l'exécution de la Sentence du 16 Juin 1699, qui ordonnoit qu'il seroit traduit dans tous les lieux où avoit demeuré le véritable de Caille, que là il seroit présenté à tous ceux qui pouvoient reconnoître si son rôle étoit feint, ou naturel.

Le

Le Lieutenant-Criminel ordonna que *la Requête seroit jointe à la procédure criminelle*. L'Imposteur interjeta alors appel de cette procédure, il obtint un Arrêt de défense, il se fit traduire à Aix. Il alléguait que dans le chemin, Sylvi, Cleron, Carbonel, ses confidents, lui avoient mis le pistolet sous la gorge pour l'obliger à s'enfuir, en prenant quelques pistoles qu'ils lui offrirent. On juge bien que cet incident, suivant l'intention du Soldat, doit conduire à l'opinion, que ces gens-là avoient été gagnés par M. Roland pour faire ce coup de partie. Le Concierge, témoin unique, déposa qu'il vint au secours du Soldat. Mais ce point d'histoire ne fut ni creusé, ni approfondi, & il fut mis à profit habilement par le Soldat.

Le Sieur de Caille donna sa procuration le 6 Janvier 1700, qui confirmoit celles qu'il avoit données auparavant. Il affirma dans cet Acte, que son fils étoit mort le 15 Février 1696; qu'il ne s'étoit point dépouillé des sentimens d'humanité, & encore moins de ceux de paternité; que s'il pouvoit douter de la mort de son fils, il auroit prié ses parents d'examiner l'affaire, bien loin de faire des poursuites. Il donna un plein-pouvoir à un Procureur au Parlement de Provence, de poursuivre l'Imposteur, pour le faire punir d'une peine capitale.

Le Parlement de Provence rendit un Arrêt le 13 Janvier 1700, par lequel il ordonna que *l'Accusé seroit ramené à Toulon, pour lui être son Procès fait & parfait jusqu'à*

Sentence définitive, sauf à être fait droit sur sa Requête, si le cas l'exigeoit.

Cet Arrêt le devoit déconcerter ; mais il ne perdit rien de son assurance, & montra toujours un front, sur lequel ceux qui n'aient pas à approfondir, lisoient qu'il n'imposoit point, tant il fut bien se composer.

Le Lieutenant-Criminel de Toulon continua la procédure. L'Accusé ne voulut point répondre. On instruisit son procès, comme celui d'un muet volontaire. A moins que ce silence d'un accusé ne soit gardé devant des Juges incompetents, c'est un grand préjugé contre un criminel. Le Procureur du Roi donna des Conclusions, qui tendoient à déclarer l'Accusé convaincu du crime de supposition de nom, & de personne, pour réparation de quoi il requéroit qu'il fût condamné à une peine capitale. Ce coup ne l'ébranla point, il sembloit qu'il prévoyoit la révolution du procès qui devoit lui être favorable. Le Lieutenant-Criminel rendit le 8 Mars 1700, une Sentence interlocutoire, *qui ordonnoit qu'avant faire droit, les Parties feroient juger les appellations respectivement interjetées.* M. Rolland interjeta appel de ce Jugement. L'Accusé, qui étoit appellant de toute la procédure criminelle, demanda au Parlement de Provence de faire la preuve de son état. Après plusieurs Audiences solennelles, Arrêt intervint le 18 Juin 1700, *par lequel l'Accusé est admis à prouver qu'il est fils du Sieur de Caille, sauf à ses Parties de faire preuve*

du contraire , si bon leur semble , sans pré-judice des preuves du Procès.

Toutes les Parties font leur enquête : le Soldat fut conduit à Manosque , à Caille & à Rougon. Plusieurs personnes le reconnurent pour le fils du Sieur de Caille. Ces voyages avoient pour lui l'air d'un triomphe , & il eut dans son enquête plus de cent témoins , qui déposèrent en faveur de l'état qu'il s'étoit donné. D'un autre côté , M. Rolland fit sa preuve , elle avoit trois parties ; par la première , il faisoit voir que le fils du Sieur de Caille étoit mort à Vevai , le 15 Février 1696 ; par la seconde , que l'Accusé n'étoit point de Caille ; & par la troisième , qu'il étoit le véritable Pierre Mège de Joucas.

M. Rolland présenta une Requête , où il demanda qu'au cas que les preuves du séjour du fils du Sieur de Caille en Suisse jusqu'à sa mort , & les preuves de son décès ne fussent pas jugées suffisantes , attendu qu'elles n'avoient pas été ordonnées par un Juge de France , il plût au Parlement de commettre un Magistrat *in partibus*. Il vouloit par cette voie faire la preuve de ces faits , qui ne pouvoient être établis que dans le lieu du séjour , & de la mort du Sieur de Caille fils. Le Soldat fit tous ses efforts pour s'opposer aux conclusions de cette Requête ; il ne put pas écarter les soupçons qu'il fit naître dans les esprits de plusieurs personnes , qu'il avoit intérêt d'empêcher qu'on n'éclaircît la vérité. La Requête fut jointe

au procès par Arrêt du 28 Juin, pour y être fait droit si le cas l'exigeoit. Ce jugement sembloit annoncer que l'Arrêt définitif seroit favorable au Soldat; comme nous croyons facilement ce que nous souhaitons ardemment, il crut voir qu'il enlevoit les suffrages de ses Juges, & son triomphe en idée prévint le véritable.

Cependant il devoit, avant que d'être victorieux dans ce Parlement, essuyer quelques disgraces. Déjà M. le Procureur-Général ayant assemblé les trois Avocats-Généraux, avoit donné lieu de croire que ses conclusions ne seroient pas favorables à l'Accusé, & le Parlement avoit ordonné, le 16 Juin 1704, que sans attendre ses défenses on le jugeroit. Le jugement fut néanmoins différé, & le Soldat acheva ses défenses par le ministère d'un nouvel Avocat, dont l'ouvrage fit sur l'esprit des Juges des impressions avantageuses à sa Partie. Le Soldat accusa le Sieur Rolland de cinq crimes capitaux : il demanda de vérifier par Experts queles altérations des révélations de Joucas, qui avoient été faites en vertu d'un Monitoire, étoient l'ouvrage du Sieur Rolland. Les Experts, en comparant ces altérations avec des pieces produites au Procès, écrites de sa main, estimerent qu'il étoit l'auteur de ces faussetés. Le jugement des Experts est conjectural, incertain, & peut être propre au mensonge, aussi-bien qu'à la vérité.

Le Soldat l'accusa aussi d'avoir voulu avec une eau corrosive détruire dans le Greffe des

Pieces qui y étoient déposées, & qui étoient contre lui. Le Soldat s'étoit mis en possession d'attribuer à M. Rolland tous les cas forcuits qui lui pouvoient nuire, & il avoit une logique qui étoit faite exprès pour soutenir ces accusations; elles trouverent beaucoup de créance dans les esprits.

Ce fut dans cette conjoncture heureuse au Soldat, qu'après cinquante séances, le Parlement s'assembla pour juger le Procès définitivement, après que M. le Procureur-Général, qui avoit pris l'avis des trois Avocats-Généraux, eut donné des conclusions qui tendoient à un interlocutoire dont l'objet étoit une preuve plus juridique du séjour du Sieur de Caille en Suisse, & de sa mort à Vevai.

L'Accusé subit sur la Sellette un dernier interrogatoire, où il fit plusieurs réponses qui n'avoient pas beaucoup de justesse.

La Cour embrassa différentes opinions. Il y eut quelques voix qui se déterminèrent pour un interlocutoire. Il y en eut pour le déclarer imposteur. Enfin, de vingt-un Juges, il y en eut douze, après qu'on eut opiné pendant huit heures, qui prononcèrent que le Soldat étoit fils du Sieur de Caille. Voici le dispositif de l'Arrêt.

Tout considéré, dit a été que la Cour faisant droit sur toutes les fins & conclusions des Parties, a mis & met l'appellation d'André d'Entrevergues de Rougon de Caille, ci-devant Isaac, de la procédure contre lui faite à la requête d'Anne le Gouche, Tar-

Arrêt
définitif
du Parle-
ment de
Proven-
ce.

divi & Consors, & ce dont est appel au néant, & par nouveau Jugement a déclaré & déclare ladite procédure, & tout ce qui s'en est ensuivi, nuls, & comme tels les a cassés & casse; comme aussi a mis & met les autres appellations tant dudit Entrevergues que de ladite le Gouche, Tardivi & Consors, des Sentences, Ordonnances & Décrets, & ce dont est appel au néant; & par nouveau Jugement, sans s'arrêter aux Lettres Royaux, ni aux demandes ni Requêtes de ladite le Gouche, Tardivi & Consors, des 13, 15 Septembre, premier & 8 Octobre, 15 & 20 Novembre 1699, 20 Mai, 25 Juin & 17 Décembre 1700, dont les a démis & déboutés, a déclaré & déclare ledit Entrevergues être le véritable Isaac le Brun de Castellane, fils de Scipion le Brun de Castellane, Sieur de Caille & de Rougon, & de Judith le Gouche ses pere & mere; & au moyen de ce, son écrou sera barré par le Greffier Criminel de la Cour, ou son Commis. Et faisant droit à sa Requête d'opposition du 16 Décembre 1699, sans s'arrêter à l'Arrêt du 30 Juin 1690; lui a adjugé & adjuge tous les biens & héritages de ses pere & mere, avec restitution des fruits depuis le 16 Décembre 1702, dommages-intérêts, le tout à connoissance d'Experts, accordés, ou pris d'office par le Commissaire Rapporteur du présent Arrêt; & à ces fins, enjoint aux détenteurs desdits biens de les lui vuider, leur faisant inhibitions & défenses de l'y troubler, à peine d'en être informé. Et en ce qui est des Requêtes dudit Isaac le

*Brun de Castellane, des 5 Mai 1700, & 17
Février 1701, 12 Juillet & 7 Mai 1704,
4 Janvier 1706, tendantes à faire informer
contre le Sieur Rolland, Avocat-Général au
Parlement de Grenoble & Consors, en su-
bornation de témoins, calomnie, corruption
des domestiques, faussetés, empoisonnement
& en dommages-intérêts, ordonne qu'il en
poursuivra les fins aux Chambres assemblées,
ainsi qu'il appartiendra. Et sur les autres
fins & conclusions des Parties, les a réci-
proquement mises hors de Cour & de procès,
condamne ladite le Gouche, Tardivi & Con-
sors à tous les dépens des Instances & Ar-
rêts. Ordonne en outre que Joseph Fauque
du Colombier, Prêtre & Prieur de Sainte-
Anne & Curé de Roussillon; Joseph Perier,
Notaire de Rougon; Antoine Audibert,
Meûnier dudit lieu; Louis Roy de S. Mar-
tin; de la Brasque, Cabaretier résidant à
Manosque, seront pris & saisis au corps,
menés & conduits à bonne & sûre garde aux
Prisons Royaux de ce Palais, pour y être
détenus jusqu'à ce qu'autrement soit dit &
ordonné; & ne pouvant être appréhendés, se-
ront assignés & criés à la forme de l'Ordon-
nance; audit cas, leurs biens immeubles se-
ront saisis & annotés sous la main du Roi
par description & inventaire, & les autres
régis par Séquestres & Commissaires à la ma-
niere accoutumée; Claude Funel, & la fem-
me d'Antoine Audibert seront ajournés en
personne, & Croiset, ci-devant Commissaire-
Général des Galeres, & son Commis, qui a*

écrit l'extrait de deux enrôlements de Pierre Mège, du 23 Avril 1683, & 5 Mars 1695, couchés dans une même feuille, signés Croiset, expédiés le 27 Novembre 1699; Lardeiret, Notaire de Manosque, & Jacques Coulet, Notaire de Martigues, seront assignés pour répondre pardevant le Commissaire à la diligence du Procureur-Général du Roi, demeurant la Partie civile en qualité, si bon lui semble, pour ce fait communiqué audit Procureur-Général, être ordonné ce qu'il appartiendra; & pour cet effet les sacs & pieces des Parties resteront au Greffe criminel de la Cour, jusqu'à ce qu'autrement soit dit & ordonné.

Délibéré à Aix le 14 Juillet 1706, Signé, de Coriolis, Président, & de Boyer d'Aguille, Rapporteur.

On ne sauroit concevoir la joie que témoigna le Peuple, qui dès six heures du matin avoit rempli les Salles du Palais, toutes les rues & les Places d'alentour; les Marchands & les Ouvriers ayant quitté ce jour-là leur travail & leurs boutiques. Les Juges furent reconduits chez eux par la foule avec des acclamations extraordinaires : le Peuple voulut, malgré Monsieur le Rapporteur, le porter comme en triomphe dans sa chaise, jusqu'à sa maison. Les habiles gens n'ont garde de prendre ces cris populaires pour les échos de la vérité. On sait que le Peuple est susceptible d'impressions violentes qu'il adopte sans discernement : aussi passe-

t-il rapidement d'une extrémité à l'autre. Quand le Peuple de Paris alluma des feux de joie pendant la minorité de Louis XIV, lorsqu'on donna la liberté à M. le Prince, qu'on avoit mis en prison, on dit que les fagots qu'il brûloit étoient les restes de ceux qu'il avoit allumés pour témoigner la joie qu'il ressentit lorsqu'on arrêta ce grand Prince. Le fameux Cromwel ne fut pas la dupe des applaudissements du Peuple, lorsqu'il fit son entrée dans Londres : *Ce même Peuple, qui m'applaudit*, dit-il à une personne qui le félicitoit là-dessus, *convertiroit ses acclamations en huées, si on me conduisoit au dernier supplice.*

Que devoit penser le Soldat de tous ces témoignages de joie, & des louanges qu'on donnoit à la pénétration des Juges ? Il érigeoit un trône à sa vanité dans le fond de son cœur, pour avoir fait illusion aux Sages de la terre.

Trois semaines après que l'Arrêt fut rendu, le Soldat épousa la fille du Sieur Serri, Médecin, qui avoit fourni en secret les fraix du procès. La Dame de Villeneuve, mere de cette fille, étoit cousine-germaine de M. de Villeneuve, l'un des Juges, & cousine issue de germain du Président de Malhiverni, gendre de M. Boyer d'Aguille, Rapporteur. Ces trois Magistrats furent du nombre de ceux dont l'avis prévalut. Ce mariage projeté, préparé, intéressoit ces Juges pour le Soldat qui devoit entrer dans leur alliance, & a pu être une grande tentation

pour leur intégrité. Le Soldat se mit en possession des biens du Sieur de Caille, & ne prévint pas le revers qu'il devoit avoir; il chassa à Manosque les Pauvres de la maison que la Dame Rolland leur avoit donnée, & gâta par cette action le mérite de la faillie pieuse qu'il avoit eue en leur faveur, lorsqu'étant conduit à Manosque, il avoit dit en les voyant aux fenêtres de cette maison : *Vous êtes dedans, & moi qui suis le fils de la maison, je suis dehors, je ne vous en chasserai pas.*

Peu de temps après, le Soldat eut l'impudence de faire graver son portrait avec cette légende autour : *Isaac le Brun de Castellane, Seigneur de Caille & de Rougon, âgé de 37 ans en 1707.* On mit ces vers au bas du portrait :

Depuis mes jeunes ans, j'éprouve avec constance

Les divers caprices du sort;

On me vouloit ravir l'honneur de ma naissance,

Et prouver que je suis mort :

Mais le Ciel, protecteur de la foible innocence,
Par la tempête même, enfin m'a mis au port.

Honorade Venelle, femme de Pierre Mège, qui avoit gardé un profond silence pendant tout le Procès, éclata alors, & fit sa déclaration à Aix pardevant Notaire, par laquelle elle dit, *qu'ayant appris que Pierre Mège a été reconnu pour être fils du Sieur de Caille, par Arrêt du Parlement de Provence, & qu'il a épousé une seconde femme, elle affirme avec serment, pour la décharge*

de sa conscience & le soutien de son honneur, que Pierre Mège est son véritable mari, avec lequel elle a passé un contrat de mariage, reçu par M. Coulet, Notaire de la Ville de Martigues, en l'année 1685, ensuite duquel ils s'épousèrent en face de notre Mere sainte Eglise, & ils ont ensuite cohabité ensemble jusqu'en 1699. Que le second mariage est illicite & prohibé, qu'il trouble l'état du sien, que Pierre Mège n'a pu, elle vivante, épouser une autre femme, & qu'elle prétend se pourvoir.

Une pareille déclaration, qui donnoit un démenti à l'Arrêt, ne pouvoit pas manquer de réveiller des Juges jaloux de leur ouvrage; aussi s'assemblerent-ils, & rendirent une Ordonnance, qui portoit qu'Honorade Venelle seroit arrêtée & mise dans la prison de la Conciergerie d'Aix. Elle n'eut garde de s'exposer; elle auroit été infailliblement la victime de la jalousie que les Juges avoient de l'autorité de leur Arrêt.

M. Rolland, ruiné & déshonoré, n'eut d'autre ressource que d'embrasser la voie épineuse de la cassation; voie dans laquelle tant de Plaideurs échouent.

Il parvint à faire recevoir sa Requête au Bureau des cassations; on lui permit de faire assigner le Soldat. Voici les Parties engagées dans un nouveau combat, où le vaincu, pour réparer la perte qu'il a faite, est obligé de remporter deux victoires; l'une au Conseil, & l'autre au Parlement, où il sera renvoyé; au-lieu que le victorieux n'a plus

besoin que d'une victoire au Conseil, pour être un possesseur imperturbable.

Messieurs de Berne crurent que l'Arrêt du Parlement de Provence, qui n'avoit eu aucun égard aux Actes que leurs Magistrats de Lausanne & de Vevai avoient délivrés pour certifier le séjour & la mort du fils du Sieur de Caille en Suisse, donnoit atteinte à leur droiture & à leur probité : ils en portèrent leur plainte au Roi. Voici la Lettre qu'ils écrivirent à Sa Majesté le 10 Septembre 1706.

S I R E,

Lettre de
Messieurs
de Berne
au Roi.

Il y a eu depuis quelques années un Procès considérable au Parlement de Provence entre les parents de Scipion le Brun de Castellane, Sieur de Caille, natif de Provence, qui demeure dans notre Jurisdiction, & une personne qui doit être Soldat de Marine à Toulon, mais qui se dit fils unique du Sieur de Caille.

Le véritable fils étant mort dans ce Pays, où il étoit réfugié avec son pere, & ayant été enterré à Vevai, qui est de notre Jurisdiction, plusieurs personnes de nos deux Villes de Lausanne & de Vevai, ont, pour rendre témoignage à la vérité, donné en forme & par serment des déclarations du décès du jeune de Caille, lesquelles, pour plus grande autorité, ont été reconnues par les Magistrats de ces deux Villes, & enfin légalisées par Nous leurs Souverains, & remises au pere de Caille pour ses parents en France.

Notre pensée n'est pas de représenter à Votre Majesté Royale le peu de cas que nos attestations & déclarations véritables, aussi-bien que celles de nos Sujets, ont trouvé au Parlement d'Aix, puisque nous apprenons que l'affaire a été portée au Conseil Royal de Votre Majesté. Mais comme nous apprenons avec douleur que dans la procédure faite à ce Parlement, on a attaqué au suprême degré notre honneur, & celui des nôtres, ainsi que Son Excellence M. le Marquis de Puysieux, l'Ambassadeur, aura l'honneur d'en informer plus amplement Votre Majesté; nous nous sommes trouvés indispensablement contraints, pour sauver notre honneur qui a été injurié, de nous adresser très-respectueusement à Votre Majesté Royale, & de la prier très-humblement qu'il lui plaise d'ordonner très-bénignement que l'on donne la satisfaction due à notre État, qui a particulièrement l'honneur d'être allié avec Votre Majesté, & que l'on défere aussi à nos certificats dans les Tribunaux qui sont en France, de même que dans tous les autres.

Nous ne manquerons pas de mériter dans toutes les occasions qui se présenteront, par tous les services qui seront en notre pouvoir, cette faveur que nous espérons de Votre Majesté, & nous prions Dieu qu'il conserve sa Personne Royale dans une constante santé, & qu'il verse ses bénédictions sur son regne.

Les plaintes du Canton de Berne ne sont pas justes à l'égard du Parlement de Proven-

ce, il ne paroît point qu'il ait reconnu fausses les Attestations de leurs Magistrats : mais il a cru que les dépositions des témoins du Soldat devoient ici l'emporter sur ces preuves littérales. Si le défenseur de ce Soldat a prétendu que ces Certificats étoient faux, on ne peut pas dire que le Parlement ait épousé cette opinion dans son Jugement. L'injure que peut leur avoir faite l'Avocat, n'est pas l'ouvrage du Parlement, comme l'ont cru Messieurs du Canton de Berne. Ainsi leur délicatesse est excessive.

A l'égard des moyens de cassation, M. de la Blinière, à présent Conseiller au Grand-Conseil, alors Avocat du Sieur Rolland, négligeant ceux qui étoient fondés sur de prétendues contraventions aux Ordonnances, mit toute sa confiance dans l'iniquité évidente de l'Arrêt du Parlement de Provence. Voilà son unique moyen de cassation, qu'il fit valoir avec cette éloquence solide qui l'avoit mit en possession dans les Causes qu'il soutenoit, d'enlever les suffrages des Juges & du Public.

M^{re}. Sylvain, Avocat du Parlement de Provence, défendit le Soldat au Conseil ; son grand zèle étoit secondé par les talents de l'esprit : il avoit persuadé le Parlement d'Aix, où il avoit déployé sa science ; son imagination vive lui avoit fait trouver des tours si heureux, qu'il avoit fait aux Juges une espèce de violence. On voit dans ses écrits qu'il parle en homme qui est convaincu que sa cause est juste & infaillible, tous les mouve-

ments auxquels il s'abandonne, ne laissent pas là-dessus le moindre doute. Rien n'est plus pathétique que la péroraïson de la défense qu'il fit au Parlement de Provence, & je crois faire plaisir au Public de rapporter ce morceau éloquent. Comme dans le cours de son Ouvrage, il a percé M. Rolland de mille traits, loin de lâcher prise, il redouble encore ses efforts contre lui, il l'accuse d'avoir acheté sa Charge du bien du Sr. de Caille.

Si les Juges, dit M^{re}. Sylvain, considerent que M. Rolland est Magistrat, ne considereront-ils pas davantage que le prisonnier est innocent? Ne réfléchiront-ils pas plus sur ses crimes que sur sa Charge, persuadés que ce n'est pas respecter les dignités que de laisser impunis ceux qui les déshonorent? Ces traits sont bien émouffés par l'Arrêt du Parlement de Paris, qui a déclaré le Soldat imposteur. Comme les Causes de plusieurs Conseillers du Parlement de Provence étoient alors évoquées au Parlement de Grenoble, M^{re}. Sylvain continue en s'écriant : Plût au Ciel que M. Rolland eût encore plus de pouvoir à Grenoble ! La Cour, jalouse de sa réputation, qu'elle ne voudroit pas laisser flétrir par des soupçons, seroit encore plus portée à nous rendre justice. M. Rolland se trompe, s'il croit que ceux qui composent cette compagnie fondent le succès de leurs procès, plutôt sur le crédit & les sollicitations, que sur la probité de leurs Juges & l'équité de leurs demandes. L'exemple d'intégrité qu'ils vont donner, leur servira de recommandation par-

tout, & la justice de l'Arrêt qu'ils rendront en faveur du Prisonnier, répondra à Grenoble de la justice de leurs prétentions. Jamais une affaire ne mérita plus d'attention & plus d'intégrité de la part des Juges. Il s'agit de la vie d'un innocent, & de l'état d'un homme de condition. Tous les droits du sang, de l'alliance, des successions, des familles, de la nature, de la Religion, sont remis entre les mains des Juges dans cette Cause. L'Accusé est un dépôt que Dieu leur a confié, & dont ils doivent répondre à Dieu même. Qu'ils considèrent donc les suites de l'Arrêt qu'ils vont rendre, ils y sont presque autant intéressés que le prisonnier; les jugements que les Magistrats rendent pour les autres, sont souvent des arrêts pour eux-mêmes, & pour leur postérité; ils ne peuvent rétablir un innocent dans son état & dans son bien, sans assurer la possession des leurs à leurs descendants, & c'est mettre son innocence à couvert, que de venger celle des autres. Cette Cause est d'ailleurs trop grande & trop illustre pour faillir impunément, ou pour bien juger sans gloire. Les enquêtes & les mémoires des Parties sont publics. Toute la France examinera la justice de l'Arrêt, par les pieces mêmes sur lesquelles il aura été rendu. Ainsi la Cour jugera de la Cause, & tous les hommes jugeront de la Cour. Il n'y a point ici matiere de distinction, ou d'équivoques. Tout est clair & décisif; tout présente la vérité aux yeux mêmes qui voudroient la fuir; tout dépose, tout crie
que

que l'Accusé est le fils du Sieur de Caille ; sa présence , ses témoins , des Peuples entiers , les Témoins , & les pieces de ses Parties , ses Parties mêmes le justifient ; & puisqu'il faut enfin parler avec cette hardiesse permise à l'innocence , & agréable à de si bons Juges , son Arrêt ne sauroit être douteux. Et cependant M. Rolland dans ses entretiens , dans ses écrits , le condamne à une mort infâme , comme s'il en avoit déjà l'Arrêt à la main. Est-ce donc de tels Juges qu'il doit attendre une telle inhumanité ? Et n'est-ce pas une audace punissable qu'il ose même s'en vanter en Public ? C'est peu pour l'Accusé que ses plus proches veuillent lui arracher la vie , ils annoncent eux-mêmes d'avance son supplice , & se le promettent hardiment aux yeux de tout le monde. Si leurs discours avoient quelque fondement , il auroit bien mieux valu qu'il eût péri par le poison de son oncle , ou par les mains de Cléron , de Carbonel & de Sylvy. Hélas ! lorsque les siens lui ravissoient le bien , l'honneur , la naissance , sa patrie & son pere , il espéroit de retrouver tout dans ses Juges. Par combien de malheurs est-il arrivé au point où il est réduit ? Il y a six ans entiers qu'il souffre sans soulagement & sans relâche ; jetté d'abord dans un horrible cachot , vivant dans la nécessité , dans la douleur , tourmenté , assassiné , empoisonné , moqué , trahi par ses amis , par des Prêtres , par ses premiers Juges , par tous ceux dont il devoit attendre du secours , son pere le persécute cruel-

lement, & son oncle, non moins cruel, ose dire à ses yeux avec une fausse douceur, qu'il souhaiteroit qu'il fût son neveu, pour le combler de biens. Ainsi il a tout à craindre de la nature, soit qu'elle s'irrite dans son pere, ou qu'elle le flatte dans son oncle. Les plus criminels adoucissent souvent leurs Juges, & leur peine même, par la considération & la pitié qu'on a de leurs parents; & il a besoin de la pitié de ses Juges pour dérober son innocence à la cruauté des siens. Il vit dans la misere, tandis que ses persécuteurs vivent à ses dépens & à ses yeux dans l'abondance; & ce qui est de plus pitoyable, on le veut exterminer par le pouvoir d'une Charge achetée de son propre bien. Accablé par la haine des Hérétiques, & par la prévention des Catholiques, & devenu le rebut des uns & des autres, il ne trouve point d'asyle. Quel si grand crime a-t-il commis en rentrant dans l'Eglise, pour s'attirer tant de malheurs? Car c'est là jusqu'ici la seule cause de ses périls & de ses disgraces. Mais s'il doit succomber, laquelle des deux Religions fera-t-on servir à sa perte? Sera-ce celle qu'il a abandonnée, ou celle qu'il a embrassée? Encore s'il avoit des dehors prévenants! mais pour comble de malheur, il n'a rien pour toucher que sa misere & son innocence, d'autant plus digne de pitié néanmoins qu'il semble moins la mériter. Et il y a même un grand avantage pour la Cour, d'avoir dans une telle Cause un Accusé sans fortune & sans mérite. C'est le bonheur & la gloire des Juges, de

ne trouver dans un homme d'autre raison de lui faire justice que la justice même. Enfin si l'Accusé est coupable, s'il ne refuse pas de mourir, & s'il est déclaré innocent, comme il l'espere, il ne fera point entendre ces cris funestes de ses parties, & ne demandera point leur mort, comme ils demandent la sienne. Qu'ils vivent, l'on n'a jamais tant de besoin de vivre que lorsqu'on a voulu ôter injustement la vie aux autres. Pour lui, plus tranquille mille fois que ses persécuteurs, malgré son impuissance & leur pouvoir, sûr de ses Juges & de lui-même, il ne demande à Dieu qu'un prompt Arrêt. En vain ses parties se flattent d'un grand crédit; en vain ils regardent d'un côté leur force, & de l'autre côté la foiblesse du prisonnier; il n'en a pas moins sujet d'espérer, ni eux moins sujet de craindre, puisqu'il y a un Dieu qui préside au jugement des hommes. Qu'y a-t-il en apparence de plus foible que la vie & l'innocence, & de plus fort que la calomnie & la violence qui les attaquent? Il ne faut quelquefois qu'un mot, un soupçon, pour ternir l'innocence; il ne faut qu'une vapeur, un mouvement de douleur ou de joie, pour ôter la vie : cependant tôt ou tard les plus noires couleurs de la calomnie servent de lustre à l'innocence; elle peut bien succomber pour un temps, mais elle ne sauroit périr, & les avantages passagers de la calomnie ne font qu'ajouter une vertu à l'innocence opprimée, qui est la constance. De même, ce corps si frêle qu'un souffle abat quand c'est Dieu qui le

frappe , résiste aux plus cruels supplices , quand ce sont les hommes qui l'attaquent. On diroit que l'ame de ceux qu'on tourmente est retenue dans leur corps par une main invisible. C'est cette main qui a agi jusqu'ici ; & l'Accusé , dont la vie si foible a résisté au fer & au poison , doit croire que son innocence résistera bien à de fausses preuves littérales & testimoniales.

Certainement ce discours étoit très-propre à faire mouvoir les ressorts de la compassion dans le cœur des Juges , & à y exciter de l'indignation contre les adversaires du Soldat. J'ai choisi ce morceau pour donner une idée des talents du défenseur de cet Accusé. Quel dommage que toutes ces belles figures , qui avoient d'abord si bien réussi , aient été ensuite en pure perte pour la Cause ! Il combattit avec le même zèle & les mêmes armes au Conseil , & non pas avec le même succès.

Il opposa d'abord deux grandes fins de non-recevoir.

Moyens
que le
Soldat de
Marine
proposa
au Con-
seil du
Roi.

La première est , qu'il s'agit ici d'un procès criminel , & qu'on ne peut jamais toucher sur aucun prétexte à ce qui a été jugé en matière criminelle. Cela n'est pas seulement fondé sur ce principe du Droit , qui décide *que dès qu'un homme est renvoyé absous , il ne peut plus être accusé du même crime (a)* , mais encore sur les maximes du Royaume ; & la raison en est , qu'il est contre l'humanité & la justice de mettre un homme deux

(a) L. 9. 10. C. Accus.

fois dans le péril de mort ; quand il seroit coupable, le péril qu'il a couru lui tiendrait lieu de châtimement. Mais cette affaire n'est pas seulement une affaire criminelle, c'est encore une question d'État. Or ces sortes de Causes ne se jugent jamais deux fois. S'il doit y avoir quelque chose d'assuré parmi les hommes, c'est sans doute leur condition. Il seroit bien cruel, après avoir essuyé des contestations sur ce point au péril de son honneur & de sa vie, d'y être rejeté de nouveau sous quelques prétextes de formalités. Les Arrêts qui assurent l'état d'un homme, font en lui ce qu'avoit déjà fait la nature, & ils doivent être fixes & immuables comme elle, qui ne nous fait qu'une fois ce que nous sommes. Autrement, si on n'étoit pas sûr de sa condition sur la foi d'un Arrêt, & qu'on pût être troublé là-dessus sur le fondement de quelque subtilité de chicane, dans quelles inquiétudes ne jetteroit-on pas les familles ? Et ce trouble n'altéreroit-il pas la tranquillité publique, qui a un si grand intérêt dans ces sortes de raisons ? Si le Sieur de Caille avoit été condamné, auroit-on pu se pourvoir contre l'Accusateur ? Non sans doute. Il faut donc que les choses soient égales de part & d'autre. Les mêmes Loix Romaines qui ont introduit la fin de non-recevoir dans les matieres criminelles qui ont été jugées, décident qu'elle a lieu dans les questions d'État sur lesquelles on a prononcé, & que *lorsque la condition d'un homme a été établie par un jugement rendu*

avec connoissance de cause, même contre une partie absente, il ne peut plus être inquiété de nouveau (a). Une autre Loi dit précisément, que si celui dont l'état est contesté a été décidé & a été déclaré libre par le Juge, ses Accusateurs vaincus par un premier jugement, ne peuvent pas l'attaquer une seconde fois (b). Et les Auteurs des Cours supérieures ont décidé de même : Que les jugements rendus sur les questions d'État, forment une fin de non-recevoir contre l'Accusateur, non-seulement devant le même Juge où l'affaire a été jugée, mais encore dans tout autre Tribunal (c) : ce qui est précisément l'espece du Procès. Ainsi l'affaire du Sieur de Caille étant tout ensemble une affaire criminelle & une cause d'État, renferme une double fin de non-recevoir qui doit le mettre à l'abri, après huit années de périls & d'inquiétude. L'équité, l'humanité, l'usage qui est le légitime interprète de la Loi, sont des obstacles invincibles contre la prétention de ses Adversaires.

La seconde ou la troisieme fin de non-recevoir, est fondée sur les acquiescements du Sieur Rolland aux procédures, aux jugements dont il relève les prétendues nullités, qui forment ses moyens de cassation. L'Ordonnance de 1667, titre 27, art. 5, décide que les sentences & jugements doivent passer en force de chose jugée, lorsque les

(a) L. 7 & 39. C. de libert. & causf.

(b) L. 27. Ibidem.

(c) Faber in Codic. de Re judicatâ, defn. 7.

parties y ont formellement acquiescé. On prouve que le Sieur Rolland a acquiescé aux procédures & aux jugements dont il se plaint, puisqu'il s'y est conformé en les exécutant.

L'Avocat se joue ensuite de la foiblesse des moyens de cassation du Sieur Rolland, fondés sur les prétendues contraventions à l'Ordonnance, qui s'évanouissent dès qu'on les considère de près. On ne les rapporte point, parce qu'ils ne seroient d'aucun usage pour l'instruction du Lecteur. Ce sont de ces moyens frivoles, qui ne méritent pas le nom de moyens. Aussi M. de la Blinière ne voulut pas judicieusement les employer, & laissa ces vaines subtilités, ces pointilleries de Palais à déchiffrer à l'Avocat au Conseil chargé de la formalité.

M^{re}. Sylvain vient au moyen de cassation fondé sur l'iniquité évidente, il se défend d'entrer dans le fond, parce que, suivant les maximes & les réglemens, le Conseil n'y doit pas entrer; ce Tribunal souverain ne juge pas de la Justice, mais de la régularité des Arrêts. Non, poursuit-il, qu'il ait de la défiance du fond de sa cause; mais il craint la longueur & les frais d'un tel examen. Il déclare qu'il ne veut point donner dans le piège du Sieur Rolland & de ses Protecteurs, qui publient par-tout que l'iniquité évidente de l'Arrêt est un moyen de cassation, afin que le Sieur de Caille se défendant sur le fond, le Conseil se trouvant insensiblement engagé à y entrer par les

contestations respectives des Parties, elles se jettent dans un procès sans fin. Ce n'est pas qu'on ne puisse détruire d'un seul mot ce moyen impertinent ; car où peut être ici l'iniquité évidente, après que l'Accusé a été reconnu par les habitants de Caille, de Rougon & de Manosque, par cent trente témoins oculaires, qui ont juré, à la damnation de leurs ames, qu'il étoit le fils du Sieur de Caille, & qui se trouvent soutenus par près de trois cents autres témoins, dont les dépositions aident à sa reconnoissance, & trois Peuples entiers ? Certainement ce seroit une chose extraordinaire, qu'il fût dit dans les Pays étrangers où cette affaire n'est pas inconnue, que le Conseil d'un Roi si sage a cru voir une iniquité évidente dans une Cause de reconnoissance où l'Accusé a été reconnu par dix mille témoins oculaires, contre lesquels l'Accusateur n'a pu donner aucun soupçon. N'est-ce pas faire injure à de tels Juges, que d'en oser attendre un tel jugement ? Mais s'il étoit vrai, comme on le prétend, que l'iniquité évidente fût un moyen de cassation des Arrêts, ce seroit la Loi la plus étendue & de la plus grande conséquence qui se puisse imaginer ; parce qu'elle feroit du Conseil l'unique Parlement du Royaume, qu'elle mettroit les biens, la fortune, l'honneur de tous les Peuples de France dans ses mains, & qu'elle réduiroit tous les Parlements au rang de simples Bailliages. Il faut qu'une Loi si importante soit quelque part. Qu'on montre où elle est : quand a-t-elle été

publiée? où est l'Ordonnance, l'Édit, le Règlement qui la contiennent? Il n'y en a aucuns, cette Loi n'est nulle part. Quoi! l'on jettera le Sieur de Caille dans un nouveau danger de la vie sur le fondement d'une Loi qui n'a point été faite, & qui n'est que dans la tête de ceux qui, pour leurs intérêts, & pour éviter la peine de leurs attentats par des chicanes, voudroient que les Arrêts fussent des Sentences! Mais, dit-on, est-ce que le Roi n'est pas assez puissant pour faire casser par son Conseil un Arrêt dont l'injustice sera visible? C'est sortir de la question. Il ne s'agit pas ici si le Roi le peut faire, nous en convenons. Il s'agit de savoir s'il l'a fait, parce que nous ne devons point être jugés sur les Loix qu'il peut faire un jour, mais sur celles qu'il a faites; & puisque celle-ci ne l'a point été, on ne peut, ni on ne doit nous juger sur une maxime qui ne fut jamais.

Et comment un Prince si juste, si éclairé, auroit-il établi par ses Loix une maxime si extraordinaire, & on l'ose dire, si contraire au bien de son État, & à l'institution des Parlements qui ont été créés pour juger les différends de ses Sujets? Ce seroit, comme nous avons dit, les réduire en simples Bailliages, contre la nature & les conditions de leur établissement; ce seroit leur faire perdre le respect que les Peuples ont pour eux, & ouvrir la porte à mille désordres qui ont besoin d'être arrêtés sur le champ par une autorité présente & supérieure. Ce seroit enfin jeter le trouble dans toutes les familles,

dont l'état & le repos sont fondés sur les jugements irrévocables. Il faut être assuré une fois de son sort ; & cette liberté de courir de Tribunal en Tribunal , de laquelle l'homme ne peut s'empêcher d'user , est plus funeste mille fois aux particuliers , & au Public , qu'une condamnation prompte & sans retour. C'est par cette raison que les Parlements ont été établis pour juger le Peuple en dernier ressort. On fait bien qu'il est possible qu'il y ait des Arrêts injustes , parce que les Magistrats sont des hommes. Mais le tort que ces arrêts injustes , assez rares , feroient à des particuliers , est récompensé par le bien de l'État & celui des familles , que les Arrêts irrévocables mettent en repos. Aussi parmi les Athéniens , les Romains , en un mot , dans tous les États bien policés , les jugements ont toujours été fermes & immuables ; on ne les a jamais changés que par violence , dans les guerres civiles , où les Loix & la raison n'étoient point écoutées. Auguste , étant devenu le maître de la République , refusa le titre de Dictateur perpétuel , parce que la Dictature ayant été abolie par un Arrêt du Peuple & du Sénat , après la mort de César , il n'étoit plus permis de toucher à ce jugement. On en avoit vu un autre exemple bien remarquable , quelques années auparavant. Cicéron pour avoir sauvé l'État , avoit été banni de son Pays par un jugement du Peuple , rendu par faction & sans attendre la défense de l'Accusé. Il n'y eut jamais un jugement si irrégulier &

fi évidemment injuste. Lorsque dans la suite on proposa son rétablissement, quelques-uns de ses amis étoient d'avis de le faire revenir par un simple Décret du Sénat, sans s'arrêter à ce jugement. Mais les autres, plus éclairés, dirent qu'à la vérité l'exil de ce grand homme étoit *les funérailles de Rome, mais des funérailles faites par un jugement souverain*, & qu'il falloit que le Peuple même qui l'avoit prononcé, lui fît grace & le rappellât de son exil; c'est ce qu'il fit par une Loi particulière, qui laissoit subsister l'Arrêt, puisqu'une grace confirme le jugement dont elle remet la peine. Voilà quelles étoient les maximes de ces Peuples, encore plus capables de conduire & de conserver les Empires que de les conquérir; ils croyoient que c'étoit ébranler l'État, que d'ébranler, sous prétexte d'injustice, l'autorité de la chose jugée. Il faut donc qu'il y ait deux choses dans un Royaume, des Juges souverains qui jugent sans appel, & que leurs jugements soient stables & certains. Le Roi peut bien révoquer les Parlements, mais tant qu'ils subsisteront, on ne peut donner atteinte à leurs Arrêts; & si le prétexte de l'injustice étoit une raison pour le faire, il n'y en a presque pas un seul qui pût subsister. Car la diversité des esprits & des jugements est si grande, & les hommes ont des idées si différentes de la justice, qu'il arrive presque toujours que ce qui a paru très-juste aux uns, paroît très-injuste aux autres. Il ne faut pas croire, comme

s'imaginent quelques personnes, que cette autorité des Magistrats donne atteinte à l'autorité du Prince même. Car les Parlements ne sont rien d'eux-mêmes. Qui est-ce qui parle dans leurs Arrêts? n'est-ce pas le Roi, dont les Juges ne sont que les organes? Quoi! on fera consister l'autorité du Prince à se combattre & à se détruire elle-même! Est-ce que le Roi est moins Roi dans le Parlement d'Aix que dans son Conseil-privé? C'est en cela que sa puissance est grande, & vraiment souveraine, qu'elle peut se communiquer à plusieurs, sans se perdre, ni s'affoiblir; & qu'elle peut s'étendre au-delà de sa personne, sans qu'il soit moins présent dans les Tribunaux que sur son Trône: de même que dans l'homme, l'ame est toute entiere dans chaque partie du corps, & n'agit pas moins puissamment dans tous les autres membres que dans la tête. Loin donc que le prétexte de l'autorité du Roi soit une raison pour détruire un jugement, c'est ce qui le doit rendre inviolable, puisque cette autorité ne doit pas être contraire à elle-même. La maxime qui veut que les Arrêts puissent être cassés pour des contraventions à l'Ordonnance sur la procédure, nous montre que le Roi ne veut point qu'ils soient cassés sous d'autres prétextes. Lorsqu'on les casse pour ces contraventions, c'est qu'étant destitués des formalités, ils ne sont plus regardés comme des jugements; car si on les regardoit comme tels, il faudroit nécessairement les laisser subsister.

Ainsi cette maxime touchant l'iniquité évidente n'étant établie par aucune Ordonnance, ni aucun Règlement, & étant d'ailleurs contraire au bien de l'État, au repos des familles, à l'institution des Parlements, & à l'autorité du Roi qu'ils ont en dépôt, on ne doit point admettre un pareil moyen de cassation.

Mr. Sylvain entre ensuite dans le détail des inconvénients & des longueurs où l'on jetteroit sa partie dans ce procès, si en admettant ce moyen on passoit à l'examen du fond & de toutes les pièces qui ont été produites, dont la discussion a coûté cinquante séances au Parlement d'Aix. Et il prétend toucher les Juges, parce qu'il s'agit à présent non-seulement de l'état de sa partie, mais de celui de sa nouvelle épouse & de l'enfant qu'elle porte.

Mr. Sylvain voyoit bien qu'il avoit un grand intérêt à empêcher qu'on n'admît ce moyen de cassation qui commettoit la fortune de son client, & soumettoit le Procès à un nouvel examen; aussi n'oublia-t-il rien pour combattre ce moyen de cassation & le détruire: mais il ne prit pas garde qu'il suppose que tous les moyens de cassation se réduisent aux contraventions aux Ordonnances sur la procédure, ils sont aussi fondés sur la contravention aux Coutumes & aux Loix qui sont en usage. D'ailleurs, puisqu'il prétend qu'un Arrêt n'est point Arrêt, lorsqu'il est dénué des formalités, pourquoi veut-il qu'il soit Arrêt lorsqu'il est contraire à l'é-

quité naturelle, à cette équité gravée dans tous les cœurs par la main de Dieu même?

D'ailleurs le Sr. Rolland accuse au Conseil le Soldat d'usurper le nom du fils du Sieur de Caille, c'est-à-dire, qu'il l'accuse d'un crime énorme. Le Conseil ne connoît point des affaires criminelles : la Justice qui punit les crimes, & la clémence qui les pardonne, sont les plus grands attributs des Rois, qui sont les images vivantes de Dieu. Nos Princes, toujours plus portés à la douceur qu'à la sévérité, se sont réservé la clémence, & ont remis l'épée vengeresse de leur Justice entre les mains des Magistrats.

Quand un coupable a mérité la mort, ce n'est point la bouche des Rois qui en prononce l'Arrêt formidable; ils se dépouillent, pour ainsi dire, de leur autorité souveraine, quand il faut punir, & ne la reprennent que pour pardonner. Le Chancelier, le Garde des Sceaux, dépositaires de la puissance Royale, & toujours attachés à la sacrée Personne du Prince, ne connoissent des crimes que pour en remettre la peine par des Lettres de grace & de pardon.

Comme Sa Majesté est censée présente à ses Conseils, ce seroit blesser sa clémence, que d'y juger à fond une affaire criminelle, où l'on punit sévèrement l'Accusé s'il est coupable, ou l'Accusateur s'il a agi par un esprit de calomnie. Ce qui fait voir que le Prince, dans le Tribunal où il est présent, ne juge point le crime, c'est qu'il n'y a point de Procureur-Général pour réclamer la vin-

diète publique. Le Conseil, depuis son établissement, n'a jamais jugé des affaires criminelles : d'où il s'ensuit, qu'il ne peut connaître de l'accusation du Sieur Rolland.

M^{re}. de Sacy, qui a uni les talents d'un Académicien à ceux d'un Avocat, est un de ceux qui a le plus fait valoir le moyen de cassation fondé sur l'iniquité évidente. Voici ce qu'il dit dans un de ses Factums.

On ne croit pas qu'il y ait personne qui doute que l'iniquité évidente ne soit un moyen très-légitime dans un Tribunal où se rencontrent ensemble, la source de la Justice, & la plénitude de la puissance.

Les Romains, ces Peuples qui ont fait gémir la Justice sous le joug de la formalité si impitoyablement, qu'ils ont donné lieu de leur reprocher, *que leurs Loix tendoient plus de pieges aux gens de bien, qu'elles ne leur procuroient de secours (a)* ; croyoient cependant qu'il étoit du devoir de leurs premiers Magistrats, *de se prêter à l'équité évidente contre la tyrannie de la formalité la plus solennelle (b)*. Il faut pourtant convenir que ce moyen qui frappe d'abord, causeroit de grands désordres, bien exprimés par M^{re}. Sylvain, s'il étoit admis facilement. Aussi voyons-nous qu'à présent au Conseil, on a épousé la maxime qui veut que le mal-jugé ne soit pas un moyen de cassation. M. de la Blinière, si éclairé, sentit bien que l'intro-

(a) *Aucupio syllabarum infidiantes.*

(b) *Et si nihil facile mutandum est ex solemnibus, tantum ubi æquitas poscit subveniendum est. L. 1. ff. de integr. restit.*

duction du moyen, fondé sur l'iniquité évidente, étoit d'une conséquence dangereuse : il ne s'arrêta pas à combattre les raisons de M^{re}. Sylvain contre ce moyen en général, mais il crut que la Cause qu'il soutenoit, devoit être tirée de la regle, & qu'il falloit tout d'un coup entrer dans le fond & faire sentir les caractères de l'injustice de l'Arrêt qu'il combattoit ; & que ce tableau qu'il feroit, entraîneroit les Juges, & les feroit passer par-dessus la regle. C'est ce qu'il exécuta avec le succès qu'il s'étoit promis ; & l'Arrêt qui fut rendu, prouve qu'il embrassa la voie qu'il falloit suivre pour réussir ; on en sera parfaitement convaincu lorsqu'on rapportera dans la suite les moyens qu'il a mis en œuvre. L'intérêt que les Suisses, qui croyoient leur honneur blessé, prirent à ce Procès, servit à la Cause du Sieur Rolland. Il faut convenir au fond, que dans les questions d'État, le moyen de cassation, fondé sur l'iniquité évidente, est très-favorable.

Voici l'Arrêt que le Conseil rendit à Fontainebleau le 12 Juillet 1708.

Arrêt du
Conseil,
qui casse
l'Arrêt
du Parle-
ment de
Proven-
ce.

Le Roi en son Conseil, faisant droit sur l'Instance, & ayant aucunement égard à la demande en cassation d'Anne le Gouche & de Tardivi, a cassé & casse l'Arrêt du Parlement d'Aix, du 14 Juillet 1706, & tout ce qui s'est ensuivi contre Anne le Gouche, Tardivi, & pour le défendeur ; ce faisant les a renvoyés & renvoie au Parlement de Paris, pour y procéder à fins civiles sur leurs

leurs procès & différends dont est question , circonstances & dépendances , comme auparavant l'Arrêt , sans que la voie extraordinaire puisse être reprise contre le défendeur , pour raison de ce qui concerne l'accusation intentée contre lui. A ces fins a converti Sa Majesté les informations faites avant l'Arrêt du 14 Juillet 1706 , en enquêtes. Ordonne que le procès apporté du Greffe du Parlement d'Aix en celui du Conseil , sera porté au Greffe du Parlement de Paris , par le Greffier Garde-Sac du Conseil ; quoi faisant , il en demeurera bien & valablement déchargé ; condamne le défendeur aux dépens de la présente Instance envers Anne le Gouche & Tardivi. Et pour faire droit sur les procédures extraordinaires faites en exécution de l'Arrêt du Parlement d'Aix , du 16 Juillet 1706 , contre le Sieur Rolland Avocat-Général au Parlement de Grenoble, Antoine Audibert , Louis Roi , & autres ; Sa Majesté les a évoquées à Elle & à son Conseil , & icelles en l'état qu'elles sont , a renvoyées & renvoie au Parlement de Paris , pour y être fait droit , ainsi qu'il appartiendra.

Cet Arrêt fut rendu après trente-trois séances de Messieurs les Commissaires , & huit séances pour le rapport au Conseil. Onze de ces Messieurs , du nombre desquels étoit M. d'Imbercourt, Rapporteur , furent d'avis de débouter la Dame Rolland & le Sieur Tardivi de leur demande en cassation , avec amende & dépens ; vingt-quatre furent d'a-

vis de casser l'Arrêt & tout ce qui s'en étoit ensuivi ; un seul fut du sentiment , qu'en cassant l'Arrêt on ne civilisât point la matière ; & six , avec M. le Chancelier , opinèrent qu'on renvoyât , en cassant l'Arrêt , le Soldat , à fins civiles , sans que l'extraordinaire pût être repris. A ce dernier avis vinrent les onze du premier , & trois du second , & celui qui étoit du troisième. Tel fut le sentiment des Juges du Conseil. Il y eut dix Maîtres des Requêtes qui n'opinèrent pas.

Voilà un Arrêt qui change de face à la fortune du Soldat , le voilà dépouillé des biens qui lui avoient été adjugés ; il faut qu'il combatte de nouveau pour les avoir. A la vérité , il ne court plus le même risque , les transes violentes qu'il a éprouvées ont fait son supplice , & ont expié son imposture. Telles sont les Loix que l'humanité a introduites en faveur des criminels. Ils ne peuvent jamais être jugés deux fois , ni courir une seconde fois le risque de la mort ; le bonheur d'être absous injustement , n'est jamais vain , & le Magistrat , animé de la Justice , qui veut la punition du crime , a des entrailles de compassion pour le criminel , dès que son forfait est expié.

Voilà pourquoi le Conseil connoît d'une affaire criminelle qui a été déjà jugée , parce qu'il n'y a plus de peine à décerner contre le coupable quand il casse le Jugement qui l'a renvoyé absous , & il ne juge que les moyens de cassation.

Le champ de bataille s'ouvre aux Parties, au Parlement de Paris. J'ai cru qu'il falloit me réserver à exposer les moyens du fond, lorsque mon récit m'auroit conduit à ce dernier Tribunal, parce que ce fut alors que le Sieur Rolland & le soldat ramassèrent toute leur force, & qu'ils mirent leurs raisons dans leur plus grand jour; devenus plus savants par l'expérience qu'ils avoient faite dans les deux Tribunaux où ils avoient plaidé, ils s'attaquerent & se défendirent comme des gens aguerris qui ne connoissent plus la crainte, & n'ont d'autre passion que le desir de vaincre.

Voici l'Analyse des moyens qu'on mit en œuvre pour le Soldat. Je n'entrerai point dans l'Apologie de Mr. Sylvain, à qui le Sieur Rolland a reproché au Conseil, d'avoir soutenu une imposture évidente. Il est tout justifié, puisqu'il a bien pu penser ce qu'a pensé le Parlement d'Aix. Il y a des erreurs si spécieuses, qu'elles peuvent faire illusion aux gens les plus éclairés : & comme des gens sages ne taxeront pas ce Parlement de corruption & de mauvaise foi, parce qu'il s'est déclaré pour le Soldat, ses défenseurs seront également à l'abri de ces reproches injurieux. Un Avocat, dont la fonction n'est pas de juger, peut même soutenir une Cause dont les raisons le frapperoient moins que celles de son Adversaire. La vérité est quelquefois si cachée, qu'elle paroît moins certaine que l'erreur qui lui est opposée ; quelquefois aussi la vérité & l'erreur ont chacune pour elle des raisons

Moyens
que le
Soldat de
Marine
proposa
au Par-
lement.

qui partagent les suffrages des Juges. On dit alors que les voix sont mi-parties. *M^{re}. Terrasson*, Avocat au Parlement, dont la justesse d'esprit égale la droiture du cœur, a travaillé sur la fin du Procès pour la défense du Soldat. Rien ne persuade mieux l'injustice des reproches du *Sieur Rolland*, que cet exemple. Je ferai, des Mémoires de *M^{re}. Sylvain & de M^{re}. Terrasson*, un seul corps d'ouvrage.

M. Terrasson emploie d'abord des présumptions : il tire la première du caractère de son client, & de la continuité uniforme de ses démarches. Comment, dit-il, un homme sans talent, sans esprit, sans argent, sans appui, en un mot, sans ressource, oseroit-il entreprendre d'usurper le nom & l'état d'autrui ? Les paroles, les actions, les mouvements, tout doit être mesuré, étudié ; il faut de la pénétration, de la mémoire, du jugement & de la présence d'esprit : il n'y a point de rôle plus difficile à jouer. Or le Soldat n'a pas les talents de l'esprit en partage, il est lui-même la meilleure réponse qu'on puisse donner aux idées contraires que veut insinuer *M. Rolland*. De là il conclut, que le Soldat ayant soutenu heureusement le personnage qu'il a représenté, il n'y a que la vérité seule qui ait pu être la cause de ce succès.

Le soldat n'a point été déconcerté de tous les revers qu'il a eus, il s'est toujours soutenu, & s'est toujours présenté avec le même front dans les diverses révolutions de ce Pro-

cès. Il n'y a que la vérité qui puisse ainsi se soutenir.

Le mariage que le Soldat contracta avec la Demoiselle de Serry, est encore une présomption qui parle en sa faveur. Si c'eût été Pierre Mège, auroit-il épousé une seconde femme, tandis que la première vivoit? forti à peine d'un procès, se seroit-il commis à un nouveau danger?

La seconde présomption paroît être d'une grande force, aussi M^{re}. Terrasson se rapproche-t-il de ne l'avoir pas mise au rang des preuves.

Nul imposteur n'a encore entrepris de passer pour un autre, qu'il n'ait eu quelque rapport avec cet homme qu'il vouloit représenter; on peut même dire, qu'il n'ait eu un parfait rapport. Si quelqu'un étoit capable d'une idée aussi bizarre, aussi insensée, que de se donner pour un homme à qui non-seulement il ne ressembleroit point, mais dont il seroit entièrement différent, il faudroit le plaindre, & l'enfermer comme un fou, plutôt que de le poursuivre comme un homme coupable; parce que d'un côté l'extravagance seroit certaine, & que de l'autre il n'y auroit pas à craindre que personne en fût la dupe.

Or, suivant le portrait que M. Rolland fait du Sieur de Caille, il avoit la taille petite, la tête longue, les cheveux châtons, le nez aquilin; il savoit les Belles-Lettres, les Mathématiques: le Soldat a la taille haute, la tête ronde, les cheveux noirs,

& le nez court ; il ne fait ni lire ni écrire. Voilà deux portraits diamétralement opposés. Tombe-t-il sous le sens que le Soldat, qui ne ressemble en rien par l'esprit & par le corps au fils du Sieur de Caille, ait entrepris de passer pour lui ? Supposons qu'il ait eu cette extravagance ; tombe-t-il sous le sens qu'il ait pu en imposer, jusqu'à faire croire qu'avec un nez court, des cheveux châtons, une taille haute, une tête ronde, il étoit celui qui avoit la taille petite, le nez aquilin, les cheveux châtons & la tête longue ; & ce qui est de plus étrange encore, c'est qu'avec une ignorance crasse, jusqu'à ne savoir pas lire, il fût ce bel esprit & ce subtil Mathématicien ?

Il faut se rendre à une pareille preuve : il n'y a nul esprit qu'elle ne persuade, & qui ne conclue delà que le Soldat est le fils du Sieur de Caille.

La troisieme présomption est fondée sur ce que le Soldat s'est dit fils du Sieur de Caille, dans le temps que le Sieur de Caille le pere vivoit. Il a choisi son champ de bataille dans la Provence, où le pere & le fils étoient parfaitement connus, où il s'exposoit à être démenti par une infinité de gens, s'il eût été imposteur ; le pere a vécu durant le cours du premier procès & de l'instance au Conseil, le Soldat lui a fait des défis respectueux de paroître devant lui, sûr qu'il réveilleroit la tendresse de son pere, s'il le voyoit. Toutes ces circonstances ne prouvent-elles pas que la vérité parloit pour le Soldat ?

La quatrième présomption se tire des faussetés que le Sieur Rolland a faites dans ce procès. S'il eut eu la vérité pour lui, que craignoit-il ? La grossièreté de l'imposture en eût fait la preuve. Pouvoit-il appréhender qu'un Imposteur, si différent par le corps & par l'esprit de celui qu'il représentoit, pût réussir ? Il avoit d'ailleurs pour lui toutes les facilités que donnent le rang, le crédit, l'argent, la science du Palais, contre un homme dénué de tous les secours, si on excepte le dernier que la charité lui a fourni.

Cependant M. Rolland altere des pieces secretes, il change dans les révélations suivant le besoin de sa cause, l'âge des témoins, & les dates qu'il avoit données à certains faits importants ; il efface les circonstances dont on auroit pu prouver par écrit la fausseté. On verra dans la suite qu'il a suborné les témoins. N'entrevoit-on pas le procédé d'un homme qui, effrayé du succès que la vérité a lieu d'attendre, saisit avidement & sans choix tous les moyens que sa passion lui suggere pour empêcher que cette vérité n'éclate ? Qu'on dise tout ce qu'on voudra : un homme qui use d'altération, de faussetés, est présumé avoir une cause injuste, puisqu'il se sert des armes dont l'on défend l'injustice.

Cinquième présomption. Si l'on en croit M. Rolland, le Soldat est Pierre Mège, & Honorade Venelle est sa femme. Elle a gardé le silence pendant que le Procès a été pour-

suivi au Parlement de Provence. Il s'ensuit que dans le système de M. Rolland, elle auroit eu le danger où étoit son état, elle auroit dissimulé, elle auroit vu tranquillement le Soldat pendant sept ans travailler à n'être plus regardé comme son mari, elle y auroit acquiescé par une lâche complaisance, elle auroit agi de concert avec lui pour rompre les liens sacrés qu'elle prétend qui étoient entre eux.

Il est évident que si elle n'a rien dit pendant ce temps-là, c'est qu'elle n'y étoit pas intéressée : elle savoit bien qu'étant femme de Pierre Mège, elle n'avoit nul droit sur le fils du Sieur de Caille ; & si elle a parlé dans l'instance du Conseil, c'est qu'elle a été subornée par M. Rolland. Son silence au Parlement de Provence, prouve la subornation ; & il la faut regarder comme un écho fidele, qui répète ce que M. Rolland lui a suggéré. Voilà les présomptions que M^{re}. Terrasson fait valoir.

M^{re}. Sylvain ne s'est point attaché à rassembler toutes ces présomptions.

Il avoit soutenu au Conseil, que dans cette cause qui est criminelle, les présomptions ne faisoient point preuves : mais il faut qu'il convienne qu'elles servent du moins à la décharge d'un Accusé, si elles ne font pas preuves contre lui. Il a voulu écarter ce corps de présomptions qu'on lui oppose. Voici comme il s'y est pris.

C'est une maxime indubitable, que dans les affaires criminelles les présomptions n'y

peuvent avoir lieu. Il est vrai qu'il y a quelques Loix (a) qui semblent dire le contraire ; mais voici dans quel sens on doit les prendre. Comme parmi les Romains il étoit permis à chacun d'accuser les autres ; pour éviter les abus, ceux qui succomboient dans leurs accusations étoient punis de la peine des calomniateurs, s'ils ne montroient qu'ils les avoient entreprises sur un juste fondement (b). Or ces Loix décident que ces indices certains étoient une raison suffisante pour accuser & pour éviter la peine de calomnie : elles doivent donc absolument être bornées à ce cas-là. Et pour ce qui est des accusés, il est décidé formellement qu'ils ne peuvent être jugés sur des présomptions (c) ; Cujas (d) disant même sur cette Loi, que le mot *suspicionibus* est bien plus fort que ce qu'on appelle indices & présomptions. Et la raison naturelle dicte cette vérité ; car enfin, quand il s'agit de la vie & de l'état d'une personne, il faut bien que le fondement, sur quoi est appuyée une condamnation, soit certain ; & qu'y a-t-il de si incertain que des présomptions & des conjectures ? Les présomptions n'étant autre chose que de certaines actions qui peuvent être attribuées à différents motifs & à diverses causes,

(a) *L. 29 de rei vind.* D'Argentré sur la Coutume de Bretagne, art. 41.

(b) *L. ultim. c. de prob. l. 3. c. de calumn.*

(c) *Nec de suspicionibus quemquam damnari oportet. l. 5. ff. de potest.*

(d) *Cujas ad cap. licet ex universis extra. testi.*

les unes innocentes & les autres criminelles ; il n'y a pas plus de raison de les rapporter aux uns qu'aux autres. Ainsi ces signes étant équivoques, on ne peut être que dans l'incertitude. N'est-ce donc pas une horrible cruauté d'affleoir une condamnation sur des présomptions qui de leur nature ne peuvent produire que des doutes , c'est-à-dire, de l'obscurité ? C'est ce malheureux penchant à décider sur des conjectures, qui cause tous les faux jugements & toutes les fausses démarches dans la vie civile, & qui a fait périr une infinité d'innocents dans les Cours des Princes. Aussi plusieurs Auteurs ont-ils exclu les présomptions, même en matière civile, du nombre des preuves. Cujas dit : *Ce qui n'est pas une pleine vérité, c'est une pleine fausseté. Ainsi qui ne fait pas une preuve pleine, est une preuve nulle* (a). Un autre grand Jurisconsulte n'admet (b) que les pièces & les témoignages. Les Universités entières ont décidé qu'en matière criminelle, nul ne pouvoit être condamné sur des indices, même qui paroissent indubitables. Enfin un de nos plus grands Rois, dont l'Ordonnance subsiste, défend aux Juges de juger sur des présomptions, & regarde un pareil Jugement comme une action juste, & de dangereuse conséquence. Char-

(a) *Quæ non est plena veritas, est plena falsitas; sed quod non est plena probatio, planè nulla est probatio.* Cujac. in tit. ad Leg. Jul. Maj. C.

(b) *Perez. ad Titul. C. de prob. Colomb. Paratitl. de fide instrum. V. Cuj. in Parat. ff. ad tit. de prob. Boer. qu. 164. Tiraqueau de pœn. l. 27.*

lemagne, Capit. 1, 7, c. 86. Tout le genre-humain n'a-t-il pas intérêt de s'opposer à cette maxime pernicieuse, qui livreroit nos biens & nos vies au caprice de ceux qui prendroient leurs soupçons pour des preuves claires? M^{re}. Sylvain cite un exemple d'un Jugement rendu contre la vérité, sur des présomptions (a), & il dit que ce qui est cause qu'on aime à donner ainsi aux indices la force de preuve, c'est que les conjectures sont notre ouvrage, & qu'il y a une espece d'indépendance à juger sur ses propres pensées. Mais les bons Juges ne se croient jamais plus libres, que lorsqu'ils s'affuient aux Loix & aux preuves. C'est ce qui fait que le Parlement de Paris, au rapport de Mornac (b), ne condamne jamais sur les indices qui paroissent les plus certains & les plus indubitables (c). M^{re}. Sylvain cite encore un autre exemple d'un Jugement injuste, rendu sur des présomptions qui sembloient convaincantes. (d)

Aussi, poursuit-il, ces grands hommes, qui semblent n'avoir conquis la Terre que pour l'éclairer, ont eu tant d'horreur pour ces Jugemens rendus sur des indices, qu'ils ont décidé dans leurs Loix, *qu'un pere, que ces mêmes Loix ont rendu Juge souverain dans les désordres de sa fille, ne doit la punir comme coupable d'adultere, que lorsqu'il*

(a) *Arrêt de Papon, l. 24. tit. 28.*

(b) *In l. 6. de Rei vind.*

(c) Sa Jurisprudence a bien varié depuis.

(d) *Charondas, resp. lib. 9. c. 1.*

qu'il la trouve dans une telle situation, qu'il peut tuer son Amant & elle d'un seul coup (a); parce que tout autre indice que la vue même de l'action n'est point une preuve. Et d'Argentré citant cette Loi, dit, que si on trouve un jeune homme dans un même lit avec une belle femme, quoique ce soit un violent indice d'adultère, ce n'est pourtant pas une preuve certaine pour le pouvoir condamner, parce qu'il se peut faire qu'il n'y ait point de crime, ainsi qu'il est arrivé souvent. (b)

Ce Jurisconsulte fait voir en cet endroit, par une infinité d'exemples, combien les indices les plus apparents sont trompeurs; & il parle de cet homme qui fut condamné comme coupable de conspiration, sur ce qu'on avoit trouvé chez lui des armes qu'on y avoit jettées : il s'élève contre ces Juges, qui se contentent du probable, quand il s'agit du vrai & du certain.

Si l'on ne doit point juger sur les indices les plus forts, quand ils sont seuls, & nullement affoiblis par une preuve contraire; combien, à plus forte raison, ne doit-on pas s'y arrêter, lorsqu'ils sont détruits par une preuve opposée, puisque même dans les affaires civiles, s'il y a des présomptions d'un côté & une preuve contraire d'un autre, les présomptions doivent céder à la preuve? Ainsi, conclut M^{re}. Sylvain, cette

(a) *Quod ait ex ff. de adult.*

(b) *Et accidit adeo frequenter.* Sur la coutume de Bretagne, art. 41.

maxime étant établie par les Loix, par les Auteurs, par les exemples, par l'équité, & par la raison naturelle, je serai assez hardi pour dire qu'il n'y a que des Juges fort ignorants, ou fort injustes, ou qui veulent s'établir un pouvoir tyrannique sur les hommes, qui puissent croire que les indices soient une preuve dans une affaire criminelle, où il s'agit de l'état & de la vie.

M^e. Sylvain prétend exclure les preuves littérales dans le procès dont il s'agit, parce qu'il est question de la reconnoissance & de la distinction d'une personne, ce qui dépend uniquement des yeux.

D'ailleurs les Loix & les Auteurs (a) qui disent que les voisins prouvent la filiation, ne disent-ils pas que la filiation se prouve par témoins? Les autres Auteurs ne confirment-ils pas cette vérité, en disant : *Que la filiation se prouve réellement & véritablement, sur-tout à l'égard de la mere, par le témoignage de ceux qui ont reçu l'enfant au moment de sa naissance (b)?*

Afin de concilier les Loix, qui paroissent dire le contraire, il faut faire une distinction.

Si l'on oppose à l'Accusé, que celui dont il se dit le fils, n'a jamais eu d'enfants, alors les Registres Baptistaires, les Livres des pères & meres, & autres preuves littérales servent plutôt de preuves que les témoins;

(a) L. 9, C. de Nupt. & Godefr. ibidem. l. 29. ff. de Prob.

(b) Mascard. de Prob. concl. 782, n. 80.

parce qu'étant impossible de savoir avec certitude de qui on est né, & un homme ne pouvant savoir lui-même l'instant où il devient pere, il a fallu se contenter de ces preuves imparfaites, pour assurer le repos & l'état des familles.

Il ne faut pas s'étonner que les témoins ne prouvent pas nécessairement en ce cas : car l'instant de la conception, qui est celui qui décide de la naissance, n'étant connu que de Dieu seul, & ne tombant point sous les sens, les témoins, qui ne font foi que de ce qu'ils connoissent par les sens, ne peuvent point faire la preuve d'un tel fait.

Le second cas, c'est lorsqu'étant convenu qu'il y a eu un fils, on soutient que celui qui se présente n'est pas ce fils, mais un homme tout différent; alors il n'y a absolument que les seuls témoins oculaires qui puissent faire preuve. L'Extrait-Baptistaire, qu'on pourroit produire, prouve seulement qu'on est le porteur de cet Acte, mais ne prouve pas qu'on est la personne qui y est énoncée.

Il prétend après cela anéantir toutes les inductions qu'on tire de la tendresse paternelle, des réponses de l'Accusé, du long intervalle de temps où il a été dans le silence sur son état; parce que ces inductions n'étant que des présomptions, ne sont point dans le rang des preuves.

Il ne laisse pas d'attaquer en détail toutes ces inductions.

Il commence par le désaveu du pere : il

dit, que toutes les Loix décident précisément, que *les déclarations des peres & des meres ne nuisent point à leurs enfants, soit qu'elles soient faites devant les Juges, dans des Testaments, ou des Transactions; que ces déclarations laissent toujours place à la vérité qui pourroit être contraire, quand même les déclarations contre l'état des enfants seroient faites de concert avec eux.* (a)

Il ne sert de rien de dire, qu'il n'est pas naturel qu'un pere désavoue son fils. Quand un pere oublie sa tendresse, il lui fait succéder une haine violente : on ne hait point un fils à demi. D'ailleurs les exemples des peres qui ont haï leurs enfants, jusqu'à les tuer de leur propre main, ne sont que trop fréquents dans l'Histoire. L'ambition, la haine, ou d'autres passions défordonnées ont étouffé la nature. M^{re}. Sylvain fait là-dessus cette réflexion : En vérité les hommes s'en font bien accroire, de s'estimer naturellement incapables de ces actions; tandis que leur nature corrompue les y porte. Ce qui les trompe, c'est une certaine horreur de ces crimes, qui n'est que dans leur raison; au-lieu que les méchantes actions partent de la corruption de leur cœur. Mais c'est cette opposition de la raison qui prouve combien il est naturel de les commettre, puisque nous les commettons malgré ce Juge intérieur qui les condamne. Les Loix Romain-

(a) L. 29. ff. §. 1, de prob. l. 27, ff. de inoff. test. l. 16. de transf. l. 9. c. de patr. potest. l. 14. §. 2. ff. de lib. & posth.

nes avoient autrefois accordé aux peres le droit de vie & de mort sur leurs enfans, & les Loix Grecques n'avoient désigné aucuns supplices pour les enfans parricides. Les Législateurs Romains croyoient ne point hazarder la vie des enfans en la soumettant à la volonté de leurs peres, & les Législateurs Grecs s'étoient persuadés qu'il ne se pourroit trouver aucun homme assez dénaturé pour ôter le jour à celui de qui il l'avoit reçu. Cependant une fatale expérience n'apprit que trop de quoi les hommes sont capables, quand ils s'abandonnent à eux-mêmes, quand ils oublient leurs devoirs, & s'écartent des voies de la raison, pour ne suivre que l'impétueux torrent de leurs passions; c'est ce qui augmenta la sévérité des Grecs, & modéra celle des Romains.

Si l'on rappelloit les histoires des siècles éloignés, on verroit un grand nombre d'enfants qui ont été les victimes sanglantes de la politique, de la jalousie, de l'ambition de leurs peres, ou de cette férocité outrée qu'ils honoroient du beau titre d'amour d'une discipline sévère. Brutus ne fit-il pas trancher la tête à ses deux fils devant ses yeux, parce qu'ils avoient conspiré contre la liberté de Rome? Manlius Torquatus n'eut-il pas la même cruauté pour son fils, dont tout le crime étoit une valeur un peu trop vive? Dom Carlos ne paya-t-il pas par son sang, la jalousie qu'il avoit donnée à son pere? Si de vaines idées de liberté, de discipline, & si de jaloux transports ont été
capa-

capables d'animer des peres , jusqu'au point de vouloir repaître leurs yeux du spectacle barbare de leurs fils mourants , qu'ils avoient toujours chéris avec tendresse jusqu'au moment de leur prétendu crime ; à combien plus forte raison le motif de la Religion , qui a le plus d'empire sur le cœur de l'homme , peut-il exciter de la haine & de la colere dans le cœur d'un pere pour un fils , pour qui il n'a jamais eu que de l'antipathie ?

L'établissement de la Religion Chrétienne a fait voir plus d'une fois les mains des peres , aveuglés par le Paganisme , teintes du sang de leurs enfants Chrétiens.

Mais pourquoi chercher dans les siècles passés des exemples des excès , où se peut porter un pere irrité contre son fils pour avoir changé de Religion ? Nous en avons un de nos jours , dont le seul récit fait horreur. Un Prince d'Allemagne , Luthérien , ayant appris que son fils & ses deux filles avoient embrassé la Foi Catholique , se laissa tellement emporter à la fureur aveugle de la fausse Religion , qu'il plongea lui-même un poignard dans le sein de son fils unique , que le seul changement de Religion avoit rendu coupable à ses yeux : *Tantum Relligio potuit suadere malorum !* (a) Comment la Religion a-t-elle pu inspirer de pareils excès ? Les deux filles infortunées de ce Prince n'éviterent un semblable malheur que par la fuite. L'aînée est morte depuis , & la cadette est actuellement à Paris , où le Roi , toujours pro-

(a) *Lucret. liv. 1.*

tecteur de la vertu, & zélé défenseur de la Religion Catholique, lui fait une pension.

Ricard (a) dit que *l'expérience nous a fait voir qu'il n'y a point de motif qui emporte plus les esprits dans les extrémités; que celui de la Religion, & qu'il n'y a point de pere qui ne crût faire un service très-agréable à Dieu d'abdiquer absolument les enfants qu'il voit engagés dans une doctrine contraire à la sienne.*

Rien ne prouve mieux que le Sieur de Caille le pere est en proie aux remords de sa conscience, que la honte qu'il ressent : il n'a point osé venir en Provence soutenir son désaveu, quoiqu'on lui ait dit dans un Factum, qu'il seroit déshonoré dans l'esprit de tout le monde, au cas que l'Accusé fût déclaré son fils. Quoi! le Sieur de Caille est dans le plus grand péril où puisse être un homme d'honneur & de condition : il tient plutôt la conduite d'un paisible spectateur, que d'un homme intéressé. Rien ne rend plus suspect le grand éloge qu'on a fait de sa délicatesse sur l'honneur.

D'ailleurs son fils est Catholique, & son pere est Calviniste ; il n'en faut pas davantage pour concevoir que sa fausse Religion a pu le porter à cet excès de désavouer son fils. Plusieurs témoins ont même déposé que cette averfion qu'il avoit pour son fils, a toujours regné dans son cœur.

Mre. Sylvain vient ensuite à l'abjuration du Soldat, où il a fait plusieurs faussetés, &

(a) Tome 1, 3. part. c. 8. sect. 4, n. 945.

à son interrogatoire , où il a fait des réponses fausses & erronées. Il dit d'abord , qu'il n'y a rien de l'Accusé dans cette abjuration , qu'il n'eut point de part à cet Acte qu'on fit pour en conserver la mémoire , & qui fut dressé au hazard par un Clerc au milieu du bruit & du tumulte d'une infinité de gens qui étoient accourus à cette cérémonie : il faut convenir que c'est se tirer habilement d'affaire.

Venons à l'interrogatoire. C'est un principe certain en Droit (a), que dans les affaires criminelles, les confessions fausses & erronées des Accusés ne leur nuisent point, parce que ce ne sont point des preuves ; ils peuvent les réparer en tout état de cause. *Les confessions des accusés*, dit excellemment une Loi, *ne forment point des crimes avérés* (b). Les Loix présentent en ce cas leur secours non-seulement à ceux qui errent, mais à ceux qui mentent. *Si vous avez fait une fausse réponse en Justice par une erreur involontaire*, dit une autre Loi, *on ne doit pas vous condamner, même si vous l'avez faite volontairement* (c). Et Du Moulin parlant par le même esprit, assure que *si quelqu'un par dol & par pure malice a fait de fausses réponses, soit en celant ce qui est, ou en disant ce qui n'est pas, il ne doit point être condamné là-dessus, s'il peut*

(a) L. 2. ff. de conf. & Godef. ibidem. l. 7. de cust. reor. l. 20. ff. de interr.

(b) L. 5. §. 17. ff. de pæn.

(c) L. 11. §. 8. ff. de interr.

faire connoître la vérité du fait avant le Jugement (a), ou, comme le dit la Loi, si le Juge vient à la connoître lui-même. (b)

Et ces maximes ont lieu principalement dans les questions d'état, où les Loix ont décidé que les réponses fausses d'un Accusé, par lesquelles il donne atteinte à son état & à sa condition, *ne lui font aucun tort, si elles sont fausses, & s'il peut prouver le contraire de ce qu'il a déclaré (c)*. Il n'est pas difficile d'en deviner la raison : c'est que nous ne sommes pas plus maîtres de notre innocence & de notre vie, que de celle d'autrui ; c'est que l'état des personnes ne dépend point de leur confession, mais de leur naissance & de la vérité ; & comme nous ne nous faisons pas nous-mêmes, & qu'il n'est pas à notre choix d'être ce que nous voulons, il n'est pas non plus à notre choix de ne pas être ce que nous sommes. Aussi les Auteurs disent après les Loix, *qu'on ne peut préjudicier à son état par de fausses déclarations, soit qu'on le fasse par erreur ou par dol ; & que quand même un homme auroit voulu qu'on écrivît dans un Acte authentique qu'il est esclave, cela ne le feroit pas cesser d'être libre (d)*. Ainsi, comme les réponses du Soldat, qui paroîtroient justes & raisonnables, ne le feroient pas devenir le Sieur de Caille, s'il ne l'étoit pas ;

(a) *In l. 5. & 7. de jur. & fact. ignor.*

(b) *L. 7. ff. de conf.*

(c) *L. 6. & 24. C. de liber. caus.*

(d) *Cuj. in l. 8. ff. de stat. hom. Molin. conf. 16, n. 17.*

elles ne peuvent pas non plus, étant fausses & erronées, le faire cesser d'être le Sieur de Caille s'il l'est véritablement. D'ailleurs ses réponses erronées n'ont-elles pas été réparées dans toute la suite du procès par ses discours, ses déclarations? Enfin la question est décidée nettement par la Loi, qui dit, que *si celui de l'état duquel il s'agit, fait de fausses déclarations de son âge, cela ne lui doit pas nuire, qu'il faut chercher la vérité du fait dans les témoignages, ou dans des Livres publics.* (a)

Voyons à présent ce que le Parlement a décidé en pareil cas. En la cause de Saint-Geran, il y avoit d'étranges variations dans les interrogatoires de la Sage-femme, qui confessa son crime; néanmoins elles ne donnerent aucune atteinte à la vérité, qui fut prouvée d'ailleurs. Dans l'affaire du Gueux de Vernon, désavoué par Jeanne Vacherot, femme de Lancelot le Moine, où il s'agissoit de savoir si Louis Monroufseau étoit coupable du crime de Plagiat, pour avoir dérobé cet enfant, ou s'il en étoit véritablement le pere, combien y avoit-il de faussetés & de contradictions dans ses réponses? Il y en avoit sur des faits très-importants & décisifs, au rapport de M. Bignon, Avocat-Général; il y en avoit sur la naissance des enfants de Monroufseau, ayant varié trois fois lorsqu'on lui demanda de quelle couche étoit né celui qui étoit l'objet du procès. Tantôt il avoit dit que c'étoit de

(a) L. 13. ff. de prob. & Godefr. *ibidem*.

la premiere, tantôt que c'étoit de la seconde ; puis il s'étoit repris, & avoit dit que c'étoit de la premiere. Dans le premier interrogatoire, il dit qu'il n'avoit eu que deux enfans ; & dans le second, qu'il en avoit eu quatre. Il n'avoit pas moins varié sur ses voyages de Paris, où l'on disoit qu'il avoit volé cet enfant, ayant dit d'abord qu'il n'y avoit été qu'une fois, ensuite deux, enfin qu'il y avoit été jusqu'à trois fois. *Cette variété sur les voyages*, dit M. Bignon, *fait douter qu'il ne se soit passé quelque chose dont il appréhende la conviction ;* & d'autant plus qu'il y avoit plusieurs témoins à Vernon qui assuroient que ce petit garçon n'étoit pas son fils ; néanmoins comme la vérité du fait fut prouvée à Paris par des témoins irréprochables, qui disoient que cet enfant n'étoit pas Jacques le Moine qu'ils avoient connu, & que Monrouffleau justifioit par des pieces qu'il en étoit le pere, il fut reconnu tel par Arrêt. Marie Cognot avoit toujours vécu sous le nom de Marie Croissant. Marguerite Picard avoit pris le nom de Marguerite du Bois, même depuis qu'elle avoit été défavouée par son pere & sa mere. Néanmoins ces deux filles furent rétablies dans leur état par Arrêt ; tant il est vrai que ces déclarations, quand on en fait voir la fausseté, nuisent peu à la naissance des personnes.

Combien de fausses réponses Maillard ne fit-il point sur des faits essentiels ? Cependant quoique son Avocat fût convenu de ses éga-

vements, il ne laissa pas, à cause de sa preuve par témoins, d'être déclaré Maillard, même après sa mort, & confirmé dans la qualité de mari. Il doit donc demeurer pour constant, que les réponses des Accusés ne sont point une preuve, & ne préjudicient point à leur état.

Au reste, cette présomption qu'on tire de l'interrogatoire, & à laquelle on ne doit point avoir égard, parce qu'elle est parfaitement détruite par l'Enquête du Soldat, ne pourroit pas même subsister, quand elle n'auroit pas été anéantie par cette preuve; parce que le Soldat est dans la classe des personnes stupides, & sujettes à des faillies d'extravagance. L'interrogatoire dont on se fait des armes contre lui, prouve sa stupidité, puisqu'en le supposant imposteur, il ne pouvoit pas ignorer le nom de Caille, & n'auroit eu garde, s'il eût eu du sens, sachant son nom, de le cacher au péril de sa vie.

M^{re}. Sylvain prétend encore que Carbonel & les autres gens d'affaires du Soldat lui ont suggéré ses fausses réponses, étant subornés par M. Rolland. Il soutient que l'Enquête prouve cette subornation, & cette suggestion; & qu'avant l'interrogatoire, le Soldat savoit les faits importants qu'il paroît avoir ignorés dans ses réponses. Après avoir répondu à la présomption fondée sur l'interrogatoire, il répond aux autres présomptions; je ne le suivrai pas dans toutes ses réponses, je n'en rapporterai qu'une, parce que les autres présomptions qu'il combat, ne peuvent pas faire une grande impression.

On a été surpris que le Soldat, qui dit qu'il a quitté son pere, ait été huit ans depuis son retour en Provence sans se déclarer. Il répond que la crainte qu'il avoit de la mort, s'il étoit reconnu, parce qu'il étoit Religionnaire, lui fit garder le silence sur son état. Comme on oppose que sa crainte étoit mal fondée, M^{re}. Sylvain dit que les craintes mal fondées sont les plus grandes, & produisent de plus étranges effets, parce qu'elles viennent d'une grande foiblesse d'esprit. Il cite les terreurs paniques, & rapporte qu'après la levée du siege de Valenciennes, un lievre donna l'alarme à l'Armée de M. de Turenne. Combien de personnes, poursuit-il, ont été plus long-temps sans se déclarer en public, sans que leur silence leur ait nui? La Dame de Saint-Géran a été neuf ans sans dire qu'elle eût un fils. Bardes n'a-t-il pas été long-temps sans se déclarer, quoiqu'il pût retourner dans la maison de son pere, dont il ne s'étoit absenté que par un trait d'Écolier? S'étant montré ensuite, & voyant des témoins contre lui, ne prit-il pas la fuite? Ne fut-il pas dix ans sans revenir; & quand il parut, ne voyoit-on pas qu'il étoit poussé par sa belle-mere, qui étoit irritée contre les autres enfants du premier lit? Maillard avoit été caché quarante ans sans nécessité, & sans raison; sa femme s'étoit remariée pendant ce temps-là à un homme de qualité, dont elle avoit des enfants à qui il falloit ôter le bien, l'honneur & la naissance, si on reconnoissoit Maillard.

Il s'efforce de justifier la vérité de l'aventure à Nice, du Bassin où étoient les Armes du Sieur de Caille, qui lui firent verser des larmes, parce qu'il compara sa situation présente à celle qu'il avoit eue.

Si l'on doit juger sur des présomptions, c'est sur celles que M. Rolland fournit contre lui-même. Il s'est opposé à la descente que le Lieutenant-Criminel de Toulon avoit ordonnée pour confronter l'Accusé dans Manosque, à tous ceux qui voudroient le désavouer, ou le reconnoître; il n'a rien oublié pour empêcher que l'Accusé ne fût reçu à prouver son état. Il retorque contre M. de la Bliniere ces paroles qu'il avoit employées: *A quelles marques reconnoît-on un calomniateur, si ce n'est lorsqu'on le voit fuir la lumiere, craindre le grand jour & éviter les éclaircissements?*

Il emploie encore comme des présomptions, non-seulement les subornations des témoins, dont il accuse M. Rolland; mais sa négligence à se justifier des crimes capitaux dont il est prévenu. Il n'a point, dit-il, d'autre ressource que d'empêcher qu'on n'approfondisse ses crimes, & il s'écrie: Qu'est-ce que cela cache, ou plutôt qu'est-ce que cela ne découvre point? D'où vient enfin que ni en Provence, ni au Conseil, on n'a pas fait venir le Sieur de Caille le pere, pour le confronter à l'Accusé, comme celui-ci l'a demandé si justement? Voilà des présomptions bien plus propres à faire impression, que celles qu'on emploie con-

tre l'Accusé. On voit par-là que Mre. Sylvain admet les présomptions lorsqu'elles vont à la décharge de l'Accusé. Il dit ensuite, que toutes les présomptions qu'on lui oppose, étant inutiles & détruites au procès, on ne peut décider que par les témoins oculaires.

Mais, continue-t-il, il y a ici des témoins oculaires des deux côtés en fort grand nombre, dont les uns affirment que l'Accusé est de Caille, & dont les autres affirment qu'il ne l'est pas : le fait contesté est donc respectivement prouvé de part & d'autre ; car, poursuit-il, j'ai toujours avoué, & je le déclare à tout l'Univers, que la preuve de M. Rolland est une preuve des plus claires, des plus fortes, des plus authentiques, des plus complètes, des plus convaincantes. Mais il faut qu'avec la même équité l'on convienne que la preuve de l'Accusé est, sans comparaison, supérieure par plusieurs endroits. Car si on regarde le nombre des témoins & la vérité, M. Rolland en a deux cents pour lui ; l'Accusé en a quatre cents qui aident à sa reconnoissance, dont il y en a six vingts qui le reconnoissent pour le fils du Sieur de Caille, *à la damnation de leur ame*. Et à cela, il faut joindre les trois Peuples de Manosque, de Caille & de Rougon, qui ont reconnu hautement l'Accusé.

Et qu'on ne vienne point nous dire que les Peuples sont aveugles en cette occasion, & qu'ils se sont déclarés dans tous les temps pour des imposteurs. Car il est vrai que lorsque des Peuples, qui n'ont jamais connu un

homme, reconnoissent quelqu'un pour ce même homme, attirés par un grand nom, ou trompés par un faux bruit, alors leur jugement est très-suspect d'erreur. Mais lorsque des Peuples ont connu très-particulièrement une personne, & qu'ils la reconnoissent après l'avoir examinée, ce n'est plus un transport aveugle, ni une erreur populaire, c'est un jugement solide, rendu avec connoissance de cause. Il seroit ridicule d'appliquer à ce cas-là, ce que les gens de bon sens ont dit des sottises populaires. Un misérable, suscité par les ennemis d'Henri VII, se fait passer pour Édouard, Duc d'Yorck, & il est reconnu pour tel par les Irlandois, qui n'avoient jamais vu ce Prince. Le Roi ne fit autre chose que d'ordonner que le véritable Édouard sortît de la Tour où il le tenoit enfermé, & de le montrer à toute la ville de Londres, assemblée pour une cérémonie; & tout le Peuple reconnoissant ce jeune Prince, qu'ils avoient vu & connu dès l'enfance, découvrit l'imposture. Cet exemple fait voir tout à la fois, qu'on ne doit point de créance aux Peuples qui reconnoissent tumultuairement quelques aventuriers pour des personnes qu'ils ne connoissent point; mais que leur jugement est au contraire décisif, lorsqu'ils ont connu ceux pour qui ils se déclarent.

Les circonstances qui accompagnerent la reconnoissance des Peuples de Manosque, de Caille & de Rougon, justifient parfaitement cette vérité. Car, outre que l'Accusé est un

de ces hommes dont la figure extraordinaire frappe d'abord, & dont l'idée se conserve long-temps; tous les Bourgeois de Manosque l'examinèrent quand il entra dans leur Ville. Ils allèrent après le voir en foule au Château où il étoit logé, & toutes les fois qu'il alloit delà au Palais, pour assister au serment des témoins, il y avoit une grande multitude de gens rangés en haie sur son passage pour le regarder. Là on le voyoit nommant les uns par leurs noms, reconnoissant les autres dans la foule, rappelant à quelques-uns les particularités de leur enfance, remarquant les lieux, demandant la raison à d'autres de quelques changements qui s'étoient faits en certains endroits. Tout le monde le déclara hautement le véritable de Caille, avec qui ils avoient vécu depuis son enfance jusqu'à sa sortie du Royaume. Et comme le Peuple est impétueux dans ses mouvements, leur horreur pour M. Rolland fut si grande, qu'il auroit été en danger de sa personne, sans la présence & l'autorité de M. Boyer d'Aguilles, Rapporteur.

M^{re}. Sylvain compare ensuite la qualité des témoins de l'Accusé avec celle des témoins de M. Rolland, & prétend par le détail qu'il en fait, que sa preuve testimoniale est supérieure à celle de M. Rolland. Il avoit au Parlement de Provence établi qu'on ne devoit pas rejeter dans cette affaire le témoignage même des gens du Peuple, & il avoit dit que dans les reconnoissances, il falloit juger par le nombre des té-

moins, & avoit cité la Loi qui dit : *Que toutes sortes de preuves & de témoins ne conviennent point à toutes sortes d'affaires ; dans les unes, c'est par le mérite & par le nombre des témoins qu'il faut juger ; & dans les autres, par le nombre (a).* Il avoit prétendu que le Soldat étoit dans ce cas, qu'il s'agissoit d'une affaire publique & presque populaire, où la vérité ne peut être connue & prouvée que par plusieurs témoins ; & c'est cette multitude qui forme ce consentement uniforme, qui doit décider en ces sortes de Causes.

Il avoit ajouté, qu'il ne falloit point confondre dans le nombre des pauvres dont le témoignage est suspect, suivant la Loi, les Artisans qui gagnent leur vie par leur travail ; parce qu'ils ont des ressources contre la misère. Il avoit soutenu qu'il ne falloit mettre dans cette classe que les gueux de profession qui courent le Pays, qui n'ont ni feu ni lieu, & ces gueux dont la mendicité a sa source dans la fainéantise ; qu'à l'égard des estropiés, loin d'être notés par la Loi, il y avoit un titre au Code (b), & au Code Théodosien (c), où l'on fait une extrême différence entre les Mendians invalides, & ceux qui sont sains & entiers. Car les Loix traitent les derniers d'esclaves, & elles regardent les autres comme des personnes de probité. Et l'Empereur Justinien dans sa

(a) *L. 21. ff. de Testibus.*

(b) *Mendicantibus validis.*

(c) *Mendicantibus invalidis.*

Novelle 80, c. 5, après avoir livré au bras des Juges ceux qui mendient par lâcheté & par libertinage, traite avec douceur, & même avec estime, ceux qui ne mendient que parce qu'ils y sont forcés par l'âge, par l'état de leurs corps (a). Cet Empereur rejetteroit-il le témoignage de tels pauvres, quoique mendiants, lui qui les regarde comme une portion de ceux qui font honneur à la Religion? ils font même partie du Peuple, dont la voix dans les reconnoissances est celle de Dieu. Ainsi le témoignage de l'Aveugle, qui a déposé dans l'Enquête du Soldat, ne doit point être rejeté. Du Moulin sur le titre du Code *des témoins* (b), après avoir dit qu'il falloit rejeter ces Mendiants errants, qui promènent par-tout leur misère & leur fainéantise, dit qu'il n'exclut point ceux qui ne sont point de ce caractère (c). *M^{re}. Sylvain* n'a appelé à son secours toutes ces autorités, que pour sauver la déposition d'un Aveugle qui révèle la turpitude du Soldat & la sienne; turpitude dont les Avocats n'ont pas cru qu'ils dussent donner la connoissance.

M^{re}. Sylvain observe que l'Enquête du Soldat a un grand avantage sur celle de

(a) *Læsos autem corpore, aut canitie gravatos sine molestia esse jubemus in nostrâ civitate, & piè agere valentibus adscribendos.*

(b) *De Testibus.*

(c) *Quod verum intelligo de eo, quod nonnullæ aliæ circumstantiæ gravent, ut quia est circumferraneus, erro, potat totos dies & ludit, talem putamus debere repelli; cæterum si quis sit pauper honestus, debet admitti.*

M. Rolland, parce que parmi les témoins, il y en a douze qui étoient voisins, ou camarades, ou compagnons d'école du fils du Sieur de Caille; vingt-un domestiques & quatre nourrices, qui l'avoient toujours vu & fréquenté depuis sa naissance jusqu'à sa retraite en Suisse. Or ces fortes de témoins ont des idées plus vives que les autres du fils du Sr. de Caille. Ce portrait, à force de s'être gravé à tout moment dans le cerveau, y a laissé une empreinte ineffaçable. Ce qu'il faut particulièrement remarquer, est la manière dont ils ont reconnu l'Accusé. On a trouvé dans leur air, dans leurs discours, dans leurs mouvements, dans leurs larmes de pitié ou de tendresse, tant de marques d'une ancienne habitude, qu'il étoit impossible de n'en être pas pénétré. Me. Terrasson, pour faire une impression vive sur les esprits, a rapporté entièrement les dépositions des quatre nourrices du fils du Sieur de Caille.

Esprit Martine dépose qu'elle a nourri pendant onze mois le fils du Sieur de Caille, & qu'elle l'a sevré ensuite. Elle fait le portrait de ce fils, parfaitement conforme au Soldat pour le corps & pour l'esprit, & détaille toutes les cicatrices du Soldat, dont elle raconte les causes; & après avoir chargé sa déposition de plusieurs circonstances, elle assura, à la damnation de son ame, que le Soldat étoit le véritable fils du Sieur de Caille : elle lui fit dépouiller un de ses genoux, & y reconnut la cicatrice d'une plaie qu'elle y avoit vu panser.

Catherine Reyniere dépose avoir nourri le fils du Sieur de Caille quelques jours, & dit qu'elle ne continua point, parce qu'il lui mordit la mammelle; elle fait aussi du fils du Sieur de Caille un portrait parfaitement semblable à celui du Soldat; elle dit que dès qu'elle l'a vu, elle n'a pu retenir ses larmes, qu'il lui a parlé au cœur au moment qu'il a paru; elle fait aussi le détail des cicatrices causées par les blessures qu'il a eues; enfin elle le reconnoît pour être le véritable fils du Sieur de Caille.

Anne Reine dit qu'elle a donné du lait au fils du Sieur de Caille, elle le reconnoît particulièrement à ses jambes menues, & dit qu'elle est prête à mettre la main au feu que le Soldat est le véritable fils du Sieur de Caille qu'elle a allaité, & qu'elle dépose ce fait comme si elle étoit devant Dieu.

Catherine Pierron dépose qu'elle a nourri sept mois le fils du Sieur de Caille; elle reconnoît le Soldat pour être ce fils, à ses yeux chaffieux, ses jambes menues & ses cheveux à mèche.

Ce témoignage uniforme de ces quatre nourrices est d'un grand poids, parce qu'une nourrice est une seconde mere, dont la tendresse dépeint les traits de son nourrisson dans son cerveau si profondément, que le temps ne peut avoir aucune prise sur un pareil tableau.

Louise Mondette, chez qui le fils du Sieur de Caille, après avoir été sévré, fut mis par sa grand'mere, raconte l'histoire de toutes
les

les bleffures qu'il a eues , en reconnoît toutes les cicatrices fur le Soldat , déclare qu'il est le véritable fils du Sieur de Caille , qu'il a le menton & les os des joues de sa mere : elle ajoute qu'elle n'a qu'une ame à sauver , qu'elle ne la voudroit pas hazarder en trahissant la vérité. *M^{re}. Terraffon* rapporte encore le témoignage du Sieur de Monjustin , Gentilhomme , qui , après avoir fait plusieurs questions captieuses au Soldat , qui le satisfait entièrement , dit qu'il le reconnoît plutôt pour le fils du Sieur de Caille , que pour un imposteur. Il y a un grand nombre de témoins qui déclarent positivement que l'Accusé est fils du Sieur de Caille. Il y en a quelques-uns , qui , sans le dire si formellement , font du fils du Sieur de Caille un portrait tout semblable à l'Accusé. Il y a en d'autres , enfin , qui , instruits de certaines particularités que le fils du Sieur de Caille seul pouvoit savoir , n'ont point douté que l'Accusé ne fût ce véritable fils , après lui avoir entendu raconter son histoire. Ce sont différentes manieres de le reconnoître qui se fortifient les unes les autres , & qui forment la plus parfaite de toutes les preuves.

Cependant , *M^{re}. Sylvain* dit que si on regarde le nombre des témoins , leur qualité , ou leur maniere de s'expliquer , il est certain qu'il y a des deux côtés une preuve très-claire , très-forte , une preuve complete , & convaincante. Quelle est donc la fonction des Juges , poursuit-il , dans cette rencontre ? il ne leur reste qu'à décider laquelle

de ces deux preuves contraires doit l'emporter, & à déclarer l'Accusé le fils du Sieur de Caille, ou un imposteur, selon qu'ils choisiront, car ils ne peuvent pas être indécis.

Mais pour faire ce choix, il ne faut pas envisager chacune de ces preuves à part. C'est ce qui a fait jusqu'ici l'erreur des jugements populaires. Quand M. Rolland a étalé sa preuve, elle a fait son effet; quand on a exposé celle de l'Accusé, elle a fait le sien. Il faut donc les regarder, les balancer toutes deux à la fois, & décider entre elles par des principes supérieurs à l'une & à l'autre. Il ne faut préférer que celle des deux que les Loix préfèrent elles-mêmes. Comme les Loix veulent que les Juges suivent la vérité, & qu'il faut nécessairement que de ces deux preuves contraires, il y en ait une qui soit fausse, c'est celle-là qu'il faut compter pour rien, dès que la fausseté qui y domine sera prouvée. Or les deux Parties s'accusent respectivement. Il faut examiner l'accusation. M^{re}. Sylvain s'attache à justifier sa preuve, à montrer que quelques-uns de ses témoins sont innocents des faussetés que Monsieur Rolland leur impute. Après que M^{re}. Sylvain a cru avoir mis sa preuve à l'abri de tout reproche, il fonde sur celle de M. Rolland; il prétend que le Curé de Jucas, qui a reçu les révélations des habitants de ce lieu, a été suborné par M. Rolland. Il dit que le Curé a fabriqué plus de 200 révélations, à l'insu même des témoins; les Experts ont rapporté qu'elles avoient été

écrites tout de suite & dans le même jour. Or il n'est pas possible qu'on puisse écrire tant de révélations dans un jour; plusieurs révélants les ont désavouées pardevant M. le Rapporteur, comme fausses, & fabriquées sans leur participation. On y voit des altérations, des changements de date après coup; il est évident que ce Curé s'est vendu à M. Rolland. Les révélants ont été subornés; ceux qui ont désavoué les révélations se sont repentis de la subornation; les autres y ont persisté, & se sont contentés de dire qu'ils s'en rapportoient à leurs révélations; ils se sont tous présentés d'eux-mêmes, lorsqu'il a fallu recevoir & confirmer leurs révélations; plusieurs avoient été compris par M. Rolland dans le rôle des bons témoins. Il révèle ensuite les faussetés qu'il attribue aux dépositions de ces témoins. Il conclut qu'elles sont fausses dans leur entier, parce que suivant les Loix, *une déposition qui est fautive dans un point, est censée fautive en tout le reste*; & que d'ailleurs *un témoin convaincu de faux, est dès-là convaincu de corruption*, parce que, comme dit Du Moulin, *le faux dans un témoignage renferme nécessairement le dol & le parjure (a).*

(a) *Jul. Clar. pract. crim. quæst. 53. n. 8. & §. falsum. n. 41. 42. 44. Menoch. de præsumpt. c. 22. Molin. in l. 1. §. sed & si mihi, ff. de V. obs. n. 43. Falsum implicat dolum & perjurium.*

J'ai écrit dans un Procès, où je soutenois qu'un Acte pardevant Notaire, faux dans une disposition essentielle, étoit présumé faux dans tout le reste,

Un Acte authentique, disois-je; tel qu'un Acte par-

Il fait voir que toutes ces faussetés qu'il remarque, quadrent aux besoins & aux vues de M. Rolland. Il fait encore observer ces

devant Notaire, mérite une foi entière, à cause du caractère du Notaire qui est un Officier public, qui est un témoin solennel de la vérité; sa probité & sa fonction donnent aux Actes qu'il passe, le sceau de la vérité elle-même, il la constate & la fixe pour toujours, & la sauve du naufrage où la jetteroient la foiblesse de la mémoire des hommes, & la succession des temps. Le Notaire dépose non-seulement pour le temps présent, mais son témoignage irréprochable dans un monument public, transmet la vérité aux siècles à venir les plus reculés. Mais dès que l'Acte est suspect, dès qu'il est faux dans une disposition essentielle, son authenticité s'évanouit, parce qu'elle ne porte plus sur la vérité; elle ne se présume plus dans aucune de ses dispositions, dès qu'il y en a une essentielle qui est fautive.

Quelle est la présomption de la foi d'un Acte pardevant Notaire? la voici. Des Parties qui ont des intérêts contraires, s'en rapportent à un Notaire; ce Juge volontaire les concilie, ils se soumettent à son jugement; leur accord, leur unanimité dans toutes ses circonstances, est déposée par eux-mêmes & par le Notaire dans un Acte qu'ils souscrivent ensemble. Qui peut douter que ce ne soit la vérité elle-même qui s'annonce à nous dans les dispositions de cet Acte? Qui pourroit se refuser à tant de témoignages dont l'Officier public nous atteste la sincérité? Voilà le principe de la foi de l'Acte. Mais dès que la clause essentielle est évidemment fautive, on a raison de conclure que les Parties contractantes & le Notaire n'ont pas été plus réguliers à l'égard de la vérité dans les autres dispositions que dans celle-là, & on conclut encore avec raison, que cet Acte qui est faux dans cette disposition, est faux dans tout le reste. On n'est plus arrêté par le caractère du Notaire.

Nous avons deux Jurisconsultes qui ont traité cette matière *ex professo*. Le premier est Mascardus, le second est Menochius. Le premier qui nous a donné un Traité en 3 volumes *in-folio* des Preuves, décide d'abord dans sa Conclusion 742, que la fausseté dans une partie fait présumer tout l'Acte faux : *Falsitas in una*

corrections subtiles que des Payfans ont faites à leurs révélations, en déposant sur une date & sur un mot. D'où il conclut la suggestion de ces corrections : les Loix n'ont-elles pas décidé que *si des Payfans & des*

parte instrumenti facit præsumi totum instrumentum falsum ; il cite plusieurs Jurisconsultes qui ont embrassé cette opinion. Il dit que cette conséquence que l'on tire, est encore plus certaine lorsque cette fausseté regarde une clause essentielle de l'Acte, *sublimitare poteris istud, quando falsitas est circa substantialia instrumenti*. *Sublimitare*, qui vient de *sublime*, élever, signifie dans le sens de cet Auteur, que le principe est encore plus certain dans ce cas-là. Et il ajoute que le principe a toute son application, lorsque le Notaire participe au vice de l'Acte : *Cum vitio Notarii*. Menochius, qui a traité la même question dans son Livre 5. *Præsumpt.* 21, dit que l'Acte qui est faux dans une partie, est présumé faux dans toutes ses parties, lorsque le Notaire a stipulé la fausseté dans une disposition essentielle : *Quando falsitas provenit ex personâ Notarii qui commisit falsum in uno ex substantialibus*. Il en apporte la raison, *hujus sententiæ est ratio quod fides instrumenti pendet à fide & personâ Notarii ; cum ergo fides & probitas Notarii sit quid individuum, efficit ut instrumentum ex parte falsum præsumatur censeaturque ex toto falsum*. La foi d'un Acte dépend de la foi du Notaire ; cette foi est indivisible ; dès qu'elle est détruite par une disposition fautive, elle ne peut plus subsister à l'égard des autres dispositions. Le raisonnement de cet Auteur est convaincant : il dit que quand le Notaire n'auroit pas participé à la fausseté, il est toujours présumé faux dans toutes les dispositions : *Quando etiam falsitas proveniens aliunde quam à personâ Notarii versatur circa substantialia ipsius instrumenti, seu contractûs, negotii, hoc in casu sine controversiâ totum vitiatur*. Il cite Bartole, qui est de ce sentiment ; à plus forte raison si la fausseté dans une obligation regarde la cause, qui est tellement l'ame de l'obligation, qu'elle ne peut subsister sans cause. Telle est la disposition de la Loi, *cum nulla subest causa propter conventionem, hic constat non posse constitui obligationem*, l. 7. ff. §. 4. de pactis.

idiots disent des choses qui ne puissent vraisemblablement partir que de gens d'esprit, on doit croire qu'ils ont été instruits & subornés? (a)

Il conclut ensuite par un raisonnement très-subtil, que les témoins de Joucas ayant été subornés, sont présumés avoir déposé faux, lorsqu'ils ont déclaré l'Accusé Pierre Mège; & cette déclaration étant fautive dans la bouche de ces témoins, l'est par conséquent dans la bouche des témoins de Marseille, quoiqu'on ne prouve pas leur subornation. Il se fonde sur ce principe, *que lorsqu'une Partie a voulu corrompre quelques témoins, on doit croire que tous ceux qui ont déposé pour elle sont corrompus (b)*. Il prétend d'ailleurs prouver la subornation des témoins de Marseille, par quelques discours qu'ils ont tenus après leur déposition, par la critique qu'il fait de quelques témoignages dont il veut insinuer la fausseté. Il vient à des dépositions qui sont, dit-il, conformes aux besoins & aux vues de M. Rolland. Il prétend qu'en subornant des témoins, il a travaillé à surmonter les difficultés qu'il y avoit à faire passer l'Accusé pour Pierre Mège. Il falloit, l'Accusé n'ayant point le mal caduc, l'ôter à Mège qui en étoit atteint; il falloit donner à l'Accusé l'âge qu'avoit Pierre Mège, plus âgé que lui de dix ans. M^{re}. Sylvain s'efforce de prouver que ces faussetés ont été pratiquées dans des réponses suggérées aux témoins.

(a) *Guy Pap. conf.* 75. (b) *Ibid.* n. 3, 5.

Il dit qu'il y a trois preuves de subornation communes à tous les témoins. La première est, qu'ils ont fait un faux portrait de Pierre Mège tout semblable à l'Accusé, tandis qu'il est prouvé par l'Enquête, que Pierre Mège étoit tout différent de ce portrait ; ils l'ont dépeint grand, délié, maigre, le visage long, les yeux chassieux, sans barbe, la voix féminine, & les cheveux plats. L'Enquête de l'Accusé prouve que Pierre Mège avoit les cheveux noirs & crépus, le visage plein, les joues arrondies, une barbe épaisse & noire, la voix mâle, la taille médiocre & renforcée, le corps velu, extraordinairement noir.

La seconde preuve de subornation est, que l'Accusé n'a point les qualités de Mège ; donc les témoins qui l'ont reconnu pour Mège, ont été subornés. L'Accusé a trois choses essentielles qui ne sont point dans Mège. 1°. Des cicatrices & des marques des écrouelles. 2°. Le corps délicat, la peau douce & blanche ; Mège, marinier, rameur, exposé au soleil, avoit le corps noir. 3°. L'accent de Manosque bien différent de celui de Joucas dont étoit Mège.

Suivant l'Enquête de M. Rolland, Mège avoit les paupières tombantes, & qui lui tiroient en bas ; l'Accusé n'a point cette difformité. Mège avoit la voix cassée & enrouée ; l'Accusé l'a claire & féminine. Mège avoit le teint pâle & jaunâtre, l'Accusé l'a blanc & assez vif. Mège avoit la mâchoire relevée, l'Accusé l'a plate. Mège avoit les

jambes traînantes & contrefaites, l'une desquelles étoit courbée en demi-cercle ; l'Accusé les a droites & unies. Mège étoit courbé, comme un homme qui porte de grands fardeaux ; nul homme plus droit que l'Accusé. Mège avoit les dents séparées & écartées l'une de l'autre ; & l'Accusé les a serrées. Mège avoit aux mains & aux doigts des durillons & des calus, puisqu'il avoit été Cardeur ; l'Accusé a les mains douces, sans calus, ni dureté.

Mège avoit le mal caduc ; l'Accusé ne l'a point ; ce mal est incurable, sur-tout après l'âge de quarante ans. D'ailleurs les témoins de M. Rolland, qui disent que Mège s'étoit guéri, donnent un démenti à ceux qui disent qu'il feignoit d'avoir ce mal : car la guérison suppose un mal véritable ; à qui s'en rapporter ?

L'âge met encore une grande différence entre l'Accusé qui ne paroît pas avoir quarante ans, & Mège en doit avoir plus de cinquante-cinq. M^{re}. Sylvain cite plusieurs témoins qui rapportent des époques qui prouvent ce fait.

De tout cela il résulte, que l'Accusé n'étant point Mège, les témoins qui l'ont déclaré tel, sont de faux témoins, qui ont été subornés.

La troisième preuve de subornation consiste en ce qu'il s'ensuivroit de la déposition des témoins du Sieur Rolland, que Mège & l'Accusé ont été en même temps en deux endroits différents, à cinquante lieues l'un

de l'autre. Mège, suivant les dépositions de plusieurs témoins, a toujours été à Marseille en 1691 ; & suivant l'une & l'autre Enquête, l'Accusé a été cette année-là à Turin & à Nice : d'où il s'ensuit qu'il est évident que les témoins qui ont déclaré que l'Accusé est Mège, sont des témoins faux & corrompus. Que doit-on conclure ? Que puisque dans le Procès il y a une preuve qui tend à établir que l'Accusé est Mège, & une autre preuve qui tend à établir que l'Accusé est fils du Sieur de Caille, & les Juges étant obligés de toute nécessité à se déterminer pour l'une ou l'autre de ces preuves ; dès que la première est fausse & anéantie, la seconde est la seule véritable ; & par une conséquence nécessaire l'Accusé n'étant pas Mège, est le fils du Sieur de Caille : ceux qui l'ont reconnu pour Mège, sont donc de faux témoins. Ainsi voilà d'un seul article cent cinquante témoins qui sont subornés. Suivant les principes, les trente-six qui restent sont détruits ; savoir vingt-cinq de Provence, qui ont assuré dans les Enquêtes, dans les Informations, que l'Accusé n'étoit pas le fils du Sieur de Caille ; & onze de Suisse, qui ont déposé à Vevai que ce fils étoit mort.

M^{re}. Sylvain prétend prouver une subornation générale des témoins, par leurs discours. Les uns ont oui dire aux Parties intéressées, que quand l'Accusé seroit de Caille, il seroit toujours pendu, qu'on lui feroit la guerre avec les ressources que son propre bien fourniroit. D'autres disent que

M. Rolland faisoit fort vivement la description du fils du Sieur de Caille aux témoins, & qu'il s'étudioit à la leur apprendre.

Il rapporte ensuite plusieurs exemples, qu'il donne comme des preuves des subornations particulieres.

Il conclut en disant, que puisqu'il a prouvé qu'il y a eu une subornation générale, & qu'il a apporté plusieurs exemples des subornations particulieres, la preuve de M. Rolland est fausse, parce que *dès qu'un témoin est suborné, il est indubitable qu'il a déposé faux*, suivant les Loix & les Jurisconsultes (a). Ainsi la preuve de l'Accusateur étant entièrement fausse, on doit décider par la preuve contraire.

Mre. Sylvain vient ensuite à la fausseté qu'il trouve dans les Pieces de M. Rolland.

Il commence par combattre l'objection qu'on lui peut faire sur ce qu'il n'a point formé d'inscription en faux. Il répond, que l'Ordonnance prescrit bien la forme de l'inscription en faux, mais qu'elle n'en fait pas une nécessité; qu'en tout cas l'inscription ne seroit nécessaire à la rigueur, que lorsqu'il s'agit du faux dans le caractère & dans l'extérieur de l'Acte; parce qu'alors le Juge ne peut pas toujours en juger par lui-même, & il s'en rapporte à des Experts qui en décident par les regles de leur art. Mais quand le faux est dans les choses mêmes,

(a) *Statim commisit falsum*, Bartol. ad l. 33. ff. de re judicatæ, & ad l. 3. de Testib. Mascardus concl. 68. n. 1. & 6.

alors le ministère des Experts, & la nécessité de l'inscription cessent ; parce que le Juge voit le faux par ses propres lumières, & par les observations que les Parties lui font faire sur la fausseté, l'absurdité, la contradiction, & l'impossibilité des faits. Il n'est pas besoin de prouver le faux lorsqu'il paroît par la Piece, parce qu'il n'y a point de preuve plus certaine & plus forte que celle qui vient de l'évidence du fait ; & quand la chose parle d'elle-même. Il ne faut ni témoins, ni inscription, dit *Mornac*, lorsque la fausseté paroît clairement dans des Pieces du Procès. (a)

Or dans cette Cause, le faux n'est point dans les caractères, il est dans les choses, & dans le contenu des Pieces : on n'a pas besoin du ministère des Experts, mais de celui de Juges pénétrants, remplis de maximes ; de Juges appliqués & parfaitement instruits du détail de cette grande affaire. Il n'y a que de petits esprits, asservis à l'écorce des Ordonnances, qui puissent croire que l'inscription en faux soit ici absolument nécessaire.

M^{re}. Sylvain parle ensuite des altérations qui ont été faites dans l'original des révélations de Joucas ; il dit qu'elles ont été avé-

(a) *Cum in lite comperisset adversarius instrumentum, ejus falsitatem omnes totius litis tabulæ detegebant adeo clarè, ut ambigi de eo amplius non posset, non ad testimonia, sed ex solis iis quæ prolata & producta fuissent, fides falsi luce meridianâ clarior facta est. Mornac. ad leg. 42. C. de Transact.*

rées par un rapport d'Experts, qui ont jugé qu'elles étoient de la main de M. Rolland.

M^{re}. Terrasson, en traitant le même sujet, dit que M. Rolland a fait des changements de mots, que son défenseur appelle des corrections d'orthographe. M. Rolland est un Grammairien exact, qui n'a pu souffrir la plus petite irrégularité dans le langage de simples Payfans. Mais, poursuit M^{re}. Terrasson, qu'il nous dise de quel droit il avoit les révélations des témoins entre ses mains? Un Officier, chargé du ministère public dans un Parlement du Royaume, ignoroit-il que c'étoient des Pièces secrètes? Non-seulement il se fait remettre un dépôt qui ne devoit être renvoyé qu'aux Juges, il a encore la hardiesse d'en abuser, en y faisant tous les changements qui convenoient à ses vues; & après cela, il viendra dire froidement que ce sont des minuties, & que les révélations ne font pas partie de ce Procès? Quelle défense pour un Magistrat! Elle est aussi honteuse que la fausseté même. Si les révélations sont inutiles, pourquoi l'Ordonnance permet-elle de publier des Monitoires? La répétition des témoins qui ont révélé, est nécessaire pour assurer la vérité des révélations; mais s'ensuit-il que les révélations sont des pièces indifférentes? C'est comme si l'on disoit: Il faut que dans les accusations de faux les Experts soient répétés devant les Juges; donc leur rapport est inutile au Procès, & l'Accusé y peut faire les changements dont il a besoin. On rougit d'a-

voir à relever de tels moyens. *Mr. Terrafson* dit ensuite : On fait qu'absolument parlant, il ne seroit pas impossible qu'un homme employât de mauvaises voies dans la défense d'une bonne cause : mais il faut convenir aussi qu'il donne lieu de présumer qu'il n'a pas la vérité de son côté, quand il a recours aux altérations & aux faussetés pour se défendre. *Mr. Sylvain* attaque des Certificats que *M. Rolland* a produits. Il prétend qu'il y a des absurdités dans deux Lettres attribuées au fils du *Sieur de Caille*, & il soutient qu'elles ne sont pas de lui, parce qu'elles ne sont pas conformes à la manière dont les témoins ont dit qu'il écrivoit. Les témoins du *Sieur Rolland* disent que le fils du *Sr. de Caille* écrivoit d'un mauvais caractère, & les Lettres sont bien écrites, aussi bien que les signatures de ce jeune-homme, au bas des Actes qu'on a produits.

Enfin, *Mr. Sylvain* vient aux Lettres, aux déclarations, aux quittances, & aux procédures de Suisse : c'est ici un des points capitaux qu'il a le plus d'intérêt de bien traiter, parce que ces Pièces établissent la mort du *Sieur de Caille*, qui renverse tout le système du Soldat.

Il commence par la Lettre de la Dame de Caille, la grand'mère. Il ne combat cette Lettre que par de prétendues absurdités, qui ne paroissent l'être, que parce qu'il les grossit & les exagère.

Les Enquêtes de Lausanne & de Vevai, qui prouvent précisément la mort du fils du

Sieur de Caille, sont fausses, dit-il, parce qu'elles le dépeignent beau, bien fait, quoique petit, qu'elles lui donnent les yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc, mêlé de rouge : l'Enquête du Soldat, & même celle de M. Rolland, prouvent que ce portrait est une pure invention. Il prétend qu'il y a eu une addition après coup à un original de l'Enquête de Lausanne.

Il trouve une contradiction entre l'Enquête de Lausanne & celle de Vevai. Il est dit dans la première, que le fils du Sieur de Caille avoit demeuré à Lausanne sans discontinuation jusqu'en 1695; & il est dit dans la seconde, qu'il avoit demeuré à Vevai, l'espace de cinq ans avant 1696 : il s'attache à faire voir que les explications qu'on donne pour concilier cette contradiction, ne peuvent pas se soutenir, & il conclut que cette contradiction détruit ces deux procédures. Il apporte ensuite un conflit de deux preuves employées par M. Rolland, dont l'une établit que le fils du Sieur de Caille a toujours été malade pendant son séjour de dix ans à Lausanne; l'autre preuve établit qu'il a étudié pendant ce temps-là les Sciences les plus abstraites, qu'il a toujours joui d'une parfaite santé. Que dirons-nous, poursuit-il, de deux choses si bien prouvées? Laquelle croirons-nous véritable? Sera-ce la maladie? sera-ce la santé? Le seront-elles toutes deux, puisqu'elles sont toutes deux également bien prouvées? Et puis s'abandonnant à son feu, il s'écrie : Ne sera-t-on

pas faisi d'horreur & de pitié, à la vue de tant d'impostures jointes à tant de cruautés? car voilà sur quel fondement on veut faire périr un homme de condition; ce sont là toutes les pieces qui prouvent la mort du fils du Sieur de Caille. C'est ce que l'on oppose avec tant de confiance; c'est ce que l'on préfère à toute autre preuve, à la honte de la raison. Je ne dirai point que des témoins du Sieur Rolland, directement contraires sur des points si décisifs, sont de faux témoins & des parjures, selon les Loix; tout le monde le verra assez.

Il prétend ensuite faire voir la fausseté de la maladie, parce qu'il dit que, suivant les témoins, le fils du Sieur de Caille étant arrivé au dernier degré de phtisie en 1690, il s'ensuit qu'il n'a pu vivre six ans, comme on veut qu'il ait vécu. On pourroit soupçonner que M. Serri, Médecin, auroit communiqué sa science à M^{re}. Sylvain, qui raisonne ici en Maître de l'Art sur les progrès de la phtisie. M^{re}. Terrasson a négligé ce moyen, il n'a pas cru qu'il dût parler médecine.

M^{re}. Sylvain fait voir que l'étude profonde où s'abymoît le fils du Sr. de Caille, étoit incompatible avec la phtisie.

M. de Caille le pere a assuré que son fils étoit mort sous ses yeux, & entre ses bras: cependant on prouve par les dépositions de plusieurs témoins, qu'il n'a point assisté à la mort de son fils. On rapporte deux témoignages uniques, singuliers. Suivant le pre-

mier, on a publié sa mort dans le temps qu'on veut qu'il vécût encore, & suivant le second, on le fait vivant après le temps où l'on a placé sa mort. Et il rejette ces artifices sur la famille du Sieur de Caille.

Mais ce qui prouve la fausseté de la mort du fils du Sieur de Caille, c'est qu'on établit par l'Enquête du Soldat, par la Dame Roland, par le Sieur de Caille le pere, que ce fils l'avoit quitté & vivoit encore. Dans l'Enquête de Lausanne, on voit qu'il est dit qu'il s'étoit dérobé; on rapporte les témoignages où ce fait est énoncé.

M^{re}. Sylvain attaque ensuite les quittances & les déclarations de Geneve & de Saumur, qui prouvent que le fils de M. de Caille a été à Geneve depuis 1680 jusqu'en 1684; que pendant ce temps-là il a fait sa Rhétorique, son cours de Philosophie, qu'il y a appris à monter à cheval & à faire des armes. Tout cela est attesté par les Régents, les Précepteurs, les Maîtres d'Armes, & ceux chez qui ce jeune Gentilhomme a été en pension. Ces pieces sont en grand nombre. Outre la preuve des études à Geneve, on y voit que le fils de M. de Caille a fait un voyage à Saumur & à Paris, durant le cours de ces quatre années; on y trouve aussi son portrait en beau, son application aux Mathématiques, sa phtisie, sa mort. M^{re}. Sylvain entre dans un grand détail, & montre qu'il paroît par les pieces que le fils se trouve pendant six mois à Geneve & à Saumur tout à la fois, qu'il se trouve après à Paris & à Geneve

Geneve tout ensemble, & que son pere est à Paris & en Provence à la même heure, parce qu'on joint à ces Pieces un Acte authentique, que le pere a passé à Manosque. D'ailleurs la Dame de Lignon, parente du Sieur de Caille, a attesté que le Sieur de Caille le fils n'a jamais été à Paris. Le Sieur de Caille le pere, dans ses Procurations, dit qu'il ne mena son fils à Geneve qu'en 1681, ou 1682 : donc ce ne fut pas en 1680; & on prouve par des témoins des deux Enquêtes, que le fils du Sieur de Caille avoit toujours été à Manosque en 1680, 1681, 1682, 1683, 1684. *Or ce qui est attesté de part & d'autre doit être cru indubitable.* Voilà ce que c'est, s'écrie M^{re}. Sylvain, que les Certificats des Turretins, des Virets, de ces grands Professeurs de Geneve, dont on vante tant la probité! Voilà ce que c'est que cette grande preuve des études du fils à Geneve pendant quatre ans, qui a séduit tant de personnes! Quel tissu de menfonges, de faussetés! mais en même temps quel miracle de la Providence, que la vérité se soit tirée des détours de ce labyrinthe! Toutes nos parties, toutes leurs pieces s'élèvent les unes contre les autres, & au-lieu de faire succomber l'innocence, elles succombent elles-mêmes sous leurs propres impostures. Tant il est vrai que l'iniquité dépose contre elle-même, *iniquitas mentita est sibi!* Je défie M. Rolland de se tirer de ce pas, il faut qu'il y périclisse. Ce n'est pas nos témoins que je lui oppose, c'est lui-même, c'est sa preuve

Psalms.
XXXV 1.
V. 12.

Tome II. G

littérale, & la preuve testimoniale. Qui ne feroit ému à la vue d'une fable si odieuse & d'une supposition si manifeste, qui mérite l'indignation de toute la terre ! Il faut convenir que jamais Avocat n'a plaidé avec plus de confiance que M^{re}. Sylvain : il se présente à son Lecteur comme un homme persuadé jusqu'au fond de l'ame de toutes les propositions qu'il fait, & il a l'art de revêtir ses idées de tours & d'expressions qui frappent.

Il vient enfin aux enrôlements de Pierre Mêge, qu'il prétend avoir été falsifiés dans le portrait & dans l'âge qu'on lui donne. Il dit que les enrôlements que l'Accusé a faits sous le nom de Pierre Mêge, ont aussi été falsifiés. Il met tout cela sur le compte de M. Rolland. Après quoi il dit que c'est une chose honteuse à notre siècle & à notre nation, qu'il s'y soit vu tant de gens qui aient trouvé dans leur cœur & dans leur esprit des principes si contraires à la raison, à la justice & à l'humanité. Il est vrai, disent-ils, les témoins de M. Rolland sont subornés, ses Pièces sont fausses ; mais tout cela n'empêche pas qu'il n'ait raison : il a gâté son affaire, c'est un homme qui a soutenu une bonne cause par de mauvaises voies ; & l'Accusé ne laisse pas d'être imposteur. Voilà le fondement sur lequel une infinité de gens crient contre un innocent opprimé, qui seroit bien à plaindre s'il avoit de tels Juges. C'est le bel air présentement de le croire imposteur malgré sa preuve. C'est une marque

de supériorité d'esprit, cela sert de titre à ceux dont la noblesse est suspecte. Ils écoutent avec un sourire dédaigneux & moqueur ceux qui s'écrient: *Quoi ! l'on croira que la vérité est du côté de celui qui n'a employé que l'imposture ? l'Accusateur, convaincu d'être faussaire, sera cru véritable ; & l'Accusé contre qui il a fait des faussetés, sera cru un frippon ? Les Loix disent que les erreurs où peuvent jetter certaines circonstances de fait, ne doivent point nuire à la vérité dans l'esprit des Juges, & qu'ils sont obligés de juger sur des preuves (a) : & l'on voudra juger ici, non pas sur des faits équivoques qui peuvent jetter dans l'erreur, ce qui seroit déjà très-criminel ; mais sur des visions, & malgré des faussetés avérées, qui frappent les plus aveugles ? Prenant ensuite un ton ironique, il dit : Mais ce ne sont là que des puerilités & des discours en l'air, auprès des grands hommes dont je parle. En effet, voilà une grande merveille de juger sur une preuve claire & non suspecte, & de croire qu'on ne peut trouver la vérité dans une preuve composée de faux témoins & de pièces fausses ! Cela étoit bon à Athenes & à Rome, cela seroit bon tout au plus au Cabinet du Roi, ou dans la bouche de quelques Princes que je nommerois volontiers, & qui jugeront sur les règles comme le Peuple. Mais de se mettre au dessus de ces règles, ou d'en faire de son autorité, d'appercevoir la vérité dans le mensonge même, de tirer l'innocence d'un*

(a) L. 6. §. 1. ff. de off. pras.

homme de son propre crime, c'est ce qui n'appartient qu'à des esprits supérieurs, capables de gouverner des États, qu'à ces sublimes Intelligences, qui voient si fort au dessous d'elles tout le reste des hommes. Mais oserois-je bien adresser ma voix à ces grands Personnages ?

Pour décider que l'Accusé est un imposteur, malgré sa justification, & les faussetés de ses parties, il faut que vous sachiez le fait par vous-mêmes, ou par les preuves du Procès. Vous n'avez jamais vu le fils de M. de Caille; vous ne savez donc pas par vous-mêmes que l'Accusé n'est pas ce fils. Vous ne pouvez donc savoir le bon droit de M. Rolland que par sa preuve. Mais sa preuve est fausse, vous le confessez : sur quoi donc croyez-vous sa cause bonne, & l'Accusé imposteur ? Sur des visions, sur des chimères, sur des imaginations : & c'est tout ce qui vous reste. Mais je me trompe, il y en a qui ont une raison admirable de le croire un imposteur : c'est qu'il est mal fait, impertinent, désagréable. Il ne s'est jamais fait des raisonnements si extravagants & si ridicules. Il semble que l'Accusé ait communiqué son esprit à mille gens, & que mille nouveaux de Caille s'élèvent pour accabler le véritable. Et ce qui est de plus détestable, il y a même de mal-honnêtes gens qui, au-lieu d'examiner avec un esprit d'équité s'il est innocent, ne lisent & n'entendent rien que dans l'intention de le trouver coupable. Que toutes ces personnes reviennent enfin à eux-mêmes, aux Loix &

à la Justice; qu'ils considèrent les conséquences de leur action, qui peut porter un coup mortel à l'innocence, & retomber sur eux-mêmes. Car enfin, ils ne possèdent leurs biens, leur vie, leur honneur, qu'à l'abri des Loix que je réclame; & si on doit juger sur des preuves qu'elles condamnent, tout ce qu'ils ont au monde & tout ce qu'ils font, ne dépend plus que d'un homme hardi, & de Juges à qui ils auront appris à raisonner comme ils raisonnent aujourd'hui sur le sujet de l'Accusé; & peut-être qu'ils réclameront en vain un jour ces Loix, qu'ils trahissent aux dépens de la vie d'un innocent. Il ne s'agit ici que d'un fait unique & indivisible, qui est de savoir si l'Accusé est de Caille, ou non. Des deux preuves contraires qui sont sur ce point, il faut que l'une soit véritable, & l'autre fautive. Celle de l'Accusé est au dessus de tout soupçon, celle de l'Accusateur n'est absolument composée que de pièces fabriquées & de témoins corrompus.

Il y a certainement beaucoup d'art dans toutes ces figures; M^{re}. Sylvain se tourne de tous côtés pour persuader. Il conclut de là que la preuve de l'Accusé étant supérieure à celle de M. Rolland, les témoins déposant que le fils de M. de Caille ne savoit pas écrire, étant incapable d'apprendre l'écriture, à cause de son génie & de sa fluxion sur les yeux, on ne doit point s'arrêter aux témoins de M. Rolland, qui déposent que le fils de M. de Caille savoit écrire. Il dit de

même , qu'on doit juger sur son Enquête , que la preuve de la mort du fils de Caille est fautive , parce qu'il a cent vingt témoins soutenus des Peuples de Manosque , Caille & Rougon , qui attestent que ce fils est vivant dans la personne de l'Accusé ; au-lieu que dans l'Enquête de Suisse , il n'y en a que quinze de Vevai oculaires , qui attestent la mort , les trente autres de Lausanne étant auriculaires. D'ailleurs la preuve de l'existence doit l'emporter sur celle de la mort.

Ici il attaque le système de M. de la Blinière , qui soutient que la preuve de la mort dans les circonstances de ce Procès , doit l'emporter sur la preuve de l'existence. Voici ce que M^{re}. Terrasson a dit là-dessus en peu de mots.

La vérité ne sauroit jamais perdre ses droits dans les questions d'état. Supposons que d'un côté il y ait un Extrait mortuaire qui déclare la mort d'une certaine personne ; & que de l'autre il y ait une *nuée de témoins* qui soutiennent avec les serments les plus solennels , que la personne qui a été déclarée morte sur les Registres , est néanmoins actuellement en vie , qu'elle est présente à leurs yeux , & qu'ils la reconnoissent : fera-t-on perdre à cette personne son état , tous les droits de la société civile , parce qu'il aura plu à certaines gens de faire enterrer quelque autre personne sous son nom ? L'Ordonnance veut qu'il y ait des Registres qui contiennent les preuves de l'âge , des mariages

& du temps du décès : ces termes, *du temps du décès*, marquent bien qu'il faut que la personne soit décédée ; car si elle ne l'étoit pas, la fausse énonciation ne lui enleveroit pas son état. Cela la mettroit dans la nécessité de le prouver, & de se faire reconnoître. Cela obligeroit aussi les Juges à user de plus de discernement dans l'examen des reconnoissances, & à en demander un plus grand nombre. Mais si toute une Ville reconnoissoit pour vivant le même homme, que les Registres auroient déclaré mort ; si par la qualité & le mérite des témoins on avoit lieu de s'assurer de la sincérité de leurs témoignages, y auroit-il de la raison, y auroit-il de l'humanité à vouloir qu'une fausse énonciation triomphât de ce qu'il y a de plus important dans la société civile, & que cet homme par une cause inconnue, où il n'auroit aucune part, cessât d'être ce qu'il est, pour devenir ce qu'il n'est point ? La proposition révolte. Voilà où conduiroit le principe, que les preuves de la mort doivent l'emporter sur les preuves de l'existence. D'ailleurs les preuves de la mort sont irrégulières. On n'apporte aucun Extrait mortuaire ; tout se réduit de part & d'autre à une preuve testimoniale, avec cette différence, que les Enquêtes qui prouvent l'existence actuelle du fils du Sieur de Caille, sont régulières & ont été ordonnées par un Arrêt contradictoire qui n'a reçu aucune atteinte : au-lieu que les preuves qui vont à établir sa mort, sont irrégulières dans la forme, & infectées d'ail-

leurs de tous les vices dont ces fortes d'Actes font capables.

M^{re}. Sylvain dit, qu'en supposant les deux preuves égales, la sienne l'emporteroit, à cause de deux maximes établies par les Loix. La premiere, qu'il faut plutôt ajouter foi à un témoin qui affirme, qu'à mille qui nient. La seconde, que dans les affaires criminelles, les témoins qui déposent pour l'Accusé, doivent l'emporter sur ceux qui sont contre lui, & qui le chargent. (a)

La raison du premier principe est, que celui qui affirme, a une connoissance certaine, & qui tombe sur un objet précis dont il a une idée distincte; au-lieu que celui qui nie, parle d'une maniere vague & indéfinie. (b)

La Loi décide que la preuve de la négative des faits est naturellement impossible (c). Et Speculator, se conformant à la Loi, décide que la négative d'un fait ne peut pas s'établir, & qu'on ne doit pas écouter le témoin qui s'efforce de la prouver. (d)

La raison de la seconde maxime est, que dans le concours des témoins & de preuves

(a) Voyez la Cause de Martin Guerre, tome I. p. 24 & 28.

(b) Godef. sur la Loi ff. de recept. Arbit. Accus. sur la Loi, in diem proferre. §. 6. si plures, ff. de ard. l. 1. §. de re judic. & manum. l. Arianus, ff. de oblig. & act. c. ex litteris extra de prob.

(c) Cum per rerum naturam factum negantis probatio nulla fit, l. 23. C. de prob.

(d) De prob. & seq.

contraires, où l'on n'a pas plus de fujet de se déterminer pour les uns que pour les autres, où il faut pourtant prendre un parti, les Loix qui ont toujours favorisé l'Accusé, veulent que dans ce doute les Juges prononcent en sa faveur, sur-tout lorsqu'il s'agit de la vie, parce qu'alors l'opinion la plus douce doit être crue la plus juste, & que les témoins qui justifient, sont estimés les plus véritables. Et ce parti est tout ensemble le plus raisonnable & le plus sûr; car la malignité naturelle aux hommes leur inspire tant d'adresse pour prouver les crimes, qu'on peut dire qu'un Accusé qui n'est pas convaincu, n'est pas coupable. En tout cas, dans l'incertitude, comme dit admirablement une de nos Loix, *il vaut mieux laisser un criminel impuni, que de s'exposer à perdre un innocent* (a). Non-seulement on doit décider pour l'Accusé, lorsque des témoins produits de part & d'autre sont égaux en nombre, en dignité; parce que, dit un Jurisconsulte, *nous devons être plus prompts à absoudre qu'à condamner* (b): mais on doit faire la même chose, quand même les témoins de l'Accusé seroient moins considérables par le nombre & par la qualité que ceux de l'Accusateur; parce que selon la doctrine de Speculator, de Mascardus & de Menochius, *les témoins sans naissance qui déposent pour l'Accusé, doivent toujours l'emporter sur des témoins de qualité qui déposent pour*

(a) C. l. 5. ff. de pœnis, & l. ultim. de Episcop. audiend.

(b) Speculator de Teste. §. postquam de Testibus, n. 7.

l'Accusateur (a). Et M. de Coras qui a si bien traité toute cette matiere, dit aussi, *qu'il faut toujours se déterminer en faveur de l'Accusé dans les crimes publics & capitaux, tels que la supposition de nom, quoique les preuves de l'Accusateur surmontassent de quelque degré les preuves de l'Accusé (b).* Voilà comme les Loix & des Jurisconsultes savent décider malgré le doute & l'incertitude, & trouver la vérité dans l'obscurité même, causée par cette opposition de témoins & de preuves.

De ces deux principes que nous venons d'établir, il s'en forme un troisieme fondé sur les deux premiers, qui est, que dans la question d'état & de filiation, les témoins qui reconnoissent, doivent seuls décider, & être crus préférablement à ceux qui désavouent. Ce principe est fondé sur la décision expresse d'une Loi. *Si dans une question d'état, dit cette Loi, il y a autant de témoins pour la liberté, qu'il y en a contre, il faut prononcer pour la liberté, ainsi qu'il a été jugé très-souvent (c).* Ces dernieres paroles font voir que cette décision est appuyée non-seulement sur la raison & sur l'équité; mais encore sur une infinité d'exemples & de jugements. Aussi, quand M. de Coras dit que les témoins du Défendeur & de l'Accusé doivent être préférés à ceux de l'Accusateur,

(a) *Speculator ibidem, n. 7. Mascardus de prop. conclud. 1001. & n. 15. Menochius de arbit. casu 98. n. 4. & 5.*

(b) *Coras annot. 50.*

(c) *L. 24. ff. §. 1. de manumissionibus.*

il le dit dans une affaire où il s'agissoit d'une reconnoissance, & ce principe est si véritable, qu'un Auteur qu'on a déjà cité, dit que malgré la certitude de la maxime qui préfère les témoins du Défendeur & de l'Accusé, elle souffre pourtant une seule exception; *savoir, lorsqu'il s'agit de l'état d'une personne, comme de sa légitimation; car alors, quoiqu'un tel homme soit Demandeur, les témoins qui déposent pour lui, doivent l'emporter sur ceux du Défendeur, parce que la Cause d'un tel Demandeur est infiniment favorable* (a). De sorte que si celui dont la question de l'état est agitée, est Défendeur & Accusé, il a une double faveur, qui doit indubitablement donner la préférence à ses témoins sur ceux de l'Accusateur. Telle est l'espece de la Cause.

Cette Jurisprudence est confirmée par les Arrêts de tous les Tribunaux du Royaume, comme il a paru dans les affaires de Cognot, de Bardes, de Maillard, de la Pivardiere, de St. Géran, de Pichard, & d'une infinité d'autres. Ainsi, quand l'égalité se trouveroit entre les preuves, il faudroit décider en faveur de l'Accusé. Une des trois maximes le devroit sauver; elles se réunissent toutes trois en sa faveur. Ses témoins affirment, il est Accusé, & il s'agit d'une reconnoissance. Nous les réclamons, s'écrie M^{re}. Sylvain, ces maximes si équitables, comme nous avons fait à Aix; & nous prenons encore Dieu & les hommes à témoins, que c'est par

(a) *Speculator de Test. §. postquam de Testib. n. 7.*

elles que nous voulons & que nous devons être jugés.

Enfin M^{re}. Sylvain vient à sa preuve , qu'il regarde comme un bouclier invincible. Il dit que dans cette Cause il n'y a qu'un seul chef , c'est-à-dire , une question fort simple , si l'Accusé est fils du Sieur de Caille ; & qu'il n'y a qu'un point décisif , le voici. Il faut comparer celui qu'on voit avec celui qu'on a vu , ou plutôt avec l'idée qu'on en conserve ; & cette idée n'est que l'image des traits , c'est-à-dire le portrait de la personne : c'est donc le portrait qui décide en fait de reconnoissance.

M^{re}. Terrasson veut que la reconnoissance accompagne le portrait ; voici comme il a parlé. Ce n'est pas que l'on prétende qu'en général la seule application du portrait , s'il n'y avoit point de reconnoissance précise , fût toujours une règle sûre pour décider : ce seroit trop donner au bonheur de la ressemblance & au jeu de la nature. M. Roland peut s'assurer que ce n'est point là notre prétention ; il est bon de l'en avertir , afin qu'il ne soit point tenté de prendre le change , & de le faire prendre au Public.

Reprenons le raisonnement de M^{re}. Sylvain. En effet , dit-il , quand quelqu'un se présente , & qu'on lui conteste son état , on ne peut lui objecter que l'une ou l'autre de ces deux choses ; ou que ressemblant à la personne , il abuse de la ressemblance ; ou qu'il est un homme tout différent.

Quand on lui oppose qu'il ressemble , si

la ressemblance étoit si parfaite, que l'œil n'y pût appercevoir de différence, les Juges seroient contraints de le reconnoître. Car enfin il n'y a que Dieu seul qui juge de ce qui est, les hommes ne peuvent juger que de ce qui paroît. Or la nature n'ayant point d'autres marques pour connoître & distinguer les hommes, que l'air & les traits de leurs personnes, dès qu'on voit dans quelqu'un l'air & les traits d'un homme, on est forcé de conclure que c'est lui; jusqu'à ce que Dieu ait révélé qu'il ne l'est pas, ou que le véritable se soit présenté, comme il arriva dans l'affaire de Martin Guerre: autrement il n'y auroit pas un homme qui ne pût être désavoué, parce que n'y ayant personne qui ressemble plus à soi que soi-même, il n'y auroit qu'à traiter sa figure & ses traits, de ressemblance, & non de vérité, pour mettre son état en péril; ce qui seroit odieux & absurde. Or la ressemblance n'étant autre chose que la rencontre des mêmes traits, lesquels font le portrait de la personne, il s'ensuit que c'est le portrait qui décide dans le cas où l'on oppose la ressemblance.

Mais si on oppose à un Accusé qu'il est tout différent de la personne, & qu'on soutienne, au contraire, qu'il est fait tout de même; il est clair que toute la question consistera à savoir comment cette personne étoit faite, & à trouver son véritable portrait, pour juger par le rapport, ou par la différence qu'il y aura entre ce portrait, & ce-

lui qui se présente, s'il est le même homme, ou s'il ne l'est pas. Nous sommes précisément dans ce cas-là ; car M. Rolland & ses témoins disent que l'Accusé est si différent du fils du Sieur de Caille, qu'il faudroit un miracle pour y trouver le moindre rapport ; & l'Accusé dit, au contraire, qu'il est fait tout de même. Il faut donc trouver le portrait du fils du Sieur de Caille, afin de juger, ou que l'Accusé est le même homme, s'il en a tous les traits ; ou qu'il est un imposteur, s'il en a de tout différents. Le portrait est donc le point décisif de cette Cause.

Il n'est donc plus question que de trouver le véritable portrait de ce fils. Il y en a ici deux tout contraires, l'un rapporté par nos témoins, & l'autre rapporté par les témoins de M. Rolland. Je vais faire voir que notre portrait doit seul être cru véritable. Je me fonde sur ce grand principe : *Qu'un même fait, qui est rapporté par des témoins de part & d'autre, est indubitable.* Notre portrait se trouve non-seulement dans les dépositions des témoins de notre Enquête, qui reconnoissent l'Accusé, & même dans les témoignages de ceux qui ne le reconnoissent pas ; mais il est encore tout entier, & mot à mot, & trait pour trait, dans les Enquêtes de nos Parties : donc notre portrait doit être cru indubitable. Mais c'est ce qu'il faut prouver en détail, après avoir rapporté auparavant le faux portrait que nos Parties & leurs témoins ont fait, afin qu'on puisse le comparer avec le nôtre.

Le fils de M. de Caille, disent-ils, avoit les yeux beaux, le nez bien fait, la bouche petite & de belle couleur, la forme du visage charmante, le teint admirable, la taille petite, mais jolie; l'air noble & aisé, la physionomie agréable, les manieres engageantes; l'esprit doux, élevé, pénétrant, universel; il savoit tout, il étoit plein de feu & de vivacité, & avec cela sage & modeste; il parloit bien François; il aimoit les Sciences & les exercices du corps avec beaucoup de passion, jusqu'à faire des Livres de Mathématiques dans la phtisie, & à courre la bague avec la fièvre. Dans les Sciences, il traitoit de bagatelles les questions ordinaires, & ne s'attachoit qu'aux matieres subtiles & curieuses. Ainsi, dans la Théologie, il se jettoit dans les disputes sur le Libre-Arbitre, & lisoit le Traité de la Grace de Jurieu; il avoit du zele pour sa Religion; il étoit dévot. Dans ses maladies, il avoit recours aux Ministres, plutôt qu'aux Médecins. Ses mœurs étoient pures, il étoit d'un commerce aisé; il avoit beaucoup de délicatesse & d'agrément dans l'entretien; il avoit l'ame grande & ferme, & étoit également capable de faire un Livre, & de se consoler des rebuts d'un Libraire.

Voilà un beau portrait, on diroit qu'il a été fait pour un Roman: il en a été fait la moitié en Suisse, & l'autre moitié en Provence: aussi n'étoit-ce pas trop de deux nations pour faire un si joli homme. Notre portrait n'est pas si beau, assurément; mais

il n'est pas si flatté : le voici, tel qu'il se trouve dans les dépositions des témoins de notre Enquête, qui reconnoissent l'Accusé.

Isaac le Brun de Castellane avoit dès son enfance de la disposition à devenir grand, il avoit la taille déliée, de grosses épaules, dont les os paroissent extrêmement; l'estomac avancé, le corps blanc, les mains longues & sèches, les genoux un peu en dedans, les jambes par-tout également menues : il étoit fort maigre, d'une complexion foible & délicate; mais la nécessité & les fatigues l'endurcirent, & lui firent trouver des ressources de santé : il étoit laid & désagréable, il avoit la tête enfoncée dans les épaules, de grands cheveux noirs & abattus, le visage long & le front avancé & inégal, les yeux petits, enfoncés, chassieux, & presque toujours remplis d'eau; l'os des temples & des joues fort gros, & les joues creusées & le nez camard, le menton pointu, la bouche grande, les dents noires & vilaines. Naturellement il avoit le teint assez blanc; & il étoit d'une si grande pâleur, que pour ne pas paroître avec cette couleur de mort, il étoit obligé de mettre du rouge. Il avoit la voix d'une femme, la mine basse, la physionomie sotte, l'air d'un Paysan, & la démarche d'un fou. Il avoit une cicatrice au dessus du sourcil gauche, d'un coup de pierre qu'il avoit reçu en cet endroit. Il avoit des cicatrices au dessous des yeux, de deux coups de lancette qu'on lui avoit donnés pour étancher sa fluxion. En
naïf-

naissant il avoit les oreilles attachées par le bout à la tête, de sorte que pour les en séparer, il fallut faire une incision tout autour avec le rasoir. Il avoit eu les écrouelles au cou & à la jambe. Il lui étoit venu une tumeur au genou gauche, où on lui avoit donné trois coups de lancette. Ayant eu dans son enfance une grande inflammation au gros doigt du pied, causée par l'ongle entré dans la chair vive, il y fallut mettre la lancette. Sa nourrice lui avoit fait un cautère à la jambe gauche. Il avoit au derrière de la tête un gros os pointu qui avançoit extrêmement. Son pere, son aïeul, son oncle des Muges ont un os presque tout semblable; c'est un signe particulier & héréditaire dans cette famille. Enfin, le fils du Sieur de Caille ressembloit à sa mere, principalement par le nez & le bas du visage. Il ressembloit aux Demoiselles le Gouche & de Saint-Étienne, ses cousines-germaines. Mais sur-tout il ressembloit à la Dame de Lignon sa tante, & à la Demoiselle la Coulette sa cousine; c'étoit leur véritable portrait : on les voyoit, on les reconnoissoit en sa personne. Il avoit même beaucoup de ressemblance avec sa grand'mere, comme il paroît par un portrait de cette Dame, produit au Procès. Voilà pour le corps; voici comment les témoins disent qu'il étoit pour l'esprit : On ne vit jamais un homme plus stupide que lui, & il avoit hérité en cela de quelques-uns de ses ancêtres. Sa mine ne trompoit personne là-dessus, il ne parloit

que pour dire des sottises, & il agissoit comme il parloit. On ne put jamais lui apprendre à lire & à écrire ; il étoit sans solidité, sans jugement, égaré : nous n'oserions en dire davantage, il n'est peut-être pas honnête à nous de parler de lui comme les témoins, qui le traitent d'hébéte, de fat & de butor ; & moins encore comme son pere, qui l'appelloit dogue, & le menaçoit de lui faire balayer les rues.

Ses mœurs répondoient à son esprit : l'un fuit l'autre pour l'ordinaire ; il étoit brutal, emporté, querelleur, extravagant, sans égards, battant tous les enfans de son âge, & les autres quand il pouvoit ; il avoit l'ame basse, & les manieres d'un laquais ; il fuyoit les honnêtes gens, & ne se plaisoit qu'avec la canaille.

Le portrait que font du fils du Sieur de Caille les témoins qui ne le reconnoissent pas, est à peu près conforme à celui qu'on vient de voir ; & ce même portrait est répété dans les témoignages de l'Enquête de M. Rolland. M^{re}. Sylvain, pour appuyer ce qu'il dit, cite les témoins de l'une & l'autre Enquête, & rapporte leurs dépositions.

Notre portrait, poursuit-il, est donc le véritable. Et que devient après cela ce beau portrait, ce portrait d'un homme divin, & seul semblable à soi ? Que deviennent les témoins, ou plutôt les imposteurs qui l'ont imaginé ? Car enfin le fils du Sieur de Caille n'avoit pas deux nez, deux bouches, deux esprits, deux visages. Il falloit qu'il fût com-

me il est dépeint dans le laid portrait, ou comme il est dépeint dans le beau. Il n'y a point de milieu ; cependant on lui donne tout ce qui est dans ces deux tableaux si différents. On trouve dans la même Enquête de nos Parties deux portraits, deux hommes, deux de Caille qui n'ont aucun rapport ; l'un beau, blond, plein d'esprit ; l'autre laid, noir & fort stupide. Ou les témoins connoissoient le fils du Sieur de Caille, & en ce cas, s'il étoit fait comme dans le beau portrait, ce sont des imposteurs de lui avoir donné des traits si difformes ; & s'il étoit fait comme dans le laid portrait, ce sont des imposteurs de lui avoir donné des traits si beaux : ou ils ne connoissoient pas ce fils ; & en ce cas, ce sont encore des imposteurs d'avoir juré que l'Accusé n'étoit pas le Sieur de Caille, & d'avoir fait le portrait d'un homme qu'ils n'avoient point vu. Quelque parti qu'on prenne, ils sont convaincus d'être faux témoins ; mais on voit bien la raison de tout ceci. Comme la description fautive & empruntée que M. Rolland s'étudioit à leur apprendre, étoit détruite par l'idée véritable & intérieure qu'ils avoient de ce jeune homme, & qui leur étoit présente, ils en ont laissé échapper divers traits, qui étant rassemblés, forment un portrait tout semblable à celui de nos témoins. Ainsi rappelons nos principes : puisque d'un côté le portrait est le point décisif de la Cause, & que de l'autre un même fait attesté par les témoins des deux Parties est incontestable, il

est clair que le portrait que font nos témoins du fils du Sr. de Caille, & qui se trouve trait pour trait dans les Enquêtes de nos Parties, est véritable. D'où il s'ensuit, que l'Accusé, qui est l'original de ce véritable portrait, & qui a été déclaré Caille par dix mille personnes, est incontestablement le véritable de Caille. Cette conclusion est juste, nécessaire, infaillible; on la tirera sans doute, s'il y a de la raison, des principes, & de l'équité dans le monde; & pour moi je me ferois cru le plus insensé, le plus stupide, ou le plus méchant de tous les hommes, si j'avois douté de l'innocence de ma Partie après tant de preuves, & si je ne l'avois défendu avec autant d'ardeur que je voudrois qu'on me défendît moi-même en pareil cas. Nul défenseur plus zélé & plus intimement persuadé que sa cause est excellente, & plus propre à le persuader aux autres, que M^{re}. Sylvain. Les idées des imaginations vives sont ordinairement contagieuses; & il a eu raison de dire que l'esprit de persuasion s'est souvent répandu dans ses Écrits, & s'est insinué dans l'esprit de ses Lecteurs. Comment se défendre de M^{re}. Sylvain? il donne sa cause comme infaillible, il s'offre à nous comme un homme qui en est convaincu jusqu'au fond du cœur; il met en usage à propos les grandes figures, il unit aux talents de l'esprit un grand fonds de probité & de religion. Tel est son caractère; jamais on n'a mieux mis en œuvre ce précepte d'Horace : *Si vous voulez me faire pleurer, pleu-*

rez le premier. Comment ne nous toucheroit pas un homme qui est si touché, si pénétré? M. de la Bliniere a eu besoin de tout son art pour lever les impressions séduisantes de M^{re}. Sylvain, de toute la force naturelle de la vérité & de celle qu'il lui a donnée. On a lieu de croire que si celui-ci eût eu un pareil adversaire au Parlement d'Aix, il n'auroit pas été victorieux. Après tout, quoi qu'en ait dit M. Rolland, M^{re}. Terrasson a eu raison de dire que les Écrits de M^{re}. Sylvain lui ont fait honneur. M^{re}. Sylvain, en faisant la récapitulation de son ouvrage, a l'art d'y joindre son apologie. M. Rolland, dit-il, a-t-il dû m'accuser d'avoir trahi ma conscience, en soutenant une telle cause? Tant de preuves qui font la justification de ma Partie, ne me justifient-elles pas de ce cruel reproche? Ne devois-je pas juger de cette affaire suivant les Loix & suivant des preuves qu'elles autorisent? Devois-je croire l'Accusé imposteur, sur son interrogatoire, sur le désaveu de son pere, & sur d'autres présomptions, lorsque toutes les Loix disent que les indices les plus forts ne font point de preuve dans les affaires criminelles? Comment aurois-je jugé sur ces présomptions frivoles, moi qui les vois si bien détruites au Procès, que je suis persuadé qu'il n'y a désormais que des esprits qui se mettent au dessus des regles, qui puissent en être touchés? Je ne pouvois pas regarder les Pieces qu'on apporte comme des preuves de l'identité de la personne, puisque les Loix & la raison

naturelle me le défendoient. Que me restoit-il donc pour connoître la vérité, que des témoins oculaires, qui font l'unique preuve que le Droit & la Nature présentent dans ces sortes de causes? Or je me croirois dépourvu de raison, si je ne jugeois que plus de six vingts témoins, composés pour la plupart de domestiques, de voisins, de nourrices, de camarades du fils du Sieur de Caille, qui jurent sur la damnation de leur ame, que l'Accusé est ce fils, & qui étoient soutenus par les trois Peuples de Caille, de Rougon, & de Manosque, ne faisoient pas la preuve la plus claire, la plus forte & la plus parfaite qui se puisse imaginer. Je devois donc nécessairement le croire le fils du Sieur de Caille, puisque selon les Loix, *ce qui est prouvé, & ce qui est, est la même chose*. Qui est-ce qui auroit affoibli dans moi cette créance? Seroient-ce les subornations & les faussetés de nos témoins? Je défie toute la terre de trouver dans leurs témoignages des traits essentiels qui puissent donner de justes soupçons contre eux. Seroit-ce donc les témoins de M. Rolland? Mais quand je les aurois trouvés à l'abri de tout reproche, pouvois-je en honneur, en conscience me défendre d'en croire plutôt les nôtres? Moi, Avocat, qui ai juré d'observer les Loix qui l'ordonnoient ainsi: Moi, qui suis pénétré que l'on ne peut, sans violer la raison, l'humanité, tout droit divin & humain, préférer dans une reconnoissance, dans le doute, les témoins qui nient qui sont pour l'Accusateur,

à ceux qui affirment qui sont pour l'Accusé ? Comment donc à plus forte raison aurois-je en quelque égard à l'Enquête de M. Rolland ? tandis que je voyois une preuve de la subornation de cent cinquante témoins qui ont l'effronterie de reconnoître pour Mège un homme qui n'a ni les traits, ni les qualités qu'ils donnent eux-mêmes à Mège ; que je voyois encore la preuve d'une subornation générale, & plusieurs exemples de subornations particulières, que les Loix m'obligeoient de regarder comme la conviction de l'imposture, ou de l'erreur, de tous les autres témoins ; tandis que je voyois une preuve de la mort, preuve infectée de tant de faussetés ; & la description de la personne qui est le point décisif, visiblement fausse dans les témoins de M. Rolland, & véritable dans les nôtres, & l'Accusé qui est l'original de ce portrait ; enfin toutes ces preuves, fortifiées par tant de présomptions, par le caractère de l'Accusé, absolument incapable de concevoir & de soutenir un dessein d'imposture, qui demande tant d'esprit ; par la maniere dont il a été reconnu, où l'on voit briller la vérité & la nature, & qui est aussi forte que les reconnoissances mêmes ; par le nombre prodigieux de faits qu'il a rapportés de lui-même, qui ne pouvoient être sus que du fils du Sieur de Caille ; & par les crimes de ses Accusateurs, qui ne se feroient pas rendus coupables de subornations, s'ils avoient eu la vérité & la justice de leur côté.

Il dit en finissant, qu'il souhaite que l'Arrêt qui sera rendu, soit conforme à l'opinion qu'il a de sa cause. On le croit sur ce point, sans qu'il soit nécessaire qu'il ait recours à la religion du serment.

Il ne s'en est pas tenu là, il a encore fait deux Écrits, l'un sur l'écriture & la science qu'on attribue au fils du Sieur de Caille, & l'autre sur la préférence des preuves.

Dans le premier qu'il a donné, parce que tout le monde ne pouvoit se persuader que le fils du Sieur de Caille ne fût ni lire ni écrire, il tourne & retourne ses preuves, & les expose dans le jour le plus favorable. Nous n'userons point de redites, nous rapporterons seulement les faits qu'il emploie pour persuader qu'il n'est pas étrange que le fils d'un Gentilhomme ne sache ni lire ni écrire. Il cite le Connétable du Guesclin, qui, malgré ses Maîtres, ne savoit ni lire ni écrire. L'Empereur Licinius ne le savoit point non plus, & donnoit à toute la terre des Loix qu'il ne pouvoit pas signer. Héraclide de Lycie (a), homme de naissance, d'ailleurs très-bien élevé, ne put jamais apprendre à écrire son nom. Britannion, ce fameux rebelle qui disputa l'Empire à Constance, ne connoissoit par les lettres (b). En-

(a) *Cælius Rhodiginus.*

(b) Il devoit citer Charlemagne. Voici ce que dit M. Fleury dans son Histoire ecclésiastique, Tom. IX. Charlemagne étant à Rome, le Pape Adrien vint conférer avec lui à S. Pierre, & le pria de confirmer la donation qu'il avoit faite avec le Roi Pepin son pere, & Carloman son frere. Le Roi la fit lire, & l'ayant

fin un célèbre Orateur d'Athenes (a) eut un fils qui, malgré tous les soins qu'on prit de son éducation, ne put jamais parvenir à lire, ni à écrire. Il cite deux Chevaliers de Malthe, de la Maison de Grassé, servant actuellement sur les Vaisseaux à Toulon, qui, quelques soins qu'on ait pris de les instruire, n'ont jamais rien appris, l'un desquels, homme d'ailleurs de courage & d'un très-grand sens, ayant été fait Major du Régiment de la Marine, refusa cet emploi, parce qu'il ne savoit pas seulement écrire son nom. Delà il conclut qu'il n'est pas impossible qu'un homme de condition qui a eu des Maîtres, ne sache ni lire ni écrire; & suivant les témoignages qu'il rapporte, le fils du Sieur de Caille n'avoit point de docilité, & étoit incapable de s'appliquer, & il avoit une fluxion continuelle aux yeux qui ne lui permettoit pas d'apprendre à lire. A l'égard des Lettres du Sieur de Caille qu'on rapporte, il cite toutes les dépositions des témoins qui attestent que le fils du Sieur de Caille ne savoit ni lire, ni écrire; & comme il soutient que la preuve contraire doit céder à la sienne, il conclut que

approuvée avec tous les Seigneurs, il en fit dresser une pareille par Etherius, ou Itier, son Chapelain & son Notaire, & la signa de sa main; c'est-à-dire, qu'il y mit une Croix, ou un Monogramme: car quoique savant d'ailleurs, il ne savoit pas écrire. On appelle Monogramme, un cliffre composé des lettres du nom; & Charlemagne est le premier de nos Rois qui en introduisit l'usage ordinaire. Les Evêques & les Seigneurs souscrivirent aussi la donation.

(a) *Herodes Atticus n. apud Philostratem in ejus vita*

les Lettres sont faussées, que ce n'est point le cas de les faire vérifier, parce qu'on ne peut apporter aucunes pieces de comparaison d'un homme qui ne sait pas écrire; par une conséquence nécessaire, les seuls témoins oculaires sont capables de décider cette difficulté.

Il dit, en finissant cet Écrit : Quels que soient les protecteurs de M. Rolland, fussent-ils des Maréchaux de France, des Ducs, des Princes, la Cour les considère assez, & fait assez de cas de leur estime, pour ne pas leur refuser une injustice; & si tant de gens sont capables de se déshonorer en profitant leur crédit & leur protection en faveur d'un Accusateur si indigne, la Cour fait qu'elle a sa gloire à soutenir celle de la Nation, & de l'Etat même. La triste situation de l'Accusé & de sa femme, seuls, sans secours, sans appui, abandonnés, persécutés, l'attendrira. C'est un objet bien touchant pour des Juges Chrétiens, qu'un innocent opprimé, qui n'a pour lui que son innocence; & lorsqu'elle se présente toute nue, & dépouillée de tout cet appareil de sollicitations & de secours étrangers, qui ofusent plutôt les Juges qu'ils ne les éclairent, jamais la Justice ne doit être plus redoutable aux oppresseurs. Quelles bénédictions un jugement favorable à l'Accusé, & qu'il a lieu d'attendre, n'attirera-t-il pas à la Cour, dans Caille, dans Rougon, dans Manosque, où il a été reconnu fils du Sieur de Caille? Elle éprouvera que dans un ju-

gement équitable, le véritable gain de la Cause est pour les Juges qui l'ont rendu.

Ainsi les Parties qui doivent succomber, se flattent-elles à la veille du jugement, & couronnent l'équité de la Cour qui les doit confondre.

Dans le second Écrit, M^{re}. Sylvain présente les mêmes moyens qu'il a employés sous une autre face : il les serre davantage, afin qu'ils fassent plus d'impression. Il prétend que tous les Arrêts qui ont été rendus dans des Causes de cette espèce, sont des préjugés pour lui. Il dit que l'Arrêt du dix-huit Juin 1700, qui permet à l'Accusé de prouver sa naissance, est un préjugé en sa faveur. Cet Arrêt subsiste ; le Conseil, loin de lui donner aucune atteinte, l'a confirmé, puisque le Procès est renvoyé à la Cour pour être jugé sur l'Enquête faite en vertu de cet Arrêt. M. Rolland soutenoit alors que l'Accusé ne devoit point être admis à cette preuve, puisqu'il étoit constant par des pièces convaincantes, décisives, & par l'information, qu'il étoit un imposteur ; & qu'après cela, ceux qui le reconnoîtroient pour fils du Sr. de Caille, ne pouvoient être que de faux témoins. On ne s'arrêta point à ce moyen, parce qu'on fut persuadé que dans le concours des preuves, si l'Accusé avoit des témoins qui le reconnoissoient, les témoins qui affirmeroient pour lui, seroient préférés à ceux qui, s'élevant contre lui, nieront son état. On défie, dit-il, de pouvoir alléguer aucun autre motif de cet Arrêt.

Il veut encore que l'Arrêt définitif du Parlement d'Aix, quoiqu'il ait été cassé, & que l'Arrêt du Conseil qui l'a détruit, servent de préjugés pour lui. Ici il s'épuise en des raisonnements trop subtils; & entraîné par son zèle, & la grande opinion qu'il a de la bonté de sa Cause, il ne peut point se distraire de cet objet, & croit que ce qui lui nuit, doit le servir; & que ce qui ne subsiste plus, subsiste encore.

Comme l'usage du Parlement de Paris est de n'ajouter point de foi aux Pièces sous seing privé, que lorsqu'elles sont vérifiées, ou reconnues par toutes les Parties, M. Roland demanda que pour vérifier des Lettres du Sieur de Caille pere, & de la Dame de Caille aïeule, elles fussent vérifiées sur celles qui avoient été produites par le Soldat. Celui-ci soutenoit qu'elles ne pouvoient pas servir de Pièces de comparaison. M. Roland demanda aussi que les autres Pièces sous seing privé qu'il avoit produites, fussent vérifiées.

M. de la Bliniere convient que l'Ordonnance n'avoit point prévu ce cas, qu'elle portoit simplement que les écritures privées seroient vérifiées sur *des Pièces publiques, ou authentiques*; elle se sert de ce terme alternatif, d'où il résulte qu'il suffit que les Pièces soient publiques ou authentiques.

Mais la Nouvelle de Justinien a prévu & décidé formellement l'espece dont il s'agit; elle déclare que les Pièces privées, produites par la Partie adverse, sont des Pièces au-

thentiques, qui peuvent servir de comparaison à la vérification des écritures privées, produites par l'autre Partie (a). L'Empereur en donne la raison ; c'est parce que la Partie a bien été convaincue de la vérité des Pièces qu'elle a produites, & dont elle a tiré des inductions. (b)

Rien n'est plus formel & plus décisif. Cette Loi semble avoir été faite pour cette Cause. Quoique l'Accusé alléguât que ne sachant ni lire ni écrire, il ne pouvoit pas reconnoître si les Lettres dont il s'agissoit étoient du Sieur de Caille le pere, & de la Dame sa mere : cependant parce qu'il s'en étoit servi pendant huit ans, & en avoit tiré des inductions, la Cour ordonna qu'elles serviroient de pièces de comparaison. Voici l'Arrêt du 10 Mars 1710.

Notre Cour ordonne qu'il sera procédé à la vérification de cinq Lettres de Caille le pere, des 13 Septembre 1693, 5 Avril 1694, 17 Septembre 1695, 20 Février & 26 Mars 1696, produites par Anne le Gouche & Tardivi, sur la Lettre missive de Caille le pere, du 19 Septembre 1699, produite par le Soldat de Marine, se prétendant fils du-

Arrêt
du Parle-
ment, qui
ordonne
la vérifi-
cation de
plusieurs
Lettres,
& d'un
Livre
Journal,
& qui dé-
cide que
les Pièces
sous seing
privé
dont un
Plaideur
s'est ser-
vi, peu-

(a) *Si quando aliquid tale contigerit ut quispiam volueris, secundum eas quæ ab adversario prolatae sunt fieri examinationem, non accusetur hoc tanquam non recte factum.*

(b) *Si contra quem & ex quo suas affirmat allegationes, hoc non accuset, neque prohibeat comparisonem litterarum ad eum fieri, licet contingat esse documentum manu cujuscunque conscriptum, neque enim sibi resistit, & quæ affirmavit hæc accusavit. N. 49. §. illud.*

ent être
regar-
ées
omme
uthenti-
ues, &
tre em-
loyées
ans une
érifica-
on con-
e lui,
omme
ieces de
ompa-
uison.

dit de Caille, & sur les *Actes authentiques* transcrits sur le *Protocolle de Langier*. Sera pareillement procédé à la vérification de la *Lettre de la Dame de Caille, douairiere*, du 12 Mars 1690, aussi produite par lesdits le *Gouche & Tardivi*, tant sur la *Lettre missive de ladite de Caille* du 13 Janvier 1686, produite par ledi *Soldat de Marine*, que sur les *Actes & signatures authentiques* transcrits dans ledit *Protocolle*. Sera aussi procédé à la vérification de deux *Lettres signées de Rougon* du 1 Février 1686, produites par lesdits le *Gouche & Tardivi*, sur la signature d'*Entrevergues*, de *Rougon*, apposée au bas des *Articles du mariage d'entre Louis Duchesne & Susanne Guimon*, du 22 Janvier 1679, & sur la signature *Rougon*, apposée au bas du *Contrat de mariage* desdits *Duchesne & Guimon*, transcrite au *Protocolle dudit Langier*. Et sera encore procédé à la vérification de la *Lettre missive de Bourdin*, du 3 Décembre 1664, & *Livre journal dudit Bourdin*, & aussi produits par lesdits le *Gouche & Tardivi* es articles concernant la naissance du fils de Caille, & les *Nourrices* qu'il a eues, mentionnées audit *Livre journal*, sur la minute du *Testament solennel dudit Bourdin*, écrit & signé de lui, du 2 Juillet 1655, & sur l'*Acte de souscription*, & sur la carte dudit *Testament*, faits par-devant *Notaire*, signé par ledit *Bourdin & ledit Notaire*. A cet effet permis auxdits le *Gouche & Tardivi* de faire apporter la minute dudit *Testament*, si aucun se trouve,

& les Protocolles dudit Langier & Mela, dans lesquels ledit Bourdin a signé des Actes publics es années 1664 & 1665. A ce faire, les Notaires & Dépositaires contraints : Quoi faisant déchargés. Le tout par Olivier-François Sauvage & Edme Bruant, Experts Écrivains convenus par les Parties, aux fraix desdits le Gouche & Tardivi; sauf au Soldat de Marine de faire faire telle vérification que bon lui semblera.

Ce qui déterminâ la Cour à faire servir de pieces de comparaison les Pieces produites par l'Accusé, c'est qu'il est bien plus sûr & plus facile de vérifier l'uniformité de l'écriture sur un corps entier de lettres, que sur de simples signatures, qui sont dans des Actes publics.

Rien n'est plus sage que cet Arrêt, puisque cette preuve littérale étant constatée, étoit très-propre à faire connoître la vérité; & le Parlement, en montrant l'attention qu'il avoit à embrasser les voies les plus propres à éclaircir sa religion, faisoit en même temps, sans le vouloir, une leçon, disons-le, au Parlement de Provence, qui avoit négligé cette vérification si propre à l'instruire. Quand M. Rolland ne l'auroit pas demandée, elle auroit été requise par le Ministère public.

La Dame Rolland demanda que l'Accusé ne prît point dans ses procédures & ses écritures, d'autre qualité que celle de *Soldat de Marine, se prétendant fils du Sieur de Caille*, & cela fut ordonné par Arrêt du 28 Juil-

let 1711. L'Accusé tenta vainement d'obtenir que les biens du Sieur de Caille & de la Dame son épouse fussent séquestrés. La Dame Rolland & le Sieur Tardivi, qui étoient rentrés en possession depuis l'Arrêt de cassation, représenterent que si la prétention de l'Accusé avoit lieu, tout aventurier seroit en droit de troubler des héritiers légitimes qui sont dans une juste possession, & que ne pouvant s'emparer de leurs biens, il auroit du moins la faculté de les dépouiller de la jouissance, pendant le cours du procès : que le Soldat n'avoit pu réussir dans cette demande au Parlement de Provence avant l'Arrêt définitif; qu'il n'y avoit pu obtenir aucune provision; que pendant tout le cours du Procès on n'avoit donné aucune atteinte à la possession de Madame Rolland : que d'abord après l'Arrêt de cassation, il avoit présenté au Conseil une Requête pour faire ordonner la séquestration des biens; que M. le Rapporteur n'avoit pas voulu s'en charger; que M. le Chancelier, à qui l'Accusé présenta la même Requête, refusa de l'entendre : que pendant qu'il avoit joui, il avoit fait une déprédation extraordinaire; qu'il avoit tout enlevé ou vendu, jusqu'aux ruches à miel; qu'il avoit fait des transports sur les débiteurs, & avoit cédé au Sieur Serri, son beau-pere, près de 1800 livres, sans préjudice d'autres sommes; ce qui prouvoit que ce beau-pere, dans la vue de marier sa fille à l'Accusé, fournissoit à la dépense.

Que

Que le sort de la Dame Rolland étoit déplorable, puisqu'ayant déjà dépensé plus de 80000 liv. sans avoir aucune ressource contre l'Accusé, naturalisé dans la misère, avec qui il n'a jamais pu faire divorce, on vouloit la dépouiller d'une possession paisible qu'elle avoit toujours eue jusqu'à l'Arrêt définitif du Parlement de Provence, possession où elle est rentrée depuis que cet Arrêt ne subsiste plus, & que les choses sont dans le même état où elles étoient avant qu'il fût rendu.

Ces raisons fermerent les oreilles des Juges à la demande de l'Accusé. Il ne fut pas plus heureux dans sa demande de 15000 livres à prendre sur les mêmes biens, pour fournir aux fraix du jugement.

Tous ces incidents, jugés à son désavantage, étoient d'un mauvais augure pour lui. Mais le cœur d'un imposteur ne s'abat pas par de pareils revers ; c'est tout ce que peuvent faire les plus grands coups, que de l'accabler.

Une adverfaire domestique s'éleva hautement au Parlement contre l'Accusé : ce fut Honorade Venelle, qui réclama son état en qualité de sa femme. La déclaration qu'elle avoit faite à Aix, d'abord après l'Arrêt définitif, annonçoit qu'elle paroîtroit bientôt sur la scène. Elle avoit tenté d'intervenir au Conseil ; mais comme elle n'avoit pas été Partie au Parlement de Provence, elle n'avoit pu faire recevoir son intervention ; elle avoit extrajudiciairement plaidé

sa Cause, ayant été confrontée à l'Accusé, pardevant M. le Rapporteur : mais la hardiesse de l'un & de l'autre qui parut égale, ne permit pas de discerner celle qui soutenoit la vérité d'avec celui qui soutenoit l'imposture.

Honorade Venelle fut formidable pour l'Accusé au Parlement; sans doute le coup qu'elle lui porta ne contribua pas peu à le renverser. Elle fut reçue partie intervenante au Procès, & sa demande fut appointée & jointe à l'instance.

Moyens
d'Hono-
rade Ve-
nelle, qui
se disoit
femme
du Soldat
de Mari-
ne.

Elle commence son Factum, en disant qu'elle est demeurée dans le silence tant que Pierre Mège, son mari, qui se prétend fils du Sieur de Caille, n'a point attaqué son état directement : retenue par une double crainte également bien fondée, elle a évité de paroître au Parlement de Provence, lorsqu'il y soutenoit le personnage d'Accusé. Si elle se fût présentée pour le justifier, elle devenoit complice de son crime; si elle s'étoit jointe à ceux qui l'accusoient d'imposture, elle assuroit son supplice. Étrange situation ! Une femme ne peut, sans blesser sa conscience, s'employer pour sauver la vie à son mari ; elle ne peut s'opposer à son injustice, sans lui causer la mort : qu'elle le réclame, ou qu'elle le désavoue, des deux côtés, soit pour lui, soit pour elle-même, le péril est inévitable. Fut-il jamais un état plus violent, une conjoncture plus extraordinaire !

Au milieu de ces extrémités affreuses, elle voyoit avec douleur l'injuste, l'auda-

cieuse entreprise de Pierre Mège, qui de fils de Cardeur, Cardeur lui-même, & Soldat de Marine, vouloit s'élever à la condition de fils d'un Gentilhomme distingué, usurper son nom, & s'enrichir de son bien. Elle étoit réduite à attendre en tremblant la décision de son sort. La vérité dont elle étoit pénétrée, le lui représentoit funeste. Plus elle envisageoit l'équité des Juges, moins elle avoit lieu d'espérer pour son mari. Cependant l'événement a été plus heureux; si on peut regarder comme un bonheur le succès d'une imposture.

Elle dit ensuite qu'elle l'auroit laissé recueillir le fruit de son bonheur, s'il ne lui avoit pas ravi son état par un second mariage. Ce second forfait fut la récompense du premier. A qui a commis une imposture, il n'en coûte guères de devenir bigame. Il ne balança point à accepter Madeleine Serri pour femme, quoiqu'Honorade Venelle fût vivante; il renonça publiquement à la foi qu'il lui avoit donnée au pied des Autels, & les Autels mêmes furent témoins du parjure. L'état dont elle est en possession depuis plus de vingt ans, il le lui ôte. Elle ne peut plus être honorée de la qualité de femme, il faut qu'elle passe désormais pour la concubine de son propre mari. Étoit-ce là la récompense des pleurs qu'elle avoit versées sur lui dans l'incertitude de sa téméraire entreprise?

Cette injure la toucha d'autant plus vivement, que son mari sembla, après l'Ar-

rêt qu'il obtint, n'avoir pas voulu perdre un moment de temps pour répondre aux empressements de Madeleine Serri, qui, à l'ombre d'un mariage sacrilège, vouloit se hâter de partager les dépouilles de la Maison de Caille : c'étoit le prix de ses sollicitations qu'elle demanda. Il y a eu dispense de deux Bans ; on publia le premier le jour de la cérémonie ; il n'y avoit pas quinze jours que l'Arrêt étoit rendu, il n'étoit pas encore expédié. A-t-on jamais mieux profité de la conjoncture du temps ? Elle vient à la déclaration authentique qu'elle a faite à Aix, qui donna lieu au Parlement de la décréter. Elle craignoit que l'Arrêt rendu au profit de son mari, ne servît de titre de condamnation contre elle. Si l'Accusé est Pierre Mège, s'il est le mari d'Honorade Venelle, il ne peut pas être le fils du Sieur de Caille : les Juges auroient-ils rétracté leur Arrêt ? il auroit cependant fallu qu'ils en fussent venus là ; sans quoi Honorade Venelle étoit exposée au dernier supplice. Qu'on ne lui reproche donc point sa fuite précipitée.

Honorade Venelle est femme de Pierre Mège, Soldat de Marine ; c'est Honorade Venelle qui poursuit ce Procès ; elle a habité avec Pierre Mège depuis la célébration de son mariage, en 1686, dans la maison de Marie Gardiole, mere de Pierre Mège. Ainsi elle a titre & possession de son état, sa possession est fondée sur une cohabitation publique.

Ce Pierre Mège, qui n'est point un fantôme, qui a épousé Honorade Venelle, qu'est-il devenu ? Est-il mort ? est-il vivant ? où est-ce qu'il habite ? L'Accusé dit qu'il n'en fait rien ; & pour ne pas demeurer court sur une chose si importante, il ajoute que ce Pierre Mège qu'on lui demande avec tant de soin & de curiosité, est disparu en 1690 ; il ne va pas plus loin, il s'en tient là. Cela est dit avec une sèche-ressé infinie ; il sent bien, pour peu qu'il s'avancât, qu'il donneroit prise sur lui, & qu'il nous montreroit celui que nous cherchons. Voilà une fable nue, dépourvue de circonstances, qu'on oppose à des questions simples & décisives.

On demande encore à l'Accusé : N'auriez-vous jamais connu Honorade Venelle, la femme de cet homme que vous dites être disparu ? N'avez-vous point bu, couché, cohabité avec elle dans sa maison, à sa table, dans son lit, en présence de Marie Gardiole, mere de Pierre Mège, sous les yeux & en présence de ses sœurs ? Ne portiez-vous point son nom ? N'avez-vous point fait des actes, donné des procurations & des quittances pour recevoir le bien d'Honorade Venelle ? Ces actes, ces quittances, ne les avez-vous point passés en qualité de mari ? Ne lui avez-vous pas donné à elle-même une reconnoissance dotale de 100 livres en exécution d'une clause de son contrat de mariage ? Ne vous êtes-vous point enrôlé sous le nom de Pierre Mège, mari

d'Honorade Venelle ? N'avez-vous pas été connu sous ce même nom dans les Troupes ? N'est-ce point vous qui allâtes un jour dans la ville du Rouffillon, conjointement avec le nommé Mesnil, beau-frere de Pierre Mêge, pour exiger des droits que vous prétendiez être dus à Marie Gardiole ? N'y parûtes-vous pas comme fils de Marie Gardiole, & comme beau-frere de Mesnil ? Ne fîtes-vous pas une insulte au Prieur dans le temps qu'il étoit revêtu des habits Sacerdotaux ? Ne vous donna-t-on pas deux louis pour arrêter votre fureur & empêcher vos violences ? L'Accusé répond que tous ces faits sont véritables, qu'il en est l'auteur, qu'il a vécu, agi, contracté, disposé sous le nom & dans la qualité de Pierre Mêge, fils de Marie Gardiole, & mari d'Honorade Venelle.

Mais vous étiez donc son mari ? Non, dit-il, je n'étois alors qu'une personne supposée, & le véritable mari avoit disparu.

Ne craigniez-vous point que ce mari, que vous remplaciez d'une maniere si parfaite, que vous représentiez dans toutes les actions qui n'appartenoient qu'à lui seul, ne revînt, & qu'il ne vous trouvât en possession de sa femme & de son bien ? N'appréhendiez-vous point la sévérité de la Justice ? Aucun des parents, des voisins, des amis de Pierre Mêge n'a-t-il murmuré ? Comment les débiteurs ont-ils pu vous payer avec tant de facilité ? Comment le Notaire, qui avoit reçu le contrat de mariage du véritable Pierre

Mêge, s'est-il mépris lorsqu'il a reçu la quit-tance dotale que vous avez donnée à Hono-rade Venelle, sous le nom de Pierre Mêge? Comment les débiteurs, qui vous ont payé, ont-ils pu vous confondre avec lui, vous qui prétendez en être si différent pour la figure? Tout le monde s'est-il mépris? Avez-vous fasciné les yeux de ceux avec qui vous viviez? Ces questions sont fâcheuses, im-portunes; vous n'y répondez point.

Ainsi donc vous viendrez avec une ef-fronterie sans exemple, vous donner libéra-lement à la face de la Justice les titres cri-minels, & les noms odieux d'imposteur, de voleur, de faussaire, & d'adultère public? Vous prétendrez sur ces suppositions ou-trées, en alléguant en l'air une disparition chimérique du mari véritable, faire passer votre femme pour une coucubine, votre mere & vos sœurs pour les complices de la débauche, vos parents & vos alliés pour les fauteurs d'une supposition de nom & de personne? Vous prétendrez qu'on s'en rap-portera uniquement à la parole d'un hom-me qui se donne pour un scélérat? Des ti-tres authentiques, une possession d'état sui-vie, une reconnoissance unanime devront céder, selon vous, à une fable extravagante scandaleuse, qui n'a ni fondement, ni ap-parence? A la faveur de cette fable, votre femme cessera d'être votre femme; elle vi-vante, vous aurez la liberté d'en épouser une autre, de commettre un sacrilège, une bigamie, de lui enlever son état, & de la

couvrir d'opprobre ? C'en est trop pour elle d'avoir un mari aussi méchant que vous l'êtes, elle ne veut pas être confondue dans les crimes dont vous vous parez.

Honorade Venelle prouve ensuite que Pierre Mège & l'Accusé sont une seule & même personne ; nous renvoyons cette preuve à l'analyse que nous ferons des moyens de M. Rolland.

Après qu'Honorade Venelle a démontré sa proposition, elle dit qu'elle n'a pas besoin, pour gagner sa cause, d'emprunter les moyens de M. Rolland. Elle établit la vraie qualité de Pierre Mège par des preuves spécifiques & individuelles de son état, un contrat, une célébration de mariage dans un temps non suspect, où celui dont il s'agit, a pris le nom & la qualité qu'on foudoit devoir lui appartenir ; des Actes faits au milieu d'une famille, où il a agi, disposé, donné des quittances comme étant de cette même famille : c'est à ces marques, à ces caractères qu'on reconnoît l'état d'une personne, & qu'on en doit juger.

A la vérité, s'il n'y avoit pour ou contre, ni titre ni preuve par écrit, il faudroit alors s'en tenir à la possession, parce que l'on doit présumer que l'état dont un homme jouit, est celui-là qui lui appartient.

Or en prenant les choses dans cette seconde vue, Honorade Venelle a encore tout l'avantage possible. Femme de Pierre Mège, l'Accusé a vécu & cohabité avec elle, comme son mari véritable, il en a fait

publiquement toutes les fonctions au milieu de leurs deux familles & dans la propre maison de la mere ; cette mere l'appelloit mon fils , les sœurs de Pierre Mège le nommoient leur frere ; la femme l'appelloit mon mari , elle buvoit , mangeoit , couchoit avec l'Accusé ; il jouissoit d'elle , & il avoit la disposition de son bien sous le nom & la qualité de Pierre Mège , fils de Marie Gardiole , mari & maître des droits d'Honorade Venelle ; c'est ainsi qu'il vivoit , & qu'il étoit connu , lorsqu'il s'est avisé de prendre le nom du fils du Sieur de Caille.

Honorade Venelle a donc constamment titre & possession de son état , il est donc juste de le lui conserver.

Si elle prétendoit que l'Accusé ne fût point son mari , & qu'il soutînt qu'elle est sa femme , comment pourroit-elle s'en défendre ? Résisteroit-elle à une multitude de preuves littérales , à une reconnoissance publique , à une possession d'état suivie & non contestée ? Seroit-elle écoutée , lorsqu'elle viendrait alléguer en l'air une disparition chimérique de Pierre Mège , son mari ? lorsqu'elle viendrait annoncer impudemment que celui qui en a fait toutes les fonctions , n'étoit que son adultere ? Elle passeroit plutôt pour folle que pour infâme , & on la devroit reléguer aux Petites-Maisons. Elle ne pourroit donc point réussir dans sa prétention , & il faut lui rendre la même justice qu'on rendrait alors à son mari.

Qu'il répète mille fois qu'il a des témoins

qu'il est le fils du Sieur de Caille ; cela ne peut venir que de l'erreur des témoins , ou de leur mauvaise foi : leur témoignage ne sauroit balancer la preuve par écrit , la Loi est expresse. (a)

Qu'au nombre des témoins qu'il peut avoir , il en ajoute encore 10000 , il n'en fera pas plus avancé. Ce n'est point par des témoins seuls qu'on prouve son état , surtout quand on n'en a pas la possession. Telle est la disposition de la Loi seconde du même titre. (b)

Une autre Loi décide encore en termes formels , que les témoins seuls ne peuvent établir la filiation. (c)

La vérité , les règles , & les principes sont donc entièrement pour Honorade Venelle. Elle a titre & possession de l'état de femme de Pierre Mège ; il a titre & possession de l'état de Pierre Mège , mari d'Honorade Venelle ; il n'a titre , ni possession , ni même quasi possession de l'état de fils du Sieur de Caille. Toute la famille de Caille le rejette comme un étranger ; la femme de Mège l'avoue & le réclame comme son mari , les parents de la Venelle le reconnoissent pour leur allié ; la vie qu'il a menée , la conduite qu'il a tenue , le métier de Cardeur qu'il

(a) *Contra scriptum testimonium , non scriptum testimonium non fertur. C. L. 1 , de Testib.*

(b) *Si tibi controversia ingenuitatis fiat , tuam causam defende instrumentis & argumentis ; soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.*

(c) *Probationes quæ de filiis dantur non in solâ affirmatione consistunt. L. 9. ff. de prob.*

fait, qu'il a exercé, & qu'il tient de François Mège son pere, & de François Mège, son frere aîné : tout prouve, tout publie qu'il est Pierre Mège, mari d'Honorade Venelle; & par une conséquence nécessaire & absolue, que le prétendu mariage qu'il a contracté avec Madeleine Serri est nul & abusif. Honorade Venelle reproche à Madeleine Serri, que depuis que l'Arrêt du Parlement de Provence est cassé, & depuis l'appel comme d'abus, interjetté de la célébration du second mariage, elle n'a pas cessé de cohabiter avec l'Accusé. Quand on supposeroit qu'il n'y a que des doutes, cela devroit lui suffire; une fille jalouse de son honneur & qui auroit la conscience délicate, n'auroit pas voulu risquer de vivre dans un libertinage continuel, & ne se feroit point étourdie là-dessus.

Honorade Venelle finit ainsi. Jamais Cause ne fut plus célèbre par sa singularité, ni plus digne de la majesté du Tribunal qui doit la décider. Tout ce qui peut intéresser la société civile s'y rencontre : le nom, le bien, l'honneur des familles, l'état des personnes, la sûreté publique, l'abus & la profanation d'un grand Sacrement, sont le sujet de l'Arrêt qui sera rendu. Ces motifs si puissants réclament tous en faveur d'Honorade Venelle. Elle borne ses sollicitations à mettre dans leur jour ces moyens décisifs. Ils feront plus sur l'esprit des Juges, que les tours, les souplesses, & les intrigues de l'Accusé, de Madeleine Serri, & de leurs émissaires.

Il faut convenir qu'un homme éloquent,

qui a la vérité pour lui , a de grands avantages. Toutes les fausses couleurs qu'on lui oppose s'évanouissent à la lumière qu'il répand par-tout ; les préjugés se dissipent ; tout plie sous le joug de ses moyens. Telle est l'éloquence que M. de la Bliniere fit servir à la Cause d'Honorade Venelle , & de Madame Rolland.

Je ne vois pas qu'on ait fait une réponse bien précise à Honorade Venelle. *M^{re}. Terrasson* s'est seulement attaché à combattre l'excuse qu'elle a apportée de son silence ; on a vu ce qu'il a dit là-dessus. Pour moi , je crois que la vraie raison qui a fait rompre le silence à Honorade Venelle , c'est le second mariage. Jusques-là elle s'étoit peut-être flattée de partager la fortune de son mari , s'il réussissoit ; mais une première femme n'a su jamais souffrir une seconde , même à un mari qu'elle n'aime pas ; son amour-propre est trop offensé.

Afin de ne rien oublier de ce que l'Accusé a dit pour prouver qu'il étoit fils du Sieur de Caille , il faut rapporter encore ce qu'a dit *M^{re}. Terrasson* sur les marques qu'on a trouvées dans l'Accusé. Il a donné à son raisonnement une force qui paroît d'abord invincible.

On ne prétendra pas , dit-il , que les yeux chassieux , & toujours humides de l'Accusé , puissent continuellement paroître tels par le seul effet de l'artifice ; on croira encore moins que l'os pointu qu'il a derrière la tête , chose dont il y a si peu d'exemples , y

ait été placé par art à l'endroit où il se trouve ; on ne s'imaginera pas que la circonstance rare , & peut-être unique d'une oreille collée à la tête en naissant , & séparée depuis par le moyen d'une incision , se soit trouvée fortuitement dans deux hommes , ou qu'elle ait été imitée par l'un pour ressembler à l'autre : la cicatrice au dessus des yeux , & celle qui est au dessous , que les témoins disent être dans le fils du Sieur de Caille , & qu'on trouve dans l'Accusé , qui a encore des marques des écrouelles , telles que les avoit le Sieur de Caille , que peut-on opposer à cela ? Quelques-unes de ces cicatrices sont dans des endroits où il ne seroit pas possible de se les faire soi-même à dessein ; il faudroit un secours étranger , & la main qui les auroit faites n'auroit pas échappé aux recherches de M. Rolland. Rien ne peut donc sauver l'induction sensible qui se tire des cicatrices , & des autres marques personnelles : car du moment que les témoins les ont vues sur le corps du Sieur de Caille , & que la plupart reconnoissent le fils du Sieur de Caille en la personne de l'Accusé , il s'ensuit que ces cicatrices & ces marques , jointes aux reconnoissances expresses , prouvent invinciblement que l'Accusé est le fils du Sieur de Caille.

Ces marques sont des indices fixes & invariables , des témoins muets , incorruptibles , qui déclarent continuellement la vérité.

Forçons , s'il se peut , M. Rolland à ex-

pliquer sa pensée, & pour cela faisons-lui une demande bien simple. Croit-il que les marques dont nous parlons soient naturelles à l'Accusé, ou les croit-il faites exprès pour servir à la prétendue imposture ? Si ces marques sont naturelles, comment se peut-il qu'une multitude prodigieuse de témoins les ait vues sur la personne du Sieur de Caille, & que l'Accusé qui les a certainement sur son corps, ne soit pas ce fils, pendant que les mêmes témoins le reconnoissent pour tel ? Si ces marques sont l'ouvrage de l'artifice, l'Accusé auroit donc voulu se les donner pour ressembler au fils du Sieur de Caille ; delà il s'ensuivroit que le fils du Sieur de Caille les avoit ; cependant, à s'en tenir au portrait qu'a fait M. Rolland, il n'avoit rien de semblable.

Dira-t-il que le fils du Sieur de Caille n'avoit point ces marques ? Mais quel intérêt pouvoient avoir tant de témoins à les lui supposer ? Il faudroit en tout cas qu'il fût prouvé bien clairement qu'ils eussent été subornés, & il n'y a pas contre eux, dans tout le Procès, la plus légère preuve de subornation. On trouve même plusieurs témoins de M. Rolland, qui conviennent d'une partie des mêmes marques. Or un fait qui est rapporté également par les témoins des deux Enquêtes contraires, est indubitable.

Attestations
contre le

Le Sieur de Caille pere, mourut dans le cours du procès qu'on poursuivoit au Parlement de Paris ; & étant au lit de la mort,

il déclara en présence des Magistrats de Lausanne, que son véritable & unique fils étoit mort à Vevai, au Pays de Vaud, & que celui qui avoit osé soutenir en France qu'il étoit son fils, ne l'étoit absolument point, mais qu'il étoit un insigne imposteur, digne d'être puni comme tel; & que tout ce qu'il avoit dit dans le procès sur ce sujet, étoit très-certain & très-vrai, & qu'il soutiendrait sans varier cette vérité jusqu'au dernier soupir, comme il souhaitoit que Dieu lui fît miséricorde. Cette déclaration qu'il n'a point signée, est munie de la signature du Secrétaire du Bourguemestre, & du sceau de la ville de Lausanne; elle est légalisée par les Souverains de Berne, & par le Comte du Luc, Ambassadeur de Sa Majesté en Suisse.

Soldat de
Marine.

Le Bourguemestre donna outre cela une attestation des vie & mœurs du Sieur de Caille. Il certifie qu'il a vécu à Lausanne pendant vingt-trois ans d'une manière fort exemplaire & fort édifiante; que sa vie a toujours été celle d'un homme de probité, de charité & de piété, jusqu'au moment de sa mort.

La Demoiselle de Caille, fille du Sieur de Caille, a aussi donné sa déclaration pardevant le Magistrat de Lausanne, où elle dit que si elle ne l'a pas fait plutôt sur la mort de son frere, c'est qu'elle a cru que le Certificat de son pere étoit suffisant. Elle atteste qu'étant fort jeune, son pere la mena avec son frere unique en Suisse, qu'elle l'a toujours

vu demeurer dans la maison de son pere à Lausanne, ou fu qu'il étoit à Vevai, où il alloit de temps en temps changer d'air, & y logeoit chez le Sieur Second, sans qu'il se soit jamais dérobé pour s'en retourner en France, ou aller dans un autre Pays; qu'elle l'a vu s'appliquer fortement aux Mathématiques à Lausanne; qu'environ l'année 1693, elle l'y avoit vu malade; qu'elle se souvient d'y avoir vu le Sieur Berard, Apoticaire de Geneve, qui y vint en 1695, pour traiter son frere de sa maladie; que son pere lui paya trois cents livres pour les fraix de son voyage, & ses médicaments; que son frere alla ensuite à Vevai; que son pere ayant su que la maladie empiroit, il se rendit à Vevai; & qu'elle s'y rendit aussi pour l'aller joindre, & donner ses soins à son frere; qu'elle s'en acquitta du mieux qu'elle put; que quelques jours après elle eut la douleur de le voir expirer entre les bras de son pere & les siens, le 15 Février 1696, de sorte qu'après son enterrement, elle s'en retourna avec son pere à Lausanne, où ils furent visités par les principaux de la Ville; elle prit le deuil. Elle ajoute que ces faits sont si certains, & d'une notoriété si publique, qu'il est étrange que le Soldat, qui prend le nom du fils du Sr. de Caille, ait eu le front de se qualifier tel; que c'est le plus grand imposteur qui fut jamais, ainsi que l'a déclaré le Sr. de Caille au lit de la mort, en présence de cette Demoiselle, & de plusieurs autres personnes; que c'est le témoi-

gnage

gnage qu'elle rend à la vérité, pour la décharge de sa conscience.

Dame Honorade le Brun de Castellane, veuve du Sieur Jacques Bibaud du Lignon, déclara qu'ayant appris que l'Arrêt du Parlement de Provence, qui avoit donné à un Soldat de Marine l'état du Sieur de Caille, avoit été cassé, & que le jugement du Procès avoit été renvoyé au Parlement de Paris, elle confirmoit & ratifioit de nouveau la déclaration judiciaire qu'elle avoit faite le 3 Septembre 1700, suivant les loix de sa conscience, sur la vie & la mort de son neveu, fils du Sieur de Caille son frere : d'où il résultoit que le Soldat de marine qui suppose qu'il est ce fils qui est mort à Vevai le 15 Février 1696, est un imposteur ; qu'elle fait, à n'en pouvoir douter, que le fils du Sieur de Caille ne s'est jamais échappé pour s'en retourner en France, ni en aucun autre Pays. Elle atteste, enfin, qu'elle a été présente à la déclaration que son frere a faite au lit de la mort.

Demoiselle Marie le Gouche de St. Etienne, belle-sœur du Sieur de Caille le pere, fait précisément la même déclaration que la Dame de Lignon. Ces trois derniers Actes sont légalisés par les Souverains de Berne, & par M. le Comte du Luc.

Quelle douleur continuelle n'a pas dû avoir le Sieur de Caille le pere, pendant que le Soldat poursuivoit ce Procès ! Quel redoublement d'affliction ne lui a pas dû causer le succès du Soldat, qui se mit en

possession de ses biens d'abord après l'Arrêt ! Devoit-il s'attendre à un pareil revers ? Il fut sans doute un peu consolé en apprenant la cassation de l'Arrêt ; mais quand la vérité a échoué une fois dans un Parlement, on peut craindre qu'elle ait encore dans un autre la même disgrâce. Ainsi on ne peut être tranquille qu'après un événement heureux. Il n'eut pas le bonheur de le voir, & il y a lieu de croire que ce Procès inopiné, dont l'idée le déchiroit perpétuellement, avança ses jours.

Les déclarations du Sieur de Caille & de sa fille, & de ses proches parentes, n'ébranlerent point le Soldat. Voici comme M^{re}. Terrasson les combattit. La déclaration du Sieur de Caille dans l'état où elle est, & dans les circonstances dont elle est accompagnée, ne mérite aucune foi ; il ne l'a point signée, quoiqu'il l'ait dictée ; s'il a été capable de la faire dans les termes les plus forts, les plus expressifs, il pouvoit bien signer. On ne fait point mention d'une impuissance de signer. On ne doit pas croire qu'en rejetant un Acte passé pardevant un Bourguemestre Suisse, on blesse l'honneur des Suisses, & les alliances faites avec eux ; ils sont sans doute trop raisonnables pour prétendre qu'un Acte nul par lui-même, & qui dans les regles seroit déclaré tel chez eux, comme par-tout ailleurs, acquiere en France une autorité qu'il ne doit avoir nulle part. La vérité de toute sorte d'Actes ne s'établit que par la signature des Parties, lors-

qu'elles savent signer, & qu'elles le peuvent. Enfin, le pouvoir le plus étendu qu'aient les Officiers publics en cette matiere, c'est de suppléer la signature, en déclarant que la Partie n'a pu signer. Ici point de déclaration semblable : l'Acte est nul par conséquent. D'ailleurs, supposons que cette déclaration du Sieur de Caille eût été signée, feroit-elle plus forte que celle qu'il a déjà donnée à peu près du même style ? Qu'on ne fasse point valoir les mouvements de la nature : ils ont toujours été trop foibles dans ce pere, trop combattus par l'aversion & par la haine, pour en attendre l'effet ordinaire ; & quand ils auroient été plus forts, le seul motif de la Religion les auroit étouffés. Le Sieur de Caille n'avoit pas plus d'attachement pour son fils qu'il en avoit pour sa Patrie, & pour les grands biens qu'il y possédoit. Il a abandonné son Pays & ses richesses pour sa Religion, & on ne veut pas qu'il ait été capable d'abandonner aussi son fils, qui avoit renoncé à cette Religion, pour laquelle il avoit tout sacrifié !

Mais, dit-on, le temps de la mort est un temps où les ressentiments cessent, & où la nature reprend ses droits.

Ce changement est naturel, quand la colere est fondée sur des motifs purement humains que la Religion fait surmonter ; mais lorsque c'est une colere formée ou soutenue par la Religion même, bien loin de s'éteindre aux approches de la mort, elle prend de nouvelles forces. On se fait un mérite de

vant Dieu d'un abandonnement qu'on rapporte au soutien de sa cause & de son culte ; & on combat alors avec d'autant plus de force , que les Ministres , les parents , tous les objets présents y excitent , & qu'on s' imagine être proche de la récompense.

D'ailleurs, disons-le, les témoignages que donnent des Protestants, où leur Religion paroît intéressée dans un fait , sont suspects , il ne seroit pas sûr de les en croire. Un François qui avoit quitté son Pays pour se réfugier chez des Suisses en faveur de leur Religion , leur a semblé digne de protection & de reconnoissance ; & son fils , qui , après l'avoir accompagné dans sa retraite , étoit retourné secrètement dans le Pays , & y avoit embrassé la Religion Catholique , leur a paru mériter son indignation & la leur. C'est une victime qu'on s'est cru en droit d'immoler avec d'autant moins de scrupule , que le glaive en apparence étoit pris sur l'Autel.

Les déclarations que l'on attribue à la Demoiselle de Caille , à la Dame de Lignon , & à la Demoiselle de S. Étienne , doivent être rejetées par ce seul endroit. Il n'est pas étrange que toute la famille établie dans le même lieu où étoit le pere , animée par le même esprit , & conduite par les mêmes conseils , ait parlé le même langage.

Voilà ce que répondit Mrs. Terrasson. Il auroit pu ajouter , qu'on avoit prouvé qu'il n'étoit pas au pouvoir du pere d'ôter l'état à son fils suivant les Loix , & que les parents , par conséquent , sur-tout ceux qui

pouvoient être le plus intéressés à le lui ravir, devoient encore moins être écoutés.

La Cour, pour éclaircir encore mieux sa religion, ordonna qu'on fît un rapport & une visite de la personne de l'Accusé. Comme ce rapport, qui a été imprimé, a aidé à faire connoître l'imposture, j'ai cru que je devois ici insérer cette Piece. Quelques termes n'y doivent point blesser la délicatesse du Lecteur; c'est un ouvrage nécessaire, ouvrage de l'art, où les Experts n'ont travaillé que pour faire connoître la vérité; ouvrage qui a d'ailleurs le sceau respectable de la Justice.

Rapport & Visite faits de la personne du
Soldat de Marine, se disant Fils du
Sieur de Caille.

NOUS, Médecin & Chirurgiens ordinaires de la Cour, en vertu d'un Arrêt de la susdite Cour du 16 Février 1712, nous nous sommes assemblés aujourd'hui 26 Février de ladite année, huit heures du matin, au Greffe de la Grand'Chambre, pour visiter un Particulier qui s'est présenté à nous, & a dit se nommer de Caille, à laquelle visite procédant, nous avons observé ce qui suit. La hauteur de son corps mesurée par derrière, à commencer du sommet de la tête jusqu'aux talons, est cinq pieds quatre pouces & demi; & mesurée par devant, à commencer de la partie supérieure du front jusqu'à la pointe du pouce du pied, est de cinq pieds

quatre pouces. Les deux bras sont d'une même longueur, chaque bras mesuré depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu de la main, est de deux pieds quatre pouces dix lignes. Les extrémités inférieures du corps, y comprenant les cuisses, jambes & pieds, sont pareilles en longueur, & chacune mesurée depuis le milieu du pli de l'aîne jusqu'à la pointe du pouce du pied, est de deux pieds onze pouces; & mesurée par derrière depuis la fesse parallèlement au croupion jusqu'à fleur du talon, est de deux pieds sept pouces. La grosseur de la tête mesurée circulairement, y comprise l'épaisseur des cheveux, est d'un pied huit pouces: mesurée en longueur depuis la racine du nez jusqu'à la fossette du col, est d'un pied deux pouces; mesurée transversalement d'une oreille à l'autre, passant par-dessus le sommet de la tête, est de dix pouces huit lignes. La longueur de la face mesurée depuis la partie supérieure du front, où finissent les cheveux, jusqu'à la base du menton, est de sept pouces & demi. La longueur du col mesurée par derrière depuis la fossette du col jusqu'à la partie de l'épine qui est parallèle aux épaules, est de cinq pouces & demi; & mesurée par devant depuis le commencement du nœud de la gorge jusqu'au commencement du sternum, est de trois pouces une ligne. La hauteur du front mesurée depuis la partie supérieure jusqu'à la racine du nez, est de quatre pouces; sa largeur mesurée depuis le bord d'une tempe à l'autre, est de quatre pouces huit lignes. La

longueur du nez depuis sa racine jusqu'à son extrémité, est d'un pouce dix lignes. Les tempes très-applaties, leurs bords du côté du front aigus. Le front grand, élevé par en bas, applati par le haut, faisant une espece de talus; le sommet de la tête éminent, au-dessus de laquelle élévation la tête est un peu applatie, & un peu plus bas l'os occiput forme une éminence transversale qui fait saillie dans son milieu; le tout ensemble compose une tête de figure ovale qui est élevée par derriere, & applatie par devant & par les côtés. La tête rase au front & aux tempes, le reste assez garni de cheveux, qui sont bruns tirants sur le noir, quelques-uns d'iceux blancs, les uns & les autres plats, longs & finissant en mèche; les sourcils bien séparés l'un de l'autre, longs, étroits, fort garnis, de la même couleur que les cheveux. La barbe fraîchement passée, & néanmoins il nous a paru en avoir très-peu. L'aisselle gauche garnie de poils moitié moins que la droite, lesquels poils & ceux des parties naturelles sont de même couleur que les cheveux. L'ouverture des paupieres médiocre; la paupiere supérieure de l'œil droit assez garnie de fils, ou poils; l'inférieure du même œil en a beaucoup moins, la paupiere supérieure de l'œil gauche a des fils ou poils moitié moins que la paupiere supérieure de l'œil droit; la paupiere inférieure de l'œil gauche est presque sans poils; les deux yeux larmoyants, ternes & approchant de la couleur olivâtre plus que de toute autre. Le nez enfoncé dans son milieu, large

par en bas , & par les côtés , ce qui fait un nez épaté & camus ; la narine gauche plus ouverte que la droite. Les pommettes des joues éminentes , toutefois la droite plus que la gauche ; le bas des joues enfoncé. Et après avoir vaqué jusqu'à midi & demi , nous avons remis le reste de la visite le même jour à deux heures de relevée , à laquelle heure nous avons continué ladite visite , ainsi qu'il s'ensuit. L'ouverture de la bouche est longue de deux pouces neuf lignes , les bords des lèvres peu ourlées & pâles , la levre supérieure plate , la levre inférieure fait une petite saillie sur la levre supérieure. Le teint est un peu basané , avec quelques nuances d'un rouge obscur. Le côté gauche du visage fort ridé , le côté droit beaucoup moins. La figure du menton plus pointue que ronde. Les dents sont bonnes , petites , bien rangées , portant exactement les unes sur les autres en fermant les mâchoires ; elles sont très-serrées , à l'exception de trois dents de devant de la mâchoire supérieure , qui sont un peu écartées ; l'émail des dents est un peu jaune , les gencives pâles ; une dent molaire du côté droit de la mâchoire supérieure est sans couronne , il n'en reste que les racines ; il manque trois molaires en la mâchoire inférieure , une du côté droit , & deux du côté gauche. L'habitude du corps assez délicate , & plus maigre que grasse. Le ton de la voix grêle , l'air du visage un peu efféminé ; la peau d'un blanc terne & sans poil , si ce n'est aux aisselles & aux parties naturelles ; l'allure & le marcher n'ont rien d'extraor-

dinaire. Une cicatrice unie, de figure un peu demi-circulaire; située à deux lignes au-dessous du grand coin de l'œil gauche, ayant huit lignes de longueur, & étant un peu plus large par en haut que par en bas. Une autre cicatrice de la figure & de la longueur d'un petit grain d'orge, située fort près du côté droit du nez, & au-dessus de l'œil droit, d'environ huit lignes; lesquelles cicatrices nous paroissent être les suites de quelques coups de lancette donnés pour l'ouverture de quelques petits abscesses. Une autre cicatrice occupant en partie le derrière de l'aileron de l'oreille gauche, & en partie la peau de la tête, couverte & cachée par ledit aileron, laquelle cicatrice compose un ovale de la longueur d'un pouce huit lignes, & de la largeur d'un pouce; & en quelques endroits de l'aire ou milieu de ladite ovale, il paroît quelques légers vestiges de cicatrices, séparés les uns des autres; le tout uni, sans inégalité, & sans perte de substance. Six taillades entamées & cicatrisées, & situées sur l'épine entre les deux épaules, & six autres taillades de la même espèce situées sur l'épine, environ à six travers de doigt au-dessous des précédentes, lesquelles taillades ont été faites par coups de lancette à la suite des ventouses appliquées sur ces endroits. La circonstance des ventouses scarifiées sur les endroits énoncés, nous donne lieu de présumer que la cicatrice ovale de l'oreille gauche est la suite d'un fort vésicatoire appliqué dans cet endroit, apparemment pour remédier aux fluxions des yeux, mais prin-

ciatement pour l'œil gauche, qui nous paroît plus foible & plus susceptible de fluxions, comme le marque assez la dépilation des paupieres dudit œil. Cette présomption est encore fondée sur ce que la cicatrice de ladite oreille est unie, superficielle & sans perte de substance. Plusieurs macules naturelles blanches, éparfées au col, au devant de la poitrine, & derriere les fesses, dont la plus grande n'excede pas la grandeur d'une lentille; une verrue noire de la grosseur de la tête d'une petite épingle, située au côté gauche des lombes, & distante de l'épine de quatre travers de doigt. Les deux mammelons situés trois travers de doigt plus bas qu'ils ne devoient être naturellement. La verge très-petite, d'ailleurs dans sa conformation naturelle, sans tache, ni protubérance contre nature; le testicule droit est situé dans la bourse, très-petit & fané; le testicule gauche retenu dans le pli de l'aîne, plus gros & mieux conditionné. Le vestige d'une brûlure superficielle & guérie, située à la partie interne & supérieure du genouil gauche, de la longueur & de la figure d'une médiocre feuille d'oranger. Et enfin une cicatrice à la partie interne & supérieure de la jambe gauche, & une autre sur le même genouil, toutes deux petites, superficielles, faites par quelques coups de lancette donnés pour l'ouverture de quelques petits abscess. Fait & fini le présent Rapport audit Greffe, à sept heures du soir; Signé, VERNAGE, BESSIER, & ARNAUD.

Collationné à l'original & annexé à la minute de l'Arrêt du 17 Mars 1712.

Je suis surpris que la description des mains ait échappé aux Médecin & Chirurgiens, puisqu'il étoit important de voir si l'Accusé avoit des calus & durillons aux mains, que ne devoit pas avoir, comme on l'a dit, le Sieur de Caille, & que devoit avoir Pierre Mège, Cardeur de profession.

Il est temps de faire l'Analyse des Mémoires que M. de la Blinière a consacrés à la défense de la Dame Rolland & du Sieur Tardivi. Je recueillerai dans les divers Mémoires qu'il a faits, tout ce qui concerne un même objet, que je dirai tout de suite, & dans sa place naturelle, afin de présenter la vérité qui dissipe tous les nuages, & de rassembler toutes les parties d'un ouvrage qui puissent ne rien laisser à desirer.

Un Avocat dans un premier Mémoire ne peut pas prévoir toutes les objections qu'on peut lui faire; ainsi dans une Replique, il dit des choses nouvelles, & quand il a la vérité pour lui, ce sont de nouveaux rayons qu'il y ajoute. Il faut donc réunir tous ces rayons pour en faire un corps de lumière dans un seul ouvrage. L'Avocat ne doit rien négliger; on met dans la balance de la Justice jusqu'aux plus petits moyens: mais un Historien d'un Procès doit les supprimer. L'Avocat songe moins à plaire à son Lecteur, qu'à gagner son Procès; l'Historien doit se proposer également l'agrément & l'instruction.

Je ne parlerai que d'après M. de la Blinière, & on sera convaincu que la vérité

la plus cachée a de grandes ressources de lumieres dans un génie tel que le sien.

Quoique je me sois fait une loi d'abrégger, l'exorde de Monsieur de la Bliniere est trop frappant pour ne le pas rapporter tout entier.

Moyens
que M.
Rolland
proposa
au Parle-
ment.

Une fiction ingénieuse surprend la créance des Peuples, une entreprise hardie & bien concertée enleve facilement leurs suffrages. Le charme de la nouveauté, l'amour du merveilleux préviennent le cœur & séduisent l'esprit. L'homme, jugeant des choses par les sentiments que les passions lui inspirent, s'écarte tous les jours des lumieres que la raison & la justice lui présentent.

C'est à la faveur de ces prestiges qu'on a vu paroître dans tous les siècles des scélérats audacieux qui ont ébloui le Public, usurpé le nom & le bien des familles, arraché même le sceptre de la main des Souverains. L'incertitude de la mort de ceux qu'ils vouloient représenter; une connoissance parfaite des détails de leur vie, & de leur famille; des récits fabuleux, mais circonstanciés de leurs aventures depuis qu'ils étoient disparus; une conformité étudiée dans les manieres, des traits de ressemblance, une mémoire heureuse, une présence d'esprit admirable, favorisoient l'illusion & causoient l'enchantement. Il y avoit au moins dans ces impostures quelque apparence de vérité, quelque couleur de vraisemblance : ici il semble qu'on ne nous produise l'impertinente fable du faux Caille, que pour mon-

trer à quel point on peut se jouer de la crédulité des hommes.

Quel rapport y a-t-il entre ce nouvel imposteur & l'original qu'il veut représenter ? Il n'a ni l'air, ni les qualités, ni les mœurs d'un Gentilhomme; nulle teinture des sciences, nulle connoissance de la famille dont il veut usurper le bien; il ne fait ni le nom du vrai de Caille, ni celui de ses pere & mere. L'histoire qu'il débite, est-elle soutenue de circonstances plausibles? On y trouve des faussetés, des contradictions, des impossibilités physiques.

La mort de celui dont il vient jouer le personnage, est-elle incertaine? Nous rapportons pour la prouver, les témoignages les plus sûrs & les plus authentiques. Qu'est-ce donc qui pourroit entraîner les suffrages en sa faveur? Seroit-ce la maniere dont il a vécu? Comme un nouveau Protée, il paroît tantôt soldat de milice, tantôt valet d'un Confiturier, aujourd'hui recors d'un sergent, demain vendeur de mithridate, ouvrier en soie, gueux, mendiant, soldat de marine; toujours inconstant par caprice, ou par libertinage, il n'a jamais exercé que des métiers convenables à la bassesse de sa naissance.

Seroit-ce un zele de Religion, excité au moins par les apparences d'une piété hypocrite? Le scélérat se donne lui-même au Public pour un homme scandaleux, un adultère, un perfide, un faussaire; il ne peut jouer le rôle d'imposteur, qu'en s'avouant coupable d'une imposture de même espece;

suivant les preuves du Procès, il est tout à la fois relaps & bigame, il a voulu assassiner un Prêtre prêt à célébrer les saints Mystères, il a été mis plusieurs fois à la chaîne pour ses vols & ses fripponneries.

Voilà cependant l'objet qui par un prodige inoui a surpris la créance de quelques personnes qui se piquent d'avoir du jugement & de la probité. Tel est l'homme à qui le crime & le mensonge ont attiré des protecteurs, dont le crédit a été employé pour jeter dans la consternation deux familles honorables & les réduire à la mendicité ; pour enfoncer le poignard dans le cœur d'un malheureux pere, dans le temps qu'il pleuroit la mort de son fils unique, & qui n'ayant pu tarir ses larmes à cause de cette imposture, est enfin entré dans le tombeau.

M. de la Bliniere narre ensuite le fait & la procédure dont nous avons fait le récit : comme il est persuadé que la méthode dans une affaire si vaste, est la seule voie qui la puisse éclaircir, il divise son Mémoire en sept Parties.

Dans la premiere, il rapporte les preuves de l'éducation du fils du Sieur de Caille : il montre qu'il savoit non-seulement lire & écrire, mais encore qu'il avoit fait ses Humanités, sa Rhétorique, son cours de Philosophie, & qu'il s'étoit appliqué aux Mathématiques. L'imposteur, au contraire, ne fait ni lire ni écrire, & dit qu'il ne l'a jamais appris.

La deuxieme Partie renferme les preuves de la mort du fils du Sieur de Caille, arrivée à Vevai le 15 Février 1696.

Dans la troisieme, on examine l'Acte d'abjuration de l'imposteur, & l'interrogatoire qu'il a subi devant le Juge de Toulon, après s'être déclaré fils du Sieur de Caille.

Dans la quatrieme, il fait voir que dans le Factum de M^{re}. Sylvain, il y a un tissu de faussetés, de contradictions, d'impossibilités physiques.

La cinquieme Partie contient la discussion des deux Enquêtes.

La sixieme embrasse la réfutation des motifs de l'Arrêt, & des propositions qu'on a avancées pour le soutenir.

Dans la septieme Partie, on justifie Monsieur & Madame Rolland des calomnies atroces dont on les a chargés.

C'est en établissant toutes ces propositions, que M. de la Bliniere prétend démontrer l'iniquité évidente de l'Arrêt du Parlement de Provence. Ainsi son ouvrage a été également utile au Conseil & au Parlement, où l'affaire a été renvoyée, parce que le moyen de cassation qu'il a mis en œuvre au Conseil, est formé du fond même du Procès.



PREMIERE PARTIE.

Preuves de l'éducation du fils du Sieur de Caille.

L'impositeur ne fait ni lire, ni écrire, & déclare qu'il ne l'a jamais appris, à cause de l'incommodité de sa vue, & qu'il n'avoit point eu de Précepteurs. Cependant les témoins de son Enquête, soit ceux qui le reconnoissent, soit ceux qui ne le reconnoissent pas, disent que le fils du Sieur de Caille alloit au College, qu'il savoit écrire, qu'il avoit des Précepteurs. On nomme les quatre qu'il a eus. D'ailleurs M^{re}. Sylvain convient qu'il a eu des Précepteurs; mais, dit-il, il n'a jamais rien pu apprendre. L'impositeur a donc trahi la vérité, quand il a dit qu'il n'avoit point eu de Précepteurs.

Les témoins de l'Enquête de la Dame Rolland déposent que le fils du Sieur de Caille savoit lire & écrire, & qu'il a fait ses Humanités. L'information faite à Toulon, prouve la même vérité.

On rapporte deux Certificats dûment légalisés par notre Résident de Geneve, & par les Syndics de cette Ville, & scellés du sceau de la République, des Professeurs de Rhétorique & de Philosophie, qui font foi qu'à Geneve le fils du Sieur de Caille a étudié la Rhétorique & la Philosophie en 1681; 1682, 1683; qu'il étoit en 1683 âgé de dix-sept ans; on y joint encore deux autres Cer-

Certificats d'un Professeur de Théologie, & d'un Professeur de Belles-Lettres. On prouve qu'il s'est inscrit lui-même comme Écolier, sur les Registres des Écoles de Geneve.

Al'égard des Mathématiques auxquelles il s'est appliqué, cela est prouvé par une Enquête faite à Lausanne, & par une Lettre de son aïeule, & par un Extrait tiré du Registre du Professeur des Mathématiques à Lausanne, extrait délivré par Ordonnance des Magistrats, & soutenu de l'attestation du Professeur même.

On prouve d'ailleurs que le fils du Sieur de Caille savoit écrire, par un Contrat de mariage d'une domestique de son pere, reçu par un Notaire, où ce fils a signé en 1679, & par deux Lettres qu'il a écrites entièrement à Lausanne en 1686. On a vu que ces Lettres ont été vérifiées en vertu d'un Arrêt de la Cour. Enfin le Sieur d'Hyberville, Résident à Geneve, a certifié Messieurs les Ministres d'État, qu'en 1693, 1694, il avoit été en relation de lettres avec le fils du Sieur de Caille.

L'impositeur oppose une troupe de Payfans, qui disent dans son Enquête que le fils du Sieur de Caille écrivoit comme un chat : des Payfans, qui ne savent eux-mêmes ni lire, ni écrire, peuvent-ils balancer le témoignage de tant d'honnêtes gens qui déposent qu'il savoit écrire ? D'ailleurs on n'apprend à écrire que lorsqu'on fait lire : puisqu'il écrivoit, il savoit donc lire, & l'impositeur dit qu'il ne fait point lire.

Il dit encore qu'il ne pouvoit point s'appliquer, à cause de l'incommodité de sa vue; & il a des témoins qui attribuent la même incommodité au fils du Sieur de Caille. Mais la vérité elle-même ne s'éleve-t-elle pas contre ces témoignages? Si le fils du Sieur de Caille eût été tel, auroit-il eu quatre Précepteurs successivement? L'auroit-on envoyé au College? Auroit-il pu faire du progrès dans ses études? Auroit-on voulu par là lui affoiblir la vue?

M^{re}. Sylvain a voulu trouver des faussetés de date dans les Certificats des Professeurs, & dans les quittances des pensions. Mais le Calendrier Grégorien, qu'on ne suivoit pas alors à Geneve, & l'ancien style qu'on y suivoit, est cause de la méprise de M^{re}. Sylvain. Un Anacronisme, qui n'est point extraordinaire dans un Certificat où l'on rappelle un fait arrivé il y a vingt ans, lui a donné lieu de s'étendre fort au long. D'ailleurs ce fait est rectifié par toutes les quittances, qui s'accordent parfaitement.

Toutes les objections qu'on a faites contre les signatures du Sieur de Caille le fils, s'évanouissent dès qu'elles ont été vérifiées; & c'est une pitoyable raison pour combattre ces signatures, que de dire qu'il y a des témoins qui ont déposé que le fils du Sieur de Caille écrivoit comme un chat. L'écriture d'un homme rapportée dans un Acte authentique, justifie mieux s'il écrit bien ou mal, que tous les témoignages du monde. Pour combattre les Lettres du Sieur de Caille

fil, où il témoigne une grande inclination pour sa Religion, on oppose, dit-on, cent témoins, qui disent qu'il avoit une grande envie d'être Catholique : ces cent témoins se réduisent à cinq ou six, qui sont gens de la lie du Peuple.

On a dit, que l'imposteur a pu oublier d'écrire par le défaut d'usage, & on cite là-dessus plusieurs exemples des personnes de l'antiquité. Mais il s'ensuit qu'il a su écrire, & il dit qu'il n'a jamais pu rien apprendre. S'il a su écrire, il a donc su lire, cela ne s'oublie pas faute d'usage, puisque cet usage s'observe sans cesse ; & il dit pourtant qu'il n'a jamais su lire. Voilà les écueils où donne l'imposture.

Enfin il dit que dans le doute il faut se déterminer en sa faveur, parce qu'il s'agit de son état ; & que quand on a trouvé la personne, il est inutile de s'informer si elle savoit écrire.

C'est une grande erreur de donner pour règle de la décision ce qui fait la matière du Procès. C'est une fausse proposition de dire : L'état de l'imposteur est d'être fils du Sieur de Caille. D'ailleurs il n'y a point ici de doute : l'imposteur ne peut point être le fils du Sieur de Caille, s'il n'a les talents propres, les qualités particulières & inhérentes à ce fils.

A l'égard des Certificats des cinq Professeurs de l'Académie de Geneve, & de l'extrait du Registre dans lequel le fils du Sieur de Caille s'est inscrit de sa propre main pour

étudier en Rhétorique , on dira que Genève est le centre du Calvinisme ; on a même insinué qu'il ne faut pas s'étonner de voir cette République d'accord avec le Canton de Berne , pour faire périr un homme qui a voulu embrasser la Religion Catholique ; il n'y a point de plus spécieux raisonnement. Mais peut-on penser que l'imposteur , de la manière dont il se présente , soit un sujet assez important pour animer deux Républiques à sa perte ? Peut-on s'imaginer qu'il y ait une Religion au monde dont les maximes soient assez corrompues , pour qu'on y soit offensé d'en voir sortir un adultère public , un faussaire , un imposteur ? L'infâme ne fait-il pas l'opprobre de la Religion dans laquelle il demeure ? Si étant Calviniste , il étoit reconnu pour être aussi vicieux , & aussi criminel qu'il dit l'être , on le priveroit de la Cène , on le chasseroit de l'Assemblée ; & on prétendra que les Calvinistes sacrifient leur honneur & leur conscience au plaisir de se venger de sa désertion ? Il faut avoir l'esprit bien foible pour se laisser surprendre par de pareils discours.

Il doit donc demeurer pour constant que le fils du Sieur de Caille a été bien élevé , qu'il a fait toutes ses études. Le Soldat de Marine ne fait pas lire. Il est donc un imposteur.



SECONDE PARTIE,

*Contenant les preuves de la mort du fils du
Sieur de Caille.*

Le Sieur de Caille le pere ayant appris qu'un Soldat de Marine s'étoit déclaré son fils dans un Acte d'abjuration faite à Toulon, au mois d'Avril 1699, c'est-à-dire, plus de trois ans après le décès de son fils unique, se fit délivrer par les Magistrats de Vevai, un Certificat de la mort d'Isaac le Brun, son fils; & pour rendre cette preuve plus complete, plus authentique, il fit faire dans la Ville de Vevai la procédure qui y est en usage pour établir la mort de ceux qui y sont décédés. Il fit entendre devant le Juge, le Ministre qui avoit assisté Isaac le Brun à la mort; le Sieur Second, chez lequel il demouroit; le Médecin, l'Apothicaire, le Chirurgien qui l'avoient vu pendant sa derniere maladie; la Garde qui avoit été auprès de lui, & qui l'avoit lavé & enseveli; le Menuisier qui avoit enfermé son corps dans le cercueil, & plusieurs autres témoins qui avoient assisté à ses obsèques. Ils déclarerent qu'ils connoissoient Isaac le Brun, fils du Sieur de Caille, qu'ils l'avoient vu & fréquenté pendant son séjour à Vevai, qu'ils l'avoient assisté pendant sa maladie, & qu'ils avoient accompagné son corps à la sépulture. Cette procédure a été légalisée par les Souverains de Berne, & par le Marquis de Puyfieux, Ambassadeur

pour le Roi en Suisse. Le Sieur de Caille a fait faire une semblable procédure à Lausanne : 29 témoins y ont été entendus. Ils ont déposé avoir vu , connu & fréquenté Isaac le Brun , fils du Sr. de Caille ; ils attestent qu'il a toujours demeuré à Lausanne ou à Vevai depuis 1685 jusqu'en 1696 , temps auquel il est décédé. Ils expliquent la cause & la qualité de sa maladie ; ils disent qu'il s'étoit fortement attaché aux Mathématiques ; ils le dépeignent d'une taille médiocre , plus petite que celle de son pere , le teint blanc , les cheveux chatains , la voix bonne ; ils ajoutent qu'il alloit de temps en temps à Vevai , où ils ont appris qu'il est mort en 1696. Tout y est circonstancié d'une maniere uniforme. Le Bourguemestre & le Conseil de Lausanne attestent ces mêmes vérités : cette procédure est légalisée , ainsi que l'autre.

Trois tantes du Sieur de Caille le fils , l'une paternelle , les autres maternelles , ont donné les mêmes attestations ; le Sieur de Caille le pere a envoyé une déclaration & une procuration qui a été renouvelée plusieurs fois , où il donne pouvoir de poursuivre l'impositeur. On rapporte des témoignages , en forme , de deux Apothicaires ; une Lettre du 26 Mai 1699 , où le Sieur de Caille apprend la mort de son fils à un de ses amis ; un témoin a produit une Lettre où on mandoit de Lausanne cette mort.

Un Curé de la Paroisse S. Louis à Grenoble , a attesté qu'il étoit présent lorsque Ma-

dame Rolland reçut la nouvelle de cette mort en 1696.

Dans cette donation qu'elle fait aux pauvres de Manosque, d'une maison & d'un domaine qui faisoient partie des biens de la Maison de Caille, elle exprime le décès du Sieur de Caille fils, comme un motif de sa libéralité.

Après cela, former des doutes sur la certitude de cette mort, c'est attaquer ce qu'il y a au monde de plus certain & de mieux établi.

Nulle preuve plus forte que la reconnoissance, ou le désaveu d'un pere; mais on ne se laisse point de répéter : Il est Calviniste, c'est un homme entêté de sa Secte : de quoi n'est pas capable un pere contre un fils qui abandonne des sentimens dans lesquels il l'a élevé? C'est par ces discours qu'on séduit des esprits foibles & superstitieux. Il étoit hérétique, il est vrai; il paroissoit même qu'il auroit plutôt souffert la mort, que de changer de Religion. Que lui ordonnoit cette Religion qu'il professoit? Le vol & l'homicide y sont-ils permis & autorisés? La charité en est-elle bannie? Les principes de la Loi naturelle y sont-ils effacés? Les Protestants ne sont-ils pas Chrétiens? Le Décalogue n'est-il pas leur Loi? Ont-ils une autre morale que celle de l'Évangile? Qu'on juge donc de lui sur les principes & les maximes de la Religion qu'il a professée, puisque c'est la seule objection qu'on lui a faite. Il a abandonné tout ce qu'il avoit de plus cher au

monde, plutôt que de renoncer à sa Secte ; c'est une prévention malheureuse : mais on doit conclure qu'il fuit toutes les maximes de la Religion, qui est le motif de son sacrifice ; par conséquent on doit juger qu'il est incapable de demander la mort de son fils unique, une mort ignominieuse qui le chargeroit du reproche le plus cruel, qui déshonoreroit toute sa famille, & qui lui feroit, selon lui-même, perdre le fruit de tout ce qu'il a cru faire pour Dieu : car il faut juger de nos actions, par les principes & les sentiments qui nous animent.

Quel pourroit être le motif du Sieur de Caille en sacrifiant son fils au dernier supplice, puisque la nature s'y oppose, & que la Religion le lui défend ? Ne seroit-il pas plus doux pour lui de voir ses biens entre les mains de son fils, que de les voir possédés par un parent éloigné, & par une alliée ? Ne seroit-il pas touché du desir naturel de voir perpétuer son nom, de se voir revivre dans ses descendants ? Il faut renoncer à tout sentiment humain, pour s'imaginer que le Sieur de Caille se rend parjure, imposteur, parricide, en désavouant le Soldat de Marine pour son fils.

En 1606, le faux Démétrius fut couronné Grand-Duc de Moscovie : il agissoit en Souverain ; le Peuple qui l'avoit reconnu, crioit : *Vive Démétrius, vrai héritier de l'État, & meurent tous ses ennemis !* Un grand Seigneur de Moscovie s'adresse à la mere de Démétrius, lui dit de jurer si celui qui paroît

étoit son fils. La mere répond que non, qu'elle n'avoit eu qu'un seul fils, qui avoit été assassiné. Sur sa parole l'impositeur fut livré à la fureur du Peuple, qui le massacra, tant la voix de la nature a paru puissante aux Peuples mêmes les moins policés ! On découvrit ensuite que cet imposteur étoit Moine de S. Basile, & qu'il s'appelloit Grisca.

Le Sr. de Caille le pere a persévéré dans ce désaveu jusqu'à la mort ; dans ces derniers moments, où il étoit prêt de comparoître au Tribunal de Dieu, il a confirmé authentiquement le même témoignage. L'impositeur voudroit faire passer cette dernière déclaration pour une supposition, parce qu'elle n'est pas signée, quoiqu'on rapporte l'attestation de quatre Cantons, qui certifient qu'à l'égard des déclarations judiciaires, *ce n'est pas l'usage de les signer*. Mais, dit-on, cet usage est contre le bon sens. A cela que peut-on répondre, si ce n'est que celui qui s'exprime de la sorte, peut faire ses remontrances, sur lesquelles on pourra réformer l'usage du Pays ? Jusques-là on ajoutera foi à une pareille déclaration faite devant des Magistrats, & légalisée par le Comte du Luc, Ambassadeur en Suisse.

Si au désaveu du pere on joint tant de preuves littérales, un concours de tant de témoignages unanimes, peut-on refuser sa créance à une vérité si authentique ? Tout ce monde a-t-il été corrompu ? Tant d'honnêtes gens sont-ils corruptibles ? Leur a-t-on fasciné les yeux, les oreilles ? Y a-t-il ici du

prestige. & de l'enchantement ? Quelle utilité peuvent-ils espérer de la mort de l'imposteur ? Quel préjudice ont-ils à craindre, s'il est déclaré fils du Sieur de Caille ?

Est-il permis de soupçonner d'une si noire conjuration un Peuple, chez qui la valeur & la sincérité sont des vertus héréditaires, & dont les paroles ne sont pas moins sûres que les Traités ; un Peuple composé de Cantons Catholiques & Protestants, où la différence de Religion ne fut jamais un prétexte d'injustice ? Mais n'est-ce point offenser les Suisses, que d'en faire l'éloge pour persuader leur bonne foi ?

Il faut convenir que ce bel éloge des Suisses est bien enchaîné dans le Factum de M. de la Blinière, & qu'il le tourne fort ingénieusement en moyen.

Il dit ensuite, que les preuves qu'il emploie, ne sont point fondées ni sur un bruit commun, ni sur des présomptions. Le fils du Sieur de Caille n'est point mort en fraude, ce n'est point un homme qui ait disparu, qui ait fait naufrage, qu'on ait cru submergé, ou tué dans un combat, enlevé par une mine, ou enseveli sous les ruines d'une Place assiégée. Il est mort au milieu d'une Ville où il demouroit, au milieu d'un Pays où il vivoit depuis onze années ; il a été enterré publiquement. On rapporte la cause, le commencement, la fin de sa maladie, le jour de son décès. Si l'on n'ajoute pas foi à tant de Certificats si solennels, il faut douter des vérités les plus évidentes, il faut renoncer à

toute communication avec les étrangers. On ne peut raisonnablement exiger d'eux qu'ils comptent sur la vérité des Certificats, des Procédures, des Actes de notoriété qui leur seront envoyés de France : cela entraîne des conséquences infinies, cela donne atteinte aux Traités d'alliance, & va contre le Droit des gens, qui ne s'observe & ne s'entretient point sans un retour de confiance mutuelle & réciproque.

M. de la Bliniere répond aux objections qu'on lui fait, il n'en néglige aucune ; c'étoit son devoir : le nôtre n'est que de parler de celles qui paroissent essentielles.

L'Ordonnance de 1667, Titre *des faits qui gissent en preuve vocale ou littérale*, art. 7, décide que les preuves de l'âge, du mariage, & du temps du décès, seront reçues par des Registres en bonne forme, qui feront foi & preuve en Justice. La Dame Rolland ne rapporte point d'Extrait d'un Registre mortuaire, donc sa preuve est fausse.

La Dame Rolland a rapporté un Certificat authentique des Magistrats de la ville de Vevai, qui fait foi qu'ils ne sont point dans l'usage de tenir des Registres mortuaires. Après cela l'Art. XIV du même Titre forme une réponse décisive à l'objection. Il porte en termes exprès, que *si les Registres sont perdus, s'il n'y en a jamais eu, la preuve en sera reçue, tant par titres que par témoins ; & qu'en l'un & l'autre cas, les baptêmes, mariages & sépultures pourront être justifiés, tant par les Registres & Papiers*

domestiques des peres & meres décédés, que par témoins. Ici on supplée le défaut du Registre par le Certificat des Magistrats de la Ville, par les dépositions de quarante témoins, par le suffrage d'une Nation entiere, par des deuils publics, par des Lettres écrites en temps non suspect. Quand même cet Article XIV ne seroit pas aussi formel, on avoueroit sans peine que cette foule de témoignages vaut tout au moins l'extrait d'un Registre.

M. de la Bliniere remarque, que les trois témoignages qui ont donné lieu à l'Accusé de dire que le Sieur de Caille le pere avoit fait courir le bruit de la mort de son fils avant 1696, sont des oui-dire vagues; & que l'un de ces témoins, qui est le Vicaire de Rougon, fut surpris dans un adultere en flagrant délit par le mari, qui, voulant couper la racine du mal & de son déshonneur, fut pourtant plus intéressé que sensible à la honte, puisqu'il se laissa fléchir par le billet de 400 liv. du Vicaire, où celui-ci inscrivit la cause déshonorante de son engagement.

Un autre témoin, qui a déposé avoir oui dire au Marquis de Montmort, que le Sieur de Caille le pere n'avoit pas été présent à la mort de son fils, a été défavoué par ce Marquis.

M. de la Bliniere triomphe en répondant à l'objection qu'on fait, en disant que les procédures faites en Suisse sur la mort du fils du Sieur de Caille, ne sont pas dans les formes établies par les Ordonnances.

Il remarque d'abord, qu'il seroit fort extraordinaire que lorsqu'il se fait dans les Pays étrangers des procédures pour être envoyées, on fût obligé de suivre des Ordonnances du Roi qui n'y sont pas en usage. Cela n'a jamais été pratiqué; ce seroit réduire les François à l'impossibilité de se servir de ces procédures. Il suffit tout au plus qu'elles soient certifiées par l'Ambassadeur, l'Envoyé, ou le Résident. On n'a jamais vu que lorsqu'on envoie de France des Actes dans les Pays étrangers, les Officiers du Royaume aient suivi un autre usage que celui qui est prescrit par les Ordonnances; il y a parité de raison. M. de Puyfieux, Ambassadeur, dans son Certificat, dit positivement qu'aux termes des Traités & des Alliances faits entre le Roi & les Cantons, ces procédures doivent être reçues dans tous les Tribunaux du Royaume.

D'ailleurs la Dame Rolland, pour ôter aux Juges tout scrupule, tout soupçon, tant sur la vérité que sur l'authenticité des pièces qu'elle rapportoit, donna une Requête au Parlement de Provence, où elle demanda que cette Cour donnât une commission *in partibus*, pour faire en Suisse les preuves de la mort du fils du Sr. de Caille, pour montrer que ce fils avoit toujours demeuré à Lausanne ou à Vevai, jusqu'à son décès.

Si le Soldat n'eût pas été un imposteur, il auroit demandé aux Juges qu'on le conduisît en Suisse, comme il avoit été conduit à Manosque, à Rougon, à Caille & à Joucas;

il auroit été en état de convaincre son pere, sa mere, sa sœur & ses tantes; il auroit forcé les amis, les voisins, les domestiques, deux Villes entieres à le reconnoître. Cependant il s'oppose à la commission rogatoire; il fuit la lumiere, il craint les éclaircissements, il redoute la présence de celui qu'il appelle son pere, & de la famille où il veut entrer. Est-il difficile de juger que le Soldat est un imposteur? Le Parlement d'Aix joint la Requête au Procès. Ou il croyoit que les procédures & les certificats étoient en bonne forme; alors il devoit décider sur ces pieces, qui établissent, à n'en pouvoir douter, la vérité de la mort du fils du Sieur de Caille: ou il croyoit que ces procédures n'étoient pas régulières; dans cette opinion ne devoit-il pas en réparer les défauts par une commission rogatoire? Il s'agissoit d'un point décisif: Si le fils du Sieur de Caille est mort, le Soldat est un imposteur. C'est ainsi que M. de la Bliniere, pour faire voir l'infirmité évidente de l'Arrêt du Parlement de Provence, presse les Juges qui l'ont rendu.

Il ne s'en tient pas là; il rapporte encore un autre incident qui arriva dans le cours du Procès, & qu'il qualifie de déni de Justice.

Les Sieurs de Saint-Antonin, Gentilshommes de Provence, eurent un différend avec un autre Gentilhomme leur voisin, qu'on nomme le Chevalier de Cormis. Celui-ci disparut, sans qu'on fût ce qu'il étoit devenu: il s'éleva un bruit qu'il avoit été as-

faffiné. Le Substitut de M. le Procureur-Général à Aix fit informer. Un Berger déposa avoir oui dire à un autre Berger, qu'il avoit vu tirer un coup de fusil, duquel étoit tombé un homme, dont on avoit jetté le corps dans un abyme. Les Sieurs de Saint-Antonin sont décrétés d'ajournement personnel. Leur mésintelligence avec le Chevalier de Cormis y donna lieu : ils se présentent, & produisent une Lettre qu'ils disent avoir été écrite par le Chevalier de Cormis, depuis qu'il avoit disparu. On voyoit par cette Lettre, que le Chevalier de Cormis étoit dans les Troupes de l'Empereur, du côté de Bâle en Suisse. On s'inscrit en faux contre la Lettre : elle est vérifiée, & déclarée fausse. Les Srs. de Saint-Antonin sont décrétés de prise de corps ; ils se mettent en état, & donnent une Requête, par laquelle ils soutiennent que le Chevalier de Cormis est dans les Troupes de l'Empereur proche Bâle en Suisse ; & ils demandent qu'on commette à leurs dépens deux personnes de la connoissance du Sieur de Cormis, pour aller vérifier son existence. On fait droit sur leur Requête. On commet les Sieurs Carnet & Gassendis, tous deux d'une probité connue, pour aller sur les lieux s'instruire de ce fait important, qui intéressoit la vie & l'honneur des Sieurs de Saint-Antonin.

La Dame Rolland, instruite de cette commission, présenta une Requête au Parlement de Provence, où elle demanda qu'il plût à

la Cour de commettre pareillement les Sieurs Carnet & Gassendis, qui devoient passer par Lausanne & par Vevai, pour dresser leur procès-verbal, & faire telles informations qu'ils jugeroient à propos sur le séjour du fils du Sieur de Caille en Suisse, & sur sa mort à Vevai : le jugement du Procès, disoit-on, ne pouvoit être retardé; il n'a été jugé que quinze mois après.

L'impositeur s'oppose de nouveau à cette demande : nonobstant son opposition, M. le Procureur-Général donne ses conclusions conformes à la Requête de la Dame Rolland. M. le Rapporteur met la Requête dans sa poche, & ne la rapporte point. Les Sieurs Carnet & Gassendis reviennent de leur voyage, les Sieurs de Saint-Antonin sont justifiés & renvoyés absous. Le respect dû à un Juge, poursuit M. de la Blinière, ne permet pas de parler contre lui, sur le fondement d'une présomption; mais tout respect doit céder à l'amour de la vérité, lorsqu'elle éclate. C'est ici une matiere d'État. Il s'agit de recevoir dans une famille d'une noblese ancienne un vil enfant de la terre, un Soldat de Marine, le fils d'un Forçat de Galeres, un malheureux qui ne peut jouer le personnage d'impositeur qu'en faisant l'infâme récit d'une vie remplie d'ordures, qu'en s'avouant coupable d'un tissu de faussetés. La conduite affreuse que le scélérat dit qu'il a tenue, ne suffisoit-elle pas aux Juges pour être en garde contre lui, & pour ne rien refuser de ce qui tendoit à éclaircir la vérité?

Les

Les efforts qu'il faisoit pour empêcher les éclaircissements, ne devoient-ils pas les déterminer à les ordonner? Que ce soit ici aveuglement, prévention, erreur, déni de Justice, il est toujours vrai de dire que dans la forme ou dans le fond, l'Arrêt du Parlement de Provence renferme une iniquité évidente.

L'impositeur peut à présent distribuer les volumes d'éloges qu'il a composés pour les douze Juges qui ont été de l'avis de l'Arrêt : cela prouvera que l'ingratitude est le seul vice qu'il n'a point. Ils lui ont fait présent de la fortune & de la vie ; mais ils l'ont fait aux dépens de la justice & de la vérité, aux dépens de la réputation des Citoyens, des Magistrats, des Souverains d'une République, qui doit être au-dessus de tout soupçon ; ils l'ont fait aux dépens de l'intégrité d'un Résident, d'un Ambassadeur, dont le nom, le mérite & le caractère sont respectables. Ils ont déclaré parjure, faussaire, inhumain, un pere dont la probité n'a jamais reçu d'atteinte. Quels Juges voudroient être loués à tel prix?

Voilà où le feu de l'éloquence conduit un Avocat dans une Cause juste : mais reconnaissons ici la foiblesse des génies les plus éclairés, & des Juges qui ont les meilleures intentions : ils sont capables avec un cœur droit de faire de grandes injustices, la vérité leur peut échapper, & le mensonge bien coloré peut leur faire illusion.

Tout ce qu'on a rapporté pour prouver

la mort du fils du Sieur de Caille, prouve également son séjour continuel en Suisse; ce qui forme une impossibilité physique contre la prétention du Soldat, parce qu'un homme ne peut pas être en même temps & pendant six ans, en Suisse & en Provence, c'est-à-dire, depuis 1690, temps de la prétendue évasion, jusqu'en 1696. De cette impossibilité physique, il faut conclure nécessairement que le Soldat est un imposteur.

TROISIEME PARTIE,

Concernant l'abjuration faite par l'Imposteur le 10 Avril 1699, & l'interrogatoire qu'il a subi le 19 Juin de la même année, par-devant le Lieutenant-Criminel de Toulon.

Il est très-important d'examiner les premières démarches d'un homme qui veut s'attribuer un nom & une qualité dont il ne jouit point.

Considérons l'Acte d'abjuration du Soldat, où il se suppose pour la première fois fils du Sieur de Caille. Il ment sur le nom de baptême, sur le nom-propre & sur l'âge du fils du Sieur de Caille; il ment sur le nom du pere & de la mere. En trois lignes cinq faussetés, cinq points d'ignorance inexcusable. On ne dit point que cela ait été suggéré; c'est un Acte volontaire fait à la face des Autels, Acte qui doit servir de prélude à l'Imposteur, à la faveur duquel il doit entrer dans une famille noble, & usurper les biens de cette famille. La première démar-

che qu'il fait dans une Religion, dont l'Auteur est la vérité même, est scellée de faussetés essentielles. Oh l'excellent modele d'un Néophyte ! Y a-t-il un pere de famille qui, ayant donné la moindre teinture d'éducation à ses enfants, les trouve en défaut, s'il les interroge sur leur nom ? S'en trouveroit-il quelqu'un assez stupide pour ignorer le nom de ses pere & mere ? A ce premier début ne reconnoît-on pas l'imposture ?

A l'égard de l'interrogatoire, il fait cent mensonges essentiels sur des questions auxquelles un enfant de dix ans répondroit juste, s'il étoit véritablement le fils de la maison. Cet homme ignore le nom, la figure & la couleur du pere, de la grand'mere, de la sœur & des tantes qu'il se donne, avec qui il dit avoir vécu jusqu'à la fin de 1690 ; il ignore en quels lieux il habitoient ; il ne fait point s'ils ont été malades, en quel temps quelques-uns d'entre eux sont morts, s'il y avoit des locataires dans la maison où il demouroit à Lausanne, s'il a été à Paris ; il ignore le nom du Chirurgien qui a dû le traiter pendant une maladie de huit mois, & les noms de son parrain & de sa marraine. Il ment sur l'âge du fils du Sieur de Caille, sur le temps que sa mere est morte, & qu'il est sorti de Manosque. Il se donne dans l'interrogatoire vingt-cinq à vingt-six ans, pour se rapprocher de l'âge du fils du Sieur de Caille, parce qu'il ne s'en étoit donné que vingt-trois, deux mois auparavant, dans son abjuration. Il ment sur la

fonction des domestiques , sur les meubles dont les appartemens de la maison de Manosque étoient garnis , sur la chambre où le fils du Sieur de Caille couchoit ; pendant qu'il fait le détail juste des dehors de cette maison. Il dit qu'il n'a point eu de Précepteurs , & qu'il n'a jamais appris à lire , ni à écrire. Il se trouve dans les histoires artificieuses qu'il débite des impossibilités physiques , des vuides de trois années entieres qui ne peuvent être remplis. Enfin cet homme a une mémoire excellente , une facilité admirable à raconter cinquante faits qui se sont passés dans la Provence avant l'année 1685 ; & il ne peut pas répondre un seul mot sur ce qu'il a fait en Suisse depuis ce temps-là. Il ment sur tous ces articles , où il dit qu'il n'en fait rien ; quoique la mémoire doive être naturellement plus présente sur des faits nouveaux , que sur des faits éloignés ; quoiqu'on doive se ressouvenir plutôt de ce qu'on a fait dans l'adolescence , que pendant qu'on étoit enfant. Quelle en est la raison ? C'est qu'il n'a jamais été en Suisse , & qu'il n'a jamais vu le Sieur de Caille , ni sa famille.

Et on pourra douter après cela si ce Soldat est un imposteur , lorsqu'il ne peut montrer que la qualité du fils du Sieur de Caille lui appartienne , & qu'il ne peut pas se faire reconnoître dans cette qualité ? N'est-il pas contre la nature , l'État , la Religion , de lui donner l'état qu'il veut usurper ?

Le faux Baudouin , qui dans l'état qu'il

se donnoit, prenoit la qualité d'Empereur d'Orient, & de Comte de Flandres, soutint ce nom avec audace & fierté. Il supposa qu'il avoit été fait prisonnier de guerre devant Andrinople, qu'il y avoit demeuré vingt ans. Il ajoutoit qu'il s'étoit sauvé; que venant en Flandres sa patrie, il avoit été repris par d'autres Barbares; qu'il fut vendu & conduit en Asie, où il mena la charrue pendant deux ans; que des Marchands Allemands l'avoient racheté à vil prix. Il faisoit une histoire suivie, à commencer du temps que le véritable Baudouin étoit sorti du Pays; il avoit beaucoup de ses traits. La plus grande partie de la Noblesse de Flandres, & le Peuple, reconnurent cet imposteur pour leur Souverain, ils se soumirent à son empire. Il savoit les noms des plus qualifiés, la noblesse de leurs extractions, les actions glorieuses de leurs Ancêtres, les armes, blasons, devises de leurs familles, & leurs généalogies. Il connoissoit le Pays en perfection; il répondoit à tout, tantôt avec douceur & modération, lorsqu'il étoit préparé, tantôt avec hauteur & fierté, lorsqu'on lui faisoit des questions difficiles. *Ingrate Patrie, ingrats Sujets & Compatriotes*, s'écrioit-il, *de m'outrager ainsi par des questions choquantes, après avoir essuyé tant de fatigues & de misères!* Tout le monde juroit qu'il étoit le Prince légitime. La Comtesse Jeanne, fille du véritable Baudouin, fut dépossédée du Comté de Flandres. Elle eut recours à Louis VIII, Roi de France, ne-

veu de l'Empereur Baudouin. Le Roi, à la priere de la Comtesse, envoya un sauf-conduit au faux Baudouin, & lui donna rendez-vous à Compiègne. L'imposteur s'y trouva à point nommé, étant suivi de la principale Noblesse de Flandres. Il salua fièrement le Roi, qui lui demanda trois choses. Premièrement, en quel lieu il avoit rendu hommage de son Comté de Flandres au Roi Philippe-Auguste son pere? Secondement, par qui, & en quel lieu il avoit été fait Chevalier? Troisièmement, quelle femme il avoit épousée en France, en quel lieu, en quel jour, & par la médiation de qui? L'imposteur répondit avec audace; mais ses réponses n'étant pas justes, l'imposture fut découverte. Louis VIII lui commanda de sortir dans trois jours de son Royaume, & ne le fit point punir, à cause du sauf-conduit qu'il lui avoit donné. Le faux Baudouin chassé, se retira à Valenciennes; & comme il se vit abandonné de la Noblesse, il se travestit en Marchand. Il fut pris, & livré à la Comtesse Jeanne: on le mit à la torture, il fut forcé par les tourments d'avouer qu'il étoit un imposteur. Il dit qu'il étoit Champenois, & qu'il s'appelloit Bertrand de Rane. Il fut pendu publiquement à Lille en Flandres. Son supplice ne désabusa pas le Peuple, qui crut que la fille avoit mieux aimé faire pendre son pere, que de lui remettre sa Souveraineté, quoiqu'il fût lui-même convenu de son imposture; tant la prévention étoit grande en sa faveur!

Après cela on nous dira que l'interrogatoire que le Soldat a subi, ne conclut rien contre lui, qu'il a réparé les fautes qu'il y a faites; & qu'il faut plutôt s'en rapporter à cent & dix Payfans, qui le reconnoissent pour le fils du Sieur de Caille, quoiqu'ils n'aient point vu ce fils depuis seize années? Cependant on voit un célèbre Imposteur confondu par un grand Roi, malgré la reconnaissance de deux mille Gentilshommes, & d'un Peuple entier, parce qu'il n'a pas répondu juste à trois faits qui s'étoient passés il y a plus de trente ans, & qui certainement étoient plus faciles à oublier que le nom & l'âge du fils du Sieur de Caille, le nom & la figure d'un pere que l'Imposteur suppose avoir quitté depuis neuf années.

Qui peut douter, malgré les raisonnemens du Soldat, que la conviction d'un imposteur se tire de ses réponses sur les faits qu'il ignore, sur les personnes qu'il ne connoît pas, & qu'il devoit connoître dans sa supposition? Qui ne sent pas que l'interrogatoire, qui dans tous les genres de crime est d'une nécessité absolue pour l'instruction, est encore plus important dans une accusation d'usurpation de nom & d'état?

On ne sauroit s'empêcher d'être surpris que M. le Rapporteur au Parlement de Provence, n'ait pas interrogé plusieurs fois le Soldat. Appréhendoit-il de le trouver coupable?

Dans l'affaire du Sieur de la Pivardiere, M. de la Brisse, Procureur-Général, voulut-

il se rendre à la reconnoissance de cent trente-huit témoins choisis entre plus de cinq cents, à la tête desquels étoit la famille du Sieur de la Pivardiere? Messieurs Bochard de Sarron & Portail ne l'interrogerent-ils pas sur plus de six cents faits différens, qui comprenoient les principales circonstances de sa vie & de sa famille, auxquels il répondit juste? Que seroit devenu le Sieur de la Pivardiere, si ses réponses sur des faits essentiels n'eussent pas été plus justes que celles de l'imposteur?

On prétend excuser le Soldat, parce que c'est un homme stupide & sans jugement, qui s'est abandonné à la conduite de ses gens d'affaires, qui lui ont persuadé que le Juge de Toulon n'étoit pas Juge compétent d'un Gentilhomme tel que lui, & qu'il falloit seulement faire quelques réponses pour la forme, & réserver ses raisons pour le Parlement.

On appelle cela une excuse forcée & mal imaginée. L'idée qu'on doit prendre de l'esprit de l'Imposteur, c'est celle d'un esprit sans culture, qui paroît d'abord grossier, mais qui recèle beaucoup de finesse & d'adresse. L'ignorance d'un homme dans les faits les plus simples, qui concernent une famille, n'exclut point sa qualité d'homme d'esprit. Il n'y a point de Payfan qui ne connoisse mieux ses parents, son origine, que le Docteur le plus habile qui n'est pas de cette famille. C'est donc l'argument le plus faux de dire, que le Soldat est un hé-

bété, parce qu'il ignore des faits qui regardent le Sieur de Caille, son fils, & tous ses parents : il en faut simplement conclure qu'il est un frippon & un imposteur, puisqu'il ne fait ni le nom, ni l'âge de celui qu'il veut représenter, ni la figure de celui qu'il demande pour pere, ni l'état de la famille dans laquelle il veut entrer.

Dès qu'il a de l'esprit, il n'a pu prendre l'idée qu'on dit lui avoir suggérée, lorsqu'il étoit prêt d'être interrogé. D'ailleurs, cette suggestion est alléguée sans preuve; c'est une raison où l'on reconnoît l'effort qu'on a fait pour la trouver.

Vainement oppose-t-on deux maximes en faveur du Soldat. La première, qu'on n'écoute pas un homme qui veut périr, & qu'on n'a point d'égard à sa confession. La seconde, qu'on ne peut donner atteinte à son état par des déclarations. Ces maximes sont ici fort mal appliquées. On n'écoute point un homme qui, le désespoir dans le cœur; s'accuse d'un crime, lorsque sa seule confession est toute la preuve qu'il en rapporte : mais il décideroit lui-même de sa condamnation par sa confession, si elle étoit accompagnée de plusieurs présomptions violentes; ou d'autres preuves qui n'auroient pas le dernier degré d'évidence; autrement il seroit inutile d'interroger un Accusé.

A l'égard de la seconde maxime, elle n'a son application que lorsque la vérité éclate d'ailleurs par des preuves invincibles. D'ailleurs on suppose ici que l'état de l'usurpa-

teur, c'est d'être le fils du Sieur de Caille : c'est une pétition de principe, parce que c'est la question du Procès, qu'il ne faut pas supposer toute décidée, quand on la veut établir, ni emprunter de cette décision toute la force de l'argument qu'on emploie. Au contraire, dans le doute, & avant la décision, il faut dire que les déclarations d'un imposteur, contraires à l'état qu'il s'attribue, sont de grands préjugés contre lui.

QUATRIEME PARTIE,

Où l'on démontre que les aventures de l'imposteur sont fabuleuses.

Le Soldat n'a pu rien dire dans son interrogatoire de ce qu'il doit avoir fait en Suisse pendant cinq années qu'il doit y avoir demeuré, s'il est fils du Sieur de Caille. Son Avocat est aussi discret que lui sur ce séjour : il remplit tout d'un coup ces cinq années, en disant que *le pere y tenoit son fils enfermé dans une prison*. La discrétion est louable, il vaut mieux se taire que de mentir. Comment citer des personnes qui ne nous sont pas connues ? Il faut bien nécessairement demeurer court ; après tout, le Soldat n'est pas forcier.

Pour rendre raison de ce mauvais traitement, on dit que son pere le haïssoit, parce qu'il étoit mal fait de corps & d'esprit, & qu'il avoit des inclinations basses. On a encore allégué que sa naissance ne fit pas beau-

coup de plaisir à son pere, qui l'appelloit souvent fils de Capucin. Tel étoit, dit-on, le langage de sa jalousie. On attribue encore au fils du Sieur de Caille un desir ardent, dès sa plus tendre enfance, de se faire Catholique. Voilà les motifs des mauvais traitements. Une femme née Huguenote, morte dans le Calvinisme, séduite par les agréments d'un Capucin ! Oh que cela est joliment imaginé ! Voilà un imposteur qui veut entrer dans la famille du Sieur de Caille par une belle voie, c'est en déshonorant son pere & sa mere ; sont-ce là les démarches d'un fils ?

Il y a des preuves certaines dans les Enquêtes, que jamais mariage ne fut plus uni. Le mari donne à sa femme toute sa confiance, il lui passe une procuration générale pour agir & disposer, comme il auroit fait lui-même ; elle le nomme en mourant son légataire de l'usufruit de ses biens. Ce pere n'a rien oublié pour l'éducation de son fils. On a vu toutes les dépenses qu'il a faites pour cela. Est-ce à ces traits qu'on reconnoît l'averfion de ce pere ?

A l'égard du zele ardent qui le pressoit d'être Catholique, nous en allons juger. Plein de cette ferveur digne des premiers siècles de l'Église, & qui ne peut être arrêtée par aucune considération humaine, il se dépouille de ses premiers préjugés, il rompt les liens de la nature, il abandonne son pere, il se rend d'abord à Turin. Ce sont là les motifs qui l'ont, dit-il, déterminé à quitter la Suisse.

On s'attend à le voir aussi-tôt aux pieds d'un Prêtre renoncer à l'Hérésie, promettre de vivre & de mourir dans la Religion, hors de laquelle il n'y a point de salut. Point du tout : il est neuf ans entiers sans y songer, il n'y pense plus dès qu'il a la liberté de le faire. N'est-ce pas là un système bien suivi ?

Que fait-il pendant ces neuf années ? c'est lui qui va parler, peut-on refuser de le croire ? Il se fait quatre fois Soldat, d'abord dans les Troupes du Duc de Savoye, ensuite dans la Milice de Provence, de là sur les Galeres, enfin sur les Vaisseaux. Dans les temps intermédiaires, il est valet d'un Confiturier, Recors, Charlatan ; il débauche Honorade Venelle, femme de Pierre Mège ; malgré l'air masculin de cette femme peu propre à inspirer de l'amour, il vit avec elle dans un commerce scandaleux ; il rend la belle-mere & les belles-sœurs de cette femme, complices de l'adultere. Elles trouvent bon qu'il prenne le nom du mari ; il reçoit les rentes, il passe des Actes, il fait des faussetés. Encore une fois, c'est lui-même qui le dit. Ne trouve-t-on pas que ses actions répondent bien à son zele, que la Grace a opéré d'une maniere bien efficace, qu'il est bien pénétré des mysteres de notre Religion, qu'il a un amour bien ardent pour la vérité ? Tel est ce Confesseur de la Foi.

Mais afin de nous apprendre pourquoi il a été neuf ans sans faire abjuration, quoique le dessein d'abjurer fût le principal mo-

tif de son évasion, il nous dit qu'il appréhenda qu'on ne le punît d'une peine capitale, parce qu'il étoit sorti du Royaume pour la cause du Calvinisme. Ainsi il se cacha avec beaucoup de soin. Mais en abjurant, ne se déroboit-il pas à cette peine qu'il craignoit? Voilà donc la plus mauvaise de toutes les raisons. D'ailleurs il nous apprend que s'étant évadé, il fut pris par M. le Maréchal de Catinat, & qu'il se déclara à ce Général, qui lui donna un passeport pour revenir en France. Muni de ce passeport, n'étoit-il pas à l'abri du danger? Suivant l'histoire qu'il fait ensuite de la découverte d'un bassin, où il vit ses armoiries, étant à Nice, il fut reconnu par plus de cinq cents personnes, tous Provençaux. Comment donc, pendant huit ans, a-t-il pu craindre le dernier supplice, s'il se découvroit, puisque le secret étoit éventé, & qu'il ne lui en étoit arrivé aucune disgrâce?

M. de la Bliniere rapporte une Lettre du fils du Sieur de Caille, qui démontre qu'il étoit un zélé Huguenot; il étoit bien éloigné d'être un Néophyte Catholique.

Qui n'admira l'entrevue galante du Soldat & d'Honorade Venelle, qui convinrent par une admirable sympathie, dans un moment, de leurs faits? Elle goûta d'abord la proposition qu'il lui fit de remplacer auprès d'elle le mari absent. La mere & les sœurs y donnent les mains: voilà une famille bien unie! Un homme, qui en leur persuadant un pareil expédient, a l'adresse, dans la

triste situation où il est , de trouver un nid où il se réfugie , est-il stupide ? Mais ne doit-on pas soupçonner que cette histoire est fauleuse , puisqu'aucun témoin n'en parle , & qu'il est évident qu'elle a été imaginée pour servir de fondement au Roman ?

D'ailleurs il supprime la date précise de son évasion de Suisse. Il ne dit point où & quand il fut pris par les Troupes du Duc de Savoye , où & comment il fut fait prisonnier par un Parti de l'Armée de France , en quel lieu , en quel temps il reçut un passeport pour revenir dans le Royaume ; en quel temps il arriva à Nice , il s'engagea dans la Milice de Provence ; en quel temps il eut cette apparition imaginaire d'un bafsin d'argent marqué aux armes du Sieur de Caille ; & enfin en quel temps il arriva à Marseille. Il évite même de fixer en quelle année il prit le nom , le domicile & la femme de Pierre Mège , parce qu'il n'auroit pu éviter de tomber dans des contradictions , & des impossibilités physiques. Delà il est naturel de conclure que la première partie de son histoire , qui est le fondement de tout le reste , ne porte que sur des artifices & des suppositions. Personne n'ignore qu'une histoire est aveugle sans la Chronologie , & qu'on est en droit de la traiter de fable.

M. de la Bliniere établit par des pièces les anachronismes du reste de l'histoire de l'imposteur. Il prouve ensuite que le Soldat est Pierre Mège , fils de François Mège , Cabaretier à Joucas , forçat de galeres pour

crime de fausse monnoie, & de Marie Gardiole. Il fait voir que toutes les actions que l'imposteur a faites, dont on rapporte la preuve, sont les actions du véritable Pierre Mège.

Il y a cinq faits principaux. Le premier, que Pierre Mège s'est enrôlé sept fois différentes, en 1676, 1683, 1687, 1691, 1694, 1695, 1697. Le deuxieme, qu'il y a eu un Arrêt contre lui, à cause des violences qu'il avoit faites au Sr. Fauquet, Prêtre de Rouffillon. Le troisieme, qu'il a fait trois abjurations différentes, en 1679, en 1681, & en 1699. Le quatrieme, qu'il a épousé Honorable Venelle en 1686, passé une procuration en 1687, une autre procuration en 1691, donné cinq quittances d'une rente depuis 1693 inclusivement, jusques & compris l'année 1697; enfin qu'il a passé une reconnoissance au profit de sa femme le 18 Décembre 1694. Le cinquieme fait est, qu'il a exercé plusieurs métiers vils & fardides.

De tous les cinq enrôlements, l'imposteur n'avoue que ceux de 1695 & 1697. Il convient d'avoir exercé tous les métiers, excepté celui de Cardeur de filofelle. Il désavoue les deux premieres abjurations. A l'égard des Actes, il ne veut mettre sur son compte que la procuration de 1691, la reconnoissance de 1694, & les quittances privées. Il rejette tous les autres Actes sur le véritable Pierre Mège; car il prétend être le faux. D'abord la présomption est contre l'imposteur. Tout ce qui a été fait sous le

même nom , & la même qualité , a été fait par la même personne. Le suffrage des témoins se joint à l'autorité des Actes. La première abjuration est du 23 Mars 1679 , elle a été faite entre les mains d'un Jésuite par Pierre Mège. L'imposteur nie que ce soit lui ; des témoins l'ont reconnu pour avoir fait cette abjuration. La seconde a été faite à Apt , le 26 Décembre 1681 , entre les mains du Grand-Vicaire. Des témoins ont encore reconnu le Soldat pour avoir fait cette abjuration. Il convient d'avoir fait la troisième.

A l'égard des deux enrôlements de 1676 , & 1683 , son nom , sa taille , sa figure , sa couleur , son métier , sa filiation , le lieu de sa naissance , sont rappelés dans l'Acte. La preuve testimoniale se joint encore à la littéraire.

Quant aux enrôlements de 1687 , 1691 & 1694 , il y est désigné parfaitement , ainsi qu'il l'a été dans les précédents. Puisqu'il rejette ces trois enrôlements sur Pierre Mège , il s'ensuit que Pierre Mège n'a pas disparu , comme il le dit , depuis 1690 ; & puisque par l'enrôlement de 1694 , on voit que Pierre Mège étoit à Marseille , il a donc dû s'y rencontrer avec le faux. Ces deux Amphitryons ont dû joûter ensemble & faire une scène extraordinaire ; cependant on ne nous a rien appris là-dessus.

Le sixième enrôlement sur les galères , que le Soldat avoue , est en 1695 ; il y est désigné comme dans les autres. Donc le véritable Mège & le faux ne sont qu'une même per-

personne, & le véritable se prétend faux par un jeu qu'il a imaginé pour se dire le fils du Sieur de Caille.

L'extrait du Contrôle général des Galeres prouve que l'enrôlement de 1694 ne peut s'attribuer qu'à Pierre Mège; & l'Imposteur le met sur le compte du faux Mège.

Ainsi, ce que le Soldat avoue lui appartient; ce qu'il désavoue appartient à Pierre Mège : les pieces & les témoins en font l'application à un seul, & il se convainc lui-même par ses propres aveux.

Il s'est depuis enrôlé, en 1697, sur les Vaisseaux, toujours sous le nom de Pierre Mège; & en 1699, il fit sa troisieme abjuration, & leva le masque, en se disant fils du Sieur de Caille.

Il s'étoit marié le 27 Mars 1686, le contrat est produit, les témoins du contrat l'ont reconnu pour être le même Pierre Mège qui a passé cet Acte; on rapporte l'Acte de célébration.

Pierre Coulet qui avoit reçu le contrat, & à qui il passa, en 1687, comme mari d'Honorade Venelle, une procuration pour vendre une maison, lui a soutenu la même chose.

Il convient qu'il a passé une procuration en 1691, pardevant Notaire, à Jeanne Venelle, pour recevoir les intérêts du prix de cette maison : ces deux procurations contiennent les mêmes qualités de Pierre Mège, mari d'Honorade Venelle; le Notaire qui a reçu la premiere procuration, a reçu la quittance.

Il a passé successivement cinq quittances de suite, en présence de deux témoins : il dit qu'il a passé ces Actes comme le faux Mège; le débiteur de la rente & les témoins de ces quittances lui ont soutenu qu'il étoit le véritable.

On produit encore une reconnoissance qu'il a faite à sa femme de 100 l. le 18 Décembre 1694, passée pardevant le même Notaire qui avoit reçu le contrat. Toutes ces preuves littérales sont authentiques, suivies, dépendantes les unes des autres. Le Soldat s'y reconnoît par-tout pour être Pierre Mège, mari d'Honorade Venelle : pas une de ces pieces n'est attaquée par l'inscription de faux. Les témoins nécessaires de ces pieces le reconnoissent.

Joignons à tous ces titres une cohabitation publique avec Honorade Venelle, cohabitation non contestée, cohabitation d'autant moins suspecte, que c'étoit dans la propre maison de Marie Gardiole, mere de Pierre Mège, c'est là qu'il a demeuré conjointement avec Honorade Venelle, portant le nom & faisant les fonctions de Pierre Mège son mari; les trois sœurs de Pierre Mège demeuroient aussi dans la même maison avec leur mere & leur frere, s'appellant réciproquement par ces différents noms : tous faits certains dont le Soldat convient, & dont les pieces font foi.

Honorade Venelle subira-t-elle la peine due aux imposteurs, lorsqu'avec des titres si certains, si solennels, elle vient demander

qu'on lui conserve son état? Quelle seroit la femme qui ne tremblât, si celle-ci succomboit dans sa prétention? Et combien y en a-t-il, qui, quoique femmes légitimes, ne pourroient pas rapporter autant de témoignages en leur faveur? Plusieurs témoins déposent que Pierre Mège étoit Cardeur; quelques-uns déposent que depuis cinq, six, sept à huit ans, ils l'ont fait carder de la filoselle; or c'est dans ce temps-là qu'il s'est dit le Sieur de Caille : qui lui avoit appris ce métier, s'il étoit le fils de ce Gentilhomme?

Dans les deux enrôlements il s'est donné cette qualité; & dans les quittances sous seing-privé, treize de ses plus proches parents l'ont reconnu pour Pierre Mège.

Nul appel d'abus plus juste, que celui qu'Honorade Venelle a interjetté de la célébration du second mariage. La Religion y est blessée, on a abusé d'un grand Sacrement pour couvrir une débauche, le Droit public y est intéressé. On ne se joue pas impunément des noms, des titres, des qualités qui établissent l'état d'une personne. L'infidélité qu'Honorade Venelle éprouve de la part de son mari, est le plus cruel outrage qu'on puisse faire à une femme. Cette injure est telle, qu'en jugeant l'appel comme d'abus, la Cour ne peut se dispenser d'ordonner la séparation de corps & de biens. Pierre Mège ne doit pas conserver l'autorité que les Loix lui avoient donnée sur celle qu'il a méprisée, jusqu'au point de la dé-

favouer , & de soutenir qu'elle a été sa concubine.

On jugera si tant de preuves authentiques peuvent être effacées , parce qu'il a plu à l'Imposieur de dire qu'il a voulu jouer le rôle de Pierre Mège. En croira-t-on une simple allégation remplie d'impudence & déstituée de toute sorte de preuves , au préjudice des Actes certains & authentiques qui sont rapportés , au préjudice des témoins qui sont l'application de tous les Actes à l'Imposieur , & contre une possession d'état suivie & justifiée ? C'est insulter à la Justice , que de proposer une pareille objection.

Il n'est pas plus heureux , lorsque pour combattre les premiers enrôlements & montrer qu'il ne les a point passés , il fait voir qu'il auroit menti sur son âge , si c'étoit lui. Ces mensonges ne concluent rien , sinon qu'il est un menteur.

Voici la grande objection du Soldat. Il choisit les endroits de quelques dépositions où des témoins disent que Mège est de taille médiocre , gros & petit , les cheveux crépus , les moustaches noires à la royale , de grosses jambes , boiteux , les jambes traînantes & contrefaites , dont l'une tire , & de laquelle il fait comme un demi-cercle quand il veut marcher ; la démarche extraordinaire , la démarche gênée , il marchoit courbé ; les yeux chassieux , bordés , dont les deux ou l'une des paupieres tirent en bas ; la voix claire , grêle , petite , cassée , enrouée , féminine ; le teint jaunâtre , les cheveux noirs & plats.

Delà il conclut : Je ne puis pas être ce même Pierre Mège, il n'y a qu'à me voir, je suis un homme tout différent.

On a cousu des lambeaux, on a ramassé des traits particuliers, des dépositions de l'une & de l'autre Enquête, qui pourroient, si on les prenoit à la lettre, servir à faire le portrait de trois ou quatre personnes différentes. On s'est joué sur des équivoques : Pierre Mège avoit trois freres ; savoir, Jean, François, Alexandre. Quelques témoins se sont mépris, ils ont donné à Pierre ce qui appartenoit à Jean, qui étoit en effet gros, petit, qui avoit les jambes grosses, les cheveux crépés, & une grosse moustache à la royale. Il faut donc d'abord écarter ces différences, qui sont les essentielles, parce qu'un homme gros, petit & barbu, ne peut pas être le même qu'un homme grand, délié, & sans barbe, tel que paroît Pierre Mège dans les signalements & enrôlements qui ont été produits, & tel qu'on voit aujourd'hui le Soldat qui est la même personne.

Il faut encore écarter le défaut d'être boiteux ; c'est une fausseté qu'on a avancée pour surprendre les Juges & le Public. Le témoin sur lequel on se fonde, ne parle pas de Pierre, mais de son neveu, qui est en effet boiteux. Il est honteux & indigne d'imposer ainsi à la Justice.

Les autres traits particuliers appartiennent à Pierre Mège. Qu'a fait le Soldat ? Il a coupé les dépositions, il a pris un trait

ici, un trait là, il a omis les reconnoissances précises que les témoins ont faites, en le déclarant Pierre Mège.

Voici le portrait en gros que les témoins, qui sont ceux de Madame Rolland, ont fait. Pierre Mège est de grande taille, au-dessous de la plus haute, & au-dessus de la médiocre, le corps délié; les cheveux noirs, plats, & abattus; les yeux chassieux, bordés; la face pâle, d'un teint jaunâtre, sans barbe. Le Prieur de Joucas dit que Pierre Mège a la face d'un homme qui n'en a que l'apparence.

C'est sur ce portrait d'un homme qu'ils ont vu successivement depuis 15, 20, 25 ans, & sur plusieurs autres faits, qu'ils ont attesté que le Soldat est Pierre Mège. Qui-conque l'a vu & le verra, attestera la même chose. Il y a même ici une preuve d'identité peu commune, & qui, jointe à l'uniformité de la taille, ne permet pas d'en douter; c'est le défaut de la barbe.

Quant à la différence qu'on voudroit trouver dans les yeux, c'est encore une preuve d'identité. Il est convenu de l'incommodité de sa vue, il est chassieux. Il est certain que lorsque les yeux pleurent, les paupieres se relâchent. Le teint pâle & jaunâtre, c'est encore son teint naturel; les cheveux noirs, il les a, on n'a qu'à lui faire lever sa peruque; les cheveux plats & abattus, c'est ainsi qu'il les avoit avant que d'en avoir d'artificiels. A l'égard des jambes traînantes, dont il fait paroître quelquefois une en

demi-cercle, le témoin unique qui dépose ce fait, rapporte plusieurs autres raisons de la reconnoissance qu'il fait de ce Soldat pour Pierre Mège. Il ne seroit pas étrange qu'un bateleur, tel que Pierre Mège, qui fait toutes sortes de gestes & de contorsions, eût affecté cette posture.

A l'égard des témoins, qui disent qu'il marchoit un peu courbé, comme un homme qui portoit un fardeau, les deux témoins qui le déposent n'en parlent qu'à l'occasion de l'insulte faite au Prieur de Rouffillon, & ils le reconnoissent pour être Pierre Mège, qui a fait cette insulte. Il en convient lui-même. Par conséquent cette posture ne sauroit le différencier, puisqu'ils avouent que c'est de lui qu'ils ont parlé.

Enfin, pour ce qui regarde la voix cassée, claire, grêle, & féminine, c'est précisément la même chose dans le sens de tous les témoins. Mille gens appelleront son ton de voix de ces différents noms, qui reviennent tous à marquer une voix particulière, claire & féminine, telle que celle du Soldat. Et c'est encore une très-grande preuve d'identité; car quoique le ton de voix soit très-sujet au changement, il y a cependant ici un caractère de voix si particulier, qu'il est très-propre à désigner une personne.

Les émissaires de l'Imposteur ont triomphé pendant quelques jours à l'occasion de l'Arrêt, qui a ordonné qu'il seroit visité depuis les pieds jusqu'à la tête. Ils ont publié que c'étoit là le point de la décision, que

la Dame Rolland alloit perdre son procès ; & c'est ce rapport qui confond l'Impositeur : car on voit qu'il n'a point , comme ses fausses nourrices l'ont dit , de cicatrice au front , que ses oreilles n'ont jamais été collées à la tête , qu'on ne les lui a point détachées , qu'il n'a jamais eu les écrouelles aux jambes , ni dans aucune partie de son corps. Sa taille est la même que celle qui est marquée dans les enrôlements & les signalements de Pierre Mège. On lui a trouvé une cicatrice derrière l'oreille , à cause des cantarides que Pierre Mège s'y étoit appliquées pour détourner la fluxion des yeux ; & c'est la même dont parlent plusieurs témoins , qui le reconnoissent pour Pierre Mège ; & voilà pourquoi il avoit les paupieres tombantes. Mais le Médecin & les Chirurgiens ont dit qu'il avoit des défauts beaucoup plus affreux , qui le caractérisent encore mieux. Ses deux mammelles ne sont élevées que de trois doigts au-dessus des hanches. Voilà une marque bien extraordinaire ! on ne l'a jamais reconnue dans le fils du Sr. de Caille ; les prétendues nourrices n'en ont jamais parlé , & l'Impositeur ne s'en vantoit pas. Mais voici un défaut bien plus énorme : il n'a qu'une moitié très-imparfaite de ce qui fait la différence d'un sexe à l'autre ; il n'est homme qu'à demi : sa disgrâce n'auroit pas échappé à des nourrices , elle est annoncée par son défaut de barbe , & sa voix féminine. On n'a jamais dit que le fils du Sieur de Caille fût ainsi maléficié. Il est donc

certain que l'Imposteur dans la principale, ou plutôt dans l'unique chose qu'il allègue en sa faveur, qui est sa ressemblance qu'il suppose avec le fils du Sieur de Caille, sur le fondement des marques corporelles, est encore convaincu d'imposture.

Mais ce qui démontre l'identité, c'est la preuve littérale des signalements de Pierre Mège dans les enrôlements; c'est là ce qui le confond sans ressource. Dans les enrôlements qu'il avoue, & dans ceux qu'il rejette sur Pierre Mège, il est dépeint, signalé, caractérisé de la même manière; & s'il alloit s'enrôler aujourd'hui, on le peindroit & on le signaleroit encore de même. Qu'on prenne en main tous ces signalements, anciens & nouveaux, qu'on les lise & qu'on le regarde, on verra au naturel Pierre Mège dans la personne qui voudroit dérober au Public la connoissance de lui-même, mais qui n'a pu changer sa figure. La malignité de son esprit, son audace, sa cupidité, lui suggèrent de trahir son nom, sa femme, & son origine. Mais son air, sa taille, sa voix, & son visage le révelent & le trahissent à leur tour; ce qu'il entreprend par la duplicité de son cœur, se détruit par l'inspection de son corps; il voudroit se renoncer, mais il ne sauroit ni effacer la nature, ni son origine.

Il a prétendu qu'il n'étoit pas Pierre Mège, parce que les témoins déposent que Pierre Mège avoit le mal caduc. Or ce mal est incurable. Depuis huit ans que le Soldat est en prison, il n'a eu aucun accident de ce mal.

Tous les témoins qui ont déposé que Pierre Mège avoit le mal caduc, ont reconnu que le Soldat étoit Pierre Mège. Il est prouvé invinciblement au Procès, que Pierre Mège faisoit semblant de tomber du mal caduc, pour éviter de s'embarquer, lorsqu'il y avoit quelque apparence de combat, ou pour exciter la pitié de ceux dont il vouloit excroquer les aumônes.

Pierre Mège, Cardeur, a dû avoir des calus aux mains ; le Soldat n'en a point, il les a très-unies.

Est-il impossible qu'un Cardeur ne contracte point de calus ? Où est-il impossible qu'un Charlatan qui en a, ne s'en puisse pas guérir ? D'ailleurs on prouve par pieces & par témoins qu'il étoit Cardeur.

Il est donc bien démontré que le Soldat est Pierre Mège.

On ne nous dit point si Mège a été transformé dans la personne de Caille, ou si Caille a été transformé dans la personne de Mège. Quelque parti qu'on prenne dans cette alternative de métempsycose, il s'élèvera toujours des absurdités & des contradictions que la raison ne pourra surmonter.

Parlons plus sérieusement : peut-on douter qu'on n'ait mis en 1699 le nom de Caille sur la tête de Pierre Mège ? C'est ici le mot qui développe l'énigme de cette grande affaire. Il ne faut point être un Œdipe pour en donner la solution : par-là on trouve le dénouement, les convenances, les proportions, les rapports. Si on le rejette, ce n'est

plus que ténèbres, difficultés, abymes, dont on ne sauroit sortir.

En admettant cette vérité, on n'est point obligé de supposer la résurrection d'un mort, ou de traiter une Nation de parjure, un pere de parricide. On n'est point forcé de feindre la disparition de Pierre Mège, lorsqu'il vit publiquement avec sa femme au milieu de sa famille, faisant la fonction de Soldat, exerçant ses métiers ordinaires, passant des Actes, recevant les revenus d'Honorade Vennelle. On s'épargne la peine de concevoir comment il est possible qu'un homme, plein de zele & de religion, qui dit avoir quitté son Pays pour se convertir, ait été neuf ans sans y songer, & qu'il ait croupi dans la débauche la plus honteuse; que le fils d'un Gentilhomme riche ait été si long-temps inconnu dans le Royaume, sans qu'il puisse rendre compte de ce qu'il a fait; qu'il ait usurpé pendant quatre ans le nom, le lit & la femme du fils d'un forçat de galeres; qu'il ait suivi ses emplois, ses métiers, ses aventures; se soit réduit à ce qu'il y a de plus vil & de plus abject parmi les hommes, pendant qu'il pouvoit jouir d'un bien considérable. On n'a plus besoin de chercher à concilier dans une même personne l'ignorance avec l'habileté, la grossièreté avec la politesse, la piété avec l'adultere, la sincérité avec l'imposture. Enfin, on ne regarde plus un faussaire, un voleur, un scélérat, comme un martyr de la vérité.

Mais, dit-on, il est difficile de présumer

qu'un homme ait eu l'audace de s'attribuer l'état du fils du Sieur de Caille pendant la vie de son pere, pendant qu'une infinité de témoins qui ont connu l'un & l'autre, pouvoient le confondre, s'il est imposteur. C'est-à-dire, que le Soldat, qui a employé cette présomption, fait un titre de son effronterie & de son impudence. Ainsi le faux Adaoust, qui fut pendu par Arrêt du Parlement de Provence, devoit réussir, parce qu'il eut la témérité, le pere vivant, de soutenir au pere même qu'il étoit son fils. Enfin, ce qui vient d'arriver au Parlement de Bordeaux est un exemple tout-à-fait heureux pour le Soldat. Les deux impostures sont nées dans le même temps. Une fille publique, nommée Marie Poupert, entreprend, dans l'année 1700, de se dire fille du Marquis d'Allemand, elle le soutint pendant trois années entieres contre le pere & la mere. Le Marquis d'Allemand & la Dame son épouse, très-estimés dans leur Province, ont eu la douleur de voir le Peuple soulevé contre eux, il leur en a coûté plus de 100000 livres; & enfin après un Arrêt, qui déclara qu'elle étoit une supposée, & que son Procès lui seroit fait pour crime d'imposture, ses émissaires la firent disparaître. Qu'on juge après cela du mérite d'une présomption tirée de l'impudence & de l'effronterie d'un imposteur.

Qu'on nous dise comment il est possible qu'en l'année 6528, une aventuriere, une fille qui paroissoit avoir de l'esprit, ait osé

entreprendre de se faire passer pour Henriette de Bourbon, sœur de Louis XIII, épouse de Charles I, Roi de la Grande-Bretagne. Cette fille se rend à Limoges, elle se dit sœur du Roi, elle se met dans une Maison Religieuse. On court pour la voir, elle parle en Princesse, on la sert en Reine, le Peuple est séduit. Louis XIII étoit pour lors au siège de la Rochelle; il en est informé, il envoie une Commission extraordinaire au Lieutenant-Général de Limoges pour faire le procès à cette fille. Elle est interrogée, elle fait l'histoire de la Cour d'Angleterre, elle en nomme les principaux Seigneurs, & les Dames qui la servoient. Elle dit qu'elle s'est sauvée, parce qu'elle étoit persécutée à cause de la Religion; elle fait le récit de son voyage, des personnes qui étoient dans ses intérêts; elle rapporte le temps, les lieux, les circonstances; tout est suivi dans ses réponses. Elle soutient qu'elle est sœur du Roi, elle signe dans son interrogatoire, *Henriette de Bourbon*. Enfin, on la condamne à *faire amende honorable*, à être fouettée par la main du Bourreau, & à être remise en prison jusqu'à ce qu'autrement en ait été ordonné. Une fille avoir l'audace de se présenter dans le Royaume comme Henriette de Bourbon, sœur du Roi, pendant qu'Henriette de Bourbon se porte bien en Angleterre; cela passe toute créance. Cependant le Peuple se laissa surprendre. Il ne faut donc pas présumer que le Soldat n'est pas un imposteur, parce

qu'il a formé une entreprise téméraire. Ceux qui l'ont reconnu pour le fils du Sieur de Caille, font de la trempe de ceux qui ont reconnu la fille de Limoges pour Henriette de Bourbon.

CINQUIEME PARTIE,

Contenant la discussion des Témoins.

Dès qu'on ne sauroit jamais suppléer les qualités personnelles qui manquent à l'Impositeur, qu'on ne peut pas rendre vivant un homme dont la mort est certaine, qu'on ne peut réparer les faussetés & les points d'ignorance dont son interrogatoire est rempli, ni faire cesser des impossibilités physiques qui détruisent l'imposture; peut-on se déterminer par des dépositions qui la favorisent, & s'arrêter à la plus foible & la plus dangereuse des preuves, & la dernière dans l'ordre de la Justice, sur-tout dans les Causes où il s'agit de l'état des personnes?

Quelle fatalité pour les impositeurs de n'avoir pas eu des Juges tels que ceux du Parlement de Provence, pour décider de leur état! Combien de Princes, de Rois & d'Empereurs auroient été dépossédés de leur Trône; combien de gens de néant, d'aventuriers, de scélérats auroient occupé la place de leurs Souverains? Suivant les maximes de ces Magistrats, auroit-on pu résister, non pas aux témoignages de cent dix Payfans, comme dans l'affaire dont il s'agit,

mais à des Villes , à des Provinces , à des Royaumes entiers , dont les Peuples témoignent plus par leurs actions que par leurs discours , qu'ils étoient convaincus que l'Impositeur qui paroissoit , étoit le légitime héritier de la Couronne ? Ils prenoient les armes pour le soutenir , ils formoient des attentats contre leur Souverain , qu'ils regardoient comme un tyran & un usurpateur , depuis que le fourbe s'étoit présenté. La Perse , la Macédoine , la Judée , les Romains , les Empires d'Orient & d'Occident , la France , l'Angleterre , le Portugal , le Brandebourg , presque tous les États de la terre ont vu paroître de ces scélérats , qui , poussés par une ambition démesurée , à la faveur d'une ressemblance trompeuse , à l'aide d'une mémoire excellente , entraînoient les Peuples , dont la crédulité reçoit avidement toutes les fausses opinions , & dont l'inquiétude est toujours prête à admettre toute sorte de nouveautés. Tacite rapporte que le faux Drusus ayant paru dans la Grece , il eut une infinité de Grecs pour partisans ; sans connoître sa personne , sans examen , attirés seulement par le bruit de son nom , & par un certain penchant à se livrer à tout ce qui leur paroissoit surprenant & nouveau , ils entroient dans ses intérêts , ils faisoient des fictions en sa faveur , & croyoient ce qu'ils avoient inventé , leur esprit crédule devenoit la dupe de leur imagination (a). Il ne

(a) *Alliciebantur ignari fama nominis & prompti ad nova , mira fingebantque simul credebantque.*

parut jamais d'imposteur qui ne fût soutenu de personnes prévenues pour lui , & attachées à ses intérêts. Il est inutile ici d'en faire le détail. On n'a qu'à lire l'Histoire des Imposteurs insignes , & celle des faux Messies , on verra jusqu'où les Peuples ont porté leur fureur. Les fictions des particuliers devenoient l'objet de la créance publique. Ils exposoient librement leurs biens & leurs vies , persuadés qu'ils faisoient un sacrifice à la vérité , dans le temps qu'ils ne sacrifioient qu'à l'imposture. Les nuages se dissipoient enfin , & le fourbe abandonné de ses partisans , livré à la Justice , éprouvoit l'indignation de ceux dont il avoit causé l'éblouissement. Honteux d'avoir été séduit , chacun redoubloit ses insultes à proportion du zele qu'il avoit témoigné pour lui. Effet ordinaire , comme on l'a déjà observé , des mouvements du Peuple. Tout y est extrême , il se livre sans considération , & l'excès de l'amour devient ensuite la mesure de la haine & de la vengeance.

Les Législateurs , connoissant la facilité qu'ont les hommes à se déterminer par les idées qu'on leur présente , ont décidé que dans les questions d'état , on ne devoit jamais admettre la preuve par témoins , si elle n'étoit soutenue par des preuves littérales. C'est la disposition de la Loi seconde (a). La Loi 18 du même titre en donne la raison.

(a) *Soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt. L. 2. C. de Testibus.*

son. La facilité des témoins est cause qu'on débite plusieurs histoires fausses. (a)

Comment donc l'Imposteur pourroit-il faire admettre sa preuve, lui qui n'a ni titre ni possession d'état, & contre qui on rapporte des titres & une possession suivie, qui justifient qu'il a un autre état ?

Sa preuve est d'autant plus suspecte, qu'on a séduit les témoins, en leur disant que c'étoit ici une affaire de Religion & la cause de Dieu même, que les Huguenots faisoient une brigue terrible, que le Sieur de Caille défavouoit son fils pour avoir embrassé la Religion Catholique. Indépendamment de toutes ces observations, faisons l'analyse de l'Enquête de l'Imposteur.

Elle est composée de 394 témoins. Il y en a de Manosque, où le Sieur de Caille faisoit sa résidence avant sa sortie du Royaume ; de Caille & de Rougon, ce sont deux Paroisses dont le Sieur de Caille étoit Seigneur : il y en a de Marseille, de Toulon & d'Aix.

Il y en a cent dix qui assurent qu'il est fils du Sieur de Caille, ou qui croient qu'il l'est ; deux qui affirment qu'il est un imposteur, cinq qui attestent qu'il n'est pas Pierre Mège, qu'ils déclarent qu'ils n'ont point vu depuis seize à dix-huit ans ; quatre qui disent qu'ils ont connu un Mège & que le Soldat ne l'est pas.

Ceux qui attestent qu'il n'est pas Mège,

(a) *Testium facilitate multa veritati contraria perpetrantur. Probationes quæ de filiis dantur, non in sola affirmatione testium consistunt.*

ont confondu Jean Mège avec Pierre Mège : c'étoient deux freres , qui ne se ressembloient point. On justifie par le portrait qui est dans les enrôlements , que le Soldat est Pierre Mège.

Des cent dix témoins qui l'ont reconnu pour le fils du Sieur de Caille , il y en a vingt qui disent qu'il ressemble à la Dame Rolland ; cependant il n'y a entre eux aucune ressemblance : seize sont convaincus de faussetés par des pieces authentiques produites au Procès , par des faits qui sont de notoriété publique , & par leur propre déposition. M. de la Bliniere fait ensuite cette preuve. Il y a vingt de ces témoins qui reçoivent actuellement la charité de l'Hôpital , ou d'une Confrairie de Manosque.

On ne doit pas s'arrêter aux reconnoissances des témoins si simples & si spécieuses : il n'y en a presque pas un qui ne dise avoir conféré avant sa déposition avec l'impofteur ; ainsi ils ont été préparés , & il l'a été lui-même. Il n'a jamais répondu juste aux témoins de la Dame Rolland , lorsqu'il leur a été confronté , parce qu'il n'a pu être prévenu sur ce qu'il devoit répondre.

Ce qui demande toute l'attention de la Cour , c'est que quatre prétendues nourrices qui ont déposé , sont de faux témoins ; on le prouve par le Journal du Sieur Bourdin , aïeul maternel , qui a été vérifié. Il y dénomme cinq nourrices que le fils du Sieur de Caille a eues successivement. Aucune ne porte le nom de ces quatre nourrices. On

prouve que Martine Esprit, l'une de ces quatre, n'auroit eu que sept ans, suivant l'âge qu'elle se donne, lorsqu'elle nourrit le fils du Sieur de Caille. Que deviennent ces réflexions que l'on a faites sur le parallèle des témoignages d'une nourrice avec celui d'une mere, & sur la naïveté frappante qu'on a voulu trouver dans ces dépositions, comme étant le caractère infallible de la vérité? La ressemblance qu'on prétend que les témoins ont trouvée entre le Soldat & le fils du Sieur de Caille, supposons-la, ce seroit un jeu de la nature; M. Bignon, Avocat-Général, l'appelle une erreur de la nature. Combien d'exemples de ressemblances parfaites? Tous les imposteurs qui ont paru, ont commencé à surprendre les esprits par leur ressemblance avec ceux qu'ils représentoient.

Au fond, cette ressemblance est fautive, puisque, selon les témoins du Soldat, le fils du Sieur de Caille avoit la tête longue, de sorte qu'elle déformoit son chapeau, & le nez aquilin; & le Soldat a la tête ronde & le nez camard, sans parler des autres différences.

Venons à l'analyse de l'Enquête de la Dame Rolland. Elle est composée de cent quatre-vingt-deux témoins qui sont d'Aix, de Marseille, de Joucas, d'Apt, de Manosque.

De ces témoins il y en a trente-huit qui affirment que le Soldat n'est point le fils du Sieur de Caille; sept dans l'information de

Toulon, attestent la même chose. Tous ces témoins s'accordent avec ceux de Lausanne & de Vevai, qui dépeignent le fils du Sieur de Caille plus petit que son pere, qui étoit au-dessous de la taille médiocre; ils disent que ce fils avoit du vermillon aux joues, les cheveux châtains-clairs, la voix forte; la tête longue, les yeux bleus, le nez aquilin. Le Soldat est, comme on a dit, d'une grande taille, il a les yeux & les cheveux noirs, la voix féminine, la tête ronde & le nez camard.

Dans la même Enquête il y a cent trente témoins qui attestent que le Soldat est Pierre Mège, qu'ils connoissent, qu'ils ont vu successivement depuis quinze, vingt & vingt-cinq ans. Dans l'information de Toulon, neuf disent la même chose, ils racontent son histoire, par des emplois, par ses actions, par ses traits de fripponnerie. L'un dit: Il m'a servi de valet, il puisoit de l'eau, il pe-loit des oranges, je l'ai porté à faire une abjuration aux Jésuites à Marseille: l'abjuration est rapportée, elle est signée par ce témoin. L'autre dit: Je l'ai engagé à faire une abjuration à Apt, c'est le même Pierre Mège à qui j'ai servi de parrain. L'un dépose: C'est lui-même, à qui j'ai donné deux pistoles pour s'enrôler en ma place; & un autre affirme le même fait: l'enrôlement est de 1691, il est rapporté.

L'un dit, c'est lui qui m'a volé; l'autre, c'est lui à qui j'ai vu vendre des Chasubles. Un grand nombre déclare que c'est le même

Pierre Mège qui enrôloit des Soldats sur de fausses Commissions fabriquées par des Galériens, pour excroquer l'argent de ceux qu'il enrôloit; qui, le pistolet à la main, voulut un jour assassiner un Prêtre dans la Sacristie, revêtu de ses habits sacerdotaux.

C'est lui-même, dit-on, qui feignoit de tomber du mal caduc, pour ne pas faire la campagne; je lui ai donné l'aumône à son retour du Ponant; nous l'avons vu vendre des drogues, se promener, un havresac sur le dos, une croix rouge sur la poitrine: il s'arrêtoit devant notre porte, il nous disoit combien il avoit gagné; il chantoit ordinairement une telle chanson Provençale. Tous le reconnoissent à ses traits, à sa figure, à sa voix, qui est extraordinaire: ils disent que c'est le fils de François Mège, forçat de galeres, & de Marie Gardiole, qu'il est mari d'Honorade Venelle.

Sur son emploi de Soldat, le Capitaine de la Galere, l'Aumônier, le Capitaine d'Armes, l'Écrivain du Roi, plusieurs Soldats ses camarades, assurent qu'il est ce même Pierre Mège. Sur son mariage avec Honorade Venelle, le Notaire qui a passé le contrat, & un témoin instrumentaire de l'Acte, & trente témoins sur les lieux où il a demeuré, les Propriétaires, les Locataires, les voisins le reconnoissent. Sur les Actes qu'il a passés comme mari d'Honorade Venelle, ceux qui lui ont payé de l'argent. Sur le métier de Cardeur, ceux qui ont appris ce métier avec lui, qui l'ont fait

travailler. Treize proches parents de Pierre Mège, un grand nombre attestent qu'il ressemble à ses sœurs. Tous ne forment qu'un seul cri, par lequel ils le reconnoissent pour Pierre Mège. Enfin, Honorade Venelle le réclame comme son mari.

En comparant les deux Enquêtes, on trouve que dans l'Enquête de l'Imposteur, cent dix témoins, qui n'ont point vu le fils du Sieur de Caille depuis plus de seize années, disent que le Soldat est ce fils; & de ce nombre il y en a seize convaincus de faussetés.

Dans l'Enquête de la Dame Rolland, cent trente témoins, qui ont vu successivement Pierre Mège depuis quinze, vingt & vingt-cinq ans, disent que le Soldat est Pierre Mège; & dans l'information il y en a sept qui attestent la même chose. Dans l'Enquête du Soldat, cinq témoins assurent positivement qu'il n'est pas Pierre Mège. Dans l'Enquête de la Dame Rolland, trente-cinq témoins affirment positivement qu'il n'est pas fils du Sieur de Caille. Deux Gentishommes de l'Enquête du Soldat assurent qu'il est un imposteur. Sept témoins de l'information déposent de même; cela fait quarante-cinq contre sept.

Dans l'Enquête de l'Imposteur, cinq témoins disent qu'ils ne peuvent le reconnoître pour être Pierre Mège; quatre déposent qu'ils ont oui dire qu'il n'est pas Pierre Mège. Dans la même Enquête, plus de deux cents cinquante témoins déposent qu'ils ne

peuvent reconnoître le Soldat pour être le fils du Sieur de Caille. Il faut ajouter que dans l'Enquête de la Dame Rolland, les seuls deux témoins qui connoissent le fils du Sieur de Caille & Pierre Mège, affirment que l'Imposteur est Pierre Mège. Trente-neuf témoins entendus à Laufanne & à Vevai, qui augmentent le nombre des témoins de la Dame Rolland, attestent que le fils du Sieur de Caille est mort le 15 Février 1696. Il n'y a donc nul parallele pour la preuve de la Dame Rolland, & celle de l'Imposteur, à l'égard du nombre des témoins. Il n'y a encore aucune comparaïson à l'égard de la qualité des témoins. Deux témoins, parents de Pierre Mège, disent qu'ils ne le reconnoissent point dans la personne de l'Imposteur : treize témoins, parents de Pierre Mège, affirment que le Soldat est Pierre Mège ; Honorade Venelle, sa femme, est à leur tête.

Toute la famille de Caille, le pere à la tête, rejettent le Soldat : un seul parent qui n'avoit jamais vu le fils du Sieur de Caille, l'avoit reconnu dans le Soldat ; il s'est rétracté. Entre les témoins du Soldat, il y en a vingt qui vivent d'aumônes, & soixante ouvriers ou payfans qui ne savent pas lire.

Parmi les témoins favorables à la Dame Rolland, plus des deux tiers sont Bourgeois, Avocats, Gentilshommes, ou Prêtres, dont plusieurs ont étudié les Humanités avec le fils du Sieur de Caille.

Parmi les témoins favorables à l'Impos-

teur, aucun n'a été en relation avec le fils du Sieur de Caille plus de seize ans avant les dépositions; parmi les témoins favorables à la Dame Rolland, qui affurent que l'impositeur est Pierre Mège, ils l'ont vu, pratiqué successivement depuis quinze, vingt, & vingt-cinq ans.

Quand la Dame Rolland n'auroit pas des preuves littérales qui établissent invinciblement que le Soldat n'est pas le fils du Sieur de Caille, & qu'il est Pierre Mège, son Enquête l'emporteroit toujours sans contredit sur celle du Soldat.

SIXIEME PARTIE,

Contenant la réfutation des motifs des douze Juges qui ont rendu l'Arrêt; où l'on traitera en même temps les questions qui conviennent à cette Cause.

C'est un usage, que lorsqu'on se pourvoit en cassation d'Arrêt, le Conseil demande aux Cours Souveraines les motifs qui les ont déterminés. Voici les motifs que donna le Parlement de Provence.

Premier motif : Il est inutile de s'arrêter aux preuves de la mort du fils du Sieur de Caille, quand on a trouvé le portrait de sa personne. Or voilà des témoins, qui à la vérité n'ont point vu le fils du Sr. de Caille depuis quinze & vingt ans, mais qui ne laissent pas d'en faire un portrait ressemblant au Soldat : donc le fils du Sieur de

Caille n'est pas mort ; donc le Soldat est fils du Sieur de Caille.

Second motif : Dans le doute , il faut se déterminer en faveur de l'état : l'état du Soldat est d'être fils du Sieur de Caille , parce que c'est celui qu'il demande ; & par conséquent , il faut se déterminer en sa faveur.

Troisième motif : Deux témoins qui affirment , doivent être préférés à mille qui nient : or le Soldat a des témoins qui affirment qu'il est de Caille : donc ils doivent être préférés aux autres qui disent le contraire.

Quatrième motif : Dans le doute , il faut se déterminer en faveur de l'Accusé : or le Soldat est accusé d'imposture , & ses témoins forment du moins un doute : donc il faut se déterminer en sa faveur , & le déclarer Caille.

Monsieur de la Blinière dit ironiquement : Ne sent-on pas la liaison parfaite de tous ces arguments ? n'admire-t-on pas la justesse merveilleuse de ces propositions ? Il faut avouer qu'elles conduisent à des conséquences bien agréables pour les imposteurs. Y a-t-il après cela un scélérat dans le monde , lequel , en suivant ces beaux principes , ne parvienne à tout ce qu'il voudra entreprendre , pourvu qu'il soit aidé de quelques témoins qui parleront à son gré ? Je défie maintenant tout ce qu'il y a de familles dans le Royaume , de pouvoir s'assurer d'être à l'abri d'un imposteur. Qu'on lui oppose la certitude de la mort de l'héritier , les différences essentielles dans les qualités personnel-

les, points d'ignorance inexcusables, contradictions, faussetés, impossibilités physiques, suffrages de familles, preuves de suggestion, témoins plus considérables par leur nombre & leur qualité, titres, possessions, preuves littérales; tout cela ne fera que blanchir à la vue de quelques témoins : on jugera que l'état qu'il demande, est celui qui lui appartient, malgré l'indignité de sa personne. Delà je conclus à mon tour, qu'il faut appeller ces belles maximes, le Catéchisme des imposteurs, ou l'introduction à l'imposture. Monsieur de la Bliniere combat ensuite ces quatre maximes. Il prouve premièrement que dans l'espece de la Cause, les preuves de la mort doivent l'emporter sur les preuves de l'existence, parce que ces dernières ne sont fondées que sur le portrait de la personne, contenu dans les dépositions des témoins. La ressemblance est en général la plus trompeuse de toutes les preuves. On a vu que dans l'espece de la Cause, il n'y avoit aucune ressemblance entre le fils du Sieur de Caille & l'Imposteur. Indépendamment de ces deux vérités décisives, on montrera ici que les preuves de la mort doivent l'emporter.

On ne peut jamais regarder que comme une opinion sujette à erreur, le témoignage de ceux qui, n'ayant point vu le fils du Sieur de Caille depuis quinze à vingt ans, disent qu'ils le retrouvent dans la personne de l'Imposteur : au-lieu qu'il y a une espece d'infailibilité dans le témoignage de ceux

qui ayant vu le fils du Sieur de Caille pendant onze années successives, qui l'ayant pratiqué, ayant bu, mangé, conversé avec lui, l'ont vu mourir en leur présence au bout de ces onze années. Toute la certitude humaine se rencontre dans leurs témoignages, & dans les dépositions d'un Médecin, d'un Chirurgien, d'un Apothicaire qui ont traité ce fils pendant une longue maladie, d'un Ministre qui l'a assisté, d'une femme qui l'a lavé & cousu dans un drap, d'un homme qui l'a mis dans une biere; tous gens irréprochables qui attestent qu'ils l'ont vu vivant, qu'ils l'ont vu mourir, & qu'ils l'ont touché mort. Qu'on y pense, qu'on y réfléchisse bien, il ne peut y avoir d'erreur dans le concours unanime de tous ces témoignages. Au-lieu que dans la déclaration de ceux qui, après quinze ans d'absence, disent que celui qu'ils revoient est un tel, l'imagination seule agit, & elle peut être séduite. On travaille de mémoire pour se remettre les traits d'un homme, & ses traits sont sujets à s'effacer du cerveau; ces déclarations ne sont fondées que sur une idée: quand on affirme que celui qu'on n'a vu depuis long-temps, est un tel, on ne s'appuie que sur une vraisemblance incertaine, sur une connoissance usée; ce n'est point une certitude humaine, c'est tout au plus une opinion que l'objet qui se présente a du rapport avec l'objet qu'on a vu, & que l'image qu'on nous montre, ressemble à une image que nous avons autrefois regardée:

tout ce qu'on affirme à cet égard, est produit par l'imagination qui reçoit, ou qui se forme des idées différentes, suivant la disposition des fibres du cerveau; la complaisance, le desir, la haine, l'amitié, la crainte, l'espérance, toutes les passions, & la prévention que la Religion même peut inspirer, renversent l'imagination, & lui montrent les objets dans un point de vue souvent contraire à la vérité.

Mais lorsque je vois, que je touche un homme vivant, lorsque je vois ce même homme malade, que je le porte au tombeau, l'imagination n'a point de part à ces vérités; cela est réel, tous mes sens en sont frappés, c'est la raison & l'entendement qui me dictent que cet homme est mort. Rendons ce raisonnement sensible.

Dans l'espece de la Cause, l'Impositeur fait déposer trois cents & quatre-vingt-quatorze témoins, qui avoient presque tous vu & connu le fils du Sieur de Caille avant l'année 1685. De tous ces témoins, il n'y en a que cent & dix qui reconnoissent l'impositeur pour être le fils du Sieur de Caille, plus de cent & cinquante déclarent qu'ils ne peuvent le reconnoître, deux assurent qu'il n'est point ce fils, cinq disent qu'ils ne le croient pas Pierre Mège, cinq déposent qu'il est Pierre Mège : voilà cinq opinions différentes. D'où vient cette diversité sur un même objet ? c'est que l'imagination seule agit ; c'est que chacun travaille de mémoire ; c'est que les images sont différemment tracées

dans le cerveau. La variété des opinions sur un même sujet, prouve nécessairement qu'il peut y avoir de l'erreur dans l'opinion de ceux qui affirment que l'imposteur est le fils du Sieur de Caille. On n'en doutera point, si l'on considère que le plus grand nombre qui ne le reconnoît pas, est composé des plus honnêtes gens; au-lieu qu'entre les cent & dix qui le reconnoissent, il y en a les trois quarts & demi de misérables, dont l'esprit & la raison ne sont point fortifiés, ni cultivés par l'étude, & qui sont exposés à toutes sortes de préventions par leur misère & la foiblesse de leur génie. Or si ces trois cents quatre-vingt-quatorze personnes avoient vu successivement & sans interruption le fils du Sieur de Caille, s'ils l'avoient vu mourir, s'ils avoient assisté à son enterrement, il n'y auroit certainement point de diversité dans leurs avis, ils rendroient compte du décès, ils affirmeroient la mort du fils du Sieur de Caille; il n'y auroit aucune différence dans leurs témoignages. On peut juger par-là, lequel doit l'emporter, de la preuve de la mort, qui est appuyée sur des faits certains, ou de l'opinion de l'existence, qui n'est fondée que sur une similitude sujette à l'erreur & à la séduction.

Cherchons encore un autre exemple, il se présentera à nous dans l'affaire de Martin Guerre. Il avoit disparu de la ville d'Artigues, il avoit quitté Bertrande de Rols sa femme, & toute sa famille. Huit années

après, un nommé Arnaud du Tilh se présente sous le nom de Martin Guerre : l'amour de la femme lui fait voir tous les traits de son mari dans la personne de l'Imposteur ; l'affection de quatre sœurs & de quatre beaux-frères cause la même méprise : les parents, les amis, les étrangers y sont également trompés. Arnaud du Tilh est unanimement reconnu, il habite pendant trois années avec la femme de Martin Guerre : elle fait autant d'infidélités à son mari, qu'elle croit lui donner des preuves de tendresse. Le fourbe vit tranquillement au milieu de la famille de celui qu'il outrage ; il contracte, il dispose, il reçoit les revenus comme le véritable mari. Voilà l'erreur la plus prodigieuse qui fut jamais : femme, frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, amis, un Peuple tout entier est abusé. D'où provenoit cette erreur si surprenante & si générale ? elle avoit sa source dans une imagination frappée par une ressemblance trompeuse, séduite par l'amour de la femme pour son mari, par l'empressement qu'elle avoit de le revoir, la joie de le posséder : dans une imagination abusée par l'affection des parents, la tendresse, l'inquiétude, le désir, avoient fait de fortes impressions ; toutes ces reconnoissances n'étoient que l'effet de l'imagination éblouie. Si le véritable Martin Guerre avoit été vu successivement dans le lieu d'Artigues, s'il y étoit décédé, s'il y avoit été enterré, Arnaud du Tilh auroit-il pu réussir dans son entreprise ? On l'auroit certainement traité

de fourbe dans le moment qu'il se présenta ; parce qu'on auroit eu une preuve certaine de sa mort , preuve réelle , & qui n'est point sujette à erreur. Il faut donc renverser ces principes , & détruire les lumières naturelles , ou convenir que la preuve de la mort est infiniment au-dessus de celle de l'existence ; parce que la première détruit la seconde ; parce que l'une est fondée sur un fait constant , réel , conçu par l'entendement , à la faveur de tous les sens , & que l'autre n'est qu'un effet de l'imagination qui peut être séduite , altérée & corrompue par des images fausses & trompeuses. Ce n'est pas ici une proposition que nous soutenions par des raisonnements douteux & incertains ; c'est une vérité établie par des principes incontestables.

A ces raisons & ces exemples , nous joignons l'usage de ce qui se pratique dans ces sortes de Causes. Il est certain que l'on ne décrete point comme faux témoins , ceux qui déposent que celui qui paroît est un tel , quoiqu'il ne le soit point : on ne les décrete point lorsque leur témoignage contient une simple reconnoissance ; parce que l'on présume qu'ils se sont trompés , qu'il n'y a point eu de malice de leur part , parce qu'il n'y a personne qui ne puisse être également surpris. Or si les Juges ont cette indulgence pour les erreurs de l'imagination , peuvent-ils faire quelque fondement sur un témoignage qui part d'un principe si équivoque ?

Mais si ces mêmes témoins à qui on par-

donne dans ce cas , avoient avancé dans leurs dépositions quelque fait positif qui se trouvât faux , il est certain qu'alors on leur feroit leur Procès ; parce que ce n'est plus une erreur de leur imagination , parce que ce n'est plus une simple reconnoissance. Cet usage est certain ; & delà , l'on comprend sans peine que la preuve de la mort doit l'emporter sur celle de l'existence.

Si l'on vouloit entrer dans soi-même , & réfléchir avec un peu d'attention , il n'y a peut-être personne qui n'avouât qu'il lui est arrivé de tomber dans la méprise à l'égard de ceux qu'il a autrefois pratiqués. Nous croyons les reconnoître , & nous nous trompons ; nous les voyons , & nous ne les reconnoissons pas ; quelquefois nous cherchons à nous les remettre , nous tâchons de rappeler d'anciennes idées ; nous pensons les avoir saisies , & elles nous échappent dans l'instant ; nous nous formons des idées nouvelles , & nous les confirmons par de nouveaux rapports , & souvent il arrive que nous sommes dans l'erreur. Ces variations , ces incertitudes , ces mouvements se passent dans notre imagination , & nous apprennent le peu de fondement que nous devons faire sur ce qui est un effet de l'imagination ; sur-tout quand la passion s'en mêle , quand on est excité par la prévention du Peuple , & par l'audace d'un Imposteur , qui publie hautement qu'il est persécuté à cause de la Religion.

D'une autre part , avons-nous quelquefois reconnu que nous nous soyons trompés sur
le

le fait de la mort d'un de nos amis, que nous avons vu malade, que nous avons vu mourir, à qui nous avons rendu les derniers devoirs? Nous pourrions bien ne pas nous ressouvenir précisément de l'époque de la mort : mais pour le fait, il ne sortira point de notre mémoire; parce que ce n'est pas une image, mais un fait positif.

Ces raisons reçoivent une nouvelle force dans l'application à l'espece présente. Ceux qui ont reconnu l'Imposteur pour être le fils du Sieur de Caille, déclarent eux-mêmes qu'ils ne l'avoient vu que pendant qu'il étoit enfant, & qu'il y avoit plus de seize années qu'ils ne l'avoient vu. Ceux, au contraire, qui ont attesté le fait de sa mort, le voyoient successivement depuis onze années; ils l'ont vu malade, ils l'ont touché mort, ils ont accompagné son corps à la sépulture, ils le certifient trois années après.

M. de la Bliniere fait voir ensuite, que les exemples qu'on oppose du Sieur de la Pivardiere & de Jean Maillard, ne prouvent point que les preuves de l'existence doivent l'emporter sur les preuves de la mort.

Dans l'affaire du Sieur de la Pivardiere, on se détermina en sa faveur, 1°. Parce que M. le Procureur-Général donna six cents faits différents à M. Bochard de Sarron & à M. Portail, pour interroger le Sieur de la Pivardiere, sur lesquels il répondit juste, sans se tromper sur aucun.

2°. Il étoit question de poursuivre la vengeance d'un prétendu assassinat commis en

la personne du Sieur de la Pivardiere , & il ne se trouvoit point de corps de délit.

3°. Les deux servantes se dédièrent à la confrontation , elles avouerent qu'elles avoient été subornées, elles furent reconnues faux témoins.

4°. L'on fit la vérification de l'écriture du Sieur de la Pivardiere , qui se trouva conforme à des pieces écrites en temps non suspect.

5°. On n'objectoit point au Sr. de la Pivardiere , qu'il fût une autre personne désignée.

Nulle preuve par conséquent de la mort du Sieur de la Pivardiere.

L'exemple de l'affaire de Jean Maillard n'est encore d'aucun usage pour le Soldat, parce que la preuve de la mort de Maillard fut déclarée fausse.

D'ailleurs Jean Maillard avoit pour lui des preuves littérales, il fut reconnu par sa famille. Le Soldat n'a aucun de ces avantages. Les preuves de la mort l'emportent tellement sur les preuves de l'existence, qu'il fallut former une inscription de faux contre le certificat de la mort de Maillard. L'Arrêt qui le reconnut, en prononça la fausseté comme un préalable nécessaire.

Secondement, on applique mal en faveur du Soldat la maxime, que dans le doute on doit juger en faveur de l'état. Cette maxime n'est reçue que lorsque celui dont on attaque l'état, est en possession. (a)

(a) *Filius præsumitur qui in filiationis possessione est. Alciat. de præsumpt. part. 3. prælud. Quando filius est in*

Si un fils quittant la maison de son pere, entre dans une autre famille où il vive & agisse comme le fils de cette famille, l'état où il est forme une présomption contre son premier état, s'il vouloit le reprendre (a). C'est le sentiment de Menochius. Un homme est réputé tel qu'il paroît être; au défaut de titre, la possession est la véritable règle pour juger de l'état.

Or quel état donnerons-nous au Soldat? Dans le temps qu'il se présente pour être fils du Sr. de Caille, il a pris lui-même le nom de Pierre Mège, il a habité avec la femme de ce Marinier, il a reçu ses rentes, il a disposé de son bien; il appelloit la mere, la femme, les sœurs de Pierre Mège, sa mere, sa femme, ses sœurs; elles l'appelloient mon fils, mon mari, mon frere. Il s'est enrôlé deux fois sous la qualité de Pierre Mège. Le voilà donc publiquement en possession de l'état de Pierre Mège.

D'un autre côté il ne rapporte aucun Acte, aucune Piece, pas même une Lettre qu'on lui ait écrite, qui fasse présumer qu'il est le fils du Sieur de Caille. Il n'a point possédé les biens de cette famille; les plus proches parents, depuis plusieurs années, les possédoient librement, publiquement. Dans les regles, on doit présumer qu'il n'est point de possessione, habet præsumptionem legis pro se quod filius est: certe nisi fuisset in quasi possessione, requirebatur probatio. Alciat. ibidem.

(a) Quia hic casu ab illâ primâ quasi possessione recessum dicitur. Menochius de præsumpt. lib. 6. præsumpt. 53. n. 21, 23, 26, 31.

Caille, puisqu'il n'a ni titre, ni possession. Supposons qu'il y ait du doute. De quel côté la loi, la raison veulent-elles qu'on se détermine? Otera-t-on au Soldat l'état dont il a la possession, pour lui donner l'état qu'il ne possède pas? Lui ôtera-t-on la qualité dont il jouit, pour lui donner la qualité à laquelle il aspire? Dépouillera-t-on dans le doute la Dame Rolland du bien qu'elle possède, pour le donner au Soldat, qui ne le possède point? Ce seroit blesser toutes les règles du droit & de l'équité, que de décider dans le doute contre la possession de l'état & des biens.

Retournons la question : Au-lieu qu'on dispute au Soldat la qualité de fils du Sieur de Caille, supposons qu'on lui conteste celle de Pierre Mège, & qu'Honorade Venelle, femme de Pierre Mège, prétende qu'il n'est pas son mari, mais qu'il est de Caille. Pourroit-elle être écoutée, pendant que le Soldat rapporte un contrat & une célébration de mariage, passés en 1686, entre Honorade Venelle & lui, & que le Notaire qui a passé ce contrat, affirme que c'est pour le Soldat qu'il l'a passé, qu'un témoin instrumentaire de l'Acte atteste que c'est pour lui qu'il l'a signé, qu'ils le reconnoissent l'un & l'autre à sa taille, ses cheveux, sa figure, à sa voix, à ses yeux chassieux? Pourroit-elle être écoutée lorsque le Soldat rapporte neuf quittances qu'il a passées comme Pierre Mège depuis 1686, en exécution de son contrat de mariage; que ceux à qui il a donné des

procurations , assurent que c'est lui Pierre Mège qui les leur a données ; que les débiteurs d'Honorade Venelle déclarent qu'ils ont payé au Soldat sous la qualité de Pierre Mège son mari ; lorsque le Capitaine , & les Officiers de galeres sous lesquels Pierre Mège a servi , affirment que la même personne qui leur est représentée, est le même Pierre Mège qui étoit leur Soldat ; lorsqu'il se trouve une conformité entiere dans les enrôlements faits par Pierre Mège avant 1695 , & ceux qu'il a faits depuis ce temps-là ; lorsque cent trente témoins qui connoissent depuis 20 & 30 ans la famille de Mège , assurent que celui qu'ils voient est Pierre Mège , fils de François Mège , forçat de galeres , & de Marie Gardiole , frere de Madelaine , Anne & Chrétienne Mège ; qu'ils l'ont vu travailler au métier de Cardeur ; qu'il avoit appris ce métier de François son pere , & de Jean son frere ; qu'ils l'ont vu servir de valet à un Confiturier , vendre de l'orviétan , demander l'aumône au retour de ses campagnes ; lorsque le Soldat prouve qu'il a vécu avec Honorade Venelle son mari , qu'il a exercé ses droits , qu'il portoit le nom de Pierre Mège , qu'il habitoit avec la mere & les sœurs , qu'il les appelloit ma mere & mes sœurs , & elles réciproquement mon fils & mon frere ; lorsque treize de ses plus proches le reconnoissent pour Pierre Mège , leur parent ? Seroit-il impossible qu'Honorade Venelle fût écoutée , si , après une possession aussi constante & aussi publique , elle venoit déclarer

que le Soldat n'est point son mari, & qu'elle a seulement vécu avec lui dans le libertinage? On lui demanderoit : Qu'est donc devenu votre mari? Elle répondroit en termes vagues, il est disparu en 1690, je n'en ai point reçu de nouvelles depuis ce temps-là. Le Soldat lui diroit : Je n'ai point disparu, j'ai toujours vécu avec vous, avec ma mere, avec mes sœurs; j'ai reçu vos droits, & passé des Actes, depuis; voilà les Actes qui en font foi, voilà une infinité de personnes qui le confirment. La femme diroit : Vous êtes le fils du Sieur de Caille, cent dix témoins le déposent. Le Soldat repliqueroit : Ils sont dans l'erreur, ils n'ont point vu le fils du Sieur de Caille depuis seize années. J'en ai un plus grand nombre, soutenus de preuves littérales, qui me reconnoissent pour Pierre Mège, & qui m'ont vu dans tous les temps. La famille du Sr. de Caille ne veut point de moi, le pere me rejette, le fils est mort, en voilà la preuve. Je n'ai aucune des qualités convenables au fils d'un Gentilhomme, j'ai toutes celles qui conviennent à Pierre Mège. Je ne fais pas un seul mot Suisse, quoique le fils du Sieur de Caille ait demeuré plusieurs années à Lausanne & à Vevai. Je ne connois pas le pere de celui pour qui vous voulez me faire passer, j'ignore l'état de sa famille. Votre mari n'est point mort, c'est moi qui suis votre mari. Le Soldat ajouteroit sans doute beaucoup d'autres faits, & finiroit en disant : Je suis en possession de mon état : je ne veux point troubler une famille

étrangere, ni voler leur nom & leurs biens; je m'en tiens à la famille où j'ai été reconnu par vous, & où je le suis par mes parents. Y auroit-il un Juge dans le Royaume qui voulût ôter à ce Soldat l'état libre & tranquille en possession duquel il est, afin de favoriser une femme qui vient s'accuser d'avoir vécu dans un concubinage honteux, pour faire dissoudre un mariage légitime? Il faut nécessairement convenir que le Soldat a un état certain, dont il est impossible de le priver. S'il a un état certain, peut-il s'en donner un autre? Une même personne peut-elle avoir deux états? Peut-elle choisir & changer à son gré?

Le sophisme dans lequel le Parlement de Provence est tombé, est de dire que l'état du Soldat est d'être de Caille, parce qu'il demandoit cet état. Pour savoir son état, il ne faut pas regarder ce qu'il demandoit, mais ce qu'il étoit au temps de sa demande: sans cela, tout aventurier auroit l'avantage sur ceux qu'il viendrait troubler dans une possession libre; ce qui choque la raison & les maximes les plus simples du Droit, des Ordonnances, de la Jurisprudence & des Coutumes.

D'ailleurs on a démontré qu'il n'y a aucun doute. S'il y en avoit, il faudroit se déterminer par les titres & la possession, qui sont les fondements de la tranquillité publique.

Troisièmement, le principe qui porte que des témoins qui affirment, doivent être pré-

férés à ceux qui nient, est vrai en général, lorsque des témoins affirment un fait qui s'est passé sous leurs yeux. Par exemple, si deux témoins déposent : Nous avons vu donner un soufflet par Pierre à Jacques en tel endroit, on les croira par préférence à plusieurs autres personnes qui nieront que le soufflet ait été donné. La raison en est naturelle ; les premiers déposent d'un fait qu'ils ont vu, dont ils ont été les témoins oculaires ; les autres ne disent proprement en niant ce fait, sinon qu'ils ne l'ont pas vu commettre. Ils pouvoient être distraits, éloignés, appliqués à une autre chose dans le temps que l'action s'est passée. Ainsi ils ne détruisent pas le fait affirmé, mais ils disent simplement qu'ils n'ont pas été témoins du fait.

L'Imposteur n'est point dans le cas de cette règle, puisqu'à son égard il ne s'agit pas d'un fait, mais de la reconnoissance d'une personne. Or dans ces sortes de causes il faut examiner la nature des preuves, la vraisemblance, la possibilité, la personne de celui qui se présente ; il faut voir s'il a les mêmes connoissances, les mêmes talents que celui dont il veut jouer le personnage. Qu'il ait avec lui mille ressemblances, & qu'il lui en manque une seule, ce n'est plus la même personne. Qu'il ait sa figure, sa taille, sa couleur, son ton de voix, c'est, encore une fois, un jeu de la nature : il lui ressemblera par le corps ; mais s'il n'a pas les mêmes qualités, les mêmes instructions, s'il ne fait

rien de ce que l'autre avoit appris, il ne lui ressemble point par l'esprit, il n'est point le même. La moindre différence divise l'unité & détruit l'imposture. On n'a jamais vu deux hommes avoir absolument même génie, même inclination, même étendue de savoir. On voit quelquefois deux personnes se ressembler par les traits, par la taille & par la figure. Ici l'Imposteur n'a aucune de ces conformités. Cependant parce que quelques témoins lui ont donné l'état du fils du Sieur de Caille, on abusera de la maxime qui porte, que *des témoins affirmatifs doivent être préférés à des témoins négatifs*.

Supposons que dans une reconnoissance cette maxime puisse avoir son application, la Dame Rolland a deux preuves affirmatives qui doivent avoir la préférence ; les cent trente témoins qui assurent que le Soldat est Pierre Mège, sont témoins affirmatifs, aussi-bien que les cent dix témoins de l'Imposteur, qui affirment qu'il est de Caille. Chacune de ces preuves est négative par rapport à l'autre. Ce qui est affirmatif pour la Dame Rolland, devient négatif par rapport à ce qui est avancé de la part de l'imposteur. De la même manière ce qui est affirmé de la part de l'Imposteur, devient négatif par rapport à ce qui est déposé pour la Dame Rolland. L'une & l'autre de ces preuves est en même temps affirmative & négative ; parce que ceux qui le disent *Mège*, nient qu'il soit *Caille*, & ceux qui disent qu'il est *Caille*, nient qu'il soit *Mège*.

Par cette exposition simple , il est sensible que l'Imposteur ne pourroit dans cette concurrence tirer aucun avantage de la maxime qu'il propose ; & l'on a démontré que dans la concurrence , la preuve affirmative de la Dame Rolland est infiniment supérieure à celle du Soldat.

D'ailleurs , dans la bouche d'Honorade Venelle , quelle force n'a pas cette preuve qui est jointe aux titres & à la possession ? Tout ce qu'il peut dire pour appliquer cette maxime à l'état qu'il réclame , Honorade Venelle peut l'employer pour elle avec encore plus d'avantage. Or si cette preuve affirmative est décisive dans la bouche d'Honorade Venelle , elle ne peut pas devenir fausse lorsque la Dame Rolland la met en œuvre : le Soldat ne peut pas être Pierre Mège à l'égard d'Honorade Venelle , & le fils du Sieur de Caille à l'égard de la Dame Rolland.

La seconde preuve affirmative de la Dame Rolland renferme les faits positifs qu'avancent ses témoins , lorsqu'ils nient que l'Imposteur soit le fils du Sr. de Caille. Ils prouvent que le fils du Sieur de Caille a demeuré successivement en Suisse depuis 1685 , jusqu'au 15 Février 1696 , temps auquel il est décédé. Cette mort est prouvée avec toutes ses circonstances. En un mot , tous les témoins qui nient , prouvent leur dénégation en affirmant des faits qui font une preuve convaincante. Ce n'est pas une dénégation sèche , & toute nue. Ainsi il n'y a pas le

moindre jour où l'on puisse présenter cette maxime.

Quatrièmement, le Soldat ne peut pas se servir de la maxime, *Que dans le doute il faut se déterminer pour l'Accusé*, en supposant que la démonstration qui est contre lui, ne dissipât pas le doute.

Le principal objet du Procès est la demande qu'il fait; l'accusation qu'on intente contre lui est une défense contre sa demande. Il faut donc qu'il commence par établir sa demande; & si sa preuve est douteuse, c'est contre lui qu'on doit se déterminer. Le doute, loin de nuire au Défendeur, est pour lui un moyen invincible, parce qu'il prouve que le Demandeur, qui ne doit être écouté que lorsqu'il a établi sa demande, ne l'a point établie, & qu'il doit par conséquent succomber.

D'ailleurs Honorade Venelle, qu'il accuse d'imposture & de supposition, rétorqueroit dans sa cause cette maxime contre lui, si sa preuve étoit aussi douteuse qu'elle est certaine.

Dans la septième Partie, M. de la Blière justifie M. Rolland. Le Soldat l'avoit accusé de l'avoir fait assassiner, empoisonner, d'avoir corrompu ses domestiques, d'avoir suborné des témoins. Toutes ces accusations ont un fondement si peu solide, & le Parlement de Paris y a eu si peu d'égard, que dans un Ouvrage tel que celui-ci, où l'on se propose d'instruire le Public, on a cru que l'on ne devoit pas s'arrêter à cette justification.

D'ailleurs la subornation des témoins dont M. Rolland est accusé, qui est le grand objet du Soldat, est si mal établie, que par l'Arrêt du Parlement de Provence, on n'a décrété que deux témoins, dont l'un est de l'Enquête du Soldat ; & sur la procédure qui a été instruite ensuite, on n'a pas trouvé matière à un décret d'assigné pour être oui.

L'Impositeur publioit une fable, qu'il n'avoit pas osé dire dans ses écritures. Il disoit que le Sieur de Caille le pere avoit eu un enfant de sa belle-sœur. Il vouloit insinuer que c'étoit cet enfant qui étoit décédé à Vevai, qui avoit toutes ces belles qualités qu'on attribue au fils du Sr. de Caille. Il se fondeoit sur ce qu'un témoin avoit déposé qu'il l'avoit oui dire au Sr. de Barbeyrac. Celui-ci qui avoit été oui, avoit démenti cette imposture. La Dame Rolland avoit consenti de perdre son procès, si elle ne prouvoit pas que le fils du Sieur de Caille, qui étoit arrivé avec son pere à Lausanne en 1685, étoit le même qui étoit mort à Vevai le 15 Février 1696, & qu'il avoit demeuré successivement pendant ces onze années en Suisse. Elle subissoit la même peine, si on prouvoit que le Sieur de Caille eût eu deux fils en Suisse en même temps, ou que l'un eût succédé à l'autre. Elle avoit offert de consigner pour le transport en Suisse de M. le Rapporteur de sa demande en cassation. Le Soldat n'avoit rien répondu à tout cela. M^{re}. Sylain garda là-dessus un profond silence au Conseil

& au Parlement, aussi-bien que M^{er}. Terrasson. Tous deux sont trop religieux pour soutenir une calomnie si évidente. Il la faut donc regarder comme une misérable ressource d'un imposteur confondu.

M. de la Bliniere finit, en disant que la ruine de Monsieur & de Madame Rolland, la violente persécution qu'ils souffrent, la misère du Sieur Tardivi & de ses huit enfants bien élevés, la désolation générale de trois familles, pourroient entrer naturellement dans des réflexions qu'il mettroit en œuvre pour exciter la compassion des Juges; mais qu'il s'est plutôt attaché à convaincre leurs esprits qu'à toucher leurs cœurs, qu'il n'a cherché à inspirer aucun sentiment qui ne fût tiré du fond de la Cause, persuadé que la Dame Rolland, & toutes les Parties intéressées retrouveroient tous leurs avantages, dès que l'imposture seroit découverte. Il a mis toute son application à la démasquer, à dissiper les ombres dont elle étoit environnée, & à confondre tout ce qui lui servoit d'appui.

Il dit qu'il a fait voir que par l'Arrêt du Parlement de Provence, la nature est outragée, le Droit des gens violé, que le crime insulte à la vertu, que l'imposture est victorieuse, & la vérité accablée sous le poids de la calomnie.

Cette vérité, poursuit-il, si aimable & si long-temps persécutée, respire enfin sous le puissant abri des Loix & de la Justice. Elle paroît avec confiance à la face de la Cour,

bien sûre d'être rétablie dans tous ses droits, & de triompher à son tour. (a)

Il faut convenir que M. de la Bliniere a porté jusqu'à la démonstration la preuve de l'imposture du Soldat; on le peut placer parmi ceux qui ont l'art de révéler à la Justice les mystères les plus cachés de l'iniquité qu'ils combattent. M^{re}. Sylvain n'a pu par ses talents effacer le foible de sa cause; on le peut comparer à ces habiles joueurs d'instruments, qui, lorsqu'ils en ont un mauvais, ont l'art d'en tirer des sons qu'on entend avec plaisir.

M. de la Bliniere a parfaitement démontré la fausse application des maximes que M^{re}. Sylvain a employées; il n'a pas cru qu'il fût nécessaire de détruire ce qu'a dit cet Avocat, lorsqu'il a prétendu que les présomptions en matiere criminelle ne devoient point donner lieu à la condamnation d'un Accusé.

Les
présomp-
tions
peuvent
donner
lieu à la
condam-
nation
d'un Ac-
cusé.

Et comme la principale fin que je me suis proposée dans cet Ouvrage, est l'instruction de ceux qui le liront, je crois qu'il ne sera pas inutile à mon dessein de rapporter l'autorité de Domat dans son Livre I, premiere Partie, Tit. vi. des preuves & des présomptions, dans le préambule. *A cause*, dit cet Auteur, *de la différence qui est entre les présomptions, les Loix en ont établi quelques-unes en force de preuves. Elles n'ont pas laissé aux Juges la liberté de ne les considé-*

(a) *Jam dudum depressa veritas emergit, & innocentie defensio interdicta respirat. Cicero, pro Cluent.*

rer que comme de simples conjectures , parce qu'en effet ces sortes de présomptions sont telles , qu'on y voit une liaison nécessaire de la vérité du fait qu'il faut prouver avec la certitude des faits d'où elles suivent. Ainsi , par exemple , un Edit d'Henri II a réglé , que si une femme a celé sa grossesse , & la naissance de son enfant , sans en avoir pris un témoignage , s'il se trouve que l'enfant ait été privé du Baptême & de la sépulture publique , elle soit réputée avoir fait mourir son enfant & punie de mort. Edit de Henri II, 1556. Et il y a d'autres sortes de présomptions que les Loix veulent qu'on tienne pour des preuves certaines. Telle est la présomption de la Loi (a). Deux personnes accusées d'adultère , s'étoient fait décharger de cette accusation , en prouvant qu'elles étoient proches parentes , & qu'ainsi on ne devoit pas présumer qu'elles eussent commis un si grand crime. Dans la suite ces deux personnes se marièrent : cette Loi regarde ce mariage comme une présomption de droit , c'est-à-dire , comme une preuve parfaite de la vérité de l'accusation intentée contre elles ; & elle décide qu'on les doit punir comme adulteres sur cette seule présomption (b). Godefroy appuie cette Loi de son témoignage. De sorte qu'il faut bien prendre garde de ne pas distinguer tellement le sens de ce mot de présomption de celui de preuve , qu'on ne prenne jamais pour preuve

(a) *Ad legem Juliam de Adulteriis , l. 34. C.*

(b) *Iussimus in eisdem severissime vindicari , & veluti convictum facinus confessumque puniri*

ves des présomptions , puisqu'il y en a de telles qu'elles fussent pour former la preuve d'un fait. Mais au-lieu que le mot de preuve se prend pour une parfaite conviction , le mot de présomption a son étendue à toutes les conséquences qu'on peut tirer des divers moyens qui peuvent servir à la preuve d'un fait , soit que ces conséquences aillent jusqu'à l'évidence qui peut faire une preuve entière , ou qu'elles naissent de l'incertitude. Le même Auteur dans sa Section quatrième du même Titre , Article II , dit qu'il y a des présomptions qui sont si fortes , qu'elles vont à la certitude & tiennent lieu de preuves en matière de crime. Il cite la Loi (a). Et ailleurs le Législateur parle des indices qui font une preuve indubitable (b). Il conclut dans l'Article VI des règles qu'il a expliquées, qu'il arrive souvent non-seulement dans les matières civiles , mais aussi dans les matières criminelles , qu'on peut avoir des preuves certaines sans écrit & sans témoins par la force des présomptions , quand elles sont telles que sur des faits certains & connus , on peut fonder des conséquences nécessaires de la vérité de ceux qu'il faut prouver.

Il rapporte plusieurs exemples des faits qui sont réputés vrais sur des présomptions , à moins que le contraire ne soit prouvé. Et dans

(a) *Indicia certa quæ jure non respuuntur non minorem probationem quam instrumenta continent fidem. l. 19. c. de rei vindic.*

(b) *Indiciis certis ad probationem indubitatis. l. ult. c. de prob.*

dans la seconde Partie, Livre quatrieme , il dit, *qu'il y a des présomptions qui forment des preuves certaines , indubitables. Voici l'exemple qu'il en apporte. S'il est prouvé que deux hommes s'étant querellés , l'un a suivi celui qui fuyoit , & que celui-ci s'étant sauvé dans une maison , l'autre y soit entré , & en soit sorti l'épée sanglante ; cet homme poursuivi de cette maniere , se trouvant blessé d'une épée dans cette maison où personne ne s'est rencontré ; tous ces faits ensemble emportent la preuve que l'homme qui a poursuivi l'autre l'a blessé , quoique personne ne l'ait vu , parce que la liaison de tous ces faits prouve nécessairement qu'il est l'auteur du crime.*

Ainsi, M^{re}. Sylvain n'a pas pu dire absolument , que les présomptions ne devoient point , en matiere criminelle , donner lieu à la condamnation de l'Accusé.

Venons enfin à l'Arrêt définitif du Parlement.

Notre Cour faisant-droit sur le tout , ayant égard à l'intervention de M^{re}. Jean Tardivi , notre Conseiller au Siege de la Ville de Grasse , & aucunement aux Lettres de Rescission obtenues par Dame Anne le Gouche , épouse de Messire André Rolland , Conseiller en nos Conseils , & notre Avocat-Général en notre Parlement de Grenoble , & le-dit Tardivi , le 9 Juin 1700 , entant que touche les appellations par eux interjettées des Sentences & Ordonnances des 16 Septembre

Arrêt définitif du Parlement.

§ 2 Décembre 1699 , § 8 Mars 1700 ; ensemble sur les appellations interjettées par le Soldat de Marine , se prétendant Isaac le Brun de Castelane , Sieur de Caille § de Rougon , fils de Scipion le Brun de Castelane , § de Dame Judith le Gouche ; tant de l'Ordonnance de permission d'informer § de procédure faite en conséquence contre lui , à la requête desdits le Gouche § Tardivi , que des Ordonnances § Décrets des 21 , 27 Novembre 1699 , § de ladite Sentence du 2 Décembre audit an ; a mis les appellations respectives § ce dont est appel au néant , a reçu lesdits le Gouche § Tardivi opposants aux Ordonnances des 26 Juin 1703 , § 7 Mai 1704. Faisant droit sur l'opposition , déclare le rapport d'Experts , fait à la requête du Soldat de Marine , le 17 Février 1705 , nul , § néanmoins ordonne que les informations faites à la requête desdits le Gouche § Tardivi , contre ledit Soldat de Marine , pourront valoir comme Enquête , suivant l'Arrêt du Conseil du 12 Juillet 1708. Et au principal , sans s'arrêter aux réquisitions faites par le Soldat de Marine , étant à la fin des interrogatoires à lui faits par le Lieutenant-Criminel de Toulon , le 19 Juin 1699 , énoncées dans l'Ordonnance du 27 du dit mois de Juin , § demandes par lui formées , tant par sa Requête du 16 Décembre audit an 1699 , que par les Commissions , Exploits des 8 Août § 4 Septembre 1708 , que par sa Requête du 5 Décembre 1710 , dont elle l'a debouté , déclare ledit Soldat de

Marine n'être Isaac le Brun de Castelane, fils légitime de Scipion le Brun de Castelane, Sieur de Caille & de Rougon, & de Judith le Gouche, lui fait défenses d'en prendre à l'avenir la qualité, & troubler lesdits le Gouche & Tardivi dans la possession & jouissance des biens délaissés par lesdits Scipion le Brun & Judith le Gouche, à peine de mille livres d'amende. Ordonne que ladite qualité sera rayée par le Greffier de la Cour dans toutes les Procédures de l'Instance, dans lesquelles ledit Soldat de Marine se trouvera l'avoir prise, & que mention sera faite du présent Arrêt, tant sur les Minutes que sur les expéditions des Actes publics, dans lesquels ledit Soldat de Marine aura fait employer ladite qualité : à l'effet de quoi, les depositaires desdites Minutes & ceux qui se trouveront avoir lesdites expéditions en leur possession, seront tenus, à la première sommation, de les représenter pardevant le plus prochain Juge Royal des lieux où ils sont demeurants chacun à leur égard, pour être ladite mention faite en sa présence, par le Greffier du Siege. Condamne ledit Soldat de Marine à rendre & restituer auxdits le Gouche & Tardivi les fruits & revenus par lui perçus des biens dudit Scipion le Brun de Castelane & de Judith le Gouche, suivant l'estimation qui en sera faite par Experts, dont les Parties conviendront, pardevant le Juge Royal de Marseille, autrement nommés d'office ; même à leur rembourser, suivant l'estimation qui sera faite par les mê-

mes Experts, la valeur des dégradations & détériorations qui seront justifiées être survenues esdits biens, pendant que le Soldat de Marine en a eu la jouissance, & aux dommages & intérêts desdits le Gouche & Tardivi, suivant la taxe qui en sera faite en la maniere accoutumée. Ayant égard à la Requête dudit Rolland, du 11 Avril 1709, & aucunement à celle desdits le Gouche & Tardivi, du 10 desdits mois & an, a reçu ledit Rolland opposant aux Arrêts & Ordonnances du Parlement d'Aix, contre lui obtenus par ledit Soldat de Marine, & à toute la Procédure faite en exécution d'iceux; faisant droit sur l'opposition, déclare ladite Procédure nulle. Ayant égard à l'intervention d'Honorade Venelle, femme de Pierre Mège, entant que touche l'Appel comme d'abus, par elle interjetté de la célébration du mariage d'entre ledit Pierre Mège, sous le nom d'André le Brun de Castelane, ci-devant Isaac, Sieur de Caille & de Rougon, & de Madeleine Serry, fille de Joseph Serry & d'Anne de Villeneuve sa femme, du 7 Août 1706, dit qu'il a été mal, nullement & abusivement procédé & célébré; ordonne que sur tous les Actes dans lesquels ledit Pierre Mège a pris, sous le nom de le Brun de Castelane, Sieur de Caille, la qualité de mari de ladite Madeleine Serry, mention sera faite du présent Arrêt; à l'effet de quoi, les depositaires desdits Actes seront tenus à la première sommation de les représenter chacun à leur égard, pardevant le plus pro-

chain Juge Royal du lieu de leur domicile ; a maintenu & gardé ladite Venelle dans son état de femme légitime dudit Pierre Mège , & en conséquence , a reçu ladite Venelle opposante à l'Ordonnance du Parlement d'Aix , du 18 Janvier 1707 , & à toute la Procédure faite en exécution d'icelle , faisant droit sur l'opposition , déclare la Procédure nulle , fait défenses d'attenter à la personne de ladite Venelle ; ordonne que ladite Venelle demeurera séparée de biens & d'habitation d'avec ledit Pierre Mège , Soldat de Marine , son mari ; condamne ledit Pierre Mège à lui rendre & restituer les sommes qu'il se trouvera avoir reçues , faisant parties des deniers dotaux de ladite Venelle ; permet à ladite Venelle de jouir du surplus de ses biens dotaux existants , fait défenses audit Pierre Mège de l'y troubler , le condamne aux dommages-intérêts de ladite Venelle , suivant la liquidation qui en sera faite en la maniere accoutumée. Décharge Funel , Perier & Croset , des Décrets contre eux décernés ; ordonne que le Registre ou Protocolle dudit Funel , Notaire à Caille , par lui déposé au Greffe du Parlement d'Aix , étant à présent au Greffe de la Cour , sera rendu audit Funel : quoi faisant , le Greffier de la Cour en sera valablement déchargé ; & seront les termes injurieux , insérés dans les écritures contre ledit Rolland , supprimés. Sur le surplus des demandes , fins & conclusions des Parties , même sur le profit du défaut , a mis les Parties hors de Cour. Condamne ledit Soldat de Marine en tous

les dépens envers toutes les Parties, chacune à leur égard, faits tant à Toulon qu'en Parlement d'Aix & à la Cour, même en ceux réservés. Faisant droit sur les conclusions du Procureur-Général du Roi, ordonne que les deux Protocoles de Langier, Notaire Royal à Manosque, qui sont au Procès, & qui ont été déposés, l'un au Greffe du Parlement d'Aix, & l'autre au Greffe de la Cour, par Larderets, Notaire Royal à Manosque, & successeur dudit Langier, seront rendus audit Larderets par le Greffier de la Cour, lequel en ce faisant, en demeurera valablement déchargé. Ordonne que ledit Pierre Mège, nommé dans le Procès le Soldat de Marine, sera pris au corps & mené dans les Prisons de la Conciergerie du Palais, pour ester à droit, être oui & interrogé pardevant le Conseiller Rapporteur, sur les faits résultants du Procès concernant le crime de Bigamie, & répondre aux conclusions que le Procureur-Général voudroit prendre contre lui; & à cet effet, que le Contrat de mariage du 27 Mars 1686, l'Acte de célébration de mariage d'entre ledit Pierre Mège & ladite Honorade Venelle du 10 Avril suivant, la Procuration passée par ledit Pierre à Jacques Coulet, Notaire, le 13 Juin 1687, le Contrat de vente passé en vertu de ladite Procuration par ledit Coulet le 1 Août audit an 1687, la Procuration passée par ledit Mège le 1 Octobre 1691 à Jeanne Venelle, la quittance donnée en conséquence par ladite Jeanne Venelle le 11 desdits mois & an

pardevant Chauffe, Notaire; les quittances sous signature privée des 29 Septembre 1693, 6 Novembre 1694, 29 Septembre 1695, 1 Octobre 1696, & 20 Novembre 1697, la reconnoissance donnée par ledit Pierre Mège pardevant ledit Coulet, Notaire, au profit de ladite Honorade Venelle le 18 Décembre 1694, les Enquêtes faites à la requête desdits le Gouche & Tardivi, à Toulon & au Parlement d'Aix, contre ledit Soldat de Marine, & l'Acte de célébration de Mariage d'entre ledit Pierre Mège, sous le nom d'André le Brun de Castelane, Sieur de Caille, avec ladite Madeleine Serry, du 7 Août 1706, seront tirées des Productions des Parties, & déposées au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du Procès; & où ledit Pierre Mège ne pourroit être appréhendé, après perquisition faite de sa personne, sera assigné à quinzaine, ses biens saisis & annotés, & à iceux Commissaire établi jusqu'à ce qu'il ait obéi; pour ce fait, & communiqué à notre Procureur-Général, être ordonné ce que de raison; & sera le Rapport, fait le 26 Février dernier, en exécution de l'Arrêt du 16 dudit mois, annexé à la Minute du présent, & transcrit dans la grosse d'icelui.

Donné en Parlement le dix-sept Mars, l'an de grace mil sept cent douze, & de notre Regne le soixante-dix: Par la Chambre. D O N G O I S.

Cet Arrêt est conforme aux conclusions de M. Daguefleau, alors Procureur-Général

ral, & depuis élevé à la dignité de Chancelier de France, dont les fonctions éminentes sont encore au-dessous de la supériorité de ses talents.

Moyens
que Mrs.
Sylvain
employa
pour fai-
re valoir
les tier-
ces op-
positions
aux Ar-
rêts, sur-
tout dans
les ques-
tions d'é-
tat.

Madeleine Serry demanda d'être reçue opposante à cet Arrêt. Il m'est tombé entre les mains un Plaidoyer imprimé de Mrs. Sylvain, où il détruit les fins de non-recevoir qu'on employoit contre sa Partie. La cause fut appointée, & l'affaire jusqu'à présent est demeurée indécise; mais cette *indécision* fut d'un grand secours pour le Soldat qu'on avoit arrêté & conduit à la Conciergerie; on suspendit le Procès qu'on devoit poursuivre contre lui sur l'accusation de Bigamie, & on attendit l'événement du Procès de Madeleine Serry. La mort termina dans la Prison la carrière du Soldat, & le déroba à la Justice des hommes, en le faisant comparoître au Tribunal de Dieu.

Mrs. Sylvain s'est surpassé dans le Plaidoyer imprimé qu'il a fait pour Madeleine Serry. J'ai été tenté d'en rapporter les endroits où il y a de grands mouvements; mais comme ils ne feroient aucun effet après l'Arrêt qui a été rendu, parce que toute l'éloquence ne peut rien contre la vérité qui a éclaté, je me contenterai de recueillir les raisons dont il s'est servi pour faire valoir les tierces oppositions aux Arrêts; car il a traité cette matiere à fond & avec beaucoup d'érudition.

Négligeant les fins de non-recevoir frivoles qu'il a combattues, je ne viens qu'à

celles qui paroissent spécieuses, & qu'il a parfaitement détruites. Il a montré qu'indispensablement Madeleine Serry devoit être reçue opposante.

Mr. Rolland disoit, que les Jugemens rendus sur les questions d'état, faisoient foi à l'égard de tous les autres hommes, qui par conséquent ne pouvoient jamais s'y opposer comme tiers non ouïs. *Mr.* Sylvain cite quatre principes qui embrassent & éclaircissent cette matiere.

Le premier est, que le Jugement prononcé en faveur de l'état, ne peut jamais être rétracté à la Requête de celui-là même qui a été condamné ; comme il résulte de la Loi (a) & d'une infinité d'autres textes.

Le second principe est, que les Jugemens rendus en faveur de l'état, nuisent aux enfans, aux héritiers, aux successeurs du condamné, si ce n'est qu'il y eût collusion de la Partie, ou quelque autre circonstance semblable.

Le troisieme principe, que le tiers, non oui, quoiqu'il n'ait point été Partie, ni appelé à un Jugement rendu sur une question d'état, n'est pourtant point recevable à s'y opposer, s'il n'a point d'intérêt propre & solide ; c'est-à-dire, s'il n'a point d'intérêt réel, d'honneur, de biens & de famille. Cette regle est un des plus forts liens de la paix, & un des principaux fondemens de la sûreté publique ; car comme les hommes

(a) *L. 1. & 3. ff. de lib. agn.*

naissent d'un côté à eux-mêmes & à leurs parents, & que de l'autre ils naissent à la République, & à ceux qui la composent, il y a aussi dans la condition des personnes des engagements & des droits différents, par rapport à l'une & aux autres.

Dans tout ce qui est attaché à l'état des hommes, par rapport au Public, lorsqu'il y a des Jugements sur ce point, il n'est pas permis aux Particuliers de les attaquer; & cela par deux raisons bien naturelles & bien sensibles. L'une, qu'il n'y a que le Public même, c'est-à-dire, le Prince & les Magistrats qui représentent la République, & qui en réunissent tous les droits en leur personne, qui soient à cet égard légitimes contradicteurs; les Particuliers ne sont point Parties recevables en ces contestations, ce seroit une usurpation, un attentat qui deviendroient la source de mille troubles & dissensions civiles. Quelle seroit la vie des hommes, & de quels orages les Royaumes ne seroient-ils point agités, si chaque personne avoit à défendre en Justice son état & sa naissance, contre tous ceux qui voudroient l'attaquer? L'autre raison est, que notre intérêt doit être la seule règle de l'action; c'est-à-dire, un intérêt réel & personnel. Or c'est ce cas que les Auteurs ont eu en vue, quand ils disent que les Jugements rendus sur les questions d'état, sont loi à l'égard de tout le monde, & qu'il n'est pas permis aux Particuliers non intéressés, d'attaquer l'état des personnes, ni les Jugements rendus sur

ce point. Quelqu'un est-il déclaré noble ou légitime ? Il l'est non-seulement à l'égard de tous ceux de sa Nation, mais encore à l'égard de toutes les Nations de l'Univers. Nul ne peut plus lui disputer sa qualité, à moins qu'il n'ait un intérêt particulier de le faire ; c'est le pur esprit des Loix, comme on le voit dans des Titres entiers, dans une infinité d'Auteurs, entre autres dans Alexandre, (a) dans Covarruvias, (b) qui sont ceux qui ont le mieux senti & démêlé cette vérité : *Les Jugemens rendus sur les questions d'état, disent-ils, nuisent à tout le monde, en ce qui concerne le Public & les fonctions publiques : mais ils ne nuisent point à ceux qui ont un intérêt propre & particulier. Si un homme a été déclaré affranchi par un Jugement, & que des personnes viennent lui contester cette qualité, seulement pour l'empêcher de parvenir aux dignités de la République, ils y sont absolument non-recevables, tant parce qu'ils n'ont point de véritable intérêt, que parce qu'ils ne sont pas de légitimes contradicteurs.*

Le quatrieme principe est, lorsque quelqu'un a un intérêt réel de biens, d'honneur, ou de famille ; en ce cas-là, il peut attaquer par la tierce opposition, les Jugemens sur l'état où il n'a point été Partie, & qui blessent cet intérêt. La Loi (c) dit clairement que la tierce opposition est reçue contre les

(a) *In l. sape de re judic. n. 57.*

(b) *Tom. 1. §. 2. tom. 11. qu. pra. §. 13. n. 4. & 5.*

(c) *L. 2. C. de libert. caus.*

Jugemens rendus sur les questions d'état, & Mornac allegue cette Loi, comme une décision précise sur ce point. Une autre Loi (a) ne dit-elle pas que *si de deux Maîtres d'un même Esclave, l'un perd son Procès contre celui qui prétend que cet homme est libre, il est permis à l'autre d'agir en Justice malgré cet Arrêt, qui ne peut donner atteinte à son droit?* Ne résulte-t-il pas clairement des Loix (b), qu'à la vérité celui qui a été condamné sur la question d'état, ne peut jamais attaquer ce jugement; mais que le tiers non oui le peut attaquer, & en faire rendre un contraire pour son intérêt? Qu'ainsi dans le cas de deux cohéritiers copropriétaires d'un même Esclave, si cet homme est jugé libre contre l'un d'eux, l'autre Propriétaire peut reprendre l'instance par cette unique raison que la Sentence rendue contre l'un, ne doit point préjudicier à l'autre qui n'a point été Partie (c). Il est vrai que la Loi ajoute, qu'après que le tiers non oui a gagné sa cause, il est obligé de recevoir, si on le lui offre, le prix de la portion qu'il a dans cet Esclave; & cela en faveur de la liberté, (d) & par l'impossibilité de faire autrement, comme disent ces mêmes Loix, & Cujas après elles (e); mais cette circonstance particulière qui ne regarde uniquement que l'exécution

(a) *L. 7. ff. de liber. caus.*

(b) *L. 29. ff. de rei judic. l. 3. ff. de liber. caus.*

(c) *Judicata quidem rei præscriptio coheredi qui non litigavit ob stare non potest.*

(d) *Favore libertatis.*

(e) *In l. 26. ff. de re judic.*

du second jugement, n'empêche pas qu'il ne soit décidé en termes exprès par ces Loix, *que les Arrêts rendus sur les questions d'état, ne nuisent point au tiers intéressé qui n'a point été Partie.* Un homme est-il déclaré mal-à-propos affranchi par Arrêt; la Loi (a) décide que ce jugement doit être rétracté sur l'opposition du Maître non entendu (b). D'autres Loix (c), & la Loi 10 au même Titre, établissent encore la maxime dont il s'agit. N'avons-nous pas une Loi qui décide que des Arrêts rendus sur l'état des personnes, peuvent être rétractés, pourvu que la tierce opposition soit formée pendant la vie des personnes, & non après leur mort? (d)

Parmi cette foule de Jurisconsultes que Mre. Sylvain cite, j'en choisirai quelques-uns. Cujas (e) dit qu'il n'est pas nouveau qu'on recommence ces sortes de causes. Et ailleurs (f) sur le titre du Code, il dit de même que les Sentences rendues contre la liberté, peuvent être rétractées. A la tête du Commentaire de Bartole (g), on trouve cet axiôme : *Le jugement rendu entre le pere & le fils touchant la filiation, ne nuit*

(a) L. 29, §. 1. ff. de lib. caus.

(b) *Retractā sententiā novo domino reddendus est.*

(c) L. 1. ff. si ing. esse dic. l. 10. eod. titul.

(d) L. 1. §. 1. ff. de stat. def. oratione divi Marti. Si quis ingenuus pronunciatus fuerit, liceat ingenuitatis sententiam retractare, l. 1. §. 1. ff. de stat. def.

(e) *Non est novum ut iteretur eadem*, dit Cujas dans son Commentaire sur la Loi, l. ff. ne de stat. def.

(f) *De lib. caus.*

(g) Sur le §. planè de la Loi 1. ff. de agnosc. liber.

qu'à eux seuls, & non au tiers. Delà vient que Covarruvias (a) établit cette regle puiffée dans le Droit naturel : *Les jugemens rendus en ces matieres, ne nuisent qu'à celui qui ayant été Partie, a été condamné, & à ses héritiers & fucceffeurs, & non aux autres.* Godefroi (b) dit auffi : *Les jugemens rendus entre le pere & le fils fur la filiation, ne nuisent point aux intéreffés; & fur une autre Loi (c), cet excellent Interprête dit pofitivement, que les Arrêts donnés fur les questions d'état, ne préjudicient point à ceux qui n'y ont point été Parties (d).* Et il autorife cette décifion par les Loix (e). Et par la Loi (f), & par la regle, *un jugement ne nuit point à ceux entre qui il n'a pas été rendu.* Godefroi déclare formellement par-là, que l'op-pofition du tiers non oui qui a un légitime intérêt, doit être reçue dans les questions d'état; c'est le fentiment de plusieurs autres Jurifconfultes (g). Madeleine Serry n'est point dans le cas du premier principe, puifqu'elle n'a point été Partie en l'Arrêt; ni dans le cas du fecond, puifqu'elle n'est point

(a) Tom. 2, q. praët. §. n. 5. *Sententia lata juxta formulas Juris nocet illi contra quem lata fuit, & denique ejus fuccefforibus, non tamen aliis.*

(b) Sur le §. 1. de la Loi derniere, ff. de libert. agn.

(c) L. 14. ff. de prob.

(d) *Quibus nullum affert præjudicium talis Sententia.*

(e) L. 1. ff. liber. ing. l. 2. c. quibus res jud.

(f) *Res judicata aliis non nocet.*

(g) Argentré fur le partage des Nobles. qu. 29. *Peregrinus de Fideicommissis art. 5, n. 44.* Mornac fur la Loi ff. 24. de stat. hom. & fur la Loi 43, ff. de min. Cancerius part. 2, c. 16, n. 4. 3. Alexandre fur la Loi ff. fapè de judic.

héritière, & qu'elle n'a point succédé à celui qui a été condamné; ni dans le cas du troisième, puisqu'elle n'est pas sans un intérêt particulier : mais elle est dans le cas du quatrième principe, puisqu'elle a un intérêt sensible pour sa dot, son honneur, son état.

M^{re}. Sylvain dit ensuite, que pour exclure l'opposition des tiers non ouïs, même dans les cas où les jugemens rendus sur l'état font foi contre eux, il faut l'assemblage de trois conditions, dont le concours est si nécessaire, que s'il en manque une seule, la tierce opposition doit être reçue, quand les deux autres se rencontreroient.

Premièrement, si l'opposant n'a précisément que le même droit que celui qui a été condamné. C'est ainsi que le décide Cane-rius (a). Or le droit de Madeleine Serry est différent de celui de l'Accusé; le droit de ce dernier c'est celui de sa naissance, il réclame les Loix du sang & de la nature : le droit de Madeleine Serry, c'est son mariage, c'est le droit du Sacrement, elle réclame les droits de la Religion & des Contrats.

La seconde condition, si l'opposant tire tout son droit du condamné comme descendant de lui, ou comme son héritier & successeur. C'est ce que nous apprennent tous les Auteurs, comme Covarruvias (b). D'Argentré sur le partage des Nobles (c), dit dans l'endroit où il met tout le précis de

(a) *Partie II*, l. 16, n. 63.

(b) *Tom. I*, §. 3. n. 2, *tom. II*, §. 13, n. 4. & 5.

(c) *Quæst.* 29.

son discours : *Sentence donnée en matiere d'état avec le prédécesseur, fait loi pour le successeur descendant de lui.* De même Peregrinus. (a)

Madeleine Serry ne tire point son droit de l'Acculé, elle n'est ni sa descendante, ni son héritière. En un mot, elle ne le représente point, & ce mot est décisif.

La troisième condition, si l'opposant n'a tiré son droit du condamné que depuis l'Arrêt de condamnation ; car si son droit avoit sa source avant l'Arrêt, il faut recevoir son opposition ; c'est ce que disent Peregrinus & d'Argentré dans les endroits qu'on a cités.

Quand ces trois conditions ne se rencontrent point, il s'ensuit que l'opposant a un droit propre & capital, & que les Loix ne permettent point qu'on le dépouille sans l'entendre.

La nécessité de cette troisième condition est établie par d'Argentré & Peregrinus dans les endroits cités, & par Alexandre. (b)

Madeleine Serry avoit son droit formé & acquis avant l'Arrêt de la Cour, puisque son mariage étoit achevé, avant même l'instance du Conseil. Elle avoit donc un droit propre & principal. Toutes les trois conditions manquent donc à l'égard de Madeleine Serry, & par conséquent son opposition doit être admise.

Je passe par-dessus le moyen que M^{re}. Sylvain a fondé sur ce que l'Arrêt a été rendu

(a) *Art. 5, n. 4, 6.*

(b) *Sur la Loi, *scpe de re judic.**

par plusieurs fautes de l'Accusé, & par le dol de M. Rolland, & sur des pieces fausses. Il dit qu'en quelque temps que ce soit, le tiers intéressé peut toujours s'opposer à un Arrêt fondé sur des pieces fausses. C'est la disposition expresse de cette Loi (a). Godfrey dit la même chose (b) sur la Loi où il s'agit de pieces fausses; cela est d'ailleurs décidé dans le Code (c), & il n'y a nul cas, selon Mornac, où les Jugemens rendus sur le faux, puissent subsister (d). Encore une fois, je n'entrerai point dans le détail de ces preuves. Quel effet feroient-elles, après qu'on a vu dans les moyens de M. de la Bliniere, les puissants motifs qui sont l'ame de l'Arrêt? M^{re}. Sylvain détruit avec plus de succès la fin de non-recevoir, fondée sur ce que Madeleine Serry a vu & su le Procès; il cite la Loi (e) qui commence par établir cette regle, que les *Jugemens rendus ne nuisent point au tiers non oui*. Elle ajoute que cela auroit lieu, quand même ce tiers auroit su le Procès, & elle rapporte l'exemple de deux cohéritiers d'un débiteur, l'un desquels a été condamné, sur quoi la Loi déclare que l'autre doit être reçu opposant, bien qu'il ait su le Procès (f). La Loi en-

(a) L. 16. c. ad. leg. Corn. de fals.

(b) Sur la Loi 3. quib. res judic. non noc.

(c) Si ex falsis instrumentis aut testimoniis res judicata sit.

(d) Sur la Loi dernière, de fide instrumentorum.

(e) Sape de re judic. ff.

(f) Alteri integra defensio est, etiamsi eam cohæredæ agi scierit.

suite rapporte les cas où cette science nuit au tiers : c'est lorsqu'il a pu empêcher le condamné d'agir en Justice, & lorsqu'il tire son droit du condamné même. Nulle de ces conditions qui doivent toutes deux se rencontrer, ne se trouve dans l'espece de l'opposition de Madeleine Serry.

D'ailleurs, la science qui est nécessaire pour exclure la tierce opposition, c'est la science légale & judiciaire, c'est-à-dire, qu'il faut avoir été assigné en l'Instance; c'est ce qui résulte de la Loi (a), qui déclare que les Jugements ne nuisent qu'à ceux qui ont été présents dans l'Instance. Et comment peut-on être présent dans une Instance? c'est en vertu d'une assignation. Godefroy le dit expressément sur ce texte (b). C'est aussi le sentiment d'Alexandre (c). Et il faut de plus s'être présenté en vertu de l'assignation, ainsi qu'il résulte du sens & des termes de la Loi. Salicet, dans son Commentaire sur cette Loi, le juge de même, aussi-bien que le Président Faber qui en rapporte un exemple bien précis. (d)

M^{re}. Sylvain combat ensuite la fin de non-recevoir, fondée sur ce que Madeleine Serry ne peut opposer que les mêmes défenses employées par l'Accusé.

(a) L. 47. ff. de re judic. De unoquoque judicio presentibus omnibus quos causa contingit judicari oportet; aliter enim judicatum tantum inter presentes tenet.

(b) Lorsqu'il explique le mot *presentibus* par celui-ci, *vocatis*.

(c) Sur la Loi *Sape*, n. 5.

(d) 7. Lib. Cœd. tit. 22. de fin. 7.

Il soutient que dans toutes les especes de Loix, des Jurisconsultes & des Arrêts sur cette matiere, les cohéritiers, les consors, les coobligés qui ont été reçus opposants, ne pouvoient alléguer que les mêmes raisons, les mêmes pieces produites par le condamné. Un fils déshérité intente la querelle d'inofficiosité, & n'attaque que l'un des héritiers institués par son pere, & il gagne sa cause. Les Loix (a) décident que cet Arrêt ne nuit point à l'autre cohéritier, bien qu'il n'eût & ne pût certainement avoir que les mêmes raisons à dire. Tel est le sentiment de Faber (b), & de d'Argentré dans la question (c) où il examine si les Jugemens rendus en matiere d'état, sont sujets à l'opposition du tiers non oui. Mais pourquoi m'arrêter à ces décisions, & à ces exemples particuliers? La Loi (d) établit comme une maxime inviolable, *que l'on ne peut rejeter l'opposition du tiers non oui sur ce motif, qu'il n'allègue que les mêmes défenses*. En effet, qui ne fait qu'on peut mieux les faire valoir, que celui qui a été condamné? Qui ne fait que l'art de mettre en œuvre ses moyens, fait un grand effet; & que souvent par les diverses circonstances des temps, des lieux, des personnes, les mêmes raisons ne sont plus les mêmes dans la bouche d'une nouvelle Partie?

(a) L. 15, §. 1. ff. de inoff. Testam. l. 16. ff. de leg. 1.

(b) C. 7. lib. Cod. tit. 9.

(c) Quæst. 29.

(d) L. 7. generaliter. ff. de except. rei jud.

Quoique M^{re}. Sylvain vienne de se mettre en grands fraix pour prouver sa proposition, il pouvoit, selon lui-même, épargner cette dépense, puisqu'il a, dit-il, quatre nouvelles défenses. Je ne les rapporterai point, parce qu'on ne seroit pas disposé à les bien recevoir. Je dirai seulement que parmi ces défenses, il offre de prouver la mort de Pierre Mège en Suisse. Mais comme ce n'est qu'une offre, cette preuve victorieuse, promise & non effectuée, ne peut rien opérer.

Il se fortifie encore par de nouvelles décisions du droit & de l'équité. Madeleine Serry étoit en possession de son état & de la personne de l'Accusé, lorsque l'Arrêt a été rendu contre elle sans l'entendre. Or il est incontestable qu'un possesseur dépouillé par un Jugement, sans être oui, peut s'y rendre opposant. C'est la disposition des Loix, comme on le voit dans Bartole (a). C'est ce qui résulte de plusieurs discours des Auteurs (b), qui établissent la même doctrine.

A toutes ces Loix, on ajoute la disposition précise de l'Ordonnance de 1667, titre 35, art. 2. *Permettons de se pourvoir par simple Requête, à fin d'opposition contre les Arrêts & Jugements en dernier ressort, auxquels le Demandeur en Enquête n'aura été Partie ou dûment appelé.* Tout est décidé, tout est aplani par cette sage disposition. Elle ne fait nulle exception, nulle réserve.

(a) Sur la Loi 12. *si is qui ff. de acquir. poss.*

(b) *Cancerius*, part. 2. c. 11. n. 63. *Covarruvias*, com. 11. q. practic. c. 13, n. 3.

Il dit enfin : Il s'agit d'un mariage sacré, détruit sans entendre la personne mariée. Quoi ! l'on fera dépendre d'une subtilité de procédure & du défaut chimérique d'une formalité de Palais, l'effet de la bénédiction nuptiale, la validité, ou la durée de l'union conjugale ? Les Païens ont reconnu que les Loix civiles ne devoient point donner atteinte au Droit divin (a). Et nous croirons qu'un Jugement moins puissant qu'une Loi, peut anéantir ce Droit ? De ce principe il s'ensuit que quand il y auroit des Loix, des Ordonnances qui voudroient qu'on refusât d'entendre Madeleine Serry sur la demande de son état, de son bien, de son honneur, cela ne s'entendrait jamais jusqu'au Sacrement ; & il la faudroit écouter sur son mariage. Cette vérité est fondée sur la Loi divine, sur la défense de séparer ce que Dieu a joint. Madeleine Serry est dans des termes bien favorables. Les Loix de la nature & de tous les Peuples veulent qu'on l'écoute sur son état, sur son honneur & sur sa dot, & défendent de la condamner là-dessus sans l'entendre ; & comment donc pourroit-on la déclarer non-recevable sans l'ouïr, lorsqu'à l'autorité de ces Loix, elle joint toute la faveur de la Religion ?

Quoique je me sois défendu de rapporter les endroits où l'on trouve des mouvements auxquels s'est livré M^{re}. Sylvain dans son Plaidoyer, je ne puis m'empêcher de rapporter la figure véhémence de sa péroraison.

(a) *Summa ratio qua pro religione facit.*

S'il étoit possible, Messieurs, (votre présence & l'idée de votre vertu me fait parler avec force;) s'il étoit possible qu'on déclarât une femme non-recevable, sans daigner examiner si au fond son mariage subsiste, on verroit non-seulement les hommes, mais ces voûtes, ces murs, ces Tribunaux indignés, s'élever contre un Jugement si opposé à tant d'Arrêts si remplis de religion & d'équité. Épargnez à notre siècle un tel malheur, un tel exemple. Soumettez-vous aux Loix, & aux regles, avec autant de plaisir, que les Peuples, & même des Princes & des Rois étrangers se soumettoient autrefois à vos Jugements. Montrez même votre indignation contre ceux qui, ayant été assez impies pour vous proposer de détruire sans examen un Sacrement auguste sur des chicanes de Palais, veulent que vous introduisiez dans les matieres de Religion des fins de non-recevoir, que les Païens ont rejetées dans les intérêts humains les moins importants.

Madeleine Serry doit être reçue opposante, suivant les regles & les maximes; Mrs. Sylvain l'a démontré: mais après avoir fait ce premier pas, pourra-t-elle faire un plus grand progrès? pourra-t-elle avoir lieu d'espérer qu'elle obtiendra un Arrêt qui détruise celui que la Dame Rolland a obtenu? Voilà ce qu'on ne peut point penser.

Au reste, il m'est tombé entre les mains une Lettre d'une Dame qui a eu la curiosité de lire les Plaidoyers pour & contre de

cette grande affaire, & qui, joignant un sens excellent à un esprit délicat, dit ce qu'elle a pensé là-dessus à un de ses amis. Elle n'a aucune connoissance des Loix & des principes : mais elle a cet esprit judicieux dont ils sont dérivés. J'ai cru qu'on pourroit prendre plaisir à la lecture de cette Lettre.

A MONSIEUR D***.

„ J'ai, Monsieur, l'esprit rempli de l'affaire de ce téméraire qui s'étoit enté sur la famille du Sieur de Caille, Gentilhomme de Provence. Après avoir eu la curiosité de lire l'histoire de bien des imposteurs, je n'ai rien trouvé d'égal à l'entreprise de celui-ci ; aussi a-t-il eu le bonheur d'enlever les suffrages d'un Parlement. Je vous avoue que cela me passe. Si cette Cour Souveraine s'est méprise, ne seroit-ce point parce qu'à la place de ses lumieres naturelles, qui l'auroient guidée sûrement, elle a voulu chercher des lumieres étrangères, qu'elle a cru trouver dans des Auteurs & de grands Docteurs, si vous voulez ? Vous serez surpris du ton que je vais prendre, vous ne croyez peut-être pas que je sois capable de pousser un raisonnement loin ; je serai ravie de vous défabuser, si vous êtes dans cette opinion. Je ne dirai pourtant point de grands mots. Je dis donc que le Parlement de Provence n'a pas fait attention que ces grands Docteurs ont raisonné dans une Thèse générale, & qu'ils auroient raisonné autrement.

Lettre
d'une
Dame à
Monsieur
D***.

dans la These particuliere. Ils ont établi des regles qu'ils ont cru les plus sûres pour les cas qui pouvoient arriver : mais ils n'ont pas prévu qu'il pouvoit y avoir tel cas qui dérangeroit tout leur système. Ceux qui veulent que dans toutes sortes de rencontres on épousé les Loix, disent qu'il ne faut pas avoir plus de bon sens qu'elles. Mais mon cousin l'Avocat, avec qui je raisonne quelquefois, me dit souvent que la plus légère circonstance dans le fait, produit une grande différence dans le droit, & cela me paroît très-juste. Permettez-moi de dogmatiser, nous sommes dans un siècle où les femmes dogmatisent : Il faut faire dans ces cas qui n'ont pas été prévus par celui qui a fait la Loi, ce qu'il feroit lui-même si on les lui proposoit ; il abandonneroit sa regle, s'il sentoît qu'elle ne le conduiroit pas à la vérité, & il établiroit une autre regle plus sûre. „

„ Quand, par exemple, vos Loix disent que les déclarations que peut faire celui qui s'attribue un état, ne peuvent pas lui nuire, je suis la très-humble servante de votre Législateur ; & je dis moi, qui ne suis qu'une femme, c'est-à-dire, selon l'idée de votre sexe, qui n'ai que la moitié de la raison d'un homme ; je dis donc que Pierre Mège, qui s'est donné pour le fils du Sr. de Caille, & qui dans son interrogatoire n'a su dire ni le nom de son pere, ni celui de sa mere, ni le sien propre, & qui paroît avoir ignoré mille choses que devoit savoir le fils de la maison, est un imposteur, n'en déplaise à

toutes les Loix du monde. Il faudroit donc croire que le fils du Sieur de Caille avoit passé par le fleuve de l'Oubli ; ou si l'on ne veut pas admettre la fable , il faudroit supposer qu'il auroit eu une attaque d'apoplexie , qui auroit dérangé son cerveau , & qui lui auroit fait perdre si absolument la mémoire , qu'il auroit oublié jusqu'à son nom. En vérité , je me trouve bien de n'être pas savante , mes jugemens en sont plus sûrs & plus certains , & je ne substitue pas à mes lumieres naturelles des visions creusées que ma science me fourniroit à crédit & en pure perte pour le bon sens. Je révere Messieurs les Savants ; mais je leur fais fort mauvais gré , dès qu'ils veulent voir clair , de quitter souvent le flambeau que la nature leur a mis entre les mains , pour prendre celui d'une fausse science. „

„ Voici ce qui m'a encore frappé dans l'Histoire du faux Caille. „

„ Il a bien prévu qu'étant Pierre Mège , Soldat de Marine , Cardeur de profession , mari d'Honorade Venelle , femme de même condition que la sienne , ses compatriotes , ses camarades le reconnoîtroient dans ses qualités ; il s'avise de dire qu'il a supposé qu'il étoit ce Mège , & cela dans le temps qu'il dit qu'il a quitté le Sieur de Caille son pere : il a joué le rôle de Mège pendant plusieurs années , il a pris le bien avec les charges ; c'est-à-dire , avec la charge d'une femme qui avoit une figure un peu burlesque , & qu'on ne croyoit être du sexe en la voyant ,

qu'à cause de sa coëffure & de son habit ; mais un Soldat de Marine n'est pas délicat, tout lui est bon. Ce que je ne puis digérer dans cette Histoire, si je la suppose vraie, c'est que le Notaire, devant qui ce prétendu Caille passe un Acte comme Pierre Mège, ne reconnoisse pas que c'est un faux Mège, quoiqu'il connût parfaitement le véritable ; & que les débiteurs de Pierre Mège croient aussi que le faux est le véritable, avec qui on dit qu'il n'avoit aucun rapport : un débiteur a pourtant bien dans la tête la figure de son créancier. „

„ Une autre chose qui me rend d'une créance bien dure sur l'histoire de l'Impos-teur, c'est qu'en supposant qu'il n'est pas Mège, il fait disparoître le véritable Mège, sans qu'on sache ce qu'il est devenu ; a-t-il pris l'essor vers le Ciel ? est-il allé voir les Antipodes ? Voilà ce qu'on ne fait point : il est tellement évanoui, que cela feroit croire qu'il a passé par le supplice des oubliettes. S'il avoit été englouti par quelque Baleine, peut-être, comme un autre Jonas, l'auroit-elle rejeté sur le rivage. „

„ Ce qui est encore très-surprenant, c'est que le prétendu Caille prit alors sa place dans le lit de Mège, comme si elle avoit été faite exprès pour lui, & se mit à la tête de ses biens sans rien craindre. Savoit-il la destinée de Mège ? étoit-il sûr qu'il étoit éclipsé pour toujours ? Il couroit un grand risque si Mège étoit revenu : lui auroit-il disputé sa femme ? Cette seconde Hélène auroit-elle

allumé une guerre qui nous auroit donné quelque idée de celle de Troie? Ces deux personnes qui avoient fait usage des appas de cette belle, y auroient-ils renoncé tous deux pour le bien de la paix, ou auroient-ils terminé leur différend à la courte paille? Voilà une histoire qu'on ne sauroit définir : elle n'est pas assez bien imaginée pour une fable qu'on invente, & elle n'a aucun air d'une vraie histoire. „

„ Comprend-on comment les parents & les amis du véritable Mège, qui ne s'entendoient pas avec le faux, l'ont pris pour le véritable? A tout moment il faut appeler un Oedipe, pour deviner une nouvelle énigme. „

„ D'où vient que le Parlement de Provence, qui est si équitable, où il y a des Magistrats qui demandent la vengeance du crime, n'a point puni le faux Mège, qui dans son système avoit usurpé les biens du véritable, avoit supposé son nom & sa personne? Je ne parle point de l'adultère ; car peut-être ont-ils mesuré l'énormité du crime aux appas d'Honorade Venelle, & au plaisir qu'ils ont cru très-médiocre. „

„ L'indulgence de ce Parlement, pour un homme qui se dit effrontément imposteur, m'étonne au dernier point. „

„ Ce faux Caille, qui se dit fils d'un Gentilhomme qui étoit riche, n'a point eu d'éducation, il ne sait ni lire ni écrire, & il n'a jamais pu apprendre l'un & l'autre : voilà encore ce qui révolte tout le monde.

Cette circonstance seule m'auroit tenu sur mes gardes, & m'auroit défendu des pièges qu'il tendoit à la crédulité. „

„ Je vois d'ailleurs des preuves certaines de la mort du véritable Caille, je vois qu'on établit qu'il savoit lire & écrire. Je ne m'arrête pas à la vaine critique qu'on fait de ces preuves, critique qui ne va pas seulement à la superficie de mon esprit ; parce que je vois tant de bonne foi & tant de certitude dans les Attestations des Magistrats Suisses, que je regarde ceux qui veulent les contester, comme des personnes qui voudroient me faire prendre la lumière pour l'ombre. „

„ Pourquoi le Parlement de Provence, si éclairé, s'est-il refusé à la preuve que Madame Rolland avoit offert de faire en Suisse, preuve de la mort du fils du Sieur de Caille ? c'étoit pourtant le point décisif. Avoit-il trop de lumières ? je dirois bien, craignoit-il d'en avoir trop ? mais je ferois injure à leur droiture ; je n'ai garde. Franchement si j'avois le choix d'un Parlement, pour être jugée dans une grande affaire, mon inclination ne me conduiroit pas à celui-là. „

„ Le fils du Sieur de Caille, qui n'a pas le moindre Écrit, la moindre Lettre qui prouve qu'il est ce qu'il veut être, a sa ressource dans les témoins qui le reconnoissent : quatre Nourrices sont de ce nombre ; c'est-à-dire, quatre personnes qui ont la tendresse & les lumières d'une mère ; trois Peu-

ples entiers crient , dit-on , qu'il est le fils du Sieur de Caille. „

„ Un Journal d'un Aïeul maternel , Journal bien vérifié , enleve tout-à-coup ces quatre Nourrices au fils du Sieur de Caille , & lui en donne d'autres. Voilà ce qui me rend bien suspecte la preuve des témoins. Voilà un mauvais préjugé contre eux. „

„ Quand je vois M. de la Bliniere dans la discussion de cette preuve , faire voir que ce grand nombre de témoins se réduit à neuf ou dix irréprochables , dont l'esprit peut encore facilement avoir été fasciné & séduit ; je me rappelle cette description que fait Voiture dans une Lettre au Cardinal de la Vaullette. „ *On vit, dit-il, un tel nombre de feux d'artifice , qu'il sembloit que toutes les branches & les troncs des arbres d'un grand bois se convertissoient en fusées , que toutes les étoiles du ciel tombassent , & que la sphere du feu voulût prendre la place de la moyenne région de l'air. Ce sont , poursuit cet agréable Auteur , trois hyperboles , lesquelles appréciées & réduites à la juste valeur des choses , valent trois douzaines de fusées.* “ De même ici ces trois Peuples entiers & ce grand nombre de témoins qui ont déposé , se réduisent à des acclamations tumultueuses , & à neuf ou dix témoins , encore ne sont-ils pas à l'abri de la fascination & de la séduction. „

„ Que peut une pareille preuve contre tant de témoins familiers avec Pierre Mège , ses parents & ses amis , qui le reconnoissent dans ses qualités , & qui semblent lui dire

par la maniere ingénue dont ils déposent : Votre mascarade n'est pas bien imaginée ; comment voulez-vous que nous nous y méprenions ? déguisez-vous mieux une autre fois. Si on faisoit un apologue là-dessus , on diroit que c'est un loup qui veut contrefaire la brebis , & qui hurle lorsqu'il croit bêler. Joignons à tout cela la preuve de la mort du fils du Sieur de Caille , & la prodigieuse différence qu'on a établie entre l'original & la copie ; nous admirerons comment un Parlement a pu s'y tromper. „

„ Qu'on éleve tant qu'on voudra les hommes au-dessus des femmes , on ne me persuadera pas que si on composoit un Sénat de femmes , elles jugeassent de la sorte : on ne sauroit m'ôter de l'esprit que le bon sens féminin ne soit un meilleur guide que le bon sens masculin , parce qu'il est toujours tel que la nature l'a fait , & n'est point ofusqué par la science. „

„ D'un autre côté , admirons l'effronterie & l'impudence de l'Impositeur , qui choisit pour le Théâtre de sa Comédie , un Pays où il peut être si facilement confondu , lui qui ne ressemble en rien à celui qu'il veut représenter , qui , étant constamment Pierre Mège , mari d'Honorade Venelle , entreprend de se dépouiller de son état & d'en prendre un autre à la vue de sa femme , de ses parents , ses amis , ses compatriotes , & qui ne craint point une infinité de témoins , dont les uns lui diront : Votre artifice est grossier , nous vous reconnoissons

pour Pierre Mège ; il falloit donc en quit-
tant votre état, changer vos traits de visage :
votre taille & votre figure ; les autres lui di-
ront : Vous ! le fils du Sieur de Caille, avec
qui vous n'avez pas la moindre ressemblance
pour l'esprit, pour le corps ; pour qui nous
prenez-vous ? Il faudroit que nous fussions de
grandes dupes pour vous croire. Voilà pour-
tant ce qu'il a fait. A-t-il cru qu'on pouvoit
quitter une femme comme un habillement,
& se métamorphoser tout-à-coup dans un
autre homme ? Il gagnoit beaucoup à la mé-
tamorphose, si elle eût réussi, parce qu'il
acquéroit des biens considérables, & se dé-
barrassoit, par dessus le marché, d'une fem-
me qui lui pesoit cruellement sur les bras.
Le beau secret pour des maris qui sont las
d'une femme éternelle ! C'est grand dom-
mage qu'un si beau dessein, après avoir eu
un si grand succès dans un Parlement, ait
échoué dans un autre. „

„ On peut regarder l'Ar rêt du Parlement
de Provence, comme un monument de la
surprise de gens éclairés, & du succès de
l'impudence la plus signalée qui ait jamais
paru sur la face de la terre. „

„ Qu'on ne dise pas que l'Imposteur étoit
dépourvu d'esprit : il étoit grossier en ap-
parence, mais il avoit un fonds de ruses &
de stratagèmes ; tout cela étoit soutenu par
une audace insigne ; c'étoit un esprit brut,
mais qui ne laissoit pas d'être présent, pré-
voyant, artificieux. „

„ Deux Parlements, composés de Juges

éclairés, car on ne doit pas penser autrement, rendent chacun un Arrêt sur une même affaire. Les deux Jugemens sont diamétralement opposés ; l'un décide que le Soldat est celui dont il a pris le nom, & l'autre le déclare imposteur ; l'un le comble de biens & d'honneurs ; l'autre l'auroit condamné à une peine capitale, s'il n'avoit pas eu les mains liées. Les Magistrats de l'un & l'autre Parlement sont appelés les Sages de la Terre ; ce titre ne leur est donné que pour leurs lumières supérieures à celle des autres hommes. „

„ Quelle contrariété d'opinions entre ces Sages ! Si la vérité est une, ses principes sont toujours les mêmes, & doivent toujours faire le même effet ; cependant il faut qu'elle se soit dérobée à l'un de ces Parlements, & qu'elle se soit présentée à l'autre ; grande matière à réflexions ! je n'en dis pas davantage. „

„ Il faut convenir que les Avocats de part & d'autre ont bien signalé leur éloquence ; il falloit M. de la Blinière pour tenir tête aux défenseurs du Soldat, la vérité ne pouvoit pas choisir un plus habile truchement. Voilà quelles sont mes idées sur cette grande affaire, je vous les abandonne, faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, &c. „



URBAIN GRANDIER,

Condamné comme Magicien, & comme auteur de la Possession des Religieuses de Loudun.

S'IL est vrai qu'Urbain Grandier ait été innocent du crime de Magie, comme le prétend la saine partie du monde, & surtout la nation des gens savants; quelle opinion aurons-nous des Religieuses de Loudun, qui ont dit être possédées, & que leur Possession étoit son ouvrage? Que penserons-nous des Exorcistes en grand nombre qui ont conjuré les démons, & des Juges qui l'ont condamné?

Il faudra par une conséquence nécessaire que ces possessions aient été un jeu de Théâtre, une Comédie qu'on a donnée à tout le Royaume. Ce sera même plutôt une Tragédie, puisque l'infortuné Grandier y a fait une fin tragique. Comment ces Religieuses, & leurs Exorcistes ont-ils pu si bien concerter cette piece, qu'ils aient réussi à imposer si long-temps, je ne dis pas au Peuple, car il est né pour être le jouet de l'erreur, dès qu'elle est un peu spécieuse; mais je dis aux honnêtes gens, aux gens éclairés? Comment des Juges, qui ont creusé cette affaire, & l'ont vue de si près, ont-ils pu se prêter

à cet ouvrage d'iniquité? On veut qu'ils se soient dévoués à la vengeance d'un grand Ministre, qu'ils lui aient sacrifié un innocent contre lequel il n'y avoit aucunes preuves. Qu'un Juge soit assez corrompu pour se livrer à sa passion, ou à celle d'autrui, qui le porte à condamner l'innocence qu'il reconnoît, on n'en sera pas surpris; que tout un Tribunal agisse de la sorte, & conspire unanimement contre un Accusé qui n'est point coupable, rien ne seroit plus étrange.

Je fais bien que la prévention, qui est le poison du Jugement, s'emparera d'un Juge qui aura les meilleures intentions du monde, & le déterminera à faire une injustice criante; mais s'emparera-t-elle de tout le Tribunal? Aucun Juge ne réclamera-t-il contre l'opinion injuste? Je ne crois pas qu'il y en ait des exemples parmi des Magistrats Chrétiens.

Quoi qu'il en soit, il est constant que dans cette affaire on ne voit aucune preuve convaincante ni de possession, ni de magie; on voit même des preuves évidentes de l'illusion.

Au reste, je raconterai les faits avec toute l'exactitude & la fidélité qu'on doit attendre de moi. Le Lecteur éclairé, impartial, sera en état de juger sainement: on ne pourra éluder son jugement qu'en s'inscrivant en faux contre les faits. Il ne doit point craindre l'événement de cette inscription, puisque j'ai puisé cette Histoire dans les meil-

leures sources, & que je me suis défié de celles qui m'ont paru corrompues.

A Dieu ne plaise, qu'en rapportant une Histoire qui persuadera que les possessions des Religieuses de Loudun étoient fausses, je veuille donner atteinte aux véritables possessions ! Elles sont prouvées par le nouveau Testament, l'objet divin de notre Religion, & par divers exemples de l'Histoire de l'Eglise, qu'on ne doit pas révoquer en doute.

Quelques abus qu'on ait pu faire à Loudun des Exorcismes, ces cérémonies de l'Eglise n'en sont ni moins saintes, ni moins respectables, & leur efficace n'en est pas moins constante. Malheur aux libertins & aux incrédules, qui se prévalent des abus pour combattre les pratiques de l'Eglise en elles-mêmes ! Peuvent-ils ignorer que les hommes sont capables des plus grands excès, jusqu'à faire servir la Religion pour autoriser leurs passions ? Ainsi, en conservant le respect que nous devons avoir pour les cérémonies de l'Eglise, nous devons garder pour ceux qui en abusent, toute notre indignation.

Loudun est une petite Ville du Poitou, où l'on a établi un Ordre de Religieuses Ursulines. Le but principal de l'institution de cet Ordre est l'instruction de la Jeunesse. C'est ce qui les engagea à prendre des Pensionnaires. Elles avoient, en 1632, un sage Directeur, qu'on appelloit Mouffaut. Mais si elles avoient abondamment tous les secours spirituels, elles étoient dépourvues

des temporels, & leur situation n'étoit pas aisée. Après la mort de ce Directeur, de jeunes Religieuses, de concert avec quelques Pensionnaires, se divertirent pour effrayer les autres, à le représenter comme un Revenant. Marie Aubin, Pensionnaire, âgée de seize à dix-sept ans, fut une de celles qui se distingua le plus dans ce divertissement; c'est par ces jeux où elles s'exercerent, qu'elles furent propres à représenter des rôles plus importants.

Jean Mignon, Chanoine de l'Eglise Collégiale de Ste. Croix de Loudun, fut choisi pour succéder à Mouffaut. Comme il ne s'opposa point à ces jeux qui se faisoient dans ce Couvent, on a cru que dès-lors il médita d'en faire quelque usage pour des desseins qui éclaterent dans la suite contre Urbain Grandier, son ennemi capital.

Celui-ci, qu'il est important de faire connoître pour avoir une juste idée des crimes dont il fut accusé, étoit d'une honnête famille; il étoit fils d'un Notaire Royal de Sablé, & né à Roueres, qui étoit près de cette petite Ville. On a dit qu'il avoit appris la magie de Pierre Grandier, son pere, & de Claude Grandier, son oncle, Prêtre: mais les habitants de Saintes, où l'un & l'autre avoient demeuré, ont rendu un bon témoignage de leur vie & mœurs. Ainsi on a lieu de juger que c'est une calomnie.

Urbain Grandier fit ses études sous les Jésuites à Bourdeaux, qui eurent de l'amitié pour lui, à cause de ses talents. On fait

que ces Religieux s'attachent particulièrement à leurs Écoliers qui se distinguent par leur esprit. Ce sont de jeunes plants sur qui ils jettent souvent les yeux pour les transplanter dans leur Ordre. Mais ils crurent que Grandier leur seroit plus utile dans le monde ; ils le pourvurent de la Cure Saint-Pierre du Marché de Loudun , dont ils sont Patrons. Il eut aussi une Prébende dans l'Eglise de Sainte-Croix. Il excita par ces deux Bénéfices l'envie des Ecclésiastiques. Il crut lui-même, lorsqu'on l'accusa, que plusieurs de ceux qui s'étoient déclarés contre lui, en vouloient plutôt à ses Bénéfices qu'à sa personne.

Il étoit d'une taille avantageuse, & avoit un grand air répandu dans toute sa personne. Il étoit curieux, d'une grande propreté sur lui, & dans ses habits. Il ne paroissoit qu'en habit long. On ne peut pas mieux représenter dans le Public qu'il le faisoit : il unissoit dans sa conversation la facilité de parler à l'élégance des termes. Il prêchoit souvent, & avoit le talent de la prédication. Il s'attira la haine des Moines, parce qu'il prêcha contre les Confrairies & ceux qui n'alloient pas à la Messe de Paroisse. Il excita encore leur jalousie, parce qu'il prêchoit beaucoup mieux qu'eux.

Il a fait l'Oraison funebre de Scevole de Sainte-Marthe ; cet Ouvrage est estimé par les traits de l'éloquence dont il est semé ; on n'y trouve pas seulement de l'esprit, mais encore du génie. Il étoit avec ses amis

d'un commerce aisé & agréable ; mais extrêmement fier & dédaigneux avec ses ennemis. Il étoit ferme dans ses desseins & jaloux de son rang , & n'étoit pas traitable sur ses intérêts. Il repouffoit les injures avec tant de vigueur , qu'il rendoit ses ennemis irréconciliables , & il en avoit un grand nombre.

S'il a été innocent de magie , il ne l'a pas été de galanterie , & il se livroit à son penchant. Parmi ceux qui le haïssoient , c'étoient des rivaux , des peres irrités , des maris furieux ; il avoit déplu à tous ces gens-là par ses entreprises amoureuses , & les bonnes fortunes qu'il avoit eues. M. Seguin , Médecin de Tours , dit dans sa Lettre , insérée dans le Mercure François , que les partisans de Grandier l'accusoient de se livrer aux plaisirs de l'amour. L'Auteur du Mercure François l'accuse du même vice. Ménage , son défenseur , dit qu'on lui reprochoit d'avoir connu une femme dans l'Eglise dont il étoit Curé , & il ne le justifie pas. Monconis dit que c'étoit la femme d'un Magistrat de Loudun.

Malgré la coqueterie de son cœur , il avoit une maîtresse dominante ; & comme on a lieu de croire qu'il avoit contracté avec une fille un mariage de conscience , & qu'il avoit fait , pour guérir ses scrupules , le *Traité contre le Célibat des Prêtres* , qu'on trouva parmi ses papiers ; les soupçons furent fixés sur Madeleine de Brou , qu'on connoissoit pour son intime amie.

Mais il ne l'a jamais nommée, & a eu une pareille discrétion à l'égard de toutes les filles & femmes avec qui il a eu des liaisons, innocentes ou criminelles, afin de leur sauver les atteintes que ses ennemis leur auroient portées.

Sur l'idée que l'on se formera d'un Prêtre si galant, on jugera d'abord qu'il n'avoit point de religion : mais son cœur peut avoir été corrompu, sans que son esprit l'ait été. Sa passion pour les femmes peut avoir relégué dans le fond de ce cœur des sentimens de piété & de religion, sans les étouffer entièrement, ainsi qu'on en trouve tant d'exemples parmi les Chrétiens ; & de cet état-là, il y a une grande distance à la magie & au maléfice.

En 1620, il gagna un Procès à l'Officialité de Poitiers, contre un Prêtre nommé Mounier, & il usa avec la dernière rigueur de ses avantages ; ce qui indisposa extrêmement ce Prêtre contre lui.

Il eut un pareil succès dans un Procès qu'il eut contre le Chapitre de Ste. Croix, au sujet d'une maison que ce Chapitre lui disputoit. Il triompha, & insulta avec beaucoup de fierté à Mignon, qui étoit le solliciteur de ce Procès, & alluma dans le cœur de ce Chanoine un vif ressentiment contre lui.

Il s'attira toute la parenté nombreuse de Barot, Président des Élus, & oncle de Mignon, parce que dans un différend qu'il avoit eu avec ce Président, il l'avoit traité

avec beaucoup de hauteur , & comme un homme très-méprisable. Barot , qui n'avoit point d'enfant , & qui étoit riche , étoit considéré & courtiſé de ſes parents , ſuivant les maximes ordinaires du ſiecle , où regne l'idole de l'intérêt.

Mais tous ſes ennemis n'avoient encore qu'un foible reſſentiment , au prix de celui qui dévoroit Trinquant , Procureur du Roi. Il avoit une fille fort jolie , dont Grandier avoit eu les bonnes grâces ; il l'avoit même conduite à une grande familiarité dans les converſations , qu'il avoit eues avec elle. Elle tomba dans une langueur extrême , dont on empoifonna la cauſe. Le Public curieux a toujours voulu pénétrer les myſteres de l'amour , qu'on lui a cachés avec le plus de ſoin , & s'eſt toujours ingéré de les deviner. Marthe Pelletier , dont la fortune étoit médiocre , fut ſi affectionnée & ſi fidelle à cette fille , qu'elle déroba l'accouchement aux curieux. Elle ſe chargea de l'enfant , qu'elle mit ſur ſon compte , & lui chercha une nourrice. Malgré toutes les précautions qu'elle prit , le Public malin ne voulut reconnoître la véritable mere , que dans la fille de Trinquant ; & le pere , que dans celui qu'il s'étoit figuré.

Le Procureur du Roi fit arrêter Marthe Pelletier , & la fit interroger ſur la naiſſance de cet enfant. Elle ſoutint conſtamment la maternité qu'elle s'étoit donnée , & elle promit d'élever l'enfant avec tant de ſoin , que la Juſtice ſeroit diſpenſée de la recher-

cher. Ce curieux indiscret méritoit qu'on lui dît la vérité. Cette déclaration, qui ne donna point le change, ne servit qu'à mortifier Trinquant, & à ulcérer son cœur contre l'auteur de son déshonneur.

Tous ses ennemis s'assemblerent pour conjurer sa perte. Menuau, Avocat du Roi, intime de Mignon, joignoit à cela l'intérêt d'un amour méprisé par une maîtresse qui favorisoit Grandier; aussi tint-il bien son coin dans cette partie. On résolut de perdre Grandier, ou de le chasser entièrement de Loudun.

Peu de temps après, on vit éclore une plainte contre lui, pardevant l'Official de Poitiers, sous le nom du Promoteur. On l'accusoit d'avoir séduit des filles, des femmes; on le taxoit d'impiété, d'irrégion. Deux misérables de la lie du Peuple, suscités sans doute par ses ennemis, furent les délateurs. L'Official commit Louis Chauvet, Lieutenant-Civil, & l'Archiprêtre de Saint-Marcel du Loudunois pour informer conjointement. Un Official n'a pas droit de commettre un Juge Royal. Ainsi cet Official excédoit la sphere de son pouvoir.

Dans ce temps-là Durhibaut, homme accrédité par ses richesses, lié avec les ennemis de Grandier, fit de lui, en présence du Marquis du Bellay, des médisances sanglantes. On en fit des rapports malins au Curé, en les embellissant, suivant la coutume des personnes qui ont la bassesse de rapporter. Il lui en témoigna son ressen-
ti-

ment dans des termes si piquants, que Durhibaut, outré, le frappa avec sa canne; il étoit alors en surplis & prêt à entrer dans l'Eglise de Sainte-Croix, où il alloit assister au Service. Grandier s'alla jeter aux pieds du Roi, il mit dans tout son jour l'affront qu'on lui avoit fait publiquement. Le Roi, touché de cette plainte, en renvoya la connoissance au Parlement, afin que le procès fût fait & parfait à Durhibaut.

Pendant ce temps-là, on informoit contre le Curé à Loudun. Le Procureur du Roi déposa le premier pour encourager les autres : on entendit des gens de néant. L'information étant faite, on l'envoya à M. Chateignier de Rocheposay, Evêque de Poitiers, qui étoit très-susceptible de prévention. On exagéra l'entreprise que le Curé avoit faite sur les droits de l'Evêque, en donnant, disoit-on, une dispense de proclamation de Bans dans un mariage. On n'eut pas de peine à obtenir de ce Prélat un décret de prise de corps contre l'Accusé.

Cependant Durhibaut, pour éluder le Jugement de l'affaire qu'il avoit au Parlement, peignit à la Cour le Curé comme un homme scandaleux, dont les mœurs étoient très-dérégées. Il apporta pour preuve le Décret de prise de corps que l'Evêque avoit prononcé contre lui. La Cour, avant que de faire droit, renvoya Grandier pardevant son Evêque, afin qu'il se justifiât des crimes qu'on lui imputoit. Ce Curé retourna à Loudun, où il fut à peine arrivé, qu'il y

fut arrêté, & conduit à Poitiers dans la Prison. Ses ennemis le crurent alors perdu ; ils inspirèrent à un Prêtre de jeter un dévolu sur sa Cure.

Les conjurés se rebuterent à cause des dépenses qu'il falloit fournir au Procès ; mais ils furent ranimés par Trinquant.

Malgré leurs intrigues, leur information ne fut pas concluante. Aucune femme, ni fille, ni aucune partie intéressée ne se plaignit. D'ailleurs on n'avoit nommé personne, plusieurs témoins se rétractèrent.

Un Avocat, parent de Trinquant, fut du nombre des Juges. L'Évêque fut tellement prévenu, que ne voyant que par les yeux des ennemis de Grandier, cet Accusé fut condamné à jeûner au pain & à l'eau tous les Vendredis pendant trois mois, & interdit de la Messe & du Service divin dans le Diocèse de Poitiers pendant cinq ans, & de Loudun pour toujours.

Ses ennemis ne se flatterent pas que la prévention pût, dans un autre Tribunal, faire le même effet ; ils crurent qu'il falloit épuiser Grandier par toutes les ressources de la chicane. Le Promoteur, qui leur étoit dévoué, se rendit appellant comme d'abus, & Grandier en appella à l'Archevêque de Bourdeaux. Il se présenta néanmoins au Parlement, & il y fit plaider sa cause : mais comme il y avoit grand nombre de témoins à faire entendre, il fut renvoyé au Présidial de Poitiers. Le Lieutenant-Criminel de ce Siege instruisit le Procès tout de nou-

veau. Cette instruction ne fut pas favorable aux Accusateurs, l'un des délateurs se désista, on trouva des contradictions dans les dépositions, plusieurs déclarèrent qu'ils avoient été sollicités par Trinquant. Deux Prêtres déclarèrent par écrit, qu'ils rétractoient leurs dépositions, dont, dirent-ils, on ne leur avoit pas fait la lecture, & justifient parfaitement Grandier.

Ainsi, toute la machine se démonta & les ressorts ne purent pas jouer; le dévolutaire se désista; le Présidial, par son Jugement du 25 Mai 1631, renvoya Grandier absous. Ce Curé triomphant insulta ses ennemis avec beaucoup de hauteur; mais on peut dire que l'innocence ne fut pas victorieuse, mais le crime caché eut cet avantage.

Il falloit qu'il comparût encore devant l'Archevêque de Bourdeaux, qui étoit de la Maison de Sourdis; il y eut le même succès: par une Sentence du 22 Novembre de la même année, son interdiction fut levée, & on lui laissa la liberté de se pourvoir pour dommages-intérêts, & restitution des fruits de ses Bénéfices, *ainsi & comme il verroit bon être.*

L'Archevêque de Bourdeaux parut estimer ses talents, & comme il lui vit sur les bras des ennemis puissants acharnés à sa perte, il lui donna le conseil salutaire de permuter ses Bénéfices, & de s'éloigner de Loudun: mais il n'étoit pas d'un caractère à suivre ce conseil, & la vengeance avoit trop d'attrait pour lui, pour qu'il quittât

la partie. D'ailleurs parmi les différents objets qui partageoient son cœur, il y avoit une fille à Loudun dont il étoit très-épris, & dont il ne pouvoit pas s'éloigner; c'est cette intime amie, ou plutôt cette tendre amante, dont on a déjà parlé.

Quelle vertu ne faut-il pas à un homme d'une complexion vive & ardente, telle qu'étoit celle de Grandier, pour se contenir lorsqu'il est exposé aux entretiens du sexe, à qui il a l'art de plaire par des dehors prévenants?

Il retourna à Loudun, où il fit son entrée avec une branche de laurier à la main, comme le signe de sa victoire. Cette conduite fut trouvée pleine de bassesse par ses amis & ses ennemis, il n'y eut qu'une voix là-dessus. Ceux-ci se crurent poussés à bout, & ne consulterent que la vengeance. Il entra dans la possession de ses Bénéfices, & poursuivit si vivement Durhibaut, qu'il obtint contre lui un Arrêt à la Tournelle. Cet accusé, ayant été mandé, fut blâmé nue tête, & condamné à diverses amendes & réparations, & aux dépens du procès.

Grandier ne voulut pas s'en tenir là : il se disposa à appeller au Parlement ses Parties secrètes, pour les faire condamner à ses dommages-intérêts, & à la restitution des fruits de ses Bénéfices. Vainement ses amis mirent tout en usage pour l'obliger à contenir sa vengeance : vainement lui représenterent-ils ce qu'une cabale furieuse est capable d'entreprendre; il la méprisa telle-

ment, qu'il fut sourd à toutes ces remontrances. La Providence, pour punir ses dissolutions & son orgueil, permit qu'il tombât dans le précipice que lui creusèrent ses ennemis, & elle tira de ses crimes une vengeance si terrible, qu'il n'est personne qui ne s'en épouvantât, si l'on ne voyoit pas au milieu de cette sévérité, une conduite pleine de miséricorde, qui a employé, pour sauver l'ame de Grandier, un remède aussi violent & aussi nécessaire.

Ainsi, pour punir les crimes réels de ce Curé, elle livra aux châtimens les plus affreux de la Justice humaine, des crimes faux & supposés qu'on lui imputa. Tel est le Jugement de la saine partie du monde.

Voici quelle fut la trame que ses ennemis ourdirent.

On dit que Mignon, secondé d'autres personnes, exerça dans le Couvent de Loudun les Religieuses à jouer le rôle de possédées, avec les accompagnemens de ce personnage, contorsions de corps, convulsions, & tout ce qui pouvoit bien représenter les opérations du démon; afin d'imposer non-seulement aux gens crédules, mais même, s'il étoit possible, aux esprits-forts.

On m'arrêtera d'abord, en me demandant par quelle voie j'ai appris que tous ces préparatifs avoient été faits par Mignon & ses confidens. Je ne rapporterai point, pour justifier ce fait, qu'il a été mis en œuvre dans l'histoire des diables de Lou-

dun, parce que cet Auteur ne nous apprend point comment il a su un fait si secret. Il ne le faut envisager que comme une conjecture qui paroît très-juste & très-bien fondée, dès qu'on fera voir dans la suite, que dans ces prétendues possessions, il n'y avoit aucun des caractères que l'Eglise nous a donnés comme des signes infailibles, auxquels on reconnoît celles qui sont véritables; d'où il s'ensuit que les rôles de ces Religieuses furent appris & étudiés. Quels Maîtres peuvent-elles avoir eus que les ennemis de Grandier, qui firent usage de cette comédie pour le perdre? Qui, parmi ses ennemis, avoit avec les Religieuses de plus grandes liaisons que Mignon, Aumônier?

Mais, dira-t-on, comment faire entrer dans un pareil complot tout un Couvent? avoient-elles toutes le cœur si corrompu, qu'elles pussent être Actrices de cette horrible conspiration? Dès que le fait est certain, comme on le démontrera, que la possession n'étoit qu'une illusion, & qu'il ne s'agit plus que d'en chercher la cause, il n'est plus question que d'en trouver la plus vraisemblable.

Dès qu'on est sur les voies, il n'est pas difficile de deviner les grands ressorts que Mignon & ses émissaires firent mouvoir. Ils alléguèrent à ces Religieuses que le zèle de la gloire de Dieu vouloit qu'on purgeât l'Eglise d'un débauché, d'un scélérat tel que Grandier, qui entraînoit tant d'ames dans les enfers; que toutes les voies qu'on pour-

roit prendre pour exécuter ce dessein , feroient toujours très-louables. D'ailleurs , que cette entreprise qui les rendroit le spectacle de toute la France , leur donneroit une grande réputation , enrichiroit leur Couvent d'aumônes , & les feroit passer de l'indigence où elles gémissoient , dans une heureuse situation , dont elles goûteroient les douceurs. C'est l'effet que produisit cette comédie , qui fut jouée avec tant d'éclat.

Ainsi ces Religieuses furent séduites par un faux zele pour la gloire de Dieu , & par leur intérêt. Il y en eut , sans doute , qui étoient assez éclairées pour connoître leur erreur ; mais elles étoient assez intéressées & assez malignes pour y persévérer. On a dit que Mignon les lia toutes au secret par des serments horribles , il falloit mettre un pareil frein à la curiosité des gens qui auroient voulu pénétrer le mystere ; même aux troubles & aux remords de leur conscience , qui les auroit pu porter à révéler le secret.

Le bruit de la possession des Religieuses courut sourdement dans la Ville ; mais dès qu'il commença d'éclater , Mignon exorcisa la Supérieure & une autre Religieuse. Il appella à ses exorcismes Barré , Curé de St. Jacques de Chinon ; c'étoit un homme atrabilaire , visionnaire , taxé d'hypocrisie , qui brûloit de l'ambition de passer pour un Saint. Il vint à Loudun à la tête de ses Paroissiens , qu'il y amena en procession , faisant le chemin à pied , afin de prévenir le Public par cette démarche d'éclat.

Ces

Ces deux Ecclésiastiques, s'étant exercés pendant plus d'une semaine, crurent que les Religieuses pouvoient soutenir le grand jour. Ils envoyèrent au Magistrat, Granger, Curé de Venier : c'étoit un de ces hommes qui aime mieux se faire craindre que de se faire aimer, & qui se servoit de la faveur qu'il avoit auprès de l'Évêque de Poitiers, pour se rendre redoutable ; il étoit lié à la haine de Mignon & de Trinquant. Quoiqu'il n'eût aucun sujet de se plaindre de Grandier, il alla, le 11 Octobre 1632, voir Guillaume de Cerisay de la Gueriniere, Bailli du Loudunois, & Louis Chauvet, Lieutenant-Civil ; il les pria de la part des Exorcistes, de se transporter au Couvent, pour voir deux Religieuses possédées de l'Esprit malin. Il leur représenta que leur ministère exigeoit qu'ils s'éclaircissent de ces possessions, capables de faire un grand éclat dans le monde. Il leur dit qu'il y avoit une Religieuse qui parloit latin, quoiqu'elle ne l'eût jamais appris. Les deux Magistrats se rendirent au Couvent pour assister aux exorcismes, & les autoriser, s'ils croyoient que les possessions fussent réelles ; ou pour arrêter le cours de l'illusion, si les possessions étoient feintes & supposées. Mignon vint au-devant d'eux, revêtu de son Aube & de son Étole, leur fit l'histoire de la possession des Religieuses, & leur dit l'effet qu'avoient produit ses exorcismes ; & que la Supérieure, qui s'appelloit Jeanne de Belfiel, fille du feu Baron de Cose, du

Pays de Xaintonge, & une Religieuse-laïe, qu'on appelloit sœur Claire, fille d'un nommé Magnoux, étoient possédées des démons. Si la Supérieure étoit possédée du diable, voilà une Communauté bien gouvernée ! Il leur dit le nom du diable de la Supérieure, & de la Sœur-laïe. Le premier s'appelloit Astaroth, & le second Zabulon. Il ajouta que les possédées reposoient, & il les pria de remettre leur visite à un autre jour. Ils s'en alloient, lorsqu'on les rappella : ils monterent dans une chambre haute, où les deux possédées étoient dans leurs lits. La Supérieure avoit autour d'elle des Carmes, des Religieuses du Couvent, Rousseau, Prêtre & Chanoine de Sainte-Croix, M. Manoiri, Chirurgien. Dès que la Supérieure eut appercu les Magistrats, elle eut à point nommé des convulsions, & fit force grimaces & contorsions ; quoiqu'elle fût une des plus belles filles du Royaume, elle eut l'art de se rendre bien laide ; elle avoit à sa droite un Carme, & Mignon à sa gauche ; elle poussa des cris qui imitoient ceux d'un petit pourceau. Mignon la conjura, il interrogea le démon, & lui demanda : *Propter quam causam ingressus es in corpus hujus Virginis ?* Par quelle raison es-tu entré dans le corps de cette fille ? Réponse : *Causâ animositatis*, par un principe d'animosité. Demande : *Per quod pactum*, par quel pacte ? Réponse : *Per flores*, par des fleurs. Demande : *Quales*, quelles fleurs ? Réponse : *Rosas*, des roses.

Demande : *Quis misit*, qui vous les a envoyées? Réponse : *Urbanus*, Urbain. Elle ne prononça ce nom qu'après avoir hésité plusieurs fois, comme si elle l'eût dit par contrainte. Demande : *Dic cognomen*. Dites son surnom. Réponse : *Grandier*. Ce fut encore une parole qu'elle ne prononça qu'avec peine. Demande : *Dic qualitatem*, dites sa qualité. Réponse : *Sacerdos*, Prêtre. Demande : *Cujus Ecclesiæ*, de quelle Eglise? Réponse : *Sancti Petri*, de saint Pierre. Elle prononça très-mal ces dernières paroles. Demande : *Quæ persona attulit flores*, quelle est la personne qui a apporté ces fleurs? Réponse : *Diabolica*, Diabolique. Il n'est pas difficile de comprendre que la Supérieure avoit pu aisément apprendre cette leçon, renfermée dans ce petit nombre de Réponses. Si on eût voulu mettre la prétendue Possession à l'épreuve, il falloit faire interroger cette Religieuse par d'autres que par des Ecclésiastiques qui étoient familiers avec elle.

Comme elle étoit au bout de son rôle, elle revint dans son bon-sens, & elle mangea un peu. Les Magistrats, qui avoient donné toute leur attention, se retirèrent vers la fenêtre. Mignon les joignit, & leur dit qu'on voyoit renouveler l'histoire de Gaufridi, qui fut condamné par un Arrêt du Parlement de Provence. Ce parallele prouve la haine violente de Mignon contre Grandier. Les Magistrats n'entrèrent point dans sa pensée : le Lieutenant-Civil

dit qu'on auroit dû demander à la Supérieure la cause de l'animosité dont elle avoit parlé dans ses réponses. Mignon s'en excusa sur ce qu'il ne lui étoit pas permis de faire des questions curieuses ; mais dès que le diable avoit mis les curieux sur les voies, en lui disant la cause de la possession, il étoit bien naturel qu'on voulût qu'il particularisât cette cause.

La Sœur-laïe, qui étoit jolie, eut aussi des convulsions ; car on a remarqué que les diables n'avoient point pris leur logement chez des laides, ni des vieilles : c'est ce qui donna lieu de dire qu'ils avoient le goût délicat. Le diable de la Sœur-laïe n'étoit pas aussi savant que celui de la Supérieure ; quand on l'interrogea, elle renvoya la réponse à l'autre diable, comme si elle eût voulu dire : On ne m'a pas instruite comme elle. Les Juges se retirèrent, ayant appris que la même scène avoit été jouée en présence de Paul Grouard, Juge de la Prévôté de Loudun, & de Trinquant, Procureur du Roi.

Ces possessions furent à Loudun les sujets de toutes les conversations, elles eurent des partisans & des critiques ; les crédules, les simples & les dévots furent du premier nombre. Les crédules donnent dans le merveilleux tête baissée ; les simples sont dépourvus de discernement, & ne peuvent rien approfondir ; les dévots croient les possessions : en cela ils ont raison ; ils confondent les fausses avec les vraies, voilà leur

erreur ; d'ailleurs leur charité ne leur permettoit pas de croire qu'on eût formé un projet si noir , & inventé une fourbe si diabolique contre Grandier. Les critiques , qui étoient les gens d'esprit & les gens savants , faisoient tous les défauts de la comédie ; ils trouverent que le diable ne parloit guères mieux qu'un Écolier qui a mis à peine le pied sur le seuil de la porte du College. Ils remarquoient que Mignon n'avoit pas voulu demander la cause de l'animosité , parce qu'il n'avoit pas appris à la Supérieure une réponse latine à la question. Ils admiroient l'ignorance du diable de la Sœur-laïe : ils trouvoient que ces diables ne varioient pas assez leurs rôles , puisqu'ils jouoient devant différentes personnes la même scene ; ils relevoient l'excès de la passion de Mignon , qui l'avoit porté à comparer Grandier à Gaufridi. Pourquoi , disoient-ils , les Carmes trempent-ils là-dedans ? ne pensera-t-on pas qu'ils se veulent venger du Prédicateur qui a parlé contre leur Confrairie , & qui efface le mérite de leurs Prédications ? Rien n'échappoit à ces critiques , qui étoient instruits que les ennemis de Grandier s'étoient assemblés au Village de Puidardane , dans une maison de Trinquant.

Les deux Magistrats revinrent le lendemain matin , & remontrèrent à Mignon que cette affaire faisoit tant d'éclat , qu'il étoit à propos qu'on n'exorcisât qu'en leur présence , & que les Exorcistes fussent choisis

par la Justice ; qu'il falloit qu'il s'abstînt de faire des exorcismes , parce que sa qualité de Directeur , & les différends que lui & ses parents avoient eus avec Grandier , jettoient sur lui le soupçon de suggestion , après que la Supérieure , ou , si l'on aime mieux , son diable , avoit accusé Grandier de sortilege.

Mignon , sans promettre de ne plus exorciser , dit aux Magistrats que ni lui , ni ses Religieuses n'empêcheroient point qu'ils ne fussent présents aux exorcismes. Il leur apprit que Barré , qui avoit exorcisé ce jour-là , avoit su de la Supérieure , qu'elle avoit six diables dans le corps , dont il avoit pris les noms par écrit , qu'Astaroth étoit le premier ; que Grandier avoit remis son pacte , fait entre lui & le diable , sous le symbole des roses , à un nommé Pivart , qui l'avoit délivré à une fille qui l'avoit jetté dans le Couvent par dessus les murailles du jardin ; que la Supérieure avoit dit que cela s'étoit fait la nuit du Samedi au Dimanche , à deux heures après-minuit , *horâ secundâ nocturnâ* , c'étoient les termes dont elle s'étoit servie ; que lorsqu'on lui avoit demandé qui étoit ce Pivart , elle avoit répondu : *Est pauper Magus* ; qu'ayant été pressée sur ce mot de *Magus* , elle avoit dit *Magicianus & Civis* , Magicien & Citoyen : *Magicianus* est un mot françois habillé à la latine. Les Magistrats monterent dans la chambre des possédées , il y avoit bien des curieux ; il ne s'y passa rien , les diables prenoient haleine.

Les Magistrats revinrent sur le soir après la scène des convulsions : la Supérieure tira la langue, bava & écuma. Ce fut un vilain spectacle, son diable parut enragé. Barré demanda au démon quand il sortiroit, il répondit *Cras manè*, demain matin; l'Exorciste insista, & lui demanda pourquoi il ne sortoit pas à présent; il répondit : *Pactum*, c'est un pacte; il prononça ensuite, *Sacerdos, finis*, Prêtre, la fin. Ce diable ne savoit ce qu'il disoit, & paroïssoit être au bout de son latin. Après plusieurs cérémonies, & qu'on eut prononcé plusieurs noms de Saints, la Supérieure reprit son état naturel, son visage fut aussi tranquille que si elle n'eût souffert aucune agitation extraordinaire : elle regarda Barré en souriant, & lui dit que Satan n'étoit plus chez elle. Une mer agitée d'une tempête furieuse qui devient calme tout-à-coup, est une image du passage rapide qu'elle fit de son premier état au dernier; c'est ce qui faisoit dire qu'elle avoit la tempête & le calme à son commandement. On lui demanda si elle se souvenoit des questions qu'on lui avoit faites; elle répondit que non. Elle prit ensuite quelque nourriture; elle dit à la compagnie que le premier sort lui avoit été donné sur les dix heures du soir; qu'elle étoit alors au lit, & qu'il y avoit plusieurs Religieuses dans sa chambre; qu'elle sentit qu'on prit une de ses mains, & qu'après y avoir mis trois épines noires, on la ferma; que cela s'étant fait, sans qu'elle eût vu personne, elle

se troubla, & fut saisie d'une grande frayeur, qui lui fit appeller les Religieuses qui étoient dans sa chambre; que s'étant approchées, elles avoient trouvé les trois épines dans sa main. On comprend qu'elle a pu facilement en imposer à ces Religieuses, en leur faisant voir dans sa main des épines qu'elle leur dit qu'on y avoit mises.

Comme la Religieuse continuoit à parler, la Sœur-laïe eut des convulsions qu'on regarda comme des signes de la possession. Barré l'exorcisa. Il s'éleva alors un grand bruit, parce qu'on avoit vu descendre un chat par la cheminée, qui se jetta sur un ciel de lit. On crut fermement que c'étoit un diable, ou un Magicien; des gens intrépides l'allerent prendre dans son poste, & l'apporterent sur le lit de la Supérieure, où il fut bien & duement exorcisé par Barré: mais c'étoit un démon muet, car il ne répondoit rien; s'il eût parlé, c'étoit bien le cas de crier au miracle. Il regardoit tranquillement les spectateurs; il sembloit à son air familier & paisible, qu'il les méprisoit à cause de leur folie. On ouvrit les yeux, on le reconnut enfin pour un chat du Couvent; & malgré la frayeur où les diables tenoient tous les esprits, on éclata de rire.

Avant que l'Assemblée se retirât, l'Exorciste dit qu'il falloit brûler les roses, où le second sort avoit été mis. Il prit un bouquet de roses blanches flétries & le jetta au feu; l'on s'attendoit qu'il feroit en brûlant un bruit de tonnerre, on n'entendit rien.

On promet à la compagnie que l'on verroit le lendemain des événements miraculeux, que le diable parleroit plus clairement, qu'il sortiroit, & donneroit des signes manifestes de sa sortie qui convaincroient les incrédules. René Hervé, Lieutenant-Criminel, dit qu'il falloit l'interroger sur le nom de baptême de Pivart. Barré répondit en latin, *hoc dicet, & puellam nominabit*, il le dira & nommera la fille; entendant parler de celle qui avoit jetté les roses dans le Couvent. Ne sembloit-il pas que Barré, en annonçant les événements, alloit travailler à les préparer? semblable à un Machiniste, qui, disposant une machine qu'il doit faire jouer, annonce d'avance l'effet qu'elle produira.

Grandier avoit d'abord regardé tranquillement ces exorcismes, comme une comédie qui n'aboutiroit à rien; mais voyant que la piece devenoit sérieuse & réussissoit à le diffamer, il se pourvut devant le Bailli, & lui représenta qu'en sa présence, Mignon avoit exorcisé des Religieuses qui l'avoient nommé comme auteur de leur possession; que cette imposture étoit l'ouvrage de Mignon; qu'il l'avoit déjà confondu dans une autre accusation calomnieuse que celui-ci lui avoit suscitée; qu'il le supplioit de faire séquestrer les Religieuses qu'on prétendoit être possédées, & de les faire interroger séparément; qu'on nommât, si les exorcismes étoient nécessaires, d'autres Exorcistes d'une probité à toute épreuve, & qui ne

fussent point suspects, tels qu'étoient Mignon & ses adhérents; qu'il fît son Procès-verbal de tout ce qui se passeroit dans ces cérémonies. Le Bailli, qui ne cherchoit que la vérité, donna Acte à Grandier de ses remontrances, & il lui dit en même temps que Barré avoit fait les exorcismes, & qu'il s'étoit vanté que l'Évêque de Poitiers lui en avoit donné la commission; qu'il lui faisoit cette déclaration, afin qu'il se pourvût ainsi qu'il aviseroit bon être. Ce discours fit comprendre à Grandier qu'on le renvoyoit à son Évêque.

Le lendemain, 13 Octobre, le Bailli, le Lieutenant-Civil, le Lieutenant-Criminel, le Procureur du Roi, le Lieutenant de la Prévôté, & leurs Greffiers allèrent au Couvent le matin. Mignon les fit attendre. Ils lui donnerent avis de la démarche que Grandier avoit faite. Étant entrés dans l'Eglise, Barré, assisté de Mignon, leur dit qu'il avoit exorcisé les deux Possédées, qu'il en avoit tiré des choses surprenantes; jusquelà on n'avoit encore vu sur la scène que ces deux Religieuses. Le Bailli blâma le procédé des Exorcistes, & leur dit qu'à cause des conséquences, ils ne devoient rien faire qu'à la face de la Justice. Barré s'excusa sur ses bonnes intentions, qui tournoient à la gloire de Dieu, puisqu'il avoit chassé les démons par ses exorcismes, & il leur annonça un grand événement dans huit jours, qui ne permettroit point de douter du sortilege. Toutes les fois que les Juges se transf-

portèrent dans le Couvent, ils eurent soin de dresser des Procès verbaux de ce qui se fit & se dit en leur présence.

Grandier se voyant tant d'ennemis puissants sur les bras, auxquels se joignit René Mémin, Sieur de Silli, Major de la Ville, qui avoit un grand crédit auprès du Cardinal de Richelieu, appréhenda l'effet de la conspiration qui se tramoit contre lui, quoique la fourbe fût tissée grossièrement. Il voyoit parmi ses ennemis déclarés, le Lieutenant-Criminel & les Gens du Roi. Se voyant tacitement renvoyé pardevant l'Évêque de Poitiers, il l'alla voir; l'Évêque lui fit dire qu'il se pourvût devant les Juges Royaux, & qu'il seroit ravi qu'on lui rendît justice.

Il retourna vers le Bailli, & protesta qu'il se pourvoiroit, pour faire informer contre Mignon & ses complices, & se mit sous la sauvegarde de la Justice. Le Juge lui donna Acte de ses protestations, & fit défenses à toutes personnes de l'insulter.

Mignon voulant faire une contre-batterie, vint remontrer au Bailli, sans approuver sa Jurisdiction, que Grandier avoit dû se pourvoir pardevant leur Évêque, qu'il étoit prêt de se rendre dans les prisons de l'Officialité, pour faire voir qu'il ne fuyoit point les lumières de la Justice; il sommoit Grandier de se mettre de sa part en état: il n'osa pas néanmoins le taxer d'être calomniateur, quoique Grandier eût dit dans ses remontrances, que Barré l'avoit accusé

du crime le plus noir que l'enfer eût inventé. Le Bailli lui donna Acte de son dire, & Mignon le fit signifier à sa Partie.

Les Religieuses gardèrent le silence pendant un mois. Grandier crut qu'elles employoient ce temps-là à étudier leur rôle, & à acquérir, par des expériences réitérées, une grande facilité de l'exercer. On apprit bientôt que les deux Religieuses qui avoient déjà paru, étoient travaillées de nouveau par les malins esprits; & Barré, qui étoit retourné à Chinon, en revint pour les exorciser. Quelques défenses que le Bailli fît pour empêcher le cours des exorcismes, on lui déclara qu'il entreprenoit sur la Jurisdiction de l'Évêque, & qu'on ne pouvoit lui obéir. Les Gens du Roi ne voulurent point le seconder. En vain il ordonna que les Religieuses fussent séquestrées, la Supérieure lui répondit que le séquestre étoit contraire à leur vœu de clôture. Tout ce qu'il put faire de mieux, fut d'assister aux exorcismes en présence de Médecins & de Chirurgiens.

Le 24 Novembre il se rendit à l'Église le matin; on plaça la Supérieure dans le Chœur sur un petit lit. Elle eut de grandes convulsions pendant que Barré dit la Messe; ses bras, ses mains se tournèrent, ses doigts furent à demi-fermés, ses joues parurent enflées, & elle roula tellement les yeux, qu'on n'en vit que le blanc. Des Religieux & des Religieuses se tenoient autour d'elle & l'assistoient; il y avoit un grand nombre

de spectateurs que la curiosité rendoit extrêmement attentifs, tous les esprits étoient en suspens.

La Messe étant achevée, Barré s'approcha de la Supérieure pour lui donner la Communion, & tenant le Ciboire dans sa main, il lui dit : *Adora Deum tuum, Creatorem tuum*, Adore ton Dieu, ton Créateur. Étant pressée de répondre, elle dit : *Adoro*, je l'adore. *Quem adoras?* Qui adores-tu? lui dit l'Exorciste diverses fois. *Jesus Christus*, repliqua-t-elle en faisant des mouvements comme si elle eût souffert de la violence. Daniel Drouin, Aïssesseur de la Prévôté, ne put s'empêcher de dire assez haut : Voilà un diable qui n'est pas congru. Barré, changeant la phrase, demanda à l'Énergumène : *Quis est iste quem adoras?* Qui est celui que tu adores? Il espéroit qu'elle diroit encore, *Jesus Christus*, mais elle répondit, *Jesu Christe*. On entendit plusieurs voix des Assistants qui crièrent : Voilà de mauvais latin ! Barré soutint hardiment qu'elle avoit dit : *Adoro te, Jesu Christe*. Je t'adore, Jesus-Christ. C'est ainsi qu'il se déclaroit le défenseur de la latinité du diable. D'ailleurs, puisque les regles de la Grammaire ont été inventées par des hommes, pourquoi voudroit-on que le diable s'y assujettît ? Au contraire, il faut penser qu'il fait des solécismes de gayeté de cœur, afin de se moquer de la Grammaire. Barré fit ensuite à la Supérieure quelques questions touchant notre Seigneur, auxquelles elle

fit cette réponse : *Jesus Christus est substantia Patris*. Jesus-Christ est la substance du Pere. Voilà un diable qui est un grand Théologien, dit l'Exorciste ! Cette Théologie étoit acquise à grand marché, puisqu'elle ne coûtoit que l'effort de la mémoire d'une phrase. Ensuite il demanda le nom du démon ; à quoi la Religieuse répondit après de grandes instances, & bien des convulsions, qu'il se nommoit *Asmodée*. Il demanda aussi le nombre des diables qui étoient dans le corps de la possédée ; elle répondit, *sex*, six. Le Bailli requit Barré qu'il demandât à *Asmodée* combien il avoit de compagnons. Ce qui s'exécuta, & la Religieuse répondit, *quinque*, cinq. Mais lorsqu'on la conjura, à la requête du Bailli, de dire en Grec ce qu'elle avoit dit en Latin, elle ne répondit rien, quoique les conjurations fussent fréquentes, & elle revint aussi-tôt à son état naturel. Ce diable n'avoit pas été curieux d'apprendre la langue Grecque. Disons plutôt que son Précepteur l'ignoroit. Dès qu'elle fut tranquille, l'Exorciste lui demanda, par l'ordre du Bailli, si elle se souvenoit de ce qui s'étoit passé pendant ses convulsions. Non, dit-elle. Mais au moins, repliqua le Bailli, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé à l'entrée de vos agitations : le Rituel ordonne de demander aux possédés ce qui s'est passé dans leur ame dans ces commencements-là. Elle répondit qu'elle avoit eu envie de blasphémer. Le même jour, com-

me dans une espece d'entr'acte, parut une petite Religieuse, aussi prétendue possédée, qui par ses appas avoit mérité la possession. Elle prononça *Grandier*, en éclatant de rire : elle se moqua de la compagnie ; & comme elle rioit toujours, on ne jugea pas à propos de la communier. Après quoi, parut la Sœur-laïe, qui prononça aussi en riant, *Grandier* ; elle fit plusieurs grimaces & postures indécentes, & prononça plusieurs fois une parole dissolue. Elle nomma son démon, *Elemi*. Quand on lui demanda en latin : *Quo pacto ingressus est dæmon?* Par quel pacte le démon est-il entré ? Elle répondit, *duplex*. Comme ce diable avoit appris le latin depuis peu, il n'étoit pas étrange qu'il ne parlât pas congrument. Pendant ses convulsions, cette Sœur-laïe ne parut pas insensible, car elle dit qu'on lui ôtât de sa manche une épingle qui la piquoit. Elle déclara, quand elle parut revenue à elle, qu'elle se souvenoit de tout ce qui s'étoit passé, & que l'Exorciste l'avoit bien tourmentée.

Le soir, en présence des mêmes Juges, on exorcisa de même la Supérieure ; elle répondit en latin au Bailli, qu'elle n'étoit point possédée alors par la volonté de Dieu ; mais le diable fit bientôt sentir sa présence. L'Exorciste lui demanda en latin quel étoit le Magicien qui avoit fait le pacte ; elle répondit : *Urbanus*. Il la pressa en lui disant : *Est ne Urbanus Papa?* Est-ce le Pape Urbain ? Elle répondit, *Grandier*.

Aux questions que le Bailli proposa de lui faire, elle répondit juste en latin, que Grandier étoit du Mans, du Diocèse de Poitiers. Mais lorsqu'on l'adjura par l'ordre du Bailli de dire en latin un discours qu'elle avoit tenu en François, elle fut muette, ses tourments parurent cesser.

Barré témoigna qu'il souhaitoit que pour la gloire de Dieu elle fût possédée; ses convulsions la reprirent. Le Bailli voulant l'interroger, l'Exorciste appréhendant que ce Magistrat ne déconcertât le diable, il vint à son secours, en l'interrogeant lui-même. Le Bailli offrit alors de croire la possession & de la signer, si le diable répondoit juste à trois ou quatre questions qu'il lui feroit; on consentit à sa proposition : mais le diable n'y consentit pas; car il fit cesser les convulsions pour annoncer qu'il fermoit la scène. Comme il étoit tard, on se retira.

Le lendemain matin, toujours en présence des mêmes Juges, les exorcismes continuèrent. Barré & le Prieur des Carmes, soupçonnés de suggérer les Possédées, se purgerent par des serments horribles en présence du St. Sacrement. La Supérieure, interrogée en latin sur le pacte qui étoit la cause de sa possession, répondit dans la même langue que c'étoit l'eau. Un Écossais, nommé Stracan, Principal du Collège de Loudun, souhaita que la Supérieure nommât en Écossais, l'eau; elle répondit, *nimia curiositas*, c'est une trop grande curiosité. Si ce diable eût été sincère, il auroit

roit avoué son ignorance. Il ajouta, *Deus non volo*. On le conjura de la part de Dieu, de parler congrument ; il répéta, *Deus non volo*. Il n'en favoit pas davantage. L'Exorciste, toujours prêt à le secourir, sans le justifier de l'incongruité de son langage, dit que c'étoit un excès de curiosité de vouloir que le diable répondît en Écossais. Le Lieutenant-Civil lui répondit : Vous apprendrez par le Rituel que vous avez à la main, que la faculté de parler des langues étrangères & inconnues, est un des caractères de la possession ; que le don d'annoncer des événements qui arrivent dans des Pays éloignés, dans le même temps qu'ils arrivent, en est aussi un autre caractère : donnez-nous donc, poursuivit-il, des signes de cette espèce. L'Exorciste, qui avoit pris ce diable sous sa protection, repliqua que le démon favoit bien l'Écossais, mais qu'il ne vouloit pas le parler. Pour preuve, ajouta-t-il, qu'il a des connoissances plus difficiles à acquérir que celle-là, c'est qu'il vous dira, si vous voulez, vos péchés. Cela ne me fera pas de peine, dit le Lieutenant-Civil : sur quoi Barré se tourna vers la Supérieure, comme s'il eût voulu l'interroger ; mais le Bailli lui ayant remontré que cela n'étoit pas raisonnable, il tira le diable d'un grand embarras. Alors Barré dit qu'il avoit feint d'avoir le dessein de l'interroger.

Cependant les Assistants crurent que le Rituel ouvrant la voie de connoître la possession par le don des langues, on devoit

prendre ce parti ; on proposâ la langue Hébraïque, comme une langue morte, & la plus ancienne de toutes les langues, que le démon devoit favoir plutôt qu'aucune autre ; ce qui fut suivi d'un applaudissement général. L'Exorciste s'étant enfermé de lui-même, fut obligé de commander à la Possédée de dire en langue Hébraïque *aqua*, de l'eau ; elle ne répondit pas, mais on entendit qu'elle prononça assez bas ces paroles : *Ah je renie*. Un Carme qui étoit un peu éloigné, qui se crut intéressé à sauver l'honneur de la Possédée, affirma qu'elle avoit dit *zaquad*, que c'étoit un mot Hébreu, qui signifioit *effudi aquam*, j'ai répandu de l'eau ; quoique tous ceux qui étoient plus près, attestassent unanimement qu'elle avoit dit, *Ah je renie*. Le Sous-Prieur des Carmes eut assez d'équité pour blâmer publiquement ce Religieux. Ainsi le diable n'auroit jamais surpris la crédulité des gens de Loudun, si des personnes officieuses ne l'avoient aidé à se dégager des pieges où il se trouvoit pris, & ces personnes-là ne méritoient-elles pas de porter le nom d'Avocat du diable ?

Après quoi la Supérieure fut en proie à des convulsions violentes : elle s'éleva jusqu'à porter son bras proche de la poutre du plancher, quoiqu'elle ne touchât son lit que d'un pied. Cette dernière circonstance ne fut vue, quoique tout le monde eût les yeux attachés sur elle, que de très-peu de personnes, qui n'étoient pas du nombre

des incrédules. La scène des convulsions finit par deux mots latins qu'elle prononça de son propre mouvement, qui signifioient: *Jugements iniques.*

Grandier ayant su que l'on faisoit des exorcismes en présence du Lieutenant-Criminel son ennemi, qui en dressoit des procès verbaux, lui présenta sa Requête, où il lui remontra qu'il avoit été témoin contre lui dans une fausse accusation, & qu'il lui avoit donné dans d'autres occasions plusieurs marques de sa mauvaise volonté; qu'ils avoient encore des démêlés; que l'une des prétendues Possédées étoit sa cousine-germaine, & avoit été sa domestique; que toutes ces considérations, & d'autres que l'on diroit en temps & lieu, auroient dû le porter à ne point s'ingérer dans aucune affaire qui concernât le Suppliant; & qu'il le requéroit de ne rien dire, ni de rien faire dans celle-ci. Le Lieutenant-Criminel donna Acte au Suppliant de son dire & de sa déclaration, & répondit que lorsqu'il seroit cité en Justice, il feroit ce qu'il devoit faire; & il ordonna cependant que la Requête seroit mise au Greffe pour en être délivré une expédition.

Le soir, le Bailli & le Lieutenant-Civil retournerent aux exorcismes. Mignon, dès qu'il les apperçut, n'oublia rien pour les mettre l'un & l'autre dans les intérêts des Possédées. Il mit en œuvre les grands motifs de la gloire de Dieu, les avantages de l'Eglise. C'est ainsi que les faux dévots qui

veulent se venger, associent toujours les intérêts de Dieu à ceux de leur vengeance; & assassinant leurs ennemis avec un fer sacré, ils veulent persuader qu'en se vengeant, c'est Dieu même qu'ils vengent. La scène s'ouvrit par les convulsions, désormais cérémonie nécessaire de la possession. On demanda à la Supérieure qui jouoit le rôle principal, par quel pacte le démon étoit entré dans son corps? Quel étoit le but de celui qui avoit fait le pacte? Quel étoit le nom du Magicien, sa qualité? La Supérieure répondit, que le pacte c'étoit de l'eau; que le but qu'on se proposoit étoit l'impureté; que le Magicien qui apporta le pacte, s'appelloit Urbain Grandier, Curé. Toutes ces demandes & ces réponses se firent en latin. Le Bailli requit qu'une réponse que le diable avoit faite en latin, il la fît en Grec. Il répondit, *nimia curiositas*, curiosité excessive. Il donna aussi du latin de sa façon, en disant *Curatus*, pour signifier Curé. C'étoit un mot qu'il vouloit introduire dans la latinité; il croyoit avoir droit de commander à l'usage, qu'on appelle le Tyran des langues. Le Bailli requit que la Supérieure dît sous quel Evêque Grandier avoit pris la tonsure. Le diable fut pour le coup de bonne foi, il dit qu'il ne le savoit pas: *Nescio*, répondit-il. Aussi-tôt Barré, l'apologiste de l'ignorance du malin Esprit, dit qu'il n'étoit pas étrange que le diable ignorât cette circonstance. Quelque instance qu'on fît au diable, il ne put dire le nom

de l'Évêque sous lequel Grandier étoit venu au monde : *Sub quo Episcopo natus est*, lui demanda-t-on ? Mais il dit, dès qu'il en fut requis, qu'à sept heures du soir le Magicien avoit apporté le pacte, qu'il étoit entré par la porte, que trois personnes l'avoient vu.

Barré confirma alors le témoignage du diable, & dit que soupant avec la Supérieure dans sa chambre, le Dimanche après qu'elle eut été délivrée de la seconde possession, Mignon, & une Religieuse qui étoit indisposée y soupant aussi, la Supérieure leur avoit montré sur les sept heures du soir ses bras mouillés de quelques gouttes d'eau, sans qu'on eût vu personne qui les y eût mises ; qu'il lava promptement les bras avec de l'eau bénite, & fit quelques prières ; que pendant ce temps-là, les Heures de la Supérieure furent arrachées deux fois de ses mains & jettées à ses pieds, & elle reçut un soufflet de cet Esprit invisible. Il falloit que ce diable fût de cette espece qu'on appelle Lutins, esprits follets. Mignon appuya son histoire par des serments horribles ; comme si une histoire si suspecte pouvoit acquérir du crédit par un homme qui faisoit si facilement des serments. La Supérieure étant tranquille, on lui demanda si elle entendoit cette demande latine qu'il lui avoit faite : *Sub quo Episcopo natus est* ? Elle dit qu'elle n'entendoit ni ces mots, ni le latin. Barré dit ensuite à l'assemblée, qui étoit prête à se séparer, que demain il chas-

feroit le démon, qu'il les exhortoit tous à la confession, à la communion, pour être dignes de la contemplation de cette merveille. Il pouvoit bien sans rien risquer faire cette promesse, puisqu'il avoit les diables à son commandement.

Une scène aussi publique que celle-là, ne put pas être ignorée de Grandier; il présenta le lendemain au Bailli une grande Requête, où il exposa que les Religieuses, malicieusement & par suggestion, continuoient à le nommer dans leurs convulsions, comme auteur de la prétendue possession; qu'il n'avoit jamais vu ces prétendues Possédées, & qu'il n'avoit jamais eu communication avec elles, non plus qu'avec leurs prétendus démons; que pour empêcher la suggestion dont il se plaignoit, il étoit absolument nécessaire de séquestrer les Religieuses qui se disoient possédées; qu'il n'étoit pas juste que Mignon & Barré, ses mortels ennemis, les gouvernassent, & passassent les jours & les nuits auprès d'elles; que ce procédé rendoit la suggestion visible & palpable; que l'honneur de Dieu y étoit intéressé, & le sien; qu'il tenoit le premier rang parmi les Ecclésiastiques de Loudun; que par toutes ces considérations, il le supplioit d'ordonner que les prétendues Possédées seroient séquestrées & séparées l'une de l'autre; qu'elles seroient gouvernées par des gens d'Eglise non suspects au Suppliant, & assistées de Médecins; & que le tout seroit exécuté *nonobstant oppositions ou appel-*

tations quelconques, à cause de l'importance de l'affaire : & au cas qu'il ne lui plût point d'ordonner le séquestre, il protestoit de s'en plaindre comme d'un déni de Justice. Le Bailli ordonna qu'il en feroit fait raison dans le jour.

A peine le Curé fut sorti, que les Médecins de la Ville qui avoient assisté à l'un des exorcismes, y entrèrent pour rendre leur rapport, qui fut inféré dans leurs procès-verbaux. Il contenoit qu'ils avoient vu des mouvements convulsifs dans la Prieure, mais qu'une seule visite ne suffisoit pas pour découvrir la cause de ces mouvements qui pouvoient être naturels, aussi-bien que surnaturels; qu'ils desiroient de voir ces Religieuses possédées, pour les examiner particulièrement, & en pouvoir juger en conscience & en pleine connoissance de cause; que pour cet effet ils requéroient qu'il leur fût permis de demeurer auprès d'elles le jour & la nuit sans s'en éloigner, & de les traiter en présence des autres Religieuses & de quelques-uns des Magistrats; qu'elles ne reçussent des aliments & des médicaments que par leurs mains; que personne ne les touchât, ni ne leur parlât que fort haut; & que sous toutes ces conditions ils promettoient de rapporter fidèlement ce qu'ils auroient observé touchant la cause des convulsions.

Après que ce rapport fut écrit & signé, le Bailli se rendit au Couvent, où il fut assisté de plusieurs Juges de son Siege. La Su-

périeure annonça son diable par ses convulsions ; on la communia après qu'elle eut fait de grandes résistances. Pendant la célébration de la Messe, le Bailli aperçut un jeune homme qui avoit le chapeau sur la tête ; il lui commanda de se découvrir, ou de se retirer. La Supérieure s'écria alors qu'il y avoit là des Huguenots. L'Exorciste lui demanda combien il y en avoit ; elle répondit deux ; on en compta pourtant huit ; d'où l'on conclut que le diable n'avoit pas des connoissances extraordinaires. L'Exorciste fit faire à la Supérieure un serment, pour lui faire assurer qu'elle n'entendoit pas le latin. Comme on l'interrogea sur Grandier, le Bailli ordonna à l'Exorciste qu'il lui demandât où étoit alors Grandier. Cette question étoit du nombre de celles que le Rituel prescrit. La Possédée répondit qu'il étoit dans la salle du Château : la chose étant vérifiée, elle se trouva fautive. La Supérieure & son Exorciste furent fort étourdis , ni l'un ni l'autre n'avoient prévu le coup. Les convulsions cessèrent, le diable se tut ; il étoit si confus, qu'il ne pouvoit pas prendre un autre parti. On chanta des Hymnes, il continua de se taire. Barré ayant repris ses esprits, dit qu'il falloit faire venir la Sœur Claire, qu'un diable en exciteroit un autre. Quoique le Bailli & les autres Magistrats s'y opposassent, on la manda, & elle se présenta. Le Bailli & les autres Juges, pleins de ressentiment, se retirèrent. Les convulsions reprirent à la Supérieure ;

un Carme lui demanda de nouveau où étoit alors Grandier, elle répondit qu'il étoit avec le Bailli dans l'Eglise de Sainte-Croix : on vérifia encore que le diable n'avoit pas mieux rencontré que la premiere fois ; ce n'étoit pas sa faute, mais celle de la personne qui lui avoit suggéré la réponse.

Le diable ayant perdu son honneur dans cette derniere scene, il falloit lui donner le moyen de le recouvrer ; il n'avoit plus pour lui que des gens toujours prêts à le croire sur sa parole, quelque menteur qu'il soit. Les Exorcistes résolurent de faire dire par les Religieuses, que leurs diables ne vouloient plus de spectateurs aussi incomplaisants que le Bailli & les Officiers qui l'accompagnoient.

Grandier, ayant appris cette résolution, présenta une Requête au Bailli, où il lui remontra que la prétendue possession n'avoit été inventée que pour flétrir sa réputation, & le rendre odieux & inutile à l'Eglise de Dieu ; que ses ennemis avoient employé tout leur crédit, & toute sorte d'artifices pour la faire croire véritable ; que n'ayant pu réussir, ils avoient convoqué de toutes parts des personnes affidées & à leur dévotion, pour se prévaloir de leurs témoignages ; que ces pratiques étoient très-préjudiciables au Public, à la Religion, & au Suppliant, dont le nom étoit considérable à Loudun par le rang qu'il y occupoit, & qu'il étoit néanmoins horriblement déchiré, calomnié & diffamé ; qu'étant im-

possible d'éclaircir cette affaire, & de parvenir à la connoissance de la vérité par de telles pratiques, il continuoit à requérir le séquestre des prétendues Possédées, & qu'elles fussent tirées des mains de Mignon, Barré, Granger, & leurs adhérents, pour être mises entre les mains d'Ecclésiastiques approuvés par le Révérendissime Evêque de Poitiers, de Médecins, & de telles autres personnes qu'il plairoit au Bailli de nommer, afin que l'innocence du Suppliant pût être reconnue & manifestée. Il demanda qu'il fût ordonné que le séquestre seroit exécuté nonobstant, &c. Le Bailli mit encore au bas de la Requête, qu'il en seroit fait raison dans le jour.

Il est étrange que la vérité qui se faisoit connoître dans les exorcismes, & mettoit dans un grand jour l'illusion, ne convainquît pas tout le monde. Quoiqu'il soit constant par l'Ecriture-Sainte, & par l'Histoire de l'Eglise, que Dieu ait permis au démon les possessions & les obsessions des hommes, il est certain que de tout temps il y a eu des gens qui ont confondu les fausses avec les véritables. Les Docteurs & les Peres de l'Eglise ont cherché les moyens de les connoître & de les discerner. Le Concile *in Trullo*, qui est une continuation du sixieme Concile œcuménique tenu à Constantinople, ordonne dans le soixantieme Canon, que ceux qui contrefont les possédés, seront chargés de travaux rudes. Et si on eût usé de sanglantes disciplines à

l'égard des Possédées, comme le prescrivit dans la suite l'Archevêque de Bourdeaux, la possession se feroit évanouie. L'Eglise a donné les moyens de discerner les véritables possessions d'avec les fausses.

Ces moyens, ou ces signes sont premièrement, l'enlèvement en l'air des personnes obsédées, ou possédées, où elles restent suspendues sans aucun point d'appui, pendant un temps considérable.

Secondement, les différentes langues qu'elles parlent, sans les avoir apprises, ni entendu parler; & les réponses justes qu'elles font en chaque langue à tout ce qu'on leur demande.

Troisièmement, les nouvelles positives qu'elles disent de ce qui se passe dans les Pays les plus éloignés, où le hazard n'a aucune part.

Quatrièmement, la découverte qu'elles font des choses les plus cachées, dont elles ne peuvent avoir aucune connoissance d'ailleurs.

Cinquièmement, il faut ajouter que sur les postures & contorsions, & mouvements extraordinaires du corps de ceux qu'on dit possédés, il faut consulter les Médecins pour savoir si ces efforts surpassent les forces de la nature.

Enfin, tout ce qui est au dessus des forces de l'art & de la nature, est le signe d'une vraie obsession, d'une vraie possession, de la présence actuelle du démon, soit autour de vous, soit au dedans de vous; la pre-

miere présence est obsession, & la seconde est possession.

Loin qu'on ait vu aucun de ces indices dans cette histoire, on a vu au contraire des signes manifestes d'erreur & d'illusion. Quels efforts le diable de la Supérieure a-t-il faits? Je le cite par préférence, parce qu'il a paru le plus habile de tous. Tous ses efforts se réduisent à quelques réponses latines. Quelles merveilles encore a-t-il fait? Des solécismes qui ont fait juger que ce diable avoit à peine fait sa sixieme. A-t-on voulu tirer de lui quelques mots grecs & hébreux? il a d'abord fait voir qu'on le prenoit pour un autre. S'il y a un diable d'ignorance, c'est sans doute celui-là. Loin de savoir ce qui se passe dans les Pays étrangers, dans le temps qu'on l'interroge, il ne fait pas même ce qui se passe à une certaine distance de lui, dans la Ville de Loudun. Qu'est devenue son agilité, par le secours de laquelle dans un instant il se transporte fort loin, & revient d'où il est parti? S'il eût été de la vraie espece des diables, lorsqu'on lui demanda où étoit Grandier, n'auroit-il pas été sur le champ s'en éclaircir, & revenir ensuite dans le même temps rapporter la réponse?

Que dirons-nous de *nimia curiositas*, cette défaite de son ignorance, & de tous les efforts que les Apologistes faisoient pour l'excuser? Tantôt il pouvoit ignorer ce qu'on lui demandoit, tantôt il ne falloit pas pousser la curiosité si loin. Pour qui ces

Exorcistes prenoient-ils leurs Auditeurs? Pour de francs imbécilles. Quelle idée aurons-nous d'eux, d'avoir joué de pareilles farces dans une Eglise? Ils ont eu l'adresse de faire un point de Religion de la créance de ces possessions, ils en ont par-là imposé aux esprits foibles & crédules. Quelle a été leur entreprise? ils ont voulu qu'on crût une possession qui n'en avoit aucun signe, & où l'erreur, l'illusion se sont manifestées dans les épreuves qu'on en a voulu faire.

Après cela, doit-on être surpris si dans cette histoire j'ai affecté par mes expressions de rendre ces possessions ridicules. Autant j'ai de respect pour toutes les opérations de la puissance de Dieu, lorsque, pour punir, ou éprouver les hommes, il les livre dans ce monde à la puissance du démon, autant j'ai de mépris pour ceux qui contrefont les possessions, & pour les Artisans de ces piéces de Théâtre. La créance du Peuple, le caractère des Exorcistes, le Jugement que les Commissaires rendirent, ne doivent pas prévaloir sur la vérité, qui ne doit jamais perdre ses droits : l'intérêt de Dieu exige qu'on distingue les véritables possessions d'avec les fausses, afin qu'on ne confonde pas les premières avec les dernières, & qu'on n'en perde pas le fruit que Dieu veut qu'on en recueille. J'ai cru devoir placer ici ces réflexions, après les événements que je viens de raconter, afin qu'elles puissent mieux faire leur effet, & qu'on ne fût pas surpris

de la façon plaisante avec laquelle je me suis exprimé dans ce récit. C'est ainsi que j'ai cru qu'on devoit traiter un pareil sujet ; c'est ainsi, encore une fois, qu'en pensè à présent la saine partie du monde, dans laquelle je comprends les véritables Savants. Après une digression qui m'a semblé si nécessaire, reprenons le fil de notre Histoire.

Quoique la demande, qui tendoit à faire s'questrer les Religieuses, fût très-régulière & très-équitable, le Juge y trouvoit néanmoins de grandes difficultés, les Religieuses s'étoient opposées, & elles relevoient de la Justice Ecclésiastique. Il craignoit que l'Évêque & le Clergé ne fussent scandalisés, s'il passoit outre, & que sa procédure ne fût annullée.

Dans cet embarras où il étoit, il convoqua une Assemblée des Habitants de la Ville, pour délibérer sur le remède qu'il falloit apporter. Le résultat de l'Assemblée fut, qu'on écrirait à l'Évêque de Poitiers, & au Procureur-Général ; qu'on leur enverroit les Procès-verbaux qu'on avoit dressés, & qu'on les supplieroit d'arrêter par leur autorité & leur prudence le cours de ces pernicieuses intrigues. L'Évêque ne daigna faire aucune réponse. Le Procureur-Général répondit que l'affaire dont il s'agissoit, étant purement ecclésiastique, le Parlement n'en devoit pas connoître.

L'Évêque ne garda pas le silence sur les Requêtes que lui présentèrent les ennemis de Grandier, auteurs & fauteurs de la pos-

feſſion. Déconcertés par le mauvais ſuccès de leurs derniers exorcifmes, ils s'adreſſèrent à ce Prélat, pour lui demander qu'il nommât de ſa part des Commiſſaires eccléſiaſtiques, qui aſſiſteroient aux exorcifmes que feroit Barré. L'Evêque nomma Baſile, Doyen des Chanoines de Champigny, & de Morans, Doyen des Chanoines de Thouars, l'un & l'autre parents des Parties ſecretes de Grandier : on dit qu'elles les avoient fait nommer & choiſir par leurs intrigues. Ils devoient, ſuivant leur commiſſion, dreſſer des Procès-verbaux de tout ce qui ſe paſſeroit aux exorcifmes.

Les deux nouveaux Commiſſaires ſe transporterent promptement à Loudun. Dans ce temps-là Mareſcot, Aumônier de la Reine, s'y rendit afin de s'inſtruire de la vérité, & d'en pouvoir éclaircir cette Princeſſe, qui deſiroit de pouvoir fixer là-deſſus ſon jugement.

Le Bailli & le Lieutenant-Civil, dont les Procès-verbaux avoient été répandus partout, crurent qu'ils devoient empêcher que l'illuſion ne gagnât la Cour par le moyen de Mareſcot ; ils ſe transporterent au Couvent le jour qu'on devoit exorcifer ; ils étoient accompagnés de leur Aſſeſſeur, du Lieutenant de la Prévôté & d'un Greffier. On les laſſa long-temps morfondre à la porte, ſans qu'on leur ouvrît. Enfin, il vint une Religieuſe, qui leur dit qu'ils n'entreroient point, qu'ils étoient ſuſpects, qu'ils avoient publié que la poſſeſſion n'étoit qu'une feinte

& une imposture. Le Bailli, sans s'attacher à disputer avec cette fille, lui ordonna de faire venir Barré, qui parut quelque temps après, revêtu de ses habits Sacerdotaux. Le Bailli se plaignit en présence de Marescot de ce qu'on lui avoit refusé la porte, & aux Officiers qui l'accompagnoient; ce qui étoit même contre les ordres de l'Évêque de Poitiers. Barré déclara que de sa part il n'empêchoit pas qu'ils n'entraissent. Nous sommes venus à cette intention, repliqua le Bailli, & aussi pour vous prier de faire au prétendu démon deux ou trois questions qu'on proposera, conformément à ce qui est prescrit dans le Rituel. Vous ne refuserez pas, ajouta-t-il, de faire cette épreuve en présence de l'Aumônier de la Reine, qu'elle a envoyé ici, puisque c'est le véritable moyen de faire évanouir tout soupçon de suggestion & d'imposture. Je le ferai, s'il me plaît, repartit impudemment l'Exorciste. Il est de votre devoir de le faire, dit le Bailli avec douceur, si vous procédez sincèrement, puisque ce seroit outrager Dieu que de lui donner gloire par un faux miracle, & faire tort à la Religion que d'autoriser la vérité par des fourbes & des illusions. Barré répondit qu'il étoit homme de bien, qu'il savoit le devoir d'Exorciste, qu'il s'en acquitteroit; & que pour eux ils devoient se souvenir que la dernière fois qu'ils avoient assisté aux exorcismes, ils étoient sortis en donnant des marques de ressentiment. Les Magistrats,

trats , après plusieurs instances redoublées , n'ayant pu rien obtenir , lui défendirent très-expressement de faire aucune question qui pût tendre à diffamer personne , de quelque qualité qu'il fût , sur peine d'être traité comme un séditieux , & un perturbateur du repos public. Il leur repartit qu'il ne reconnoissoit point leur Jurisdiction ; après quoi ils se retirèrent.

Les artisans de la possession alloient poursuivre leur ouvrage sans être troublés , lorsque l'Archevêque de Bourdeaux , Métropolitain de l'Évêque de Poitiers , vint à son Abbaye de Saint-Jouin , auprès de Loudun ; il changea la face des choses , & décrédita la possession par les mesures qu'il prit.

Il envoya son Médecin à Loudun pour examiner les Possédées. Tout étoit calme , celui-ci n'aperçut aucun vestige de possession. Pour la trouver , il falloit apporter un esprit prévenu , & non pas un esprit défiant , qui cherchoit les voies d'éclaircir la vérité. Grandier , qui craignoit que ses ennemis ne rappelaient la tempête , ne compta point sur la bonace. Il présenta sa Requête à l'Archevêque : il exposa que ses ennemis lui ayant intenté une fausse accusation , dont il avoit triomphé par un Jugement du Présidial de Poitiers , leur haine avoit imaginé qu'il avoit envoyé des esprits malins aux Ursulines de Loudun ; que Mignon , l'un de ceux qui s'étoient le plus acharnés à sa perte , s'étant associé à Barré , avoit exorcisé les prétendues Possédées , &

s'étoit flatté d'avoir chassé trois fois les démons, & avoit publié qu'ils étoient revenus autant de fois par de nouveaux pactes, que le Suppliant avoit faits; que leur ayant déclaré les justes raisons qu'il avoit d'exiger d'eux qu'ils ne fissent point les exorcismes, ils avoient toujours persévéré dans leur ouvrage d'iniquité; que tandis que l'Évêque de Poitiers, devant qui il s'étoit pourvu, lui avoit déclaré qu'il ne vouloit point se mêler de cette affaire, il avoit autorisé Barré, & lui avoit associé deux nouveaux Exorcistes; qu'il avoit lieu de craindre de succomber sous la calomnie artificieuse de ses ennemis, si on laissoit les choses dans la confusion où elles étoient; & qu'afin qu'on ne supposât pas encore les mêmes possessions pour le perdre, il le supplioit de défendre les exorcismes à Barré, Mignon & leurs adhérents; qu'on séquestrât les prétendues Possédées; que pour avoir l'œil sur leurs aliments, il commît telles personnes qu'il jugeroit à propos, & des Médecins pour ordonner les remèdes qu'il faudroit; & qu'on les exorcisât en présence du Magistrat, si l'exorcisme étoit nécessaire.

L'Archevêque de Bourdeaux, ému par toutes ces raisons, ordonna que le Pere l'Escaye, Jésuite, & le Pere Gau de l'Oratoire de Tours, feroient avec Barré alternativement & en présence les uns des autres les exorcismes, s'il en étoit besoin; qu'on sépareroit la Possédée du corps de la Communauté, pour la mettre dans une maison em-

pruntée, sans lui laisser d'autre compagnie qu'une Religieuse qui n'eût point été tourmentée par les malins esprits; qu'on la feroit voir par deux ou trois Médecins Catholiques des plus habiles, qui employeroient les remedes nécessaires, & tâcheroient de discerner si la possession n'avoit point sa source dans l'imagination, les mauvaises humeurs, ou dans la malignité; que dans ce dernier cas, on employeroit les menaces, & même la discipline, pour arracher l'aveu de la fourberie: Si on voyoit des marques surnaturelles, que la Possédée répondît, par exemple, aux pensées des Exorcistes, qu'ils auroient dites secrètement à leurs Compagnons; qu'elle devinât une chose qui se passeroit dans un lieu éloigné; qu'elle la révélât dans le temps même qu'elle se passeroit; qu'elle fît un discours de huit ou dix paroles bien correctes, bien tissues, en des langues qu'elle n'auroit point apprises; que liée des pieds & des mains sur un matelas à terre, où elle reposeroit, sans que personne s'approchât d'elle, elle s'élevât & perdît terre sans aucun point d'appui, pendant un temps considérable; en tous ces cas, on viendrait aux exorcismes, & on feroit tous ses efforts pour avoir un signe visible, & non suspect, de la sortie du démon: Qu'aucun autre Prêtre, s'il n'étoit appelé d'un commun accord par les trois Commissaires, ne s'immisceroit, à peine d'excommunication, de parler ni de toucher à la Possédée. Et afin de fermer la bouche aux libertins &

aux incrédules, & de prévenir toutes les objections que les gens malins pourroient faire, que le Bailli & le Lieutenant-Criminel seuls affisteroient aux exorcismes, & signeroient les Procès-verbaux qui en feroient dressés; & qu'attendu l'indigence du Couvent des Ursulines, qui ne peuvent pas fournir aux fraix qu'il conviendra de faire, le Prélat ordonne que la dépense sera faite à ses dépens, & donne à Barré une délégation sur le Fermier de son Abbaye de Jouin; & au cas que les Peres l'Escaye & Gau ne pussent pas exécuter leur Commission, il ordonne à leurs Supérieurs de suppléer, à leur défaut, deux autres sujets capables.

Cette Ordonnance eut tant de vertu, qu'elle mit en fuite les diables; Barré se retira à Chinon, les Possédées furent tranquilles. On vit dès-lors clairement que la possession craignoit la lumiere de la vérité, & qu'elle ne pouvoit pas se soutenir dès qu'on prenoit, pour la connoître, des mesures infaillibles. Les deux différents procédés de l'Archevêque de Bourdeaux & de l'Evêque de Poitiers, mis en parallele, tournoient à la gloire du premier & à la honte du second.

Grandier eut la précaution de faire déposer au Greffe la copie de l'Ordonnance de l'Archevêque, qui avoit été signifiée au Bailli, afin que ce monument de la sagesse de ce Prélat subsistât, & qu'il déposât contre Barré, Mignon & leurs adhérents. Mais il s'excita bientôt contre Grandier un ora-

ge, qu'il ne put pas calmer, malgré la précaution qu'il avoit prise.

Le mauvais succès de la possession indisposa d'abord tous les esprits contre les Religieuses de Loudun; leurs Pensionnaires les abandonnerent, on n'envoya plus de jeunes filles à leur école; elles devinrent la fable de tout le monde. Elles se plaignirent amèrement à Mignon, qui les avoit abusées. Est-ce là, lui dirent-elles, l'effet de ces promesses magnifiques que vous nous avez faites? Est-ce par cette voie que vous nous avez ouverte, que nous devons sortir de notre indigence?

Mignon, pénétré de douleur & de rage, ne se rendit pourtant point. On peut dire qu'il espéra contre toute espérance, puisqu'il ne devoit pas s'attendre à l'événement qui renouvela avec succès la possession des démons. Voici comment la chose arriva.

On résolut au Conseil du Roi de raser toutes les Fortereffes qui étoient dans l'intérieur du Royaume. Le Cardinal de Richelieu n'avoit garde d'épargner le Château de Loudun, puisqu'il vouloit, aux dépens de cette Ville, embellir Richelieu, & engager les Habitants de la première à venir peupler la seconde. Mais il ne réussit pas dans son dessein, quoiqu'il dépouillât Loudun d'une partie de ses droits & de ses privilèges, pour les transporter à Richelieu.

La commission d'abattre la Forteresse de Loudun fut donnée à M. de Laubarde-

mont, Maître des Requêtes. C'étoit un homme entièrement dévoué au Cardinal, l'instrument ordinaire de ses vengeances, lorsque ce Ministre avoit résolu la mort d'une personne, par la voie des formalités de la Justice.

M. de Laubardemont s'étoit déjà signalé dans ces sanglantes commissions, & il se signala depuis dans bien d'autres. Il vint à Loudun, & fut en grand commerce avec Mémé de Silli, créature du Cardinal. Alors la cabale se ranima, les principaux furent présentés par Mémé de Silli à M. de Laubardemont, qui les reçut bien, & entra dans leur dessein. La haine ingénieuse des Cabalistes eut bientôt trouvé le secret d'animer le Cardinal à la perte de Grandier.

Une femme de Loudun, du petit Peuple, nommée Hamon, qui étoit alors auprès de la Reine, avoit été attirée à la Cour par cette Princesse, parce qu'elle avoit eu le bonheur de lui plaire dans une occasion où elle lui parla. On avoit publié, pendant une disgrâce du Cardinal, une Satyre sanglante contre ce Ministre, sous le titre de *la belle Cordonnierre*. On dit que la Hamon avoit quelque part à cet ouvrage, qui renfermoit plusieurs particularités très-injurieuses à la naissance & à la personne du Cardinal; on lui attribuoit une passion qui le rendoit esclave d'une belle Cordonnierre, & on révéloit tous les mystères de cet amour. Quoique cette intrigue n'eût d'autres fondements que quelques apparences

frivoles , cette satire piqua ce Ministre des aiguillons les plus vifs de la vengeance , qui étoit sa passion favorite ; il ne pardonnoit pas même le soupçon d'une injure.

Comme Grandier connoissoit parfaitement la Hamon , qui avoit été de sa Paroisse , on jugea à propos d'attribuer à ce Curé un commerce de Lettres avec elle , & on prêta aussi à cet Ecclésiastique cette satire. Les Capucins de Loudun l'écrivirent au Pere Joseph , Religieux de leur Ordre , qu'on appelloit l'*Eminence grise* , à cause de l'ascendant qu'il avoit sur le Cardinal , qui l'associoit aux fonctions du Ministère ; le Pere Joseph le persuada au Cardinal , qui se ressouvint qu'avant qu'il fût Ministre , & dans le temps qu'il étoit Prieur de Jossay , Grandier lui avoit disputé le pas à Loudun , comme prétendant être le premier Ecclésiastique de cette Ville. Représenter à un homme vindicatif une injure qu'on lui a faite , c'est allumer en même temps la vengeance dans son cœur.

Telle étoit la disposition du Cardinal , lorsque M. de Laubardemont vint à Paris. Il lui fit la relation de la possession des Religieuses ; il avoit été le spectateur à Loudun de leurs grimaces , de leurs convulsions , elles s'étoient même perfectionnées dans le rôle de Possédées. Les démons chassés étoient revenus , accompagnés de nouveaux esprits de leur espece , encore plus méchants , *Spiritus nequiores* ; ils s'étoient mis en possession de cinq autres Religieuses , &

Luc. c.
XI. v. 26

de six filles séculières ; deux autres en furent obsédées, & deux maléficiées. Deux fameuses dévotes, pénitentes de Barré, furent possédées dans ce temps-là à Chinon. Voilà un détachement de la troupe infernale qui se répandit à Loudun & aux environs. On fut fort surpris du retour de ces malins esprits. On comprit que rien n'égaleroit leur malignité, à en juger par celle des personnes qui les avoient lâchés.

Le Cardinal confia sa vengeance à M. de Laubardemont, qui revint à Loudun avec une commission pour faire & parfaire le Procès à Grandier & ses complices ; dans l'étendue de cette commission, il avoit un pouvoir absolu & sans limites, de juger Grandier sur tous les chefs d'accusation qu'on lui avoit intentés, & qu'on lui intenteroit.

Sans qu'on eût informé contre lui, la Grange, Lieutenant du Prévôt, eut ordre de Mr. de Laubardemont d'emprisonner Grandier. Il le fit avertir de sa commission ; mais ce Curé le fit remercier de sa générosité, & lui fit dire que ne se sentant point coupable, il ne vouloit point se dérober à la Justice. Il fut arrêté le lendemain matin hors de sa maison, avant le jour, lorsqu'il alloit à l'Eglise assister à Matines, en présence de ses ennemis, qui voulurent se repaître de ce spectacle & éclairer la conduite du Lieutenant du Prévôt. On conduisit Grandier au Château d'Angers ; il y demeura plus de quatre mois. Il y composa

un assez gros Manuscrit de prieres & de méditations, qui ne respiroient que sa confiance dans ses maux & sa résignation aux ordres de Dieu; ouvrage qui ne pouvoit jamais être éclos du cerveau d'un Magicien, & dont le style le justifioit de n'être pas l'Auteur de la Satyre contre le Cardinal, qui étoit fort mal écrite.

Ce Manuscrit, qui fut produit au Procès, n'opéra rien en sa faveur, non plus que le témoignage avantageux de son Confesseur, qui l'avoit communiqué dans sa prison. On avoit juré sa perte.

On fit l'inventaire de ses Livres & de ses papiers : on trouva un Traité contre le Célibat des Prêtres écrit de sa main, & deux feuilles de Vers François, qu'on dit être fort libres & fort licencieux, mais qu'on n'a pas justifié avoir été écrits de sa main. La curiosité seule engage des personnes qui n'ont pas le cœur corrompu, à recueillir des pieces licencieuses qui sont bien écrites, & qu'elles ne répandent point dans le monde, ainsi qu'elle engage des Peintres & des Sculpteurs à avoir dans leur cabinet des nudités : non que je veuille faire l'apologie des uns & des autres, mais je veux seulement condamner les étranges conséquences que les dévots veulent tirer contre leurs mœurs.

On enleva toutes les Pieces & les Sentences d'absolution qui pouvoient servir de défenses à l'Accusé, malgré l'opposition de Jeanne d'Estievre, septuagénaire, sa mere.

On informa le 2 Décembre 1633. On engagea deux femmes à déposer faux contre lui. Fournier, Avocat, qui étoit nommé Procureur du Roi de la commission, se désista de son office, cédant aux mouvements de sa conscience. On fit une seconde information le 19, où on entendit les Religieuses.

La mere de Grandier présenta une Requête à M. de Laubardemont, où elle le récusoit & en apportoit plusieurs moyens. Il n'y eut aucun égard, étant autorisé par la clause de sa commission, qui portoit qu'il procéderoit nonobstant opposition, appellations, ou récusations.

Environné des ennemis de Grandier, il ne faisoit point difficulté d'entendre en leur présence les témoins. Ceux qui déposoient à la décharge de l'Accusé étoient renvoyés avec des menaces, on n'écrivoit point leurs dépositions; on vouloit que ceux qui devoient être entendus après eux, ne suivissent pas leur exemple.

On publia contre Grandier un Monitoire où il fut nommé; on ne ménagea point les oreilles chastes, sous prétexte de découvrir les ordures qu'on lui attribuoit; on ne daigna pas même employer des expressions qui pouvoient du moins les envelopper. Mounier, qui avoit plaidé contre lui, publia ce Monitoire.

Quelques Procédures que fissent la mere de Grandier & son autre fils, Conseiller au Bailliage de Loudun, frere-germain de

Grandier, * ils ne furent point écoutés ; ils appellerent en vain comme d'abus de l'Ordonnance de l'Évêque de Poitiers, qui avoit fait un autre plan que l'Archevêque de Bourdeaux, pour procéder dans les exorcismes ; ils demanderent inutilement que le Monitoire fût déposé au Greffe : leurs nouveaux moyens de récusation contre M. de Laubardemont furent méprisés ; ce Commissaire déchira le relief d'Appel au Parlement, qui lui fut signifié, & fit défenses aux Huissiers, à peine de punition exemplaire, de lui en signifier de pareils.

L'Évêque de Poitiers nomma pour son Vice-gérant dans l'instruction du Procès, Demorans, qui avoit déjà été nommé pour exorciser ; quoiqu'il fût lié par la parenté & par l'amitié aux ennemis de Grandier, & que ce Prélat en fût informé.

M. de Laubardemont mena à Angers Demorans avec lui, où ce Vice-gérant interrogea Grandier pendant sept jours. L'Accusé ne se contredit jamais, & n'avoua rien dont on pût tirer avantage contre lui ; il confessa seulement avec ingénuité, qu'il étoit l'Auteur du *Traité du Celibat contre les Prêtres*, qu'on avoit trouvé dans son cabinet.

Après quoi, M. de Laubardemont s'en retourna à Paris, où il séjourna près de deux mois. Les ennemis de Grandier furent confternés de cette absence, ils lui députerent Granger, pour l'engager à revenir au plu-

* *Frere-germain, signifie Frere de Pere & de Mere.*

tôt. Il se rendit à leurs desirs, muni d'un second Arrêt du Conseil, qui ordonnoit qu'il jugeroit, sans s'arrêter, à tous les appels interjettés au Parlement, à qui Sa Majesté en interdisoit la connoissance.

Ainsi il étoit arbitre souverain de la destinée de Grandier, au gré de la haine des ennemis de cet Accusé. Dès qu'il fut de retour à Loudun, on fit venir Grandier, à qui on prépara, dans la maison d'un Sergent, une prison très-obscur. Il écrivit à sa mere une Lettre fort chrétienne; il demanda une Bible & un S. Tomas, pour sa consolation; & un lit, parce qu'il n'en avoit point.

On songea alors à instruire le Procès, qui avoit pour objet la possession des démons, dont Grandier étoit accusé d'être l'auteur. On sépara les Religieuses Énergumènes en trois bandes : elles étoient neuf; elles furent séquestrées & mises dans trois maisons de Particuliers. On voulut par ce séquestre satisfaire le Public, qui avoit murmuré hautement, parce qu'on ne l'avoit pas encore ordonné.

Vainement Grandier demanda dans une Requête, qu'on ordonnât un autre séquestre, où chaque Religieuse fût logée séparément; qu'elles fussent gouvernées par des personnes non suspectes, Ecclésiastiques & Médecins. On choisit plusieurs Médecins de petites Villes, qui n'avoient point de réputation. Daniel Roger, Médecin de Loudun, qui avoit du mérite, ne pouvoit

pas prévaloir sur ce grand nombre d'ignorants.

L'Apothicaire Adam, qu'on avoit choisi, avoit été témoin contre Grandier dans la première accusation ; & parce qu'il avoit dans son témoignage donné atteinte à l'honneur d'une Demoiselle de Loudun, il avoit été condamné à lui faire réparation. Le Chirurgien Manouri, qui avoit aussi été choisi, étoit neveu de Mémin, & beau-frère d'une Religieuse ; ainsi il étoit très-suspect.

Grandier fit des plaintes de ces injustes choix, il supplia M. de Laubardemont de jeter les yeux sur des gens de capacité & d'expérience, & des Apothicaires qui ne donnassent pas des médicaments violents, comme avoit fait Adam, qui avoit employé le *Crocus metallorum* pour le *Crocus Martis* (a). Ce Commissaire fut sourd à toutes ces remontrances, il ne fit pas même mettre à son Greffe les Requêtes que Grandier lui présentait, quoiqu'il l'eût promis. Ce Magistrat levoit le masque & opprimoit hautement l'Accusé.

(a) *Crocus*, en terme de Chymie, se dit de plusieurs préparations, à cause de leur couleur rouge ; le *Crocus Martis*, Safran de Mars, est une préparation de fer ; il y a le *Crocus Martis* apéritif, & le *Crocus Martis* astringent. Le *Crocus Metallorum*, Safran de Métaux, est une préparation d'Antimoine ; on en fait le vin émétique ; on l'appelle le Safran de Métaux, parce que l'Antimoine est un minéral qui approche de la nature des Métaux, dont les Chymistes croient qu'il a les principes, parce qu'il se trouve près des mines des uns & des autres, sur-tout de celles de Plomb & d'Étain.

Artifice
dont se
servit
S. Atha-
nase pour
confon-
dre la ca-
lomie.

On procéda au récolement & à la confrontation. On proposa à M. de Laubardemont, s'il vouloit connoître la vérité, d'employer l'artifice innocent que S. Athanase mit en usage au Concile de Tyr, pour confondre son Accusatrice. Elle l'accusoit de l'avoir violée malgré le vœu de Virginité qu'elle avoit fait. S. Athanase, qu'elle ne connoissoit pas, ne disoit mot, & ne la regardoit seulement pas. Timothée, un de ses Prêtres, qui avoit concerté avec lui ce qu'il devoit faire, prit la parole & s'adressant à la femme, lui dit : Quoi, vous prétendez que je vous ai déshonorée ? La femme étendant la main vers Timothée, le montra du doigt, & s'écria élevant la voix : Oui, c'est vous-même qui m'avez fait cet outrage ; ajoutant les circonstances du temps & du lieu, qu'elle relevoit avec beaucoup d'effronterie. On éclata de rire sur sa méprise, & elle fut couverte de confusion. De même, dit-on, si on présentoit aux Religieuses un Prêtre qui voulût représenter Grandier, qu'elles n'ont jamais vu, elles le prendroient pour lui ; on connoîtroit l'innocence de cet Accusé (a). Mais M. de Laubardemont ne voulut pas faire cette épreuve : cela donna lieu de dire qu'il ne

(a) Il y a pourtant un Arrêt de la Cour du 17 Mars 1701, qui a condamné un Juge de la Conservation de Lyon, pour s'être servi d'un pareil artifice dans une affaire criminelle. Le Lieutenant-Criminel de Lusignan avoit été condamné pour le même sujet, par un Arrêt de la Cour du 25 Octobre 1698. Il seroit d'une dangereuse conséquence de permettre de pareilles voies d'éclaircir la vérité.

souhaitoit pas de connoître la vérité. Le Pere Tranquille, dans un de ses Livres, est convenu que Grandier n'avoit point vu les Religieuses, & ne s'étoit point mêlé de leurs affaires.

M. de Laubardemont fit recommencer les exorcismes. L'Évêque de Poitiers nomma pour Exorcistes son Théologal, & le P. Lactance Récollet. Le premier n'auroit point dû être choisi, puisqu'il avoit été un des Juges qui avoient condamné Grandier : on verra bientôt quel étoit le caractère du second.

Le Pere Lactance, voyant que la Supérieure avoit une très-petite provision de latin, lui ordonna de répondre en François, quoiqu'il l'interrogeât souvent en latin. Il vouloit s'accommoder à l'ignorance du diable, & observer avec lui une espece de politesse. On objecta à ce Religieux que le diable n'ignoroit aucune langue ; tantôt il répondoit que le pacte n'avoit pas été fait pour qu'il répondît en latin ; tantôt, qu'il y avoit des diables qui étoient plus ignorants que des Payfans.

Peu de temps après, on vit arriver quatre Capucins, qu'on appelloit les PP. Luc, Tranquille, Protais, Elisée, pour renforcer les Exorcistes ; ils furent secondés par les PP. de S. Thomas & de S. Mathurin, Carmes, qui s'étoient ingérés dès le commencement dans les exorcismes, & qui avoient été tolérés par l'Évêque de Poitiers. Tous ces Exorcistes se propoisoient d'établir cette proposition que l'on trouvoit dans les Li-

vres du Pere Tranquille , que le diable dûment exorcisé, est contraint de dire la vérité. Delà ils prétendoient tirer de grands avantages pour la Religion. Je n'accuserai point tous ces Religieux de mauvaise foi ; mais la plupart d'aveuglement, & d'avoir une trempe d'esprit telle que celle du Peuple, qui est disposé à tout croire & fort aisé à être séduit. Le célèbre Pere Joseph se rendit à Loudun *incognito*. Il fut d'abord tenté de se mettre à la tête des Exorcistes, & d'illustrer par-là son nom, qu'il avoit déjà rendu célèbre par la politique ; mais il étoit trop habile pour ne pas voir, quand il eut réfléchi, le ridicule qu'il pourroit gagner auprès de ceux qui ne seroient pas d'une créance facile, & il aima mieux laisser ce soin à son Confrere.

Les exorcismes se firent dans diverses Eglises par les Exorcistes, à qui les Possédées étoient tombées en partage. Les Médecins, l'Apothicaire & le Chirurgien firent des rapports favorables à la possession.

Cependant il ne tint pas à la Supérieure qu'on n'en fût désabusé. Ayant été interrogée en mauvais latin par le Pere Lactance, en quelle façon le démon étoit entré en elle ? En chat, répondit-elle, en chien, en bouc & en cerf. *Quoties*, reprit l'Exorciste ? Combien de fois ? Je n'ai pas bien, dit-elle, remarqué le jour, parce qu'elle crut que *quoties* signifioit *quand*.

En s'en retournant de l'exorcisme, comme elle passa auprès de la Prison de Grandier,

dier, elle dit qu'elle ne pouvoit passer outre, parce qu'elle avoit vu la main de cet Accusé par la fenêtre de sa chambre. On rit de cette idée, parce qu'il n'étoit pas possible qu'elle eût vu cette main.

On ordonna que le Curé seroit visité, parce que la Supérieure avoit dit qu'il avoit cinq marques du diable sur le corps, qui le rendoient insensible dans ces endroits-là. On le mit tout nud, on lui banda les yeux, & on le rasa par-tout. Le Chirurgien Manouri qui le visitoit, avoit une sonde dont il se servoit pour faire voir que l'Accusé étoit insensible en quelque endroit; il la présentoit par un des bouts qui étoit rond; alors, en l'appuyant, elle étoit repoussée jusques dans la main du Chirurgien; de là il concluoit que le Curé, qui ne sentoit point de mal, & qui ne disoit rien, étoit insensible dans cet endroit: mais quand il vouloit le faire paroître sensible ailleurs, il tournoit la sonde par l'autre bout, qui étoit pointu & perçoit jusqu'aux os le Curé, qui pouffoit alors les hauts cris; ce que le Chirurgien réitéra plusieurs fois en présence de M. de Laubardemont, qui conserva toujours beaucoup de sang froid. On remarqua que le lendemain le diable, qui n'avoit point dit l'endroit où étoient les marques qu'il attribuoit à Grandier, après la visite, indiqua positivement les places où on lui avoit trouvé deux taches. On comprit que les lumieres de ce diable étoient aussi bornées que celles des hommes.

On lui demanda une autre fois, pourquoi un certain jour il avoit gardé le silence? Il répondit qu'il avoit été occupé ce jour-là à conduire en Enfer l'ame de Proust, Procureur au Parlement de Paris : mais on vérifia qu'il n'y avoit aucun Procureur de ce nom au Parlement, qu'il n'y en avoit même aucun de mort ce jour-là. On poussa la recherche jusqu'à vérifier par les Registres, que personne de ce nom n'étoit mort à Paris dans le jour indiqué. D'ailleurs ce diable adoptoit une plaisanterie triviale, que l'on fait sur lui & sur la mort d'une personne décriée, lorsqu'on dit qu'il a bien de l'occupation, quand il fait prendre à cette ame le chemin de l'Enfer : plaisanterie ridicule, puisque la damnation après la mort est l'ouvrage d'un instant, & qu'une ame qui va dans ce séjour qui lui est destiné, y est portée avec plus de facilité & plus de rapidité qu'une pierre qui va à son centre. Ainsi ce diable étoit un faux & un insipide plaisant.

On demanda à l'une des Énergumenes, où étoient les Livres de magie de Grandier : il répondit qu'ils étoient chez une Demoiselle, qu'il nomma. M. de Laubardemont s'y transporta avec une escorte, & après qu'on eut visité par-tout, on ne trouva rien. On retourna au diable, à qui on reprocha de s'être joué de la Justice. Il répondit que la niece de cette Demoiselle avoit emporté les Livres. On trouva cette niece dans une Église, où elle avoit fait ses

dévotions dans le temps indiqué par le diable. On jugea encore que le diable avoit menti ; mais qu'on avoit voulu faire une insulte à la tante, parce que c'étoit elle qui avoit fait condamner Adam à lui faire réparation, pour avoir été accusée injustement par cet Apothicaire, d'avoir un commerce scandaleux avec Grandier.

Ce même diable accusa de magie le frere de Grandier ; cette accusation le fit arrêter, & lui ôta la liberté de solliciter pour l'Accusé. Il ne sortit de prison qu'avec beaucoup de peine, & après la mort de son frere.

Au commencement de Mai 1634, l'un des diables de la Supérieure, qui en avoit alors sept, promit de l'enlever de deux pieds de haut : mais il ne tint pas sa parole, quelque sommation que lui fît le Pere Lactance. Lorsqu'il voulut faire cette entreprise, un spectateur, dans le temps qu'on croyoit la Supérieure en l'air, avoit levé un des pans de sa robe, & fait voir qu'elle tenoit à la terre par le bout d'un de ses pieds. Le démon Eazas, & le démon Cerbere, qui avoient fait de pareilles promesses, furent aussi infideles à leur parole. Le démon Beherit entreprit d'effacer la honte de ses confreres, il promit solennellement d'enlever la calotte de M. de Laubardemont, & de la tenir suspendue en l'air pendant un *Misere*.

Le temps où cette merveille devoit s'opérer étant venu, le Pere Lactance conjura

ra, pressa, flatta, menaça le diable, le piqua même d'honneur, & n'oublia rien pour l'engager à montrer ce prodige. Mais des gens soupçonneux & défiants firent avorter ce dessein; ils remarquerent qu'il étoit tard, qu'on alloit allumer les cierges, que ce temps seroit favorable à l'illusion : ils allerent, ayant eu vent de quelque chose, au-dessous de la voûte de l'Église, vis-à-vis l'endroit où M. de Laubardemont étoit placé immédiatement au-dessous. Ils découvrirent le Machiniste qui préparoit la piece, & qui abandonna, dès qu'il les vit, son ouvrage, & remporta un petit hameçon & le crin auquel il étoit attaché. Il devoit laisser couler cet hameçon par un trou fait exprès, qui répondoit à l'endroit où M. de Laubardemont étoit placé. Ce Commissaire, en feignant d'ajuster sa calotte, auroit pris le crin & devoit l'accrocher à un fil cousu à sa calotte : quelque temps après, ce crin auroit été tiré & auroit enlevé en l'air la calotte; elle seroit demeurée suspendue pendant qu'on auroit chanté un *Miserere* : après quoi on l'auroit laissée tomber à terre.

Bien des gens auront peine à croire qu'on ait voulu jouer un pareil tour, & que M. de Laubardemont s'y soit prêté. Comment, dira-t-on, après tant de fraudes avortées, n'a-t-on pas découvert l'illusion, & n'a-t-on pas tourné en risée toutes ces machinations faites pour perdre Grandier? On ne s'arrêtera pas long-temps à cette réflexion ;

qui se présente naturellement à l'esprit , quand on considérera jusqu'où pouvoit aller la prévention du Peuple , des faux dévots qui le sont de bonne foi ; car il y en a beaucoup de cette espece ! Un Commissaire , revêtu de l'autorité Souveraine , en imposoit ; la cabale étoit toujours prête à rendre raison des entreprises échouées , & promettoit de donner d'autres signes évidents de possession. Le petit nombre de gens qui étoient sur leurs gardes , & qui ne se laissoient point entraîner au torrent , n'osoit pas ouvrir les yeux à la multitude , de peur d'être les victimes de son entêtement. Voilà les noirceurs dont l'homme est capable. Voilà l'ouvrage de ses passions. Voilà ce qui arrive parmi des hommes éclairés des lumieres de la plus sainte de toutes les Religions , quoiqu'elle regarde avec horreur de pareils excès. Des scélérats se jouent facilement des gens crédules.

Tel est le Peuple prévenu , passionné , susceptible des plus fausses impressions : il a donné plusieurs fois de pareils spectacles , ainsi que nous le voyons dans l'Histoire , & il est encore prêt à les renouveler.

Pour ranimer la curiosité prête à s'éteindre , le Pere Lactance promet que le 20 du mois de Mai , sans faute , des sept démons qui possédoient la Supérieure , il y en auroit trois qui quitteroient la partie ; on les appelloit Asmodée , Grefil des Trônes , & Aman des Puissances. On annonçoit qu'en sortant ils feroient trois plaies au côté gau-

che de cette Possédée , & autant de trous à sa chemise , à son corps-de-juppe , & à sa robe ; la plus grande des plaies devoit être de la longueur d'une épingle , que l'on montra à ceux qui assistoient aux exorcismes ; les endroits où ses plaies devoient être faites , furent précisément marqués. On assura au Commandeur de la Porte , que la curiosité avoit attiré à Loudun , que la Possédée auroit les mains derriere le dos lorsqu'on lui feroit des plaies. Le jour venu , l'Eglise de Sainte-Croix fut remplie de curieux. Des Médecins visiterent les côtés , le corps-de-juppe , la robe & la chemise de la Religieuse. Ils rapporterent qu'ils n'avoient trouvé aucune plaie sur son côté , aucune solution de continuité dans ses vêtements , ni aucun fer tranchant dans les replis de ses robes. Après cette visite , le Pere Lactance interrogea le diable en François , qui lui répondit dans la même langue ; & comme Duncan , Médecin de Saurmur , représenta qu'on avoit fait espérer que la fille auroit les mains liées , l'Exorciste dit qu'il falloit les lier pour fermer la bouche aux incrédules ; mais il ajouta , que pour la satisfaction de ceux qui n'avoient jamais vu les convulsions des Possédées , il falloit donner ce spectacle. Il recommença les exorcismes , la Supérieure fit une contorsion de son corps qui parut épouvantable ; ses mains , ses pieds se tournerent en dehors , & après que les paumes de ses mains & les plantes de ses pieds , dans

cet état , se furent jointes bien justes les unes aux autres , tout son corps reprit sa situation naturelle. On a vu des personnes qui s'exerçoient à divertir le Public , qui avoient acquis une si grande souplesse de membres , qu'ils faisoient des choses plus étranges. Dès qu'on peut démontrer que ces contorsions ne sont pas au-dessus des forces de la nature , ce ne sont point des signes de possession.

L'Exorciste continuant ses conjurations , ce fut alors qu'elle se coucha la face contre terre , elle tourna sa cuisse en dehors ; puis s'étant appuyée sur le bras & sur le côté gauche , elle demeura quelque temps dans cet état : enfin on l'entendit gémir ; & lorsqu'elle tira sa main droite de son sein , on apperçut les bouts de ses doigts teints de sang. Les Médecins chercherent la cause de cette plainte , ils trouverent sa robe percée en deux endroits , & son corps de juppe & sa chemise en trois , les trous étant en travers , de la longueur d'un doigt ; ils trouverent aussi sa peau percée en trois endroits au-dessous de la mamelle gauche ; les plaies étoient si légères , qu'elles ne passaient guères au delà de la peau ; celle du milieu étoit de la longueur d'un grain d'orge , les deux autres étoient moins larges & moins profondes ; cependant il étoit sorti du sang de toutes les trois , dont la chemise avoit été teinte.

L'incrédulité éleva un murmure dans l'assemblée , & même M. de Laubardemont ne

put s'empêcher de dire que cela clochoit ; il appréhenda d'être soupçonné : mais le nombre infini de gens crédules eut le dessus, & ce Commissaire, malgré la défiance qu'il avoit témoignée, empêcha que les Médecins, dans leur rapport, ne parlaient des instruments qui avoient fait les plaies. Mais il ne mit pas les opérations du diable de la Supérieure à l'abri de la critique. Duncan, le Médecin, fit imprimer des observations, où il dit que les diables, de tous les signes qu'ils avoient promis, n'avoient essayé que le plus aisé, & qui leur permettoit le plus facilement de tromper le Peuple : qu'on n'avoit pas visité exactement les habits de la Supérieure, parce qu'on avoit cru qu'elle auroit les mains liées lorsque les plaies seroient faites ; que les mains au contraire avoient été libres, & qu'elles avoient été cachées aux assistants lorsqu'elle fut blessée ; que les plaies ne se trouvoient pas précisément dans l'endroit qu'on avoit désigné, qu'elles n'étoient pas de grandeur promise ; qu'on pouvoit bien juger que si elles avoient été faites par la griffe des démons, leur griffe devoit être faite comme un petit canif, ou une petite lancette, puisqu'on avoit fait de pareilles incisions à celles de ces instruments ; que ces incisions étoient beaucoup plus grandes aux habits que dans la peau, ce qui faisoit connoître qu'elles avoient été faites de dedans en dehors, & non de dehors en dedans. Que les habits où l'instrument pouvoit être caché,

ne furent point visités , après que les plaies furent faites , parce que pour le faire exactement , il auroit fallu mettre la fille en chemise , ce que la bienséance ne permettoit pas. D'ailleurs elle avoit pu facilement jeter parmi la foule du Peuple l'instrument dont elle s'étoit servie , qui devoit être fort petit. Que si les diables étoient sortis dans le temps que ces plaies avoient été faites , ils n'y avoient pas été contraints par la force de l'exorcisme , puisque l'Exorciste ne leur en avoit fait aucun commandement. Qu'ils n'avoient fait que deux trous à la robe , quoiqu'ils en eussent promis trois , parce que l'une des incisions s'étoit faite dans un endroit où la robe étoit un peu ouverte par devant.

Rien n'est plus incommode , lorsqu'on veut faire de pareils tours , que d'avoir pour spectateurs de tels critiques , qui épluchent les choses avec la dernière exactitude , & qui ne pardonnent rien.

M. de Laubardemont ne s'accommoda pas de cette censure , qui montrait si bien le ridicule de la possession : il se feroit vengé cruellement de Duncan , si ce Médecin n'avoit pas eu pour protecteur le Maréchal de Brezé.

Grandier fit aussi dans sa défense les mêmes observations ; & comme l'affaire le regardoit de plus près que le Médecin , il ajouta de nouvelles remarques. Il dit qu'il étoit aisé de voir que les mesures du diable avoient été rompues ; que suivant qu'on l'avoit résolu , on devoit lier les mains de la

Supérieure, après qu'elle se feroit fait des blessures; que l'Exorciste auroit alors commandé aux démons de fortir & de faire les signes qu'ils avoient promis; qu'elle auroit fait les plus étranges contorsions, & qu'après une longue convulsion, elle auroit été délivrée, & les plaies se feroient trouvées sur son corps; mais que n'ayant pu s'empêcher de gémir à cause du sentiment du mal dont elle n'avoit pas été la maîtresse, elle avoit trahi toutes les mesures concertées par les hommes & par les diables; qu'elle avoit obligé par-là les Médecins de chercher la cause de son gémissement; que l'ayant dépouillée, ils avoient découvert les plaies; qu'on avoit cru alors que les diables avoient quitté la place. Pourquoi, dit Grandier, ont-ils choisi pour signes des blessures semblables à celles qui se font avec un fer tranchant, quoique l'on dise que les blessures que font les diables, ressemblent à celles de la brûlure? N'est-ce pas parce qu'il étoit plus aisé à la Supérieure de cacher un fer & de s'en blesser légèrement, que de cacher du feu, & de s'en faire une plaie de brûlure? Pourquoi ont-ils choisi le côté gauche plutôt que le front ou le nez? N'est-ce pas parce qu'elle n'auroit pu se blesser au front & au nez, sans exposer son action aux yeux de toute l'Assemblée? Pourquoi ont-ils choisi le côté gauche plutôt que le côté droit? N'est-ce pas parce qu'il étoit plus aisé à la main droite, dont la Supérieure se servoit, de s'étendre sur le côté gauche,

que de réfléchir sur le droit ? Pourquoi s'est-elle penchée sur le bras & sur le côté gauche ? N'est-ce pas afin que cette posture, où elle demeura assez long-temps, lui facilitât le moyen de cacher aux yeux des spectateurs le fer dont elle se bleffoit ? Pourquoi les bouts de ses doigts ont-ils paru sanglants ? N'est-ce pas parce qu'ils ont manié le fer qui a fait les plaies ? Qui ne voit que ce fer ayant été très-petit, il a été impossible d'éviter que les doigts qui s'en sont servis, n'aient été rougis du sang qu'il a fait couler ? D'où vient enfin que ces plaies ont été si légères, puisque les démons rompent & déchirent les démoniaques quand ils se retirent ? N'est-ce pas parce que la Supérieure ne se haïssoit pas assez elle-même pour se faire des plaies profondes & dangereuses ? On pouvoit dire que la main étoit trop amie du corps pour lui faire tant de mal.

Ne pouvoit-on pas dire à ces ouvriers de fausses possessions : Puisque vous avez entrepris de nous tromper, trompez-nous mieux ? C'étoit bien le cas, suivant l'Ordonnance de l'Archevêque de Bourdeaux, d'user de la discipline sans ménagement, pour arracher de la Supérieure la confession de la vérité.

Le Commissaire dressa la Procès-verbal de l'expulsion des trois diables, par trois plaies faites au-dessous de la région du cœur. On produisit cette piece parmi celles dont on se servit contre Grandier.

Le Pere Lactance, qu'on peut dire, sans faire un jugement téméraire, avoir contribué à l'imagination de cette piece, demanda le lendemain à Balaam, l'un des quatre qui étoient demeurés dans le corps de la Supérieure, pourquoi Asmodée & ses deux camarades s'en étoient allés, tandis que le visage & les mains de la Supérieure étoient cachés aux yeux du Peuple? C'est afin, répondit le diable, bien instruit, de donner des armes à l'incrédulité. Le Pere ajouta que la plupart des spectateurs, apportant des yeux curieux & des consciences vicieuses, ne méritoient pas qu'on dissipât entièrement leurs doutes. Telle étoit la ressource des Exorcistes : si les pieces qu'ils jouoient venoient à réussir, c'étoient des miracles où l'on voyoit éclater la puissance que Dieu donne à ses Ministres; & si le succès n'en étoit pas favorable, c'étoit l'incrédulité des spectateurs qui en étoit la cause. Ainsi l'on décrioit dans l'esprit des libertins, des hérétiques, la vertu des exorcismes, & l'on les empêchoit de reconnoître l'efficace que Dieu leur a donnée, lorsqu'ils sont employés dans les véritables possessions, suivant l'intention de l'Eglise, comme on le montre par des exemples de l'Histoire ecclésiastique.

On avoit publié que six hommes forts & robustes ne pouvoient empêcher les Possédées de faire leurs contorsions. Duncan fit voir que rien n'étoit plus faux. Le Pere Lactance ayant ordonné au diable de la

Supérieure de faire ses contorsions, Duncan saisit avec une de ses mains la main droite de la Religieuse, elle ne put point lui faire lâcher prise, & elle ne fit ses contorsions que des jambes & du bras gauche. L'Exorciste la conjurant de les faire du bras droit : Je ne puis, dit-elle, car il me tient. Laissez-lui le bras, dit l'Exorciste à Duncan, car comment se feront les contorsions, si vous le tenez ? Il auroit autant valu qu'il eût dit : Laissez-nous tranquillement faire nos tours de souplesse. Si c'est le démon, repliqua Duncan, d'une voix fort élevée, il doit être plus fort que moi. Quelque bon Philosophe que vous soyez, c'est mal argumenter, repartit aigrement le Pere Lactance ; car un démon hors du corps, est plus que vous : mais étant dans un corps foible, tel qu'est celui-ci, il ne peut pas être aussi fort que vous ; car ses actions naturelles sont proportionnées aux forces du corps qu'il possède. Vous ne vous souvenez donc pas, mon Pere, reprit Duncan, d'avoir lu dans l'Évangile qu'un Démoniaque rompit les cordes & les chaînes dont il étoit lié, (a) que le Rituel met entre les marques de possession les efforts que font les Possédés au-dessus des forces de leur âge & de leur état (b) ? Le Pere ne se rendit point ; Duncan lâcha la main de la

(a) *Vinciebatur catenis & compedibus custoditus, & ruptis vinculis agebatur à demonio in deserto. Luc. c. VIII. v. 19.*

(b) *Vires supra ætatis & conditionis naturam ostendere.*

Religieuse. Le lendemain il voulut retenir, pendant l'exorcisme, la main de la Sœur Agnès, l'une des Possédées; on le pria de ne lui pas tant serrer la main, & de ne pas arrêter les opérations du démon. Il faut convenir que Duncan avoit bien peu de complaisance pour le diable. M. de Laubardemont, le Commandeur de la Porte, & plusieurs personnes de condition furent présents à cette scène.

La première fois que Duncan avoit paru en présence de la Supérieure qu'on exorcisoit, son diable Grésil, conjuré de dire le nom de Duncan, l'avoit appelé Benoît, & puis Tiffier, qui étoient les noms des deux autres Médecins de Saumur, dont elle avoit oui parler, & pour qui elle le prit successivement; puis il ne voulut pas répondre. On remarqua que les diables de la Supérieure étoient plus dociles que les autres à la voix de l'Exorciste.

Le 13 de Juin elle vomit un tuyau de plume de la longueur d'un doigt, & le 8 Juillet un bouton de soie : on dressa de tout cela un Procès-verbal. On a vu des personnes qui n'étoient point possédées, qui vomissoient des épingles, du bois, du fer, qu'elles avoient avalés. Ainsi cela n'est point au-dessus des forces de la nature. On cite même saint Augustin, qui en rapporte des exemples.

L'Évêque de Poitiers vint à Loudun : il déclara d'abord qu'il ne venoit point pour s'éclaircir de la vérité de la posses-

tion, mais pour la faire croire à ceux qui en doutoient encore, & qu'il venoit pour découvrir des Écoles de magie, tant d'hommes que de femmes. Il n'exorcisa point, mais il fit exorciser en sa présence; & il permit que l'Exorciste supposât, comme une chose constante, la magie de Grandier. *Infringo*, disoit le Pere Lactance en exorcisant, *omne pactum, sive à Domino tuo Lucifero, sive à Magistro tuo Granderio*. Je romps tout pacte fait par votre Maître Lucifer, ou par votre Maître Grandier.

Alors l'on publia qu'il falloit croire la possession, puisque le Roi, le Cardinal, & l'Évêque la croyoient; & l'on traita de damnés & d'hérétiques les incrédules. A réduire les choses à leur juste valeur, le Roi & le Cardinal n'étoient point éclaircis; le Cardinal étoit outre cela aveuglé par sa vengeance. Ainsi on ne pouvoit opposer à l'incrédulité qu'un Évêque prévenu.

Le 23 de Juin, on voulut donner au Peuple le spectacle de Grandier exorcisant les Possédés; on l'amena de la prison par l'ordre du Commissaire. On lui produisit quatre pactes composés de diverses matieres, rapportés dans les exorcismes précédents. Il y avoit un de ces pactes qu'on avoit promis de faire descendre de la voûte, qui tomba de la coëffure de la Supérieure. Grandier répondit avec fermeté, qu'il n'avoit point fait ces pactes, qu'il ne connoissoit point d'art avec lequel on les pût faire, qu'il n'avoit jamais eu de communica-

tion avec les démons. On amena onze Religieuses possédées, qui lui témoignèrent, en le voyant, beaucoup de joie, & qui l'appellerent leur Maître. Le P. Lactance fit une petite exhortation à l'Assemblée, il parla des grands avantages que l'Eglise pouvoit tirer de ces possessions, malgré les démons; il remplit tous les esprits de je ne fais quelle horreur religieuse, & les rendit extrêmement attentifs. Il s'adressa à Grandier, il lui dit qu'étant Pasteur & Prêtre, il devoit contribuer à la gloire de Dieu, en exorcisant les Possédées, si Monseigneur, qui pouvoit, par son autorité, le relever pendant quelque temps de l'Interdit, vouloit le lui permettre. Le Prélat donna sa permission. Le Pere Lactance ayant présenté l'étole à Grandier, il demanda à l'Evêque s'il lui permettoit de la prendre, & il obtint la permission. Le Pere Lactance lui présenta le Rituel, que Grandier ne prit encore qu'après avoir reçu la bénédiction du Prélat, & s'être prosterné à ses pieds pour les baiser. On chanta le *Veni Creator*. Grandier lui dit ensuite : Monseigneur, qui dois-je exorciser? A quoi le Prélat lui répondit : Ces filles. Quelles filles, reprit Grandier? Ces filles possédées, dit l'Evêque. L'Eglise, dit Grandier, croit la possession, je la crois aussi; mais je ne crois pas qu'un Magicien puisse faire posséder un Chrétien sans son consentement. Quelques-uns s'écrierent qu'il étoit hérétique d'avancer cette proposition, que la vérité contraire étoit indubitable. Sur quoi il répondit, qu'il n'a-

n'avoit point de créance là-dessus déterminée, qu'il se soumettoit à la foi de l'Eglise; qu'on n'étoit hérétique que lorsqu'on persévéroit dans une erreur proscrite par cette même Eglise; qu'il n'avoit parlé de la sorte que pour être assuré, par la bouche de son Evêque, qu'il n'abuseroit point de l'autorité de l'Eglise en exorcisant. On lui présenta la Sœur Catherine, extrêmement ignorante, qu'on ne soupçonnoit pas d'entendre le latin. Il commença l'exorcisme en la forme prescrite par le Rituel. Mais il ne put pas continuer, à cause des hurlements étranges des Possédées. La Sœur Claire s'avança, & lui reprocha d'avoir l'esprit aveuglé, & d'être endurci & obstiné. Alors il lui dit : On justifie la possession, lorsque le diable parle une langue qu'ignore l'Énergumène. Vous savez le latin, je veux vous interroger en Grec, les diables entendent toute sorte d'idiômes. Le diable répondit : Ah, que tu es fin ! tu fais bien que c'est une des premières conditions du pacte fait entre toi & nous, de ne répondre point en Grec. A quoi il répondit, *O præclara illusio, egregia evasio !* Belle illusion, excellente défaite ! Alors on lui dit qu'on lui permettoit d'exorciser en Grec, pourvu qu'il écrivît premièrement ce qu'il voudroit demander. La Possédée même lui offrit de répondre, malgré le pacte, en quelle langue il voudroit : mais il ne put pas la prendre au mot, parce que toutes les Possédées de concert, firent un vacarme étrange ; c'é-

toit le Sabbat au naturel. Elles l'accusèrent toutes de maléfice & de magie. Grandier, fans être ni troublé, ni ému, les regarda en pitié. Il protesta hautement de son innocence ; & comme elles s'offrirent de lui rompre le cou, si on vouloit le leur permettre, il répondit, qu'au cas qu'il fût l'auteur du crime dont il étoit accusé, il consentoit que les démons lui rompissent le cou, ou lui fissent du moins sur le front une marque visible ; que par-là la gloire de Dieu seroit manifestée, l'autorité de l'Eglise exaltée, & il seroit confondu, s'il étoit coupable. Mais on ne voulut point, dit-on, donner cette permission au démon, pour ne pas mettre l'autorité de l'Eglise en compromis, à cause du pacte que Grandier pouvoit avoir fait avec le diable, qui le devoit garantir de leur rage. Ici Grandier auroit pu s'écrier de nouveau, s'il n'eût pas respecté l'Évêque & le Magistrat : *O Præclara illustio, egregia evasio !*

Les Exorcistes, au nombre de huit, imposèrent silence aux diables. On jeta dans le feu les pactes les uns après les autres : ce qui fit recommencer les transports de fureur & les hurlements des Possédées, qu'elles interrompoient pour accuser Grandier de scandale, d'endurcissement de cœur, de maléfices, de renoncement à la Foi, & à Dieu. Elles lui citerent les jours, les lieux de leurs communications avec lui.

Il leur répondit avec une fermeté admirable, qu'il renonçoit à Satan & à tous les

diabes ; qu'il ne les reconnoissoit , & ne les appréhendoit point ; que malgré eux , il étoit Chrétien & Prêtre ; qu'il étoit au reste un grand pécheur , mais qu'il mettoit toute sa confiance en Jesus-Christ ; qu'il défioit ceux qui l'accusoient de tant d'abominations , de lui en produire des témoignages pertinents & authentiques.

Toutes ces horreurs firent un grand effet sur le Peuple , sur ceux même qui avoient de la fermeté , parce qu'on ne pouvoit comprendre que des Religieuses fussent capables de tels excès. Grandier , étant dans l'affiette d'esprit la plus tranquille , chanta les Hymnes de l'Eglise avec le reste du Peuple. On eût dit qu'il étoit gardé par une légion d'AnGES. Une Possédée lui dit qu'il avoit auprès de lui Belzébut. Il lui dit : *Obmutescas*. Tais-toi. Alors le diable dit que c'étoit là le mot du guet ; mais qu'il étoit forcé de tout dire , parce que Dieu étoit incomparablement plus fort que l'Enfer.

Si on n'eût pas retenu les Possédées , elles l'auroient mis en pieces , elles vouloient l'étrangler , en l'appellant leur maître. Sur quoi Grandier dit qu'il n'étoit ni leur maître , ni leur valet , & qu'il étoit étrange qu'elles voulussent étrangler celui qu'elles appelloient leur maître ; & alors ces filles lui ayant jetté leurs pantoufles à la tête , il dit en souriant : Voilà des diables qui se déferrent d'eux-mêmes. On le ramena à sa prison.

Quelques jours après on exorcisa encore la Supérieure ; le diable menaça d'enlever

en l'air le premier incrédule qui voudroit tourner en raillerie la possession. L'Abbé Quillet entendant cela, ne dit mot; mais le lendemain étant revenu à l'exorcisme, il défia le diable de tenir sa parole, & protesta qu'il se moquoit de lui : de sorte que le pauvre diable se trouva bien penaut; toute la diablerie fut interdite. Monsieur de Laubardemont s'en scandalisa, & décréta l'Abbé, qui, voyant que cette momerie étoit un jeu que le Cardinal de Richelieu faisoit jouer, jugea qu'il n'étoit pas en sûreté ni à Loudun, ni en France : il s'en alla en Italie.

Tel fut le succès des exorcismes; & comme les gens qui se garantissent des préjugés, ne purent s'empêcher de condamner toutes ces manœuvres, on crut qu'il falloit imposer silence à ces gens raisonnables, par une Ordonnance du 29 Juillet, rendue par M. de Laubardemont, qui défendit de médire des Religieuses affligées des malins esprits, & de leurs Exorcistes, à peine de dix mille livres d'amende, & autre plus grande somme, & punition corporelle, si le cas l'exigeoit. C'est-à-dire, que M. de Laubardemont ordonna de renoncer au bon sens, à peine de dix mille livres d'amende contre ceux qui lui désobéiroient.

Cette Ordonnance, qui fut publiée partout, préjugeoit la condamnation de Grandier. On vouloit qu'on crût la possession des Religieuses, malgré toutes les fraudes qu'on avoit découvertes. Voilà peut-être

la plus grande violence dont l'autorité ait jamais entrepris d'user contre la raison.

Le 3 Juillet, la Sœur Claire déclara publiquement dans l'Eglise du Château où on l'exorcisoit, que tout ce qu'elle avoit dit depuis quinze jours n'étoit que calomnie; qu'elle avoit été suggérée par le Pere Lactance, par Mignon, & par des Carmes; que si on la séquestroit, on découvreroit la vérité. Elle renouvela la même déclaration; deux jours après elle prit la fuite. De Mourans courut après elle & l'arrêta.

La Sœur Agnès, soutenue par cet exemple, pria avec larmes les Assistants à ses exorcismes de la secourir; elle tint le même langage que la Sœur Claire : ces deux filles dirent qu'elles s'attendoient bien à être maltraitées dans leur Couvent; mais qu'elles avoient cédé aux remords de leurs consciences, dont elles étoient bourrelées; & qu'elles étoient forcées de rendre gloire à Dieu & à la vérité, quoi qu'il leur en pût arriver.

La Nogeret, Séculière, étant exorcisée, protesta qu'elle avoit accusé un innocent; se tournant tantôt du côté de l'Evêque, tantôt du côté de M. de Laubardemont, elle leur dit qu'elle faisoit cette confession pour la décharge de sa conscience. Le Commissaire ne fit qu'en rire; le Prélat ne témoigna rien. Quand les Possédées parloient à la décharge de Grandier, les Exorcistes disoient que c'étoit un artifice du démon pour entretenir l'incrédulité : quand elles l'accu-

soient, ils disoient que le diable étoit forcé de dire la vérité. Enfin, Magicien & Grandier étoient, selon eux, synonymes; & on appelloit un des diables qui possédoit la Sœur Claire, Grandier des Dominations.

Personne ne douta de la perte de Grandier, dès qu'on fut qu'on avoit nommé des Juges qui devoient juger avec M. de Laubardemont. Ils furent tous choisis par les ennemis de Grandier, & ils en prirent les impressions. Ces Juges étoient les Srs. Roatin, Richard, & Chevalier, Conseillers au Présidial de Poitiers; Houmain, Lieutenant-Criminel au Présidial d'Orléans; Cottereau, Président; Pequineau, Lieutenant-Particulier, & Burgers, Conseiller au Présidial de Tours; Texier, Lieutenant-Général au Siege Royal de Saint-Maixant; Dreux, Lieutenant-Général, & la Barre Lieutenant-Particulier au Siege Royal de Chinon; la Picherie, Lieutenant-Particulier au Siege Royal de Chatelleraud; & Rivrain, Lieutenant-Général au Siege Royal de Beaufort. On avoit commis pour la Charge d'Avocat du Roi le Sieur Constant, qui avoit un pareil Office au Présidial de Poitiers; & pour la Charge de Procureur du Roi, le Sieur Denican, Conseiller à la Fleche. Ils pouvoient conjointement, ou l'un des deux à la place de l'autre, exercer le ministere public. Le Sieur Constant s'abstint de sa commission.

Pendant ce temps-là Barré exorcisoit deux de ces dévotes à Chinon, qu'il avoit façon-

nées au manège d'une possession artificieuse ; elles accusoient Grandier de leur maléfice. Le Lieutenant-Général du lieu dressa des Procès-verbaux de ces exorcismes, qu'on employa contre l'Accusé ; au-lieu qu'on négligea ceux qui avoient été dressés par le Bailli & le Lieutenant-Civil de Loudun, quoique la vérité, qui s'élevoit contre l'artifice & la fraude, y fût dépeinte naïvement. On voulut même rendre suspect le Bailli, en le faisant accuser de magie par les Possédées.

Elisabeth Blanchard, une des Sécularies possédées, pendant qu'on l'exorcisoit, accusa de magie la femme du Bailli, & lui dit impudemment qu'elle avoit sur elle le pacte : mais elle défia les Exorcistes & le diable de la Possédée, de prouver ce qu'elle disoit ; toutes les conjurations qu'ils firent à Elisabeth Blanchard n'aboutirent à rien.

On choisit pour Rapporteurs du Procès, Houmain, Lieutenant-Criminel d'Orléans, & Texier, Lieutenant-Général de Saint-Maixant. Grandier écrivit à sa mere, il lui manda qu'on ne pouvoit point renouveler les anciennes accusations, puisqu'il en étoit absous ; qu'à l'égard de l'accusation de Magie, elle étoit chimérique ; qu'il n'y avoit aucune preuve contre lui ; qu'il se reposoit sur son innocence, & l'équité & les lumières de ses Juges. Il ajouta, qu'on lui avoit lu la commission où étoient les noms des Commissaires.

On jugea dès-lors, quelque idée qu'il eût de ses Juges, que sa perte étoit résolue,

& qu'il ne s'y déroberoit point : la prévention, difons-le, ou la crainte de déplaire au Premier Ministre, les avoit gagnés.

Mes Lecteurs ne seront pas si indulgents que moi, ils les croiront aussi coupables que M. de Laubardemont.

La plus saine partie des habitants s'éleva au-dessus de cette prévention & de ce respect humain. Ils s'assemblerent à l'Hôtel-de-Ville au son de la cloche. Voici la substance de la Lettre qu'ils écrivirent au Roi.

Ils exposent à Sa Majesté, que dans les exorcismes des Religieuses & des Séculières qui se disent possédées, les Exorcistes abusoient de leur ministère, en leur faisant des questions qui tendoient à diffamer les meilleures familles de la Ville; que M. de Laubardemont, sur la foi des accusations de ces Possédées, s'étoit transporté dans la maison d'une Demoiselle avec un grand éclat, & avoit fait une perquisition pour trouver des Livres de magie faussement indiqués; qu'on avoit arrêté des Demoiselles dans des Églises, & qu'après avoir fermé les portes, on avoit cherché sur elles des pactes magiques qu'on disoit qu'elles avoient; & quoiqu'on n'eût rien trouvé, cette perquisition les avoit déshonorées dans l'esprit du Peuple. Qu'on avoit semé un Libelle dans la Ville, où l'on disoit que les démons, dûment exorcisés, disoient la vérité; qu'on recevoit leurs paroles, non comme du père du mensonge, mais comme de l'Église, qui a le pouvoir de forcer les diables

de dire la vérité. Qu'on avoit prêché devant M. de Laubardemont cette pernicieuse doctrine. Que sur ce fondement on avoit fait arrêter par l'Exempt du Prévôt, une fille d'une des meilleures familles de la Ville; qu'on ne l'avoit relâchée, après l'avoir retenue deux mois dans la maison d'un Particulier, que sur la caution de ses proches parents. De sorte qu'on voyoit regner à Loudun une image des Oracles anciens, qui étoient les organes du démon; & contre la doctrine des Peres de l'Eglise, & particulièrement de S. Thomas, qui ont défendu aux Chrétiens toute familiarité avec le démon, on établissoit un commerce avec eux. Qu'ils avoient la douleur de voir les gens de bien, & même les personnes les plus vertueuses, exposées à la malice de ces Possédées, qui font des profanations horribles en présence du S. Sacrement, & se jouent de la crédulité du Peuple. Ils demandent que la Faculté de Sorbonne examine ce Libelle, & qu'il leur soit permis de se rendre appellants comme d'abus au Parlement, des interrogations que font les Exorcistes, dont l'objet est de diffamer ceux-mêmes qui ont une probité reconnue; que pour se dégager de cette oppression, sous le poids de laquelle ils gémissent, ils n'ont d'autre ressource que l'autorité royale.

M. de Laubardemont fut extrêmement irrité de cette assemblée, & de la résolution qu'on y avoit prise, & de la Lettre qu'on avoit écrite. Il s'assembla avec tous les Ju-

ges qui avoient été commis, ils cassèrent, sur la réquisition du Procureur-Général de la Commission, l'Acte d'assemblée, comme nul, & fait contre leur autorité, sur des faits calomnieux, tendants à une sédition populaire, contre les formes ordinaires, par pratiques & monopoles. Ils ordonnerent que la minute de cet Acte seroit apportée à leur Greffe, pour être communiquée au Procureur-Général, & être ordonné ce qu'il appartiendrait à cet égard. Ils firent défenses, tant aux Bailli & Échevins qu'à tout autre, de convoquer aucune assemblée pour y délibérer sur des choses qui concernoient le pouvoir de la Commission, ni de faire aucune entreprise contre leur autorité, à peine de 20000 livres d'amende, & de plus grande peine si le cas l'exigeoit ; sauf aux Habitants & autres personnes de se pourvoir pardevant les Commissaires sur les plaintes qu'ils voudroient faire des exorcismes, & autres circonstances & dépendances. Et faisant droit sur le surplus des conclusions du Procureur-Général, ils ordonnerent qu'il seroit plus amplement informé des propos injurieux & séditeux qui avoient été tenus, tant dans l'assemblée qu'ailleurs, pour l'information rapportée & communiquée au Procureur-Général y être fait droit. Cet Arrêt fut lu, publié & affiché à son de trompe, & signifié aux Bailli & Échevins.

Ainsi M. de Laubardemont vouloit qu'on s'adressât à lui sur les plaintes qu'on faisoit de la maniere dont il abusoit de son pou-

voir ; il étoit Juge & Partie , il défendoit toutes les voies qu'on pouvoit prendre pour se pourvoir contre sa tyrannie. Il vouloit opprimer sûrement & impunément ceux à qui il en vouloit. C'est ainsi qu'il vouloit conduire au plus cruel de tous les supplices la victime de la haine & de la fureur d'une cabale , dont il étoit le Chef.

Grandier présenta une nouvelle Requête , où il demanda une seconde visite de sa personne , qui seroit faite par des Médecins & Chirurgiens intelligents , & d'une probité sans reproche ; il dit que par cette voie on connoîtroit la vérité. Il s'éleva contre le choix qu'on avoit fait de Manouri , Chirurgien , dont la tête , dit-il , tremblante , sans doute par le défaut de cervelle , annonçoit son incapacité. Il cita ce que rapporte Pigra , Chirurgien d'Henri III , dans son Épitôme de médecine & de chirurgie , où il dit que quatorze hommes qu'on accusoit de sortilège , ayant été condamnés à mort par les Juges des lieux , furent néanmoins renvoyés absous par Messieurs du Parlement séant à Tours , sur la nouvelle visite qui fut faite par l'Auteur , où il ne trouva sur les Accusés , ni marque , ni aucune apparence qu'il y en eût eu.

Cette Requête fut rejetée. Tant de dénis de Justice , le refus d'écouter les défenses de l'Accusé , & de lui communiquer les pièces qu'on employoit pour le perdre , lui défilèrent les yeux ; il connut qu'il succomberoit dans la nécessité où l'on étoit de le

condamner comme Magicien , ou de condamner des Religieuses , plusieurs Moines , Ecclésiastiques , & quantité de personnes considérables , comme coupables de la calomnie la plus noire & la plus atroce. Il voyoit d'ailleurs que l'Évêque de Poitiers & M. de Laubardemont étoient proprement ses Parties déclarées ; il sentit bien qu'il périroit innocent , pour sauver un grand nombre de coupables. Il n'ignora pas que l'aiguillon de la vengeance , qui piquoit le Premier Ministre , faisoit agir Monsieur de Laubardemont , qui lui étoit entièrement dévoué.

Dans les écritures où Grandier prit ses conclusions , il s'adressa avec force à ses Juges ; il leur représenta qu'ils devoient exercer leurs charges suivant les Loix de l'équité ; qu'étant mortels , ils comparoïtront devant Dieu , le Souverain Juge , à qui ils rendront compte de leurs jugements ; qu'ils devoient se persuader que Dieu , le Juge des Juges , est assis au milieu d'eux ; qu'ils ne devoient rien prononcer sans le consulter auparavant ; que l'affligé , le pauvre , l'innocent ont des titres pour être protégés par la Justice ; & que les Juges sont responsables de leurs fautes , même les plus légères.

Toutes ses remontrances furent vaines ; l'Évêque de Poitiers prononça sa Sentence , par laquelle il déclara que les Religieuses Ursulines de Loudun , & les filles Séculières qui avoient été exorcisées , étoient vérita-

blement possédées. On signifia à l'Accusé cette Sentence & l'avis de quatre Docteurs de Sorbonne, qui avoient décidé de même. On leur avoit exposé que les Religieuses avoient été enlevées de terre à la hauteur de deux pieds; qu'étant couchées à terre tout de leur long, elles s'étoient relevées, sans qu'on eût vu qu'elles eussent fait aucun usage de leurs pieds & de leurs mains, & sans qu'elles eussent plié leurs corps : ces faits faux avoient fait illusion aux Docteurs.

Les Juges se préparèrent à juger Grandier, après avoir fait éclater dans le Public toutes les démonstrations de piété & de religion, qui persuaderent le Peuple qu'ils avoient les intentions les plus droites, & qu'ils n'étoient conduits par aucune vue humaine.

Afin qu'on sache les motifs qui ont déterminé les Juges, on rapportera l'extrait des preuves; c'est l'ouvrage des Juges Rapporteurs.

Comme la possession des Religieuses Ursulines est le fondement & le sujet du Procès, il faut chercher la vérité de cette possession dans des témoignages tels qu'on les peut avoir dans une affaire de cette nature.

L'Évêque de Poitiers, après avoir assisté à la plupart des exorcismes & signé les Procès-verbaux qui en ont été faits, a déclaré par son jugement qu'il tenoit les Religieuses dont il s'agissoit, pour possédées; & comme telles & sujettes à sa Jurisdiction, il leur avoit donné des personnes capables de les

Motifs
qui ont
déterminé les Ju-
ges dans
le Juge-
ment
qu'ils ont
rendu
contre
Grandier.

exorciser. Son avis a été conforme à celui de quatre Docteurs de Sorbonne, avec cette différence néanmoins, que M. de Poitiers a pris connoissance du fait par lui-même, & que les Docteurs n'ont jugé que sur la foi du rapport d'autrui. Les quatre Exorcistes, qui sont le Pere Lactance, Récollet; les Peres Élisée & Tranquille, Capucins, avec un Carme, en ont aussi donné leur attestation; plusieurs Prédicateurs en ont entretenu le Public dans la Chaire de la Vérité; les Médecins de Poitiers, Niort, Fontenay, Loudun, Thouars, Chinon, Mirebeau & Fontevrault, après avoir observé les mouvements & agitations de ces filles, ont trouvé que tout cela étoit surnaturel.

Après des témoignages si authentiques, il faut voir si Grandier est auteur de la possession des malins Esprits; car il est constant par l'Écriture-Sainte & par l'Histoire Ecclésiastique qu'il y a des Magiciens, & qu'il y a des exemples certains de pactes faits avec les démons.

Les preuves de ce Procès sont de deux fortes; celles qui consistent dans la déposition des témoins, qui sont ordinaires & sujettes aux reproches de fait & de droit; les autres résultent des exorcismes, elles sont extraordinaires & plus assurées que les premières, parce qu'elles mettent en évidence la vérité que l'on cherche. Quant à la preuve par témoins, elle consiste en deux informations. La première est composée de

soixante-douze témoins, qui déposent des adulteres, impiétés, sacrileges de l'Accusé, même dans l'Eglise, qu'il profanoit par ses crimes. Il est vrai qu'il avoit été renvoyé par Sentence du Présidial de Poitiers, des accusations formées contre lui sur ces mêmes faits; mais cette Sentence n'étoit pas définitive, puisqu'il étoit seulement renvoyé quant à présent. D'ailleurs on lui reprochoit depuis ce Jugement plusieurs récidives.

Entre les témoins de ces accusations, il y en avoit cinq qui pouvoient faire une grande impression. De ces cinq, il y avoit trois femmes qui se sont senties tout-à-coup embrasées pour lui d'un amour violent, sans que cette passion se soit allumée dans leur cœur par degrés, suivant les loix de la nature. La premiere dit que cela lui arriva après qu'elle eut reçu la Communion de sa main, & qu'il l'eut regardée fixement; que ce feu qui la consumoit, fut précédé d'un petit frisson dans tous ses membres. La seconde dit qu'il l'arrêta dans la rue, qu'il lui serra la main, qu'elle fut alors éprise d'une forte passion. La troisieme dit qu'après qu'il l'eut regardée à la porte de l'Eglise des Carmes, où il entroit avec une Procession, elle se sentit extrêmement émue, & elle eut un si grand desir de satisfaire les mouvements ardents & inquiets qui prenoient naissance dans son cœur, qu'elle n'avoit pas la force d'y résister.

Les deux autres témoins sont, un Avocat & un Maçon. Le premier dit lui avoir

vu les Livres d'Agrippa. Le second dépose que travaillant dans son cabinet, il avoit vu le Livre du même Auteur ouvert, dans un Chapitre qui traitoit des moyens pour se faire aimer des femmes. Il est vrai que le premier témoin dit à la confrontation, que le Livre dont il avoit entendu parler, étoit le Traité d'Agrippa sur la vanité des Sciences; mais on a lieu de croire qu'il a voulu favoriser l'Accusé, puisqu'il a fallu le contraindre à subir la confrontation. La seconde information contient les dépositions de huit Religieuses possédées, & de six Séculières qui le sont aussi.

Que disent toutes ces personnes? qu'elles ont eu pour lui un amour fort déréglé; qu'elles l'ont vu par une espece de vision le jour & la nuit, les solliciter d'amour, pendant quatre mois; que ces accidents leur sont arrivés lorsqu'elles vaquoient à l'Oraison; qu'elles ont d'ailleurs été frappées sans voir celui qui les frappoit, qui leur avoit laissé des marques visibles, dont les Médecins & Chirurgiens ont fait leurs rapports; que tous ces désordres ont commencé par l'apparition du Prêtre Mouffeau, leur Directeur; que la Mere Prieure avoit trouvé au milieu de son escalier un bouquet de roses, & trois épines noires dans sa main après son Oraison; qu'elle s'imagina un jour qu'il y avoit des pommes dans sa chambre, dont elle eut envie de manger les pepins; qu'après chacun de ces accidents, qu'on ne pouvoit envisager que comme des pactes,

tes, elle se sentit transportée d'une ardente passion pour l'Accusé, dont elle parloit continuellement; qu'elle l'avoit souvent vu approcher d'elle; qu'elle lui avoit soutenu, comme sept ou huit autres Possédées, que c'étoit lui-même qui s'étoit présenté à elles; que toutes ces Possédées, dans les exorcismes, dès qu'on prononçoit le nom de Grandier, étoient dans des agitations & des convulsions extraordinaires.

Deux accidents, qui parurent étranges aux Juges, furent ce qui arriva à la Supérieure & à la Sœur Claire. La première, après avoir déposé devant M. de Laubardemont, le lendemain, lorsqu'il recevoit la déposition d'une autre Religieuse, se mit en chemise, nue tête, avec une corde au cou, & le cierge à la main, demeura en cet état l'espace de deux heures, au milieu d'une cour du Couvent, pendant qu'il pleuvoit en abondance. Dès que la porte du Parloir fut ouverte, elle se mit à genoux devant M. de Laubardemont, elle dit qu'elle venoit demander pardon du crime qu'elle avoit commis en accusant l'innocent Grandier; s'étant retirée, elle alla attacher la corde à un arbre du Jardin: elle se seroit étranglée, si elle n'en eût été empêchée par les Religieuses, qui accoururent.

Les Juges se persuaderent que le démon vouloit sauver Grandier, & détruire par-là les preuves de ses crimes. Et malgré les lumières de la raison, ils regarderent les efforts qu'il fit dans cette occasion, comme

une preuve de l'intelligence de Grandier avec le diable. Tout sert de preuve à la prévention ; elle se nourrit de ce qui devoit la détruire. Quand la malignité seconde la préoccupation , à quels excès ne se portet-on pas ?

L'autre Religieuse étoit un jour si travaillée du desir de satisfaire sa passion , qu'elle le disoit hautement ; & ne pouvant plus se posséder , elle se leva à l'Eglise où elle étoit , & alla dans sa chambre , où on la vit comme une personne hors d'elle-même , dans des mouvements violents & indécents , qui sentoient des feux qu'elle ne pouvoit appaiser : voilà encore une preuve contre l'Accusé.

On prétendoit employer contre lui les démarches qu'il avoit faites pour succéder au Prêtre Mouffeau , Directeur des Religieuses ; & l'on disoit qu'une de ses intimes amies avoit eu des conversations bien vives sur ce sujet avec la Supérieure.

Quant aux Séculières possédées , la déposition d'Élisabeth Blanchard , confirmée par Susanne Hamon , a fait beaucoup d'impression. La Blanchard a confessé qu'il l'avoit connue charnellement , & qu'au milieu de ces grandes familiarités qu'il avoit eues avec elle , il lui avoit promis que si elle vouloit aller au Sabbat , il la feroit Princesse des Magiciens.

On s'est arrêté à la déposition de Barré , qui dit , qu'exorcisant la Prieure , & ayant reconnu que le diable qui la tourmentoit s'appelloit Astaroth , il lui avoit commandé

de sortir ; & que pour signe de sa sortie , il frappât celui qui étoit l'auteur du maléfice : qu'on avoit remarqué que dans ce temps-là , Grandier s'absenta sur le champ de la compagnie où il étoit , & qu'il dit qu'il avoit une maladie ; & lorsqu'on l'interrogea à la fellette sur ce fait , il fut déconcerté , quoiqu'il ne l'eût encore point été dans tout le Procès.

Voilà Astaroth qui figure parmi les témoins de l'information. Le Médecin Seguin dit que Grandier répondit sur la fellette avec une fermeté admirable , & que le Président Cottereau , un de ses Juges , en fut frappé ; & dit que jamais un Accusé n'avoit montré tant de courage & de présence d'esprit. La Lettre où ce Médecin rapporte ce trait , est insérée dans le Mercure François ; il est donc faux que Grandier ait été déconcerté en répondant sur la fellette.

On mettoit encore dans le rang des preuves extraordinaires , les marques indiquées par Asmodée , démon de la Supérieure. On fit visiter Grandier en présence de huit Médecins : ils déclarerent qu'ils avoient trouvé sur lui deux marques suspectes , l'une à l'épaule , & l'autre au *scrotum* ; qu'ayant fait entrer dans la première marque une aiguille à l'épaisseur d'un travers de pouce , le sentiment y étoit obtus , & qu'il n'en étoit point sorti de sang , non plus que de l'autre marque , sur laquelle on avoit fait la même expérience. Il est vrai qu'Asmodée

ayant déclaré que l'Accusé avoit cinq marques, on n'avoit trouvé que ces deux-là.

La seconde preuve extraordinaire est la cicatrice du pouce de la main droite. Le 25 du mois d'Avril, Asmodée ayant rapporté un paëte d'un petit morceau de papier teint de quelques gouttes de sang, il déclara, après beaucoup de résistance, que le sang qui paroïssoit sur ce papier, étoit sorti du pouce de la main droite de son Maître; ce qui donna lieu à Monsieur de Laubardemont, accompagné de Médecins, de se transporter sur le champ dans la prison, où ils reconnurent à l'Accusé, au même endroit que le diable avoit déclaré, une coupure, que les Médecins dirent n'avoir été faite que par un couteau, ou quelque instrument tranchant : l'Accusé convint de ce fait.

Voilà les principales preuves qui donnerent lieu à la condamnation d'Urbain Grandier.

Ainsi sur la déposition d'Astaroth, diable de l'Ordre des Séraphins, & le Chef des diables possédants, d'Easas, de Celsus, d'Acaos, de Cédron, d'Asmodée, de l'Ordre des Trônes; & d'Alex, de Zabulon, de Nephtalim, de Cham, d'Uriel & d'Achas, de l'Ordre des Principautés; c'est-à-dire, sur la déposition des Religieuses qui se disoient possédées de ces démons, peres du mensonge, les Commissaires prononcèrent la condamnation de Grandier le 18 Août 1634, en ces termes :

Avons déclaré & déclarons Urbain Grandier dûment atteint & convaincu du crime de magie, maléfice, possession, arrivée par son fait, ès personnes d'aucunes Religieuses Ursulines de cette Ville de Loudun, & autres Séculières; ensemble des autres cas & crimes résultants d'icelui : pour réparation desquels, l'avons condamné & condamnons à faire amende honorable nue tête, la corde au col, tenant à la main une torche ardente, du poids de deux livres, devant la principale porte de l'Eglise de Saint-Pierre du Marché, & devant celle de Sainte-Ursule de cette Ville, & là à genoux, demander pardon à Dieu, au Roi & à la Justice; & ce fait, être conduit à la Place publique de Sainte-Croix pour y être attaché à un poteau sur un bucher, qui pour cet effet y sera dressé, & y être son corps brûlé vif, avec les pañes & caractères magiques restants au Greffe, ensemble le Livre manuscrit par lui composé contre le Célibat des Prêtres, & ses cendres jettées au vent. Avons déclaré & déclarons tous & un chacun ses biens acquis & confisqués au profit du Roi : sur iceux préalablement pris la somme de cent cinquante livres, pour être employée à l'achat d'une lame de cuivre, en laquelle sera gravé le présent Arrêt par extrait, & icelle apposée dans un lieu éminent de l'Eglise des Ursulines, pour y demeurer à perpétuité (a). Et auparavant que d'être procédé à l'exécu-

Arrêt qui condamne Grandier.

(a) On m'a assuré que cette disposition n'avoit pas été exécutée.

tion du présent Arrêt , ordonnons que Grandier sera appliqué à la question ordinaire & extraordinaire , pour avoir la révélation de ses complices.

Le même jour, ce Jugement fut prononcé à Grandier, qui en fut surpris, sans perdre sa fermeté. L'Exécuteur s'empara de la personne de l'Accusé, & ne le quitta plus.

Manouri, Chirurgien, s'étant transporté dans la prison où étoit Grandier, attendoit les ordres de M. de Laubardemont pour exécuter sur la personne de l'Accusé ce qui lui seroit prescrit. Dès que Grandier le vit : “ Cruel Bourreau, lui dit-il, es-tu „ venu pour m'achever? après les cruau- „ tés que tu as exercées sur mon corps, tue- „ moi, achève ton ouvrage. „

M. de Laubardemont ne crut pas qu'il dût se servir de ce Chirurgien : il fit enlever de chez lui Fourneau, aussi Chirurgien, comme s'il eût craint qu'il n'eût pas obéi volontairement; on le conduisit comme un prisonnier dans la chambre où étoit Grandier; & un Exempt du Grand-Prévôt de l'Hôtel, commanda à ce Chirurgien de raser Grandier, & de lui ôter tout le poil qu'il avoit à la tête, au visage & sur toutes les parties de son corps. Fourneau le préparoit à exécuter cet ordre, lorsqu'un des Juges lui dit qu'il falloit aussi lui ôter les sourcils & les ongles. Grandier témoigna qu'il étoit disposé à tout souffrir; mais Fourneau protesta qu'il n'exerceroit point

cette cruauté, de quelque autorité qu'on usât; il dit à l'Accusé que c'étoit avec regret qu'il mettoit la main sur lui, & lui en demanda pardon. Vous êtes le seul, lui dit Grandier, qui ayez pitié de moi. Monsieur, lui repliqua Fourneau, vous ne voyez pas tout le monde.

On lui trouva seulement sur le corps deux taches, ou deux seings, l'un fort plat dans l'aîne, l'autre un peu plus élevé au dos. Sans le faire souffrir, le Chirurgien éprouva qu'il étoit sensible dans ces deux endroits.

Quand l'opération fut faite, au-lieu de lui rendre ses habits, l'Exécuteur lui en donna de fort mauvais. Quoique son jugement de condamnation eût été rendu dans le Couvent des Carmes, il comparut devant M. de Laubardemont au Palais, où il fut conduit dans un carrosse fermé, par le Pré-vôt de Loudun & son Lieutenant, le Pré-vôt de Chinon, l'Exempt du Grand-Prévôt de l'Hôtel, & deux Archers. Plusieurs Dames de qualité étoient assises sur les sièges des Juges. On remarqua que la Dame, épouse de M. de Laubardemont, occupoit la place du Président, quoiqu'il y eût plusieurs Dames qui lui fussent supérieures par leur naissance & leur qualité; mais elle crut que son mari représentant un petit Souverain, elle en devoit avoir les honneurs. M. de Laubardemont étoit dans la place du Greffier, & le Greffier de la Commission étoit debout devant lui; les Juges étoient dans les basses places: par une politesse hors

d'œuvre, ils céderent les premières aux Dames, dans cette triste cérémonie de la Justice. Il y avoit des Gardes autour du Palais & des avenues, posées par le Major Mèmin, qui étoit aussi debout au Palais, auprès du Procureur du Roi de la Commission, au-dessous des Dames. Lorsque Grandier fut entré au Palais, on le fit rester quelque temps au bout de la Salle proche de la Chambre d'Audience. Après qu'il y eut été introduit, & qu'il eut passé la Barre, il se mit à genoux : comme il avoit les mains liées, il ne pouvoit pas ôter ni son chapeau, ni sa calotte; le Greffier l'ayant relevé pour le faire approcher de M. de Laubardemont, il se mit encore à genoux quand il fut auprès de ce Magistrat. Le Greffier lui ôta brusquement son chapeau, & le Greffier de l'Exempt lui ôta de même sa calotte; ils les jetterent à terre. Le P. Lactance & un autre Récollet, qui l'avoient accompagné depuis sa prison jusqu'au Palais, étoient revêtus d'Aubes & d'Étoles; & avant que de le faire entrer dans la Chambre de l'Audience, ils avoient exorcisé l'air, la terre & le Patient même, afin que les démons prissent la fuite.

L'Accusé étant ainsi à genoux, le Greffier lui dit avec une voix rude : *Tourne-toi, malheureux, adore le Crucifix qui est sur le Siege du Juge*; ce qu'il fit avec beaucoup de respect; & élevant les yeux au Ciel, il demeura quelque temps en oraison mentale; ensuite le Greffier lui lut son juge-

ment en frémissant. L'Accusé ne sourcilla point, & ne parut point être ému, & il fit voir qu'il étoit le maître de son ame. Il prit la parole, & il dit, s'adressant à M. de Laubardemont & au Procureur du Roi :

„ Messieurs, j'atteste Dieu le Pere,
 „ Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, & la
 „ Vierge, mon unique Avocate, que je
 „ n'ai jamais été Magicien, que je ne con-
 „ nois point d'autre magie que celle de
 „ l'Écriture-Sainte, que j'ai toujours prê-
 „ chée; & je n'ai jamais eu d'autre créance
 „ que celle de notre Mere sainte Église
 „ Catholique, Apostolique & Romaine. Je
 „ renonce au diable & à ses pompes, je
 „ reconnois Jesus-Christ pour mon Sau-
 „ veur, & je le prie de m'appliquer les mé-
 „ rites de son Sang qu'il a répandu sur la
 „ Croix. Messieurs, poursuivit-il en
 „ versant des larmes, modérez, je vous
 „ supplie, la rigueur de mon supplice, &
 „ ne livrez pas mon ame à une tentation
 „ de désespoir. „

A peine eut-il achevé, que M. de Laubardemont fit retirer tout le monde, & il eût une longue conversation avec Grandier, lui parlant bas à l'oreille : il ne lui fit point donner du papier, quoique Grandier lui en eût demandé; mais il lui dit d'un ton haut & fort sévère, que s'il vouloit engager ses Juges à tempérer la rigueur du jugement, il devoit ne leur rien celer sur ses complices. Il répondit avec fermeté qu'il n'avoit point de complices, & qu'il

étoit innocent. Houmain, Lieutenant-Criminel d'Orléans, & l'un des Rapporteurs, lui parla auffi en particulier dans la même vue, fans aucun succès.

On se prépara à lui donner la question ordinaire & extraordinaire. Elle est très-cruelle à Loudun. On met les jambes du patient entre deux planches de bois, qu'on lace avec des cordes étroitement; entre les planches & les jambes, on met des coins qu'on fait entrer à coups de marteau; quatre coins font la question ordinaire, & huit l'extraordinaire. M. de Laubardemont ne les trouvoit pas assez gros, & menaça le Bourreau de le maltraiter s'il n'en apportoit pas d'autres; le Bourreau jura, afin qu'on le crût, qu'il n'en avoit point de plus gros. Des Récollets exorciserent pendant ce temps-là les planches, les coins, les marteaux de la question. Mais n'auroit-on point dû plutôt exorciser le démon du faux zele & de la cruauté qui les possédoit, lorsqu'ils prirent eux-mêmes le marteau pour torturer Grandier, ne trouvant pas que l'Exécuteur fût bien sa fonction à leur gré? Le patient s'évanouit plusieurs fois dans la question, mais on le faisoit revenir en redoublant ses tourments. On cessa de battre les huit coins quand les jambes de l'Accusé furent crevées, & qu'on vit sortir la moëlle des os. Dans cette question-là, très-souvent quand les jambes du patient ne sont plus ferrées, les os tombent en éclats, & le Patient expire. Grandier eut

tant d'empire sur lui-même , & s'éleva tellement au-dessus des douleurs les plus aiguës , qu'il ne laissa pas échapper une parole de murmure , ni même de plainte contre ses ennemis. Il regarda avec indifférence le zèle furieux des Récollets , & même des Capucins qui étoient avec eux. Il eut la force de prononcer une prière très-touchante qu'il adressa à Dieu ; le Lieutenant du Prévôt écrivit cette oraison. M. de Laubardemont lui défendit de la montrer à personne.

Dans cet état , il paroissoit supérieur à l'homme , il avoit des ressources de confiance & de fermeté invincibles. De si grands dehors , mêlés avec les sentimens de la Religion , étoient la plus éloquente de toutes les apologies contre le crime de Magie , dont on l'accusoit. On le coucha sur le carreau. En proie à ses douleurs , qui se renouvelloient , il déclara publiquement qu'il n'étoit point Magicien ; il avoua qu'il s'étoit livré aux plaisirs de la chair , qu'il avoit composé le Livre contre le Célibat des Prêtres , afin d'ôter les scrupules d'une fille qu'il entretenoit depuis sept ans. Il avoit mis à la fin du Livre , qui étoit bien écrit , suivant le témoignage des gens habiles , ces deux vers :

Si ton gentil esprit prend bien cette science ,
Tu mettras en repos ta bonne conscience.

Il pria ses Juges de ne le point obliger à nommer cette fille , ni de leur spécifier ses

péchés de ce genre, dont il croyoit avoir obtenu le pardon par des sentiments de contrition & ses prieres. Il renonça plusieurs fois au diable & à ses pompes. Il protesta qu'il n'avoit jamais eu aucune privauté avec Elisabeth Blanchard; que lorsqu'elle lui fut confrontée, c'étoit la premiere fois qu'il l'avoit vue. Il s'évanouit; il revint de cette défaillance quand on lui mit un peu de vin dans la bouche. On le porta ensuite dans la Chambre du Conseil, & on le mit sur de la paille auprès du feu. Il demanda pour Confesseur un Religieux Augustin, on le lui refusa. Il demanda le Pere Grillau, Cordelier, qu'on lui refusa encore, malgré ses instances réitérées. Cette sévérité, qui s'étend jusqu'à dénier à l'ame d'un Accusé les moyens de son salut, en lui ôtant la liberté de la confession, enchérit sur la cruauté des tyrans les plus inhumains. On le remit entre les mains des Peres Claude & Tranquille, Capucins, qu'on lui donna pour Confesseurs : mais il aima mieux se confesser à Dieu seul, que de s'ouvrir à des Religieux, qu'il regardoit comme ses implacables ennemis. On défendit sévèrement à ceux qui le gardoient, de le laisser parler à personne. En trois ou quatre heures qu'il resta dans la Chambre du Conseil, il ne fut vu que du Greffier, de ses Confesseurs, & de M. de Laubardemont, qui fut avec lui plus de deux heures, & qui n'en put jamais obtenir qu'il signât un papier qu'il lui présenta. On a lieu de con-

jecturer que ce Magistrat, qui prévoyoit que le Public jugeroit son Jugement, vouloit extorquer son apologie de l'Accusé.

Sur les quatre ou cinq heures du soir l'Exécuteur le fit sortir de la Chambre, on l'emporta sur une civiere. Il déclara au Lieutenant-Criminel d'Orléans, qu'il avoit tout dit, qu'il n'avoit plus rien sur sa conscience. *Ne voulez-vous pas*, lui dit alors ce Juge, *que je fasse prier Dieu pour vous ? Si je le veux !* répondit-il d'un ton pénétrant, *je vous demande cette grace avec instance.* Il portoit dans sa main une torche allumée, qu'il baisa en sortant du Palais : sans promener ses regards, il les jettoit modestement sur ceux qui se présentoient à lui : la constance, la modestie, & je ne sais quel air de piété & de religion, que les criminels ne faisoient point, éclatoient sur son visage. Dès qu'il fut hors du Palais, on lui lut encore son Jugement ; on le mit dans un tombereau pour le mener devant l'Eglise de S. Pierre-le-marché, où M. de Laubardemont, qui l'accompagnoit, le fit descendre, afin qu'il se mît à genoux ; mais ayant perdu entièrement l'usage des jambes, il tomba rudement à terre sur le ventre : il attendit avec beaucoup de tranquillité qu'on le relevât, sans qu'il sortît de sa bouche aucune parole d'aigreur. On lui lut encore son Arrêt. Il fit amendé honorable. Il demanda les prières de ceux qui étoient autour de lui. Le Pere Grillau, qu'il avoit demandé pour Confesseur, l'aborda dans ce

temps-là, & lui dit : *Souvenez-vous que Notre Seigneur Jesus-Christ est monté au Ciel par la voie des souffrances : vous avez de grandes lumieres, employez-les au salut de votre ame. Je vous apporte la bénédiction de votre mere. Nous implorons pour vous la miséricorde divine, & nous croyons avec confiance qu'elle vous recevra dans le Ciel.* Grandier se sentit tout autre, on le vit se ranimer. La joie se répandit sur son visage, & il remercia le Cordelier, avec un visage doux & serein ; il le conjura de servir de fils à sa mere, de prier Dieu pour lui, & de le recommander à ses Religieux ; il l'assura qu'il jouissoit de la consolation de mourir innocent du crime qui étoit le sujet de son supplice ; qu'il avoit lieu d'espérer qu'il auroit part à la récompense éternelle, parce que sa mort expiérait ses péchés. Cette conversation si touchante fut interrompue, parce que les Archers poussèrent avec violence le Pere Grillau dans l'Eglise. Grandier fut conduit ensuite devant l'Eglise de Ste. Croix, où il renouvella l'amende honorable ; & de là on le mena à la Place de Sainte-Croix, où il devoit subir son supplice. Il aperçut le Frêne, Moussaut & sa femme, qui étoient du nombre de ses ennemis ; il leur dit qu'il mouroit leur serviteur, & qu'il les prioit de lui pardonner. Quand il fut arrivé, il se tourna vers les Religieux qui l'accompagnoient, & les pria de lui donner le baiser de paix ; ce qu'ils firent. Le Lieutenant du Prévôt lui

demanda pardon. Grandier lui dit : *Vous ne m'avez point offensé, en remplissant le devoir de votre charge.* René Bernier, Curé du Bourg de Trois-Moutiers, qu'on comptoit parmi ses ennemis, le pria aussi de lui pardonner, & lui demanda s'il ne pardonnoit pas à tous ceux qui lui avoient nui, même à ceux qui avoient déposé contre lui, & s'il ne vouloit pas qu'il priât Dieu pour lui, & qu'il dît une Messe pour le repos de son ame. Grandier lui répondit qu'il pardonnoit à ses ennemis, ainsi qu'il souhaitoit que Dieu lui pardonnât; qu'il lui feroit bien obligé de prier Dieu pour lui au S. Sacrifice de l'Autel.

L'Exécuteur le mit sur un cercle de fer qui étoit attaché à un poteau, lui faisant tourner le dos à l'Eglise de Sainte-Croix.

Un nombre infini de Peuple remplissoit la Place, & ne laissoit pas la liberté à ceux qui devoient assister nécessairement à ce supplice, de se ranger. La curiosité avoit attiré à ce funeste spectacle des personnes de toutes les Provinces du Royaume. Vainement les Archers, à coups de hallebarde, entreprenoient d'écarter le Peuple.

Dans ce temps-là une troupe de pigeons vint voltiger autour du bucher : les Archers frapperent en l'air pour les chasser, sans pouvoir y réussir. Cela donna lieu à divers discours. Ceux qui croient Grandier Magicien, disoient que c'étoient des démons qui venoient s'efforcer de le secourir, ou témoigner le regret qu'ils avoient de leur

impuissance : ceux qui ne le croyoient point coupable , disoient que ces oiseaux étant les symboles de l'innocence , venoient pour manifester celle de l'Accusé. Mais les gens de bon sens attribuerent cela au hazard.

On remarqua aussi une grosse mouche , du nombre de celles qu'on nomme *Bourdons* , qui vola autour de la tête de Grandier ; ce qui donna lieu à un Religieux de dire que cette mouche étoit Belzebut , qui rodoit autour de lui pour emporter son ame en Enfer ; il se fonda sur ce qu'il avoit oui dire que Belzebut signifioit en Hébreu , *le Dieu des mouches*.

Les Religieux exorciserent l'air & le bois , & demanderent au Patient s'il ne vouloit point se reconnoître. Il leur répondit toujours avec la même douceur , qu'il n'avoit plus rien à dire , & qu'il espéroit ce jour-là même jouir de son Dieu. Le Greffier lui lut alors son Jugement pour la quatrième fois , & lui demanda s'il persistoit dans ce qu'il avoit dit à la question ; il répondit qu'il y persistoit , qu'il n'avoit plus rien à dire , que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable. Sur quoi l'un des Religieux dit au Greffier qu'il le faisoit trop parler , comme s'il eût été impatient de voir le dernier supplice. Grandier avoit compté sur deux promesses que lui avoit faites le Lieutenant du Pré-vôt ; la première , qu'il auroit quelque temps pour parler au Peuple ; la seconde , qu'on l'étrangleroît avant que d'allumer le feu.

Les Exorcistes prirent leurs mesures pour
em-

empêcher l'effet de ces promesses. Dès qu'il voulut parler, ils lui jetterent une si grande quantité d'eau bénite au visage, qu'ils lui étouffèrent la parole : quand il voulut ouvrir la bouche une seconde fois, il y en eut un qui l'alla baiser pour lui fermer la bouche. Il reconnut l'artifice, & il lui dit : *Voilà un baiser de Judas.* Cette comparaison alluma la fureur des Religieux, qui le frapperent alors plusieurs fois d'un Crucifix de fer, sous prétexte de le lui faire baiser. Alors il se contenta de demander à l'assistance un *Salve Regina*, & un *Ave Maria*, & il se recommanda à Dieu & à la Ste. Vierge, les mains jointes, & les yeux levés au Ciel.

Les Exorcistes ne se rebuterent point ; ils lui demanderent de nouveau s'il ne vouloit pas se reconnoître. *Mes Peres*, leur répondit-il, *j'ai tout dit ; j'espere en Dieu, & en sa miséricorde.*

Les Exorcistes, pour empêcher que Grandier ne fût étranglé avant que le bûcher fût allumé, avoient fait plusieurs nœuds à la corde. Lorsque l'Exécuteur se disposa à mettre le feu, Grandier s'écria : *Est-ce là ce qu'on m'a promis ?* En disant cela, il haussa lui-même la corde, & voulut se l'accommoder autour du cou. Le Pere Lactance prit une torche de paille allumée, & la porta au visage de Grandier, en lui disant : *Ne veux-tu pas te reconnoître, malheureux, & renoncer au diable ? il est temps, tu n'as plus qu'un moment à vivre.*

Je ne connois point le diable, répondit Grandier, *j'y renonce & à toutes ses pompes, & j'implore la miséricorde divine.* Alors, sans attendre l'ordre du Lieutenant du Prévôt, ce Religieux furieux fit publiquement l'office de l'Exécuteur sous les yeux du Patient, en mettant lui-même le feu au bûcher. Grandier, sans s'émouvoir de cette barbarie, lui dit tranquillement : *Ah ! où est la charité, Pere Lactance ? Ce n'est pas ce qu'on m'avoit promis. Il y a un Dieu qui sera le Juge de toi & de moi, je t'assigne à comparoître devant lui dans le mois.* Puis s'adressant à Dieu, il prononça ces paroles, qui furent les dernières : *Deus meus, ad te vigilo ; miserere mei, Deus.* „ Mon Dieu, je m'éleve à vous, ayez pitié de moi. „ Alors les Exorcistes recommencerent à lui jeter au visage tout ce qu'ils avoient d'eau bénite dans leurs bénitiers. Le Peuple cria à l'Exécuteur qu'on l'étranglât ; mais il n'en put venir à bout, parce que la corde étoit nouée, & que le progrès de la flamme le retint. Ainsi Grandier fut brûlé tout vif.

A Dieu ne plaise que ces excès d'inhumanité des Exorcistes affoiblissent les sentiments qu'on doit avoir pour les Ordres respectables des Capucins, & des Récollets, qui de tous les Religieux sont ceux qui retracent le plus la pauvreté de Jesus-Christ à la terre. Les fautes de quelques Religieux ne doivent jamais rejaillir sur leur Ordre. La malignité seule est capable de faire ce

faux jugement. Les gens droits & sensés ne s'en laissent pas éblouir, & savent bien discerner la sainteté de l'Ordre, d'avec les fautes de ses Religieux. Les ennemis de l'Eglise nous font là-dessus la leçon, car ceux parmi eux qui ont l'esprit juste, savent bien éviter cette confusion.

A l'égard de Grandier, quelque innocent qu'il fût de la magie, comme on ne peut pas en douter, & comme on l'établira dans la suite, il étoit coupable d'avoir deshonoré par ses débauches la sainteté de son état. Le commerce criminel qu'il avoit eu pendant sept ans avec une fille pour qui il avoit fait le *Traité scandaleux contre le Célibat des Prêtres*, est une preuve de son libertinage. Il ne faut pas se laisser guider par les faux jugements des hommes, qui, persuadés qu'un homme est innocent d'un crime dont il est accusé, le justifient pleinement des autres dont il est coupable.

Malgré cela, le Jugement des Commissaires ne laisse pas d'être très-injuste, parce qu'ils ne lui ont pas fait son procès pour son libertinage. Ce n'est qu'à la question qu'il a avoué l'usage qu'il avoit fait du *Traité du Célibat*, c'est-à-dire, lorsqu'il étoit déjà condamné. D'ailleurs sa confession seule ne pouvoit pas suffire à le condamner, il auroit fallu instruire le Procès avec la fille séduite.

A l'égard des autres accusations de ce genre, il en avoit été absous par le Présidial de Poitiers, & par l'Archevêque de

Apologie
de Grandier.

Bourdeaux ; & pour anéantir ces Jugemens, il auroit fallu que le Procureur-Général de la Commission s'en fût rendu appellant, ce que nous ne voyons pas qu'il ait fait. Il est donc toujours vrai de dire que Grandier a été condamné très-injustement, & que les Juges ont épousé la passion d'une cabale acharnée à sa perte. Pour en être convaincu, il suffit d'examiner les preuves qui ont servi de base & de fondement au Jugement.

Il semble d'abord qu'on veuille faire voir par ces preuves, qu'on a cherché celles de son libertinage, & qu'elles ont déterminé les Commissaires à le condamner sur ce chef. On a rassemblé plusieurs témoins, qui ont déposé de plusieurs adulteres & incestes : mais ces dépositions sont vagues ; il n'y a eu aucunes plaintes de la part des Parties intéressées, on ne nommoit point celles qu'on disoit avoir commis les crimes avec lui ; il auroit fallu instruire le Procès avec elles, si on eût voulu convaincre Grandier. Ce fut aussi par ces raisons qu'il avoit été renvoyé absous. Quant aux récidives qu'on lui reprochoit depuis qu'il avoit été renvoyé absous, cette accusation avoit le même défaut que la première.

Le crime qui étoit l'objet principal du Procès, étoit celui de magie. La magie est un Art détestable qui apprend à évoquer les démons, en vertu d'un pacte fait avec eux, & les emploie à opérer des choses surnaturelles. Pour prouver que Grandier est Magicien, il faut établir qu'il avoit l'art

d'évoquer les démons, qu'il avoit fait un pacte avec eux, & qu'il a opéré des choses furnaturelles, en vertu de cette science diabolique.

Or quelles preuves apporte-t-on de tout cela? Il a perpétuellement nié qu'il fût Magicien, ainsi sa confession n'est pas contre lui.

A l'égard des trois femmes qui ont été éprises d'amour en le voyant, dont l'une a désiré ardemment de coucher avec lui; cela prouve seulement qu'il avoit un charme naturel, qu'il étoit bel homme, & qu'il avoit des qualités extérieures propres à plaire aux femmes. On n'a jamais attribué qu'à la magie naturelle les effets de l'amour; & si le diable s'en mêle, ce n'est pas comme opérateur, mais comme tentateur. Quand un homme desire de posséder une femme, ou qu'une femme a les mêmes desirs pour un homme, cette concupiscence n'est pas magique; c'est le fruit de cette intelligence secrète que Dieu lui même a mise entre les deux sexes.

Des deux témoins qui ont déposé que Grandier avoit lu Agrippa, l'un qui est un Avocat, dit que c'est le Traité que cet Auteur avoit fait sur la *Vanité des Sciences*; l'autre qui est un Maçon, dépose qu'il a vu sur la table du Curé le Livre ouvert à l'endroit où Agrippa traite de *l'art d'aimer les femmes*. Cela prouve seulement que Grandier a pu satisfaire sa curiosité, mais cela ne prouve point qu'il en est venu à la pratique. Ce qui démontre combien ces té-

moignages sont frivoles, c'est que dans la visite qu'on fit du cabinet de Grandier, lorsqu'il fut arrêté, on n'y trouva aucun Livre de magie.

Peut-on dire que l'information où l'on a entendu quatorze Religieuses, dont il y en a huit de possédées, & six séculières qu'on dit aussi être possédées, prouve que Grandier fût Magicien ?

A l'égard des personnes qui n'étoient point possédées, & qui avoient pour lui un amour déréglé, qui croyoient le voir auprès d'elles, qui s'imaginoient qu'il les avoit touchées; en supposant qu'elles ne parloient point le langage de l'imposture, & qu'une cabale animée contre Grandier ne les avoit point fuscitées, ç'auroit été une maladie hystérique (a), dont les vapeurs auroient troublé le cerveau de ces filles & causé les visions qu'elles ont eues. Quand des visionnaires mettent à la place de la vérité les idées creusées d'une imagination malade, des Juges doivent-ils regarder ces visions comme des dépositions graves auxquelles ils puissent s'arrêter? Doivent-ils, sur des idées de cerveaux évaporés, décider de la vie d'un Accusé? Que la présence de Grandier auprès de ces filles fût une vision, cela est constant. S'il eût eu l'art de se transporter de la sorte, comment n'auroit-il pas satisfait les desirs de ces filles éprises pour lui d'un amour violent? Elles ne disent point

(a) Maladie qui a pour cause des vapeurs malignes qui s'élèvent de la matrice.

qu'elles aient eu un commerce criminel avec lui. Par quel prodige un Magicien amoureux est-il si sage, après s'être rendu, par la force de son art, présent aux yeux de ces filles amoureuses?

Élisabeth Blanchard est là seule qui dise qu'il a triomphé de sa vertu. La déposition seule d'une fille qui révèle sa fragilité, n'est d'aucun poids quand elle n'est pas enceinte.

A-t-on recours à une cause surnaturelle, quand la cause naturelle se présente? Si une imagination frappée peut nous faire croire que nous voyons auprès de nous des gens absents, ira-t-on chercher une autre cause de cet effet? Que de Magiciens vont être produits par des cerveaux malades, puisqu'ils donneront cette qualité à tous les absents qu'ils s'imagineront voir auprès d'eux! La mere des Magiciens sera dorénavant l'imagination d'un visionnaire.

On met dans le rang des preuves la rétractation que fit en faveur de Grandier la Supérieure en chemise, tête nue, la corde au cou; & on veut que le diable, qui favorisoit Grandier, lui inspirât cette action. N'est-il pas bien plus naturel de l'attribuer aux remords d'une conscience bourrelée, qui se représente la noirceur de la calomnie dont elle est coupable? Quand la Prieure dit que Grandier est Magicien, c'est la vérité qui parle par sa bouche; & quand elle se rétracte, c'est le mensonge. Quelle Logique est-ce là? C'est celle d'une cabale aveugle, qui a juré la perte de Grandier.

On cite encore comme une preuve, une tentation violente qu'eut une Religieuse de satisfaire avec Grandier des desirs déréglés. On la trouva dans sa chambre, dans des transports & des mouvements étranges, qui prouvoient qu'elle avoit banni la pudeur. Le titre de la condamnation de Grandier a donc été l'extravagance, la maladie hystérique d'une fille. Les Juges ont-ils pesé au poids du Sanctuaire de pareilles preuves?

On a regardé comme des présomptions, les démarches que Grandier, dit-on, avoit faites pour remplir la place vacante d'Aumônier des Religieuses. Ce fait a été nié absolument par plusieurs personnes de mérite. Supposons-le; y a-t-il quelque liaison entre ces démarches & le crime de magie? en dérive-t-il par une conséquence naturelle?

A l'égard des autres preuves de magie, elles sont fondées sur la possession des Religieuses, & sur ce qu'on prétend que Grandier est auteur de la possession. Si M. de Laubardemont croyoit que Grandier avoit le pouvoir d'envoyer des diables dans les corps des hommes, comment n'a-t-il point appréhendé que ce Magicien prétendu ne lui envoyât, comme Bayle l'observe, une légion de diables, lui qui leur faisoit une guerre si ouverte?

Au fond, comment a-t-on établi cette possession? On a vu toutes les bévues ridicules que les Religieuses ont faites: lorsqu'on les a exorcisées, leurs diables ont répondu comme des filles ignorantes. Sera-ce

par leurs tours de souplesse du corps qu'on établira la possession ? Écoutons S. Augustin au *Ch. 24. du Livre de la Cité de Dieu*. Ce S. Pere de l'Eglise dit " qu'il a connu des
 „ gens qui faisoient de leurs corps des cho-
 „ ses qu'on ne pouvoit pas croire. Qu'il y
 „ en avoit qui remuoient les oreilles, d'au-
 „ tres qui faisoient descendre leurs cheveux
 „ sur le front & les relevoient sans le se-
 „ cours de leurs mains; d'autres qui imi-
 „ toient si parfaitement la voix des ani-
 „ maux, qu'on n'auroit pu connoître la
 „ feinte, si on ne les eût vus; d'autres qui
 „ sembloient chanter par le dos. Qu'on
 „ avoit vu un homme qui suoit quand il
 „ vouloit. Qu'un Prophete, nommé *Res-*
 „ *titutus*, avoit des convulsions, & entroit
 „ en extase & en ravissement quand il vou-
 „ loit, qu'il demeurait sans respiration;
 „ en sorte qu'on le piquoit; on appliquoit
 „ même quelquefois du feu à quelques en-
 „ droits de son corps, sans qu'il témoignât
 „ qu'il eût du sentiment. „ Duncan, cé-
 lébre Médecin, remarque, dans le Livre
 qu'il fit sur la possession des filles de Lou-
 dun, qu'on n'auroit point admiré les mou-
 vements des Religieuses, s'ils eussent été
 faits sur un théâtre par des Bateleurs, qui
 en faisoient de plus étranges. Qu'au reste
 ces mouvements n'étoient pas communs à
 ces filles, que chacune d'elles en faisoit seu-
 lement quelques-uns auxquels elle se trou-
 voit plus propre, soit par la conformation
 & disposition naturelle de son corps, soit par

l'exercice & l'accoutumance. Que si l'Exorciste avoit commandé à la Supérieure de faire ce que faisoit Élisabeth Blanchard, & à la Sœur Agnès de faire ce que ces deux premières faisoient, il n'auroit point été obéi. Qu'aucune de ces filles ne s'étoit guindée d'elle-même en l'air, & n'y avoit demeuré suspendue un temps considérable sans aucun point d'appui. Qu'aucune n'avoit volé ni voltigé dans l'air, ou monté au haut d'une muraille droite, sans échelle, ou quelque autre aide visible. Qu'aucune n'avoit marché sur l'eau, sans enfoncer. Qu'on n'avoit rien vu au-dessus des forces de l'homme. Qu'il falloit être bien simple pour croire que ces contorsions & ces mouvements qu'elles faisoient en se roulant, se traînant à terre, fussent surnaturels. Qu'elles n'avoient rien fait de plus surprenant que ce que faisoient les enfants qui se jouent à marcher sur les mains, les pieds en haut. Qu'on étoit surpris de voir les démons si soumis aux Exorcistes, lorsqu'ils leur ordonnoient de faire des contorsions, n'être pas chassés entièrement par le merveilleux pouvoir que l'Eglise avoit de s'en faire obéir. Qu'on employoit ces démons à se donner en spectacle au Peuple & à l'amuser par des tours frivoles ; qu'on leur commandoit de paroître, & on les faisoit retirer après avoir joué leur rôle, pour en appeler d'autres qui représentoient à leur tour. Que ces Exorcistes, au-lieu de leur faire jouer la Comédie, auroient dû em-

ployer le pouvoir dont ils étoient dépositaires, à donner la chasse à cette troupe infernale, & à en délivrer promptement des Religieuses qu'on disoit en être tourmentées avec tant de violence. Cet Auteur, en examinant les mouvements des Religieuses, montre qu'ils se font avec beaucoup de rapidité & avec des extensions qui peuvent être les fruits d'un long exercice, d'une maladie, ou de quelques remèdes violents.

Voici les questions qui furent proposées dans ce temps-là à l'Université de Montpellier, avec les réponses.

Q U E S T I O N.

Si le pli, courbement, mouvement du corps, la tête touchant quelquefois la plante des pieds avec des contorsions & des postures étranges, sont un vrai signe de possession ?

R É P O N S E.

Les Mimes & les Sauteurs font des mouvements si étranges, & se replient en tant de façons qu'on peut croire qu'il n'y a sorte de posture dont les hommes & les femmes ne se puissent rendre capables par une étude sérieuse, ou un long exercice. On peut faire des contorsions extraordinaires, équarquillement de jambes, de cuisses, & d'autres parties du corps, à cause de l'extension des nerfs, muscles & tendons. Tout cela peut s'acquérir par une longue expérience & ha-

bitude; d'où il s'ensuit que toutes ces opérations ne se font que par la force de la nature.

J'ai vu un homme sans bras, qui se servoit de ses pieds comme nous nous servons des mains, il portoit ses pieds jusqu'à sa tête, & il se peignoit les cheveux, il écrivoit. On a dit que la main est l'instrument de tous les instruments; on pouvoit dire de même de son pied.

QUESTION.

Si la rapidité du mouvement de la tête par devant & par derrière, avec laquelle on la voit pencher tantôt contre le dos, tantôt contre la poitrine, est une marque infallible de possession?

RÉPONSE.

On applique à cette demande la réponse précédente.

QUESTION.

Si l'enflure subite de la langue, de la gorge, du visage, le subit changement de couleur, sont des marques certaines de possession?

RÉPONSE.

L'élévation & agitation de la poitrine, sont des effets de l'aspiration, expiration, actions ordinaires de la respiration; l'enflure de la gorge peut avoir sa source dans

le souffle retenu; l'enflure des autres parties peut venir des vapeurs mélancoliques qui vaguent dans le corps.

Q U E S T I O N.

La privation du sentiment jusqu'à la stupidité, l'étourdissement, & à être pincé & piqué sans qu'on remue, qu'on profère aucune plainte, qu'on change même de couleur; tout cela nous annonce-t-il la possession?

R É P O N S E.

Le jeune Lacédémonien qui se laissa ronger le ventre par un renard qu'il avoit dérobé, sans faire semblant de le sentir; ceux qui se faisoient fustiger jusqu'à la mort, devant l'Autel de Diane, sans froncer le sourcil; Mutius Scevola qui se brûla la main sur un brasier, sans la retirer, nous apprennent jusqu'où peut aller le courage de l'homme. Ainsi on peut bien souffrir des piquures d'épingle sans crier. Il est d'ailleurs certain que dans le corps humain de quelques personnes, il se rencontre de certaines petites parties de chair qui sont sans sentiment, quoique les parties qui les environnent soient sensibles.

Q U E S T I O N.

Si l'immobilité de tout le corps, dès que l'Exorciste le commande dans le temps

qu'on est le plus fortement agité, peut caractériser la possession ?

R É P O N S E.

Non, à moins qu'il n'y ait une privation entière de sentiment. Une personne bien disposée peut se mouvoir, ou ne se mouvoir pas, selon sa volonté. Cette suspension de mouvement n'est donc pas diabolique. Il faut porter le même jugement du regard fixe sur quelque objet, sans mouvoir l'œil d'aucun côté.

Q U E S T I O N.

Si le jappement, ou cri semblable à celui d'un chien, ou d'un autre animal, qui se fait dans la poitrine, plutôt que dans la gorge, peut nous déterminer à croire la possession ?

R É P O N S E.

L'industrie humaine peut en venir là, sans qu'on remue les lèvres qu'imperceptiblement. On a même vu des personnes qui forment dans l'estomac des paroles qui semblent venir d'ailleurs. L'on appelle ces gens-là Engastrimythes, ou Engastriloques. Pafquier dans son *Livre des Recherches, chapitre 38*, cite un certain Bouffon, nommé Constantin, qui avoit ce don-là.

Q U E S T I O N.

Si vomir les choses telles qu'on les a avalées, est un signe de possession ?

R É P O N S E.

Cela est naturel , & peut arriver à des personnes qui ont l'estomac foible. La lienterie nous fait rendre par le fondement les aliments tels qu'on les a pris par la bouche.

Q U E S T I O N.

Si des piquures de lancette sur diverses parties du corps, sans qu'il en sorte du sang, sont des preuves de possession ?

R É P O N S E.

Cela se doit rapporter à la disposition des tempéraments des mélancoliques, dont le sang est si grossier qu'il n'en peut sortir par de petites plaies. Combien de gens, qui ont été piqués dans la veine par des Chirurgiens, n'ont rendu aucune goutte de sang ?

Tel est le sentiment des Médecins de l'Université de Montpellier. Il faut ajouter que ce qui peut prouver que la possession des Religieuses de Loudun étoit fautive, c'est qu'après leurs agitations, leur visage reprenoit sa forme naturelle, il ne sembloit pas qu'elles eussent souffert. L'Évangile nous apprend que le diable n'en use pas ainsi ; que ces hôtes terribles, après avoir fait leurs tours de souplesse , rendent les Énergumènes sourds & muets, les font tomber dans le feu, dans l'eau ; ces Possédés ayant été agités violemment, sont si abat-

*Matth. c.
IX. v. 32.
XII. v. 22.
XVIII. v.
14. Luc.
c. IX. v.
39.*

tus, qu'ils sont demi-morts. Duncan nous assure dans son Livre, qu'il a vu une jeune fille qui tournoit pendant une demi-heure, avec une si grande vitesse, que la vue avoit peine à la suivre; elle s'arrêtoit après cela tout-à-coup, & faisoit la révérence d'un air aussi tranquille & d'aussi bonne grace, que si elle eût toujours demeuré en repos.

Si nous nous laissons guider par des signes aussi faux, que de Bateleurs, Sauteurs, Voltigeurs, n'allons-nous pas métamorphoser en Sorciers & Possédés?

Le témoignage de Barré, qu'il fonde sur l'absence de Grandier, dans le temps que cet Exorciste demanda au diable qu'il frappât ce Curé, ne mérite pas d'être réfuté. Cette absence, en la supposant, peut avoir bien d'autres causes. La cicatrice du pouce, dont Astaroth a voulu faire la preuve d'un pacte, montre que ceux qui étoient auprès de Grandier, ont pris soin alors d'instruire le diable de cette blessure, dont il a fait la matière de son histoire.

Après tout, quels témoins produit-on? Astaroth, Belzebut, Zabulon. Supposons que ces diables fictifs, éclos du cerveau des Exorcistes & des Religieuses, soient réels; ne sont-ce pas les pères du mensonge? Dirait-on qu'ils ont la probité nécessaire que la Loi demande dans un témoin, qui l'engage à ne dire autre chose que la vérité? (a)

Voici

(a) *Fides & mores, l. 2. ff. de testibus. Quorum fides non vacillat, l. 1. ff. 1. de testibus.*

Voici ce qu'en ont pensé des Docteurs de Sorbonne qu'on a consultés.

„ Nous souffignés, Docteurs de Sorbonne, sommes d'avis qu'on ne doit jamais admettre les démons à accuser autrui, moins encore employer les exorcismes pour connoître les fautes de quelqu'un, & pour savoir s'il est Magicien. Quand ces exorcismes auroient été faits en présence du saint Sacrement, avec serment tiré du diable, ce que nous n'approuvons point, l'on ne doit pas pour cela y ajouter foi, parce que le diable est toujours menteur, & pere du mensonge. D'ailleurs nous ne croyons pas les exorcismes infailibles, suivant la commune opinion des Docteurs. Il faut observer que la calomnie est le partage du diable, il est ennemi juré de l'homme; quelques terribles tourments qu'il endure par les exorcismes, étant conjuré au nom de Dieu, en présence du très-saint Sacrement, il aime mieux souffrir tout ce mal & mentir impudemment, parce qu'il satisfait sa rage, en diffamant une personne contre qui il est animé. Si cette porte étoit ouverte à l'imposture, ceux qui ont le plus de probité & de religion, ne seroient pas en sûreté, parce que ce sont ceux-là à qui il en veut le plus. C'est par cette raison que saint Thomas dit, *Livre 22, question 9, article 2*, soutenu de l'autorité de saint Chrysostôme, *Tome II.*

„ qu'il ne faut pas croire au démon, lors
 „ même qu'il dit la vérité. (a) Notre Sei-
 „ gneur, en *S. Marc, chap. 1, & S. Luc,*
 „ *chap. IV*, loin de laisser parler les dé-
 „ mons, leur imposa silence, quoiqu'ils dis-
 „ sent la vérité, en l'appellant fils de Dieu;
 „ d'où il s'ensuit qu'on ne doit point faire
 „ le Procès à ceux que le diable a accusés,
 „ quand il n'y a point d'autres preuves.
 „ Cela est observé en France, où les Par-
 „ lements ne connoissent point de pareil-
 „ les dépositions. Fait à Paris le 16 Février
 „ 1620. ANDRÉ DUVAL, P. GAMACHES,
 „ N. IMBERT.

On doit conclure de là, que le dessein
 que les Exorcistes avoient de prouver la
 vérité de la Religion par le témoignage
 des démons exorcisés, étoit ridicule. Si ces
 grandes vérités pouvoient être décréditées,
 elles le feroient par de pareilles preuves.

On a voulu apporter pour preuve de la
 magie de Grandier, la maniere avec la-
 quelle on dit qu'il reçut la nouvelle de sa
 mort : il ne regarda, dit-on, jamais le Cru-
 cifix, il ne parla que de l'adoucissement de
 son supplice, il refusa les Prières qui lui fu-
 rent offertes, & fit quantité d'autres actions
 qui témoignent son impénitence.

Comment peut-on rapporter pour preuve
 de la magie dont on veut qu'il ait été con-
 vaincu, ce qui auroit suivi sa condamna-
 tion, si ce qu'on dit de lui étoit vrai ?

(a) *Damoni etiam vera dicenti non est credendum.*

On lui a fait un crime d'avoir demandé qu'on modérât son supplice : demande très-innocente & même chrétienne , puisqu'il vouloit éviter par ce moyen la tentation du désespoir. On doit juger par-là qu'on a rassemblé aux dépens de la vérité , tout ce qui pouvoit le rendre odieux & justifier le sacrifice qu'on avoit fait de cette Victime immolée à la fureur de ses ennemis. D'ailleurs plusieurs relations rapportent unanimement les témoignages de piété qu'il donna dans ses derniers moments.

Voici ce qu'on a voulu faire passer pour impénitence. Le Pere Lactance pressoit Grandier , qui étoit dans les tourments de la question , de dire qu'il étoit Magicien , lui disant sans cesse , *Dicas* ; ce qui le fit appeller par le Peuple le Pere *Dicas*. Grandier lui répondit : Croyez-vous , mon Pere , qu'un homme de bien puisse se charger en bonne conscience d'un péché qu'il n'a point commis ? Le Religieux n'osant pas lui répondre , Grandier lui dit : Laissez-moi donc mourir en repos.

La condamnation de Grandier prouve que des Juges prévenus , ou gagnés & corrompus , se jouent des Loix & des formalités de la Justice. Ainsi nous ne saurions trop respecter des Parlements remplis de Magistrats religieux , qui étant à l'épreuve de toutes les impressions des passions & de toutes les considérations humaines , nous retracent l'équité de Dieu même dans leurs Jugements.

La mort de Grandier ne fit pas taire les diables de Loudun, ils continuerent de se donner en spectacle dans plusieurs scènes qu'ils donnerent au Public. Le Pere Lactance mourut le 18 Septembre, justement un mois après la mort de Grandier, ainsi qu'il le lui avoit prédit. Cette époque précise donna un grand lustre à l'innocence de l'Accusé; on ne douta point que le Pere Lactance ayant été cité au Tribunal de Dieu, il ne fût mort pour y comparoître dans le jour indiqué.

On se rappella Molay, Grand-Maître de l'Ordre des Templiers, contre qui Clément V & le Roi Philippe-le-bel s'unirent pour le perdre. Ce Grand-Maître, sur le point de subir le supplice du feu auquel le Roi l'avoit condamné, ajourna le Pape à comparoître devant Dieu dans quarante jours, & le Roi quatre mois après. Clément & Philippe moururent juste dans le terme; on regarda ces événements comme une preuve de l'innocence de Molay.

On a recueilli des circonstances de la maladie & de la mort du Pere Lactance, qui ne paroissent pas édifiantes. Je n'ai garde de porter aucun jugement, ni de pénétrer des secrets que Dieu nous a cachés. Je suis porté à croire que cette mort, qui semble avoir été prévue, n'a d'autre relation à la prédiction que le pur hazard.

Parmi les scènes que les Exorcistes jouèrent, ils se firent rapporter par le diable la copie du Traité qu'ils dirent que Grandier

avoit fait avec lui, & ils la firent imprimer; on ne peut pas mieux imiter le style des démons; on s'y méprendroit.

Monsieur, frere du Roi, Gaston de France, eut la curiosité d'aller à Loudun; les Possédées jouèrent si bien leur rôle, qu'elles l'abusèrent. En effet, elles se surpassèrent dans cette occasion.

Chauvet, Lieutenant-Civil de Loudun, fut tellement étonné de la triste destinée de Grandier, dont l'innocence avoit succombé, qu'il s'imagina, parce qu'il avoit combattu la crédulité, qu'on l'envelopperoit dans la même disgrâce; & il fut tellement frappé de cette pensée, qu'il en perdit la raison.

Je ne rapporterai point ici les prétendus miracles qu'on fit faire aux Possédées; il suffit de dire qu'on n'oublia rien pour mettre le dernier sceau à la crédulité du Peuple & à l'apologie du Jugement de Grandier.

Parmi toutes ces Possédées, elles n'étoient pas toutes favorisées également du diable; car les faveurs de cet Esprit infernal sont les tourments qu'il fait souffrir, les contorsions, les grimaces, les convulsions que l'on voit aux personnes qu'il possède, & si l'on veut, les tours de souplesse qu'il leur fait faire. Sur ce pied-là la Supérieure, parmi les Religieuses, & Elisabeth Blanchard, parmi les Séculières, étoient les favorites. Et si la Supérieure avoit sept diables pour son partage, Elisabeth Blanchard en avoit six; elle les nomma

ainfi : Aftaroth , & le Charbon d'impureté , qui étoient de l'Ordre des Anges ; Belzebut & le Lion d'Enfer , de l'Ordre des Archan-ges ; Perou & Marou , de l'Ordre des Ché-rubins. Aftaroth avoit promis de l'enlever de fix pieds lorsqu'il fortiroit , & le Lion d'Enfer à fa sortie s'étoit engagé de lui percer le pied gauche. Ils uferent du privilege qu'ont les diables de ne point tenir leur parole.

La poffeffion fut une maladie contagieufe qui fe répandit dans plusieurs endroits du Royaume ; mais elle n'y fit pas le même progrès qu'à Loudun , parce qu'il ne s'y trouva pas des Eccléfiastiques qui fe prêtaffent pour feconder les Poffédées.

A Loudun la poffeffion diabolique changea la mauvaife fortune des Religieufes dans une fortune aifée & commode , parce que les aumônes leur vinrent en abondance. On dépouilla les Calviniftes de leur Colle-gé , qui étoit une grande & belle maifon , pour y loger les Religieufes. Ce fut l'ou-vrage de M. de Laubardemont.

Ainfi on peut dire qu'elles furent poffédées par les démons des richelfes.

Quatre diables , qu'on nommoit Leviantan , Behemot , Balaam , & Ifaacarum , ref-toient encore dans le corps de la Supérieure , après l'expulfion des trois autres , qu'on nommoit Afmodée , Aman & Crefde ; ils avoient été chaffés par les exorcifmes du feu Pere Lactance , dont la mémoire étoit dans une excellente odeur parmi les gens crédules.

Leviatan, qui étoit un diable éloquent, fut chassé; mais il fallut pour cela que les Exorcistes fissent les derniers efforts. Leviatan, en sortant, fit voir sur la tête de la Religieuse une blessure en croix, où l'on voyoit un sang frais & vermeil, & où le derme & l'épiderme, c'est-à-dire, la première & la seconde peau, étoient enfoncées & entr'ouvertes. Qu'on n'aille pas croire que la Religieuse s'étoit fait cette blessure en se roulant, ce qu'elle avoit pu faire, parce qu'elle avoit les mains libres : si on avoit cette pensée, on donneroit un démenti à un Procès-verbal authentique, signé par M. de Laubardemont, Juge integre, & par des Exorcistes fort désintéressés, suivant l'idée qu'on a dû prendre d'eux.

Balaam fut aussi chassé : pour signe de sa sortie, il grava sur le dessus de la main gauche, le nom de JOSEPH en lettres Romaines, en la forme & grandeur à peu près que voilà. Balaam auroit mieux aimé y mettre le sien, parce qu'il prétendoit que ne pouvant aller au Ciel en personne, son nom du moins, gravé sur la main de cette fille, y auroit été.

Malgré le Procès-verbal qui fut dressé, les incrédules dirent que l'art avoit produit ces caractères, ainsi qu'il y en a plusieurs exemples.

J'ai vu dans une relation de la Louisiane, que les François, à l'exemple des Sauvages, se traçoient sur la peau des figures de diverses couleurs, d'hommes, d'animaux :

voici comme ils s'y prenoient. Ils dessinoient d'abord sur leur peau ces figures, ensuite ils piquoient tous les traits du dessin avec une aiguille, & mettoient des couleurs, qui, s'insinuant par ces petits trous, traçoient une figure ineffaçable. Si Balaam eût été à l'école des Sauvages, il auroit mieux réussi, & n'auroit pas formé des caractères qui s'effacèrent sur la main de la Supérieure, & qu'on fut obligé de renouveler. Tout cela est dit sans préjudice de la foi qu'on doit ajouter au Procès-verbal qui fut dressé, signé par les mêmes gens irréprochables qui avoient signé l'autre.

Il y eut dans ce temps-là une possession à Chinon, qui ne fit pas fortune, quoique le Curé Barré en fût le fauteur. Le Cardinal de Lyon, les Évêques de Chartres, de Nîmes & d'Angers, voulant s'éclaircir de la vérité, ordonnerent à Barré d'amener à Bourgeuil les Possédées de Chinon; il obéit. Les diables furent si étourdis de se trouver en présence de quatre Prélats éclairés, qu'ils se retranchèrent dans le silence, quelques questions qu'on leur fît. Quand on demanda à Barré pourquoi ces filles se taisoient? il répondit: Il faut nécessairement qu'il y ait un pacte de silence contracté entre les démons qui les possèdent, & les Magiciens qui ont causé la possession.

Les Prélats, qui connurent l'illusion, firent une mercuriale à Barré, & ils lui dirent, qu'en supposant que ces filles ne fussent pas possédées, elles croiroient l'être sur

sa parole, tant à cause de leur mélancolie, qu'à cause de la bonne opinion qu'elles avoient de lui. Il y eut même un de ces Prélats qui lui dit, que s'il étoit de sa Jurisdiction, il le feroit châtier.

Le Cardinal de Lyon, qui étoit frere du Cardinal de Richelieu, étant venu à la Cour, fit le rapport au Roi de ce qui s'étoit passé à Bourgeuil; ce qui détermina Sa Majesté à envoyer une Lettre de Cachet à l'Archevêque de Tours, afin qu'il interposât son autorité pour arrêter le cours de l'illusion. Mais ce Prélat, qui avoit une trempe d'esprit propre à donner là-dedans, ne fit aucun mouvement.

Santerre, Curé de Lovaud, ayant été accusé de magie par les Possédées que Barré exorcisoit, & s'étant pourvu au Parlement, fut renvoyé à l'Officialité de Paris, où il obtint un Décret contre Barré & les Possédées. Quoiqu'il faille être bien hardi pour arrêter des diables, Santerre en seroit venu à bout, si M. de Laubardemont, qui avoit été nommé Intendant de la Touraine, n'eût pris connoissance de cette affaire; il fit défenses à Santerre d'attenter sur la personne des Possédées, & par conséquent sur les diables qu'il protégeoit.

Ifaacarum avoit promis d'abandonner la partie à Saumur, dans la Chapelle des Ar-dilliers; & Behemot s'étoit engagé de prendre congé de la compagnie, au Tombeau de S. François de Sales. Pour faire tenir parole à ces diables, il falloit faire des voya-

ges pénibles dans une saison incommode ; car ils n'auroient pas transporté la Supérieure à Saumur & à Anneci. M. de Laubardemont, qui ne goûta pas ces voyages, fit prendre d'autres mesures aux Exorcistes. La Supérieure eut un songe, où le Ciel lui déclara qu'il lui sauveroit les fatigues de ces voyages. Sur la foi de ce songe, on se flatta qu'Isacaarum & Behemot sortiroient à Loudun. En effet les Exorcistes firent tant qu'ils chassèrent Isacaarum, qui sortit en gravant MARIA auprès de JOSEPH à la main de la Supérieure. Behemot avoit promis d'enlever à sa sortie la Supérieure en l'air, & de l'y tenir suspendue ; mais la Supérieure souhaita qu'il gravât sur sa main le nom de JESUS, auprès des deux autres noms. Behemot y consentit sans peine, parce que ce signe de sortie étoit bien plus aisé à faire que l'autre ; mais il ne jugea pas encore à propos d'évacuer la place.

Parmi les personnes qui venoient à Loudun pour satisfaire leur curiosité, le Comte du Lude s'avisa de s'y rendre bien mal-à-propos pour l'honneur du diable. Ayant vu les contorsions & les convulsions des Possédées, il en parut satisfait, & dit aux Exorcistes qu'il avoit foi à la possession ; que ses Ancêtres lui avoient laissé des Reliques, & qu'elles pouvoient être fausses ; qu'il avoit le moyen de s'éclaircir de la vérité, parce que si les Reliques étoient vraies, le diable en sentiroit la vertu quand on les appliqueroit à la Possédée. Les Exor-

cistes lui dirent qu'il ne pouvoit pas mettre ses Reliques à une meilleure épreuve. Ils les prirent de sa main, & les mirent sur la tête de la Prieure, après lui avoir fait un signe qu'elle entendit fort bien, & que le Comte remarqua. Elle fit des cris horribles, & des contorsions épouvantables; on auroit dit qu'elle étoit dévorée par un feu invisible, tant ses tourments étoient extraordinaires, & ses agitations violentes. Au fort de son accès, on lui ôta le Reliquaire : elle parut aussi froide & aussi tranquille qu'elle l'étoit avant l'application des Reliques. L'Exorciste se tourna alors vers le Comte, & lui dit : *Je ne crois pas, Monsieur, que vous doutiez maintenant de la vérité de vos Reliques. Non plus,* repartit le Comte, *que de la vérité de la possession.*

Tout le monde souhaita de voir les Reliques; on ouvrit la boîte, on n'y trouva que des plumes & du poil. L'Exorciste, confus & étonné, dit au Comte : *Ah, Monsieur, pourquoi vous moquez-vous de nous ? Ah, mon Pere !* repliqua le Comte, *pourquoi vous moquez-vous de Dieu & du monde ?* Ne falloit-il pas que les yeux des gens crédules fussent bien fermés, pour qu'ils ne les ouvrissent point dans le dénouement de cette aventure ?

La Duchesse d'Aiguillon étant à Richelieu avec plusieurs personnes de la Cour, fut témoin de plusieurs disputes qu'excitoit la possession des filles de Loudun entre leurs partisans & les incrédules. Deux choses dé-

terminoient la Duchesse à ajouter foi à la possession ; les merveilleuses gravures qui étoient sur la main de la Supérieure , & les efforts inutiles qu'on faisoit pour la lever de terre , lorsqu'elle y étoit couchée dans une certaine situation.

Cerisantes détruisit ces deux objections de la crédulité de la Duchesse ; en effet dès le lendemain , il présenta son bras devant toute la compagnie qui étoit au Château de Richelieu ; l'on y vit un nom aussi bien gravé & aussi vermeil que ceux qui étoient écrits sur la main de la Supérieure. Il fit dans le même temps étendre sur le carreau un tapis , & se coucha dessus , en la même posture que la Supérieure de Loudun se mettoit ; il se trouva aussi pesant qu'elle , on ne put point l'enlever quand on le voulut prendre au milieu du corps ; mais quand il eut dit qu'il falloit le prendre par dessous la tête , il n'y eut personne qui ne l'enlevât aisément.

Il apprit à la Duchesse par quelle voie les Possédées découvroient les secrets des curieux. Ils s'adrescoient aux Exorcistes , qui les interrogeoient comme Sbrigani interroge Pourceaugnac à la Comédie de Moliere , & les faisoient , afin de se servir du bon mot de Socrate , accoucher de leurs pensées les plus cachées : par le canal des Exorcistes les Possédées apprenoient ces mysteres & les publioient ensuite.

La Duchesse désabusée , alla avec sa compagnie voir les Possédées : elle leur tendit

d'abord un piège. Elle fit entrer le Marquis de Faure avant le Marquis de Brezé, quoique le premier cédât toujours le pas au dernier. Le diable qui ne les avoit jamais vus, & qui favoit seulement que le Marquis de Brezé passoit devant le Marquis de Faure, se méprit, & prit l'un pour l'autre.

Les diables ne perdirent point courage, & ils jouèrent leurs scènes ordinaires des contorsions & des convulsions. La Supérieure se coucha dans cette situation où on ne pouvoit point l'enlever. Mademoiselle de Rambouillet qui avoit accompagné la Duchesse, & qui fut depuis Duchesse de Montausier, & que Voiture a rendue si célèbre, paroïsoit être la plus curieuse; elle témoigna qu'elle ne doutoit point de la possession. L'Exorciste, pour la confirmer dans ce sentiment, la pria d'essayer de faire perdre terre à la Prieure. Elle s'en défendit pendant quelque temps, mais elle se rendit à la fin; ayant donné ses gants à sa Suivante, elle prit la Supérieure, qui sembloit être aussi pesante que du plomb, non par l'endroit qu'on avoit accoutumé de la prendre, & que l'Exorciste lui indiquoit, mais par celui que Cerisantes lui avoit montré; elle l'enleva sans peine. Ce qui étonna l'assemblée, excepté ceux qui étoient du secret, & mortifia étrangement les Exorcistes.

Le Duc & la Duchesse de la Trimouille, étant dans leur Terre de Thouars, qui est auprès de Loudun, vinrent quelque temps après au spectacle des Possédées : elles n'en

furent pas plus contentes que la Duchesse d'Aiguillon. La Duchesse dit tout bas un mot à l'Aumônier de son époux ; le diable ne put jamais dire ce qu'elle avoit dit , quelque manège que fît l'Exorciste pendant trois heures. Il dit à la fin que le diable étoit opiniâtre & rebelle. Le diable parut plus habile quand Gaston de France le consulta ; ce Prince dit son secret à l'Exorciste ; par cette voie le diable l'apprit & le révéla.

Deux Conseillers au Parlement eurent le même succès que le Duc & la Duchesse de la Trimouille , le diable ne put jamais dire leurs secrets , qu'ils s'étoient confiés réciproquement.

Tous ces incidents firent juger que les diables n'en savoient pas plus que les hommes.

Les déclarations de Sœur Agnès & de Sœur Claire devoient bien démontrer entièrement toute la machine. Le personnage de démoniaque les fatiguoit dans les accès de leur mauvaise humeur. Sœur Agnès étant exorcisée en présence d'un Médecin qui lui faisoit des questions en Grec , répondit ingénument qu'elle ne savoit point le Grec , & qu'elle n'avoit point appris cette langue. L'Exorciste la querella comme une écolière qui jouoit mal son personnage , & continua à l'exorciser de toute sa force ; elle s'impatientsa , & s'écria , qu'elle n'étoit point une démoniaque , qu'il y avoit long-temps qu'on la tourmentoit en particulier pour l'obliger à bien représenter son rôle en

public ; que si Dieu ne l'eût soutenue , elle se seroit désespérée ; & qu'elle étoit bien malheureuse d'être entre les mains des Exorcistes.

La Sœur Claire , dans le temps qu'on l'exorcisoit , fut brûlée à la main par un fil souphré , dont son Exorciste se servit pour enfumer l'un de ses démons. Dès qu'elle sentit de la douleur , elle s'échappa des mains de l'Exorciste , déplorant sa condition , & déclamant contre la tyrannie de ceux qui la contraignoient de feindre qu'elle étoit possédée. Elle pria Dieu ardemment de la tirer du triste état où elle étoit. Le démon qui possède cette fille , dit l'Exorciste , est extrêmement rusé , & le Dieu qu'elle invoque est Lucifer. Cela est faux , repliqua-t-elle , j'invoque le vrai Dieu , Créateur du Ciel & de la terre. Transportée de colere , elle sortit de l'Eglise , en disant qu'elle n'y rentreroit jamais ; mais elle fut suivie par une Dame de qualité , sa parente , qui l'appaisa & la ramena au Couvent , n'ayant pu la faire retourner à l'Eglise.

Après tous ces exemples , ne peut-on pas dire que l'entêtement du Peuple est incurable ? & parmi les personnes de condition , combien ne trouve-t-on pas de gens qui sont Peuple ! Je n'entrerai point dans le détail des miracles que l'on fit faire à la Supérieure , c'est-à-dire , des prestiges & des illusions. De tout temps on s'est joué de la crédulité du Peuple , parce qu'on sait qu'étant séduit , de bons esprits se laissent en-

traîner au torrent. Quand une créance s'est emparée des hommes sous les dehors de la piété, alors les morts reviendroient pour détromper les gens, qu'on ne les croiroit point : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Tel fera le monde jusqu'à la fin des siècles, les mêmes passions renouvelleront toujours de temps en temps les mêmes spectacles.

Luc. c.
xvi. v.
31.

En 1638 le fameux P. Tranquille mourut, dans des accès de fureur qui peuvent avoir une cause très-naturelle, je ne leur en donnerai point une surnaturelle. Je ne veux point troubler les cendres de ce célèbre Exorciste. Je me contenterai de dire que cette histoire ne donnera pas de lui une idée avantageuse.

Après la mort de ce Héros des Exorcistes, la possession ne fit plus tant d'éclat. Cette comédie tomboit en décadence. Les Possédées alloient aux exorcismes à certaines heures, comme on va à la promenade; lorsqu'on leur demandoit en chemin si elles étoient encore possédées : Oui, Dieu merci, disoient-elles. Il y avoit des dévotes très-affidues à ces cérémonies, qui répondoient, quand on leur demandoit si elles étoient possédées, qu'elles n'étoient pas si heureuses, que Dieu ne les aimoit pas assez pour cela.

Le coup mortel que l'on porta à cette intrigue, fut le retranchement de quatre mille livres de pension que l'on donnoit pour les fraix & la dépense des Exorcistes. Le Cardinal

dinal n'avoit plus aucun intérêt dans l'affaire. On avoit sacrifié Grandier à sa vengeance, c'est tout le fruit qu'il vouloit recueillir de la possession. Les Peres Lactance & Tranquille, protégés par l'Eminence Grise, étant morts, ces deux principaux appuis de la possession étant tombés, l'édifice étoit prêt à s'écrouler & menaçoit ruine. La Duchesse d'Aiguillon avoit dit hautement à la Cour, que ce jeu-là étoit si mal joué, qu'il falloit être bien dupe pour se laisser surprendre. Mignon, dont la vengeance étoit assouvie par la mort de Grandier, étoit bien aise de voir finir une intrigue dont il ne pouvoit plus tirer aucun avantage. Les Religieuses elles-mêmes, qui en avoient retiré le fruit qu'elles prétendoient, conspiroient toutes à se procurer du repos, pour jouir de leur fortune. Les diables furent donc chassés à petit bruit. Behemot ne fit aucun éclat en sortant, & quitta la Supérieure de guerre lassée, en gravant le nom de JESUS sur la main où étoient les deux autres noms augustes. La Supérieure montra long-temps après ses gravures, comme des preuves de la possession des démons. Les filles d'honneur de la Reine qui passaient à Loudun, ayant eu la curiosité d'aller à la grille des Ursulines pour voir ces caractères empreints sur la main de la Supérieure : *Bon, dirent-elles, n'est-ce que cela? tous nos galants, sans aucune magie que celle de l'amour, portent nos noms écrits avec le même art sur leurs bras.*

La Supérieure jugea à propos de nommer un autre Graveur que le démon ; & Ménage , comme on le rapporte dans le Tome IV du *Menagiana* , dit qu'il a oui dire à la Supérieure , que lorsqu'elle fut délivrée des démons qui la tourmentoient , un Ange grava sur sa main , JESUS, MARIA, JOSEPH, FRANÇOIS DE SALES. Et elle lui montra , dit-il , sa main sur laquelle ces mots étoient effectivement gravés , mais légèrement , & de la façon que sont gravés ces Crucifix qu'on voit aux bras des Pèlerins de la Terre-Sainte. Je lui ai oui dire , poursuit Ménage , que l'Ange grava premièrement au haut du dessus de sa main , le nom de FRANÇOIS DE SALES , & que ce mot se baissa pour faire place à celui de MARIE & à celui de JOSEPH , lorsque l'Ange les voulut graver , & qu'ils se baissèrent ensuite tous trois pour faire place à celui de JESUS. C'est déshonorer ces saints Noms , dignes d'un respect infini , que de leur attribuer de faux miracles.

M. de Monconis raconte dans ses Voyages , qu'il eut la curiosité de voir cette main merveilleuse , & qu'il remarqua que ces caracteres étoient comme des especes d'écailles ; en les touchant , il enleva l'M. de MARIA.

Les démons à Chinon , soutenus par Barré , ouvrier d'intrigues , continuerent à faire parler d'eux. Le Coadjuteur de l'Archevêque de Tours , ayant découvert la fourberie d'une prétendue Possédée , la fit conduire

en prison ; il fit informer contre elle & sa cabale. Il pouſſoit cette affaire avec tant de vigueur , qu'il auroit fait condamner les fauſſes Démoniaques à des peines afflicti-
ves ; heureuſement pour elles , elles appar-
tenoient à des familles conſidérables. D'ail-
leurs le Cardinal de Richelieu vouloit que
toutes les poſſeſſions priſſent fin d'une ma-
niere qui ne fût point d'éclat , & qui ne
rappelât point trop le paſſé. On ſe contenta
de priver Barré de ſa Cure & de ſa Prében-
de , de le bannir du Dioceſe de Tours , &
de le reléguer au Mans , où il ſe tint ca-
ché juſqu'à la fin de ſa vie , dans un Cou-
vent de Moines ; & les filles qu'il exorci-
ſoit furent condamnées à une priſon per-
pétuelle.

Ce Jugement impoſa ſilence aux démons
de Loudun , on n'entendit plus parler d'eux.
Les poſſédées Religieuſes , comme on l'a
dit , voulurent jouir en repos du fruit de
leurs artifices & de la réputation qu'elles s'é-
toient acquiſe dans l'eſprit des dévots. La
Supérieure ſe contenta de montrer ſa main
où étoient ces merveilleux caractères , à ceux
que la curioſité attiroit à ſon Parloir. Mais
enfin ce miracle diſparut ; ou afin de parler
conformément à la vérité , lorsque la vieil-
leſſe de la Supérieure eut rendu ſa main mi-
raculeuſe ſèche & décharnée , les drogues
dont on ſe ſervoit pour renouveler les ca-
ractères , ne pouvant plus les y imprimer ,
cette Ex-Poſſédée dit que Dieu avoit ac-
cordé à ſes prieres de les effacer , afin de ſe

délivrer d'un grand nombre de curieux qui venoient l'importuner, & la distraire.

On a prétendu que tous les artisans des intrigues de la possession ont péri misérablement. Je n'assurerais rien là-dessus, parce que je regarde la crédulité comme un écueil qu'il faut éviter; mais je ne puis m'empêcher de rapporter ce que dit Patin dans sa Lettre 37^e. datée de Paris du 22 Décembre 1651, *page 130 de l'édition de la Haye.*

„ Le neuf de ce mois à neuf heures du
„ soir, un carrosse fut attaqué par des vo-
„ leurs; le bruit qu'on fit, obligea les Bour-
„ geois de sortir de leurs maisons, autant
„ par curiosité que par charité. On tira de
„ part & d'autre, un des voleurs fut cou-
„ ché sur le carreau, & un laquais de leur
„ parti arrêté, les autres s'enfuirent; ce
„ blessé mourut le lendemain matin, sans
„ rien dire, sans se plaindre, & sans déclai-
„ rer qui il étoit: il a été enfin reconnu;
„ on a su qu'il étoit fils d'un Maître des
„ Requêtes, nommé Laubardemont, qui
„ condamna à mort, en 1634, le pauvre
„ Curé de Loudun, Urbain Grandier, &
„ le fit brûler tout vif, sous ombre qu'il
„ avoit envoyé le diable dans le corps
„ des Religieuses de Loudun, que l'on
„ faisoit apprendre à danser, afin de per-
„ suader aux fots qu'elles étoient démo-
„ niaques. Ne voilà-t-il pas une punition
„ divine dans la famille de ce malheu-
„ reux Juge, pour expier en quelque fa-
„ çon la mort cruelle & impitoyable de

„ ce pauvre Prêtre , dont le sang crie vengeance ?

Plusieurs Savants ont déploré le sort d'Urbain Grandier. Ménage dit que c'étoit un homme de beaucoup de mérite dans les Lettres , & qu'il mérite d'être ajouté au Catalogue de Gabriël Naudé , des grands hommes accusés de magie injustement. La magie est , dit-il , le crime ordinaire de ceux qui n'en ont point. Il ajoute qu'à l'égard des Savants , ils n'ont point cru la possession des filles de Loudun , parce qu'ils n'ont trouvé aucune des trois marques que le Rituel demande pour signifier la véritable possession , qui sont , la divination , l'intelligence des Langues , & les forces surnaturelles du corps.

*Duncan ,
Boutreaux
Sieur
d'Estian.*

Le Sieur Seguin , habile Médecin , écrivit à un de ses amis au sujet de la possession des Religieuses de Loudun , dans un temps où l'on étoit frappé de la terreur qu'inspiroit M. de Laubardemont , ministre de la vengeance du Cardinal de Richelieu. La Lettre de ce Médecin est insérée dans le Mercure François. Il dit d'abord , que la naïveté de ces filles ne permet pas de croire qu'elles fussent capables de soutenir une fourbe , qui seroit , dit-il , une horrible méchanceté ; que pourtant le zèle indiscret d'un Exorciste le troubla dans le commencement de l'examen qu'il fit ; qu'après tout , il est porté à croire que cette possession est plutôt l'ouvrage d'une maladie , que l'effet du diable.

Les Médecins, selon lui, raisonnent mal, lorsqu'ils attribuent à une vertu surnaturelle l'inutilité des remèdes purgatifs que l'on donnoit à ces Religieuses, puisque l'accoutumance à ces remèdes peut produire cet effet. Il ne trouve pas aussi leurs convulsions surnaturelles, & il pense qu'une imagination troublée & affectée en peut être la cause. Il témoigne néanmoins être dans le doute, parce qu'il faudroit, si le diable n'étoit pas l'auteur de tout cela, qu'on l'attribuât à des-hommes pires que le diable. Il se fait une objection en se demandant pourquoi le diable dénonce pour Magiciens, ceux qui ne croient pas la possession? J'avoue, dit-il, que je ne suis pas assez fin pour rendre raison de cette archifourbe, que cela a des conséquences dangereuses, auxquelles Dieu seul peut remédier. Il dit que si ces filles pratiquent une fourbe, elles ne peuvent faire tant de mouvements sans s'y être auparavant long-temps exercées. Enfin, comme il appréhendoit qu'en jugeant que ces filles n'étoient pas possédées, on ne lui suscitât une mauvaise affaire, il témoigne qu'il aime mieux croire. A travers tous ses déguisements, il est aisé de voir qu'il soupçonnoit la fourbe des Religieuses; on ne peut pas envelopper avec plus d'art ce qu'on pense, tandis qu'on l'apprend aux gens d'esprit.

Il dit, en parlant de Grandier, qu'il étoit très-débauché, que c'est une chose admirable comment les diables se sont élevés &

ont déposé contre lui. Il ajoute finement : Je laisse à juger à la Sorbonne, si l'on doit recevoir les reproches contre ces témoins qu'on interroge de la part de Dieu. J'ajouterai que pour savoir quelle foi on doit ajouter à ces témoins, il faut voir comment Jesus-Christ les a caractérisés en parlant aux Juifs : *Vos ex patre diabolo estis, in veritate non stetistis, quia non est veritas in eo; cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est.* “ Vous avez le diable pour pere, qui ne marche point dans la vérité, parce que la vérité ne réside point en lui : lorsqu'il profere le mensonge, il le tire de son fonds, parce qu'il est menteur naturellement. Or on demande si un pareil témoin peut faire une déposition grave & concluante.

Le Sieur Seguin dit ensuite, en parlant du *Traité du Célibat contre les Prêtres*, qu'il lui a paru bien écrit jusqu'à la conclusion, où l'on découvre le venin de l'Ouvrage; qu'il n'y a rien pourtant qui tende à la magie, & qu'on en pourroit même induire qu'il n'étoit pas Magicien.

Si on parla de la sorte dans un temps où il n'étoit pas permis de dire la vérité, peut-on à présent la méconnoître? Aussi dès que la digue fut levée, tous les Savants déclamerent contre la prétendue possession.

Deux Auteurs ont parlé bien différemment sur la magie; M^{re}. Bretonnier qui a fait des observations sur les Arrêts d'Hen-

rys, & le Sieur de la Mare, Commissaire, dans son *Traité de la Police*.

Le premier dit que le Parlement de Paris ne fait point le procès, & ne souffre point qu'on le fasse à personne simplement pour sortilege. Il prétend que le sortilege étant défini, *un pacte fait entre l'homme & le démon*, il s'ensuit que ce pacte prouve un consentement entre l'homme & le démon. Or comment prouver que le démon ait donné son consentement? Il rapporte plusieurs raisons pour faire voir qu'il n'y a point de Sorciers. Il dit que c'est faire tort à la bonté & à la Justice de Dieu, de croire qu'il permette à un Magicien de faire du bien à un scélérat, & du mal aux Fideles. C'est la plus spécieuse de ses raisons.

Quand on ne pourroit pas démontrer le pacte avec le démon, on pourroit toujours prouver la magie, en montrant qu'une telle opération par l'organe d'un homme, ne peut être que magique, parce qu'elle est surnaturelle, & que ne pouvant être attribuée à Dieu, elle ne peut être imputée qu'au démon.

Dieu ayant abandonné Job à la malice du démon, nous pouvons bien concevoir qu'il peut renouveler un pareil exemple.

M^{re}. Bretonnier cite un Arrêt rendu en la Tournelle le 30 Janvier 1610, qui mit les Parties hors de Cour sur l'accusation intentée par le Maître de la Poste de Ville-Juif, contre un Maréchal du même lieu, qu'il accusoit de lui avoir fait mourir plu-

seurs chevaux par des maléfices. L'Avocat de l'Accusé ayant voulu s'étendre pour montrer que les maléfices ne peuvent produire aucun effet réel, & que les démons n'ont aucun pouvoir sur la vie des hommes; M. Seguier qui présidoit, lui dit qu'il n'étoit pas nécessaire de prouver cela, que la Cour en étoit persuadée. Mornac rapporte cet Arrêt, & fait mention de la réponse du Président. (a).

Le Parlement de Rouen ayant fait arrêter un très-grand nombre de Bergers, & autres gens accusés d'être Sorciers, à qui on faisoit le procès avec beaucoup de diligence & de sévérité; le Roi, dit M^{re}. Bretonnier plus bas, rendit un Arrêt dans son Conseil, du 26 Avril 1672, qui porte que dans la Province de Normandie les Prisons seront ouvertes à toutes personnes détenues pour sortilege, & qu'à l'avenir ceux qui seront accusés de ce crime, seront jugés suivant la Déclaration que le Roi fera pour ce sujet, & qui sera envoyée dans toutes les Cours pour régler les procédures qui seront tenues par les Juges dans l'instruction des Procès de magie & de sortilege.

Cette Déclaration n'a pas été rendue, dit M^{re}. Bretonnier; l'Arrêt du Conseil eut le pouvoir de faire taire les démons. De-

(a) *Le Pere Le Brun dans son Histoire des Pratiques superstitieuses, tome 1, rapporte plusieurs Arrêts, qui prouvent que le Parlement de Paris croit, contre la commune opinion, qu'il y a des Sorciers; mais il veut qu'il y ait des preuves certaines de la magie.*

puis ce temps là on n'a plus entendu parler de Sorciers en Normandie. C'est toujours M^{re}. Bretonnier qui parle.

Ce qui démontre la fausseté des Histoires qui multiplient les Magiciens, c'est que si un Roi est crédule à la magie, il se formera dans son Royaume une engeance de Magiciens.

Catherine de Médicis avoit mis la Magie si fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelle, qui fut brûlé en Grève, sous Henri III, pour *Sorcellerie*, accusa douze cents personnes de ce crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin dans ce temps-là, qu'on n'entendoit parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit par-tout des hommes assez fots pour se croire Magiciens, & des Juges superstitieux qui les punissoient de bonne-foi comme tels. Je dois cette remarque à un Auteur moderne.

J'ai vu dans les Remontrances que le Parlement de Rouen fit alors au Roi, que ce Monarque envoya d'abord une Lettre adressée au Procureur-Général de ce Parlement, qui ordonnoit “ la surseance de „ l'exécution de ces malheureux, au cas „ qu'il y en eût de condamnés, & de toutes „ instructions & procédures contre ceux „ qui ne l'étoient point. „ Le Secrétaire d'Etat avoit mandé, que l'intention du Roi étoit, de commuer la peine de mort de ce crime, dans un bannissement perpétuel.

En effet, disent les mêmes Magistrats dans

leurs Remontrances, ils reçurent la Déclaration du Roi, qui commua la peine de mort prononcée contre les condamnés, en un bannissement perpétuel hors de la Province, avec rétablissement en leur bonne *fame* & renommée, & en la possession de leurs biens. Comment ce rétablissement peut-il se concilier avec le bannissement? Voilà donc la Déclaration qui n'est pas parvenue à la connoissance de *M^{re}. Bretonnier*. Il ne peut pas l'avoir confondue avec l'Arrêt du Conseil qu'il cite; une Déclaration, & un Arrêt, sont deux choses bien différentes. D'ailleurs l'Arrêt ne parle que du Parlement de Normandie, & la Déclaration renferme un Règlement pour toutes les Cours. Cependant je n'ai pu recouvrer cette Déclaration.

M^{re}. Bretonnier, qui dit ouvertement qu'il ne croit pas qu'il y ait des Sorciers, cite d'abord la Loi de Dieu & toutes les Loix humaines, qui condamnent les Magiciens, ainsi il rapporte la condamnation de son opinion. La Loi divine est dans *l'Exode* 22, v. 18; & le *Lévitique* 19, v. 31. *idem* 20, v. 6 & 27, *Deuter*, 18, v. 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Quant aux Loix humaines, elles sont rapportées avec encore plus d'étendue & de curiosité, dans le Traité de la Police de *M. de la Mare*, liv. 3, tit. 7, chap. 2, 3 & 4, où je renvoie les Lecteurs. Cet Auteur croit à la Magie.

Sur cette matiere, *M^{re}. Bretonnier* auroit dû penser ce que pense *Henrys*. Cet

Auteur dit fort sagement, qu'il ne faut être ni incrédule, ni trop crédule là-dessus.

Critique du nouveau Traité de la Magie, imprimé chez Pier-re Prault, à l'entrée du Quai de Gef-vres, au Paradis ; page 264.

A l'égard de l'Auteur du nouveau *Traité de la Magie, du Sortilege, des Possessions, Obsessions & Maléfices*, il n'est pas d'une créance difficile ; il adopte tout de la meilleure foi du monde, il admet toutes les possessions qui paroissent, jusques-là qu'il croit bonnement qu'on en voit tous les ans dans un certain temps a Paris.

„ Qu'on aille, dit-il, à la Sainte-Chapelle à Paris, la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, où tous les ans se rassemblent toutes sortes de malades, par un usage très-ancien ; on verra certainement des Énergumènes, très-aisés à distinguer des autres malades. „

Cela est admirable, que ces Énergumènes n'éclatent que dans ce temps-là ! On ne pourroit les distinguer que par les marques que rapporte le Rituel ; mais notre Auteur veut que la seule inspection suffise : ne peut-il pas passer, après cela, pour le Héros des gens crédules ? On ne sauroit comprendre combien il est ingénieux pour trouver des réponses qui rendent, selon lui, vaines les épreuves que l'on fait pour connoître la fourbe des faux Possédés. “ Des

page 272.
et suiv.

„ Prélats, dit-il, pour voir si le démon étoit dans les prétendus Possédés, se sont servis d'eau commune pour jeter sur eux ; d'autres Prélats ont pris dans leur main une Montre, au-lieu d'un Reliquaire, & l'ont imposée sur la tête du

„ prétendu Possédé ; & cependant ils lui
 „ ont vu faire les mêmes agitations que si
 „ l'on s'étoit servi de véritable Eau-bénite,
 „ ou d'un Reliquaire approuvé. Il rend
 „ raison de cet effet, en disant, que le Pere
 „ du mensonge, plus clairvoyant qu'un
 „ linx, & plus fin qu'un renard, voyant
 „ qu'on se sert de ruses pour le découvrir,
 „ donne aisément le change, en affectant
 „ de faire des grimaces, des contorsions,
 „ de pousser des cris quand on se sert de
 „ choses profanes, non saintes, pour le for-
 „ cer de se manifester ; afin qu'on conclue
 „ qu'il n'y est pas, & que tout cela n'est
 „ que supercherie : c'est ainsi qu'il trompe
 „ celui qui veut être trompé, *qui vult de-*
 „ *cipi decipiatur.* „ Il applique mal cette
 Sentence ; car il ne faut pas dire que ce
 Prélat, qui cherche à s'éclaircir de la vé-
 rité, veuille qu'on le trompe.

De sorte que le prétendu Possédé sortira
 toujours victorieux de l'épreuve. S'il se
 doute qu'on se serve de choses profanes, il
 ne fera aucun mouvement ; & alors notre
 Auteur s'écriera : Vous voyez bien que
 rien n'échappe au démon. Si le prétendu
 démoniaque s'agite, notre Auteur a un sub-
 terfuge en main ; le démon, dit-il, affecte
 d'ignorer ce qu'il fait, afin de fomenter
 l'incrédulité. On voit bien que l'Auteur
 veut, à quelque prix que ce soit, qu'il n'y
 ait point de faux Possédés, & que toutes
 les possessions qui paroissent, soient vraies.

„ Il s'objecte qu'il y a des gens qui, page 278
 & suiv.

„ pour tromper le Public , & attraper des
„ charités , contrefont les Possédés ; & quand
„ on les menace du fouet ou de la prison ,
„ on voit cesser toutes leurs agitations. On
„ en a même vu , qui étant sur le point
„ d'être châtiés , ont dit qu'ils étoient gué-
„ ris , afin qu'on les mît en liberté. Ainsi
„ il peut bien y avoir de l'abus en tout cela.
„ Il répond à cette objection : Que ce
„ moyen d'éclaircir la vérité , est opposé à
„ la Justice , qui ne doit punir que les cou-
„ pables connus & convaincus , & non pas
„ seulement soupçonnés ; qu'il est opposé
„ à la Religion , qui ne nous permet pas
„ de faire du mal , & à la charité qui nous
„ ordonne d'aimer notre prochain comme
„ nous-mêmes. Ainsi ce moyen fait horreur.
„ Il dit encore , que Dieu ne permet
„ pas que ces pauvres victimes du démon
„ le soient encore de la fureur de ces in-
„ sensés ; & que dans ces occasions , il peut
„ commander aux démons de se retirer ,
„ pour épargner de si cruels châtimens à
„ des personnes innocentes ; d'où il conclut
„ que cette objection ne prouve rien : il
„ veut même qu'elle soit pitoyable. „

Voilà les faux Possédés à l'abri des châ-
timens , notre Auteur les prend sous sa pro-
tection. Agobard , Archevêque de Lyon ,
avoit donc tort de faire maltraiter ceux qui
se disoient possédés. Voici comme le rap-
porte Amolon , son Successeur , dans la
Lettre qu'il écrivit à Theulbalde , Evêque
de Langres. “ J'ai vu quelquefois devant

„ Agobard, mon Prédécesseur, des hom-
 „ mes qui se disoient possédés ; mais en
 „ leur donnant des coups , on leur faisoit
 „ confesser leur imposture ; ils avouoient
 „ que la pauvreté les y avoit engagés. „

*Histoire
 de l'Eglise
 de l'Abbé
 de Fleu-
 ry, L.
 XLVIII.*

Après tout, blesseroit-on la charité & la justice, quand on ne les épargneroit pas, lorsqu'étant bien & dûment exorcisés, ils ne donneroient aucun de ces signes que le Rituel prescrit pour connoître les vraies possessions ? N'auroit-on pas lieu de croire que celles-là sont fausses ?

Admirons la réponse de cet Auteur, qui, pour se tirer d'affaire, a recours à la volonté de Dieu, qui permet que le démon se retire, pour épargner des châtimens aux Possédés : *Quia Deus vult*. Cela ferme la bouche ; après cela on est dispensé de dire aucune raison.

Il n'est pas étrange qu'avec la disposition d'esprit qu'il a, il ne soupçonne aucune fourbe dans les prétendues Possédées de Loudun. „ Autrement, dit-il, ce seroit
 „ s'exposer à calomnier M. de Laubardemont, Intendant de Poitiers, & quatorze
 „ des plus honnêtes gens de Juges, qu'il
 „ eut ordre de prendre dans les Bailliages
 „ voisins de Loudun. „

page 243.

Un homme tel que M. de Laubardemont, dévoué à la vengeance du Cardinal de Richelieu, mérite bien qu'on n'effleure pas sa probité. A l'égard des autres Juges, supposons qu'ils n'aient pas été corrompus : a-t-il été impossible de leur persuader, par les ar-

tifices qu'on a pratiqués, que les possessions étoient vraies? & M. de Laubardemont qui y donnoit, ou feignoit d'y donner, & qui avoit le relief d'un homme en faveur, n'a-t-il pas pu leur imposer?

Il faut toujours revenir à cet argument : Ces Possédées-là n'avoient aucune des marques auxquelles on discerne la vraie possession; donc, sans craindre de calomnier M. de Laubardemont, & les quatorze Juges, qualifiés libéralement par notre Auteur d'être les plus honnêtes gens de plusieurs Bailliages, la vérité veut qu'on dise qu'il n'y avoit point de possession, que Grandier a été mal jugé, dès qu'on l'a condamné comme Sorcier & auteur de ces possessions prétendues. Aussi le Parlement de Normandie, dont notre Auteur rapporte la Requête, que ces Magistrats présenterent au Roi, parmi les exemples de possessions que cette Cour emploie, n'a eu garde de citer celles de Loudun.

Le savant Pere le Brun, qui rapporte dans son *Histoire des Pratiques superstitieuses*, les Arrêts qui ont condamné plusieurs sorciers à être brûlés, n'a point rapporté l'Arrêt rendu contre Grandier, quoiqu'il ait cité l'Arrêt du Parlement de Provence, du 30 Avril 1611, qui condamna Louis Gaufridi comme Sorcier, à être brûlé tout vif. S'il eut cru que Grandier eût été véritablement Sorcier, il n'auroit pas oublié sa condamnation, qui fit un si grand éclat dans le Royaume. Grandier ne peut être cru

Ma-

Magicien, que par ceux qui méprisent le jugement de la saine partie du monde.

L'Histoire, qui fait profession de dire la vérité, qui n'épargne pas les Têtes couronnées, ménageroit-elle M. de Laubardemont & les quatorze Juges, que notre Auteur appelle les plus honnêtes gens qu'il y eût dans les Bailliages voisins de Loudun? Tient-il ce témoignage de gens qui ont mis au creuset la probité de ces Juges, & de ceux avec qui il les compare? Notre Auteur ne descendroit-il point d'un de ces hommes de Loudun, qui signalèrent alors leur crédulité? On fait bien des Généalogies, qui ne sont pas si bien fondées que celle-là.

Pour ne laisser rien à désirer sur cette matière, notre Auteur entreprend de prouver que dans tous les siècles de l'Eglise, il y a eu des possessions. Après avoir cité les Évangiles, les Actes des Apôtres, il passe au quatrième siècle, où il cite quelques passages des Pères de l'Eglise; il saute tout d'un coup jusqu'au douzième siècle, où il cite saint Bernard. Il a grand tort de passer par-dessus le dixième siècle, où l'on vivoit dans une si profonde ignorance, que dès qu'un homme savoit le Grec ou l'Hébreu, il étoit montré au doigt comme un Négromancien.

Il franchit ensuite les siècles suivants, & prouve les possessions des derniers siècles, par des relations de voyageurs, malgré le proverbe, qui veut que *voyageur & menteur soient synonymes* : voilà sa preuve faite;

convenons pourtant qu'il en a trop dit pour des gens aussi crédules que lui.

Il faut conclure que cette preuve est bien imparfaite.

Il semble que le cerveau de certaines personnes soit tellement organisé pour admettre sans preuve des opinions où il entre du merveilleux, qu'il ne faut pas se mettre en grands frais pour les leur faire recevoir.

L'Auteur, dans sa Préface, fait un Portrait qu'il dit qu'on lui opposera pour décréditer les possessions : “ Ne voit-on pas ,
,, dit-il, des personnes du sexe, sous des
,, dehors d'une dévotion affectée, adopter
,, l'état des Possédés, soit par conseil, ou
,, de dessein prémédité, dans l'idée de se
,, faire une réputation avantageuse ? C'est à
,, la vertu la plus pure, disent-elles d'un air
,, composé, que les démons ont coutume
,, de livrer la guerre ; c'est contre les per-
,, sonnes de ce caractère, qu'ils se déchaî-
,, nent & se réunissent ; pendant qu'ils lais-
,, sent en paix ces cœurs endurcis, ces li-
,, bertins de profession, comme une proie
,, qui ne leur peut échapper. C'est ainsi
,, qu'en se préconisant elles-mêmes, ces for-
,, tes de personnes se donnent la liberté de
,, juger leurs frères avec une haute suffisance
,, & une orgueilleuse témérité ; & s'imagi-
,, nant que le Public porte sur elles des
,, regards attentifs ; elles croient qu'une
,, scène miraculeuse ne peut servir qu'à les
,, immortaliser. Tout semble fomentier cette

„ pernicieuse comédie, le besoin l'entre-
 „ tient, les charités sont abondantes pour
 „ des personnes qu'on voit dans un état si
 „ déplorable. Des Prêtres même, & des Di-
 „ recteurs peu versés dans leur ministère,
 „ y prêtent leur secours, & entraînent le
 „ Peuple, dans la vue d'acquérir une répu-
 „ tation de sainteté qui se présume aisément
 „ en faveur de ceux qui semblent marcher
 „ sur les traces des Apôtres, & partager
 „ avec eux le pouvoir de chasser les dé-
 „ mons & d'opérer des guérisons miracu-
 „ leuses ; soit par des vues plus obliques,
 „ que l'on passe sous silence, pour ne pas
 „ blesser l'honneur & le respect dus à leur
 „ caractère. „

L'Auteur devoit faire parler avec plus de vraisemblance celui qui lui oppose ce Portrait ; car ces prétendues Possédées, qui veulent se rendre illustres par leur possession, ne sont pas assez aveugles pour parler d'elles-mêmes si avantageusement ; elles laissent ce soin à leur Directeur & leurs Exorcistes. Il ne devoit pas les taxer de juger témérairement, parce qu'elles parlent en général des cœurs endurcis, & des libertins de profession. *On se sauve, dit Buffi, en médissant du monde en général, & l'on se damne en médissant des particuliers.*

J'ai rapporté ce Portrait, parce qu'il semble être fait pour les Possédées de Loudun, excepté qu'au-lieu de se préconiser, elles se reposoient sur Barré & Mignon, qui faisoient leurs panégyriques. L'Auteur réfute

du mieux qu'il peut ce Portrait qu'on lui oppose.

Le même Auteur veut que l'incrédulité sur les Histoires de magie, soit le système courant. " Le dirai-je? poursuit-il. N'est-
,, ce pas maintenant une témérité que de
,, s'écarter tant soit peu de la route com-
,, mune? Vous auriez des démonstrations
,, mathématiques contre l'avis courant, on
,, vous y ramene sans cesse : si vous persis-
,, tez, vous êtes rayé de la liste des gens
,, d'esprit; enforte que par un contraste bi-
,, zarre, plus on s'étudie à montrer un gé-
,, nie supérieur & incrédule, plus on est à
,, la mode. „ Je ne vois point où git ce
contraste. " Pourquoi tant s'étudier, pour-
,, suit-il, à faire usage de ses lumières? ne
,, suffit-il pas de suivre le torrent des beaux-
,, esprits? C'est ainsi qu'on se trouve en-
,, chaîné au système public. „

Voilà le ridicule qu'il s'efforce de jeter sur l'opinion des gens d'esprit. A quoi bon faire tant d'efforts? pour se ranger à l'opinion des gens sages & raisonnables, il n'y a qu'à dire qu'on ne doit reconnoître pour possédés, que ceux qui ont les marques auxquels le Rituel dit qu'on peut les discerner. On coupera la racine de toutes les questions. Sont-ils possibles? on n'en sauroit douter. Sont-ils rares? veut-on prouver qu'ils ne le sont pas? qu'on apporte plusieurs exemples, selon le Rituel, de ces sortes de Possédés, on trouvera alors qu'ils ne sont pas rares.

A l'égard des fausses possessions, elles se présenteront en foule après cette épreuve; elles pourront même être de bonne foi dans les hypocondriaques, & les personnes du sexe, dont la santé, comme dit notre Auteur, se trouve dérégulée par des accidents périodiques, source intarissable de vapeurs, à quoi les Médecins attribuent plusieurs accidents extraordinaires.

Il est très-important de se garantir des erreurs populaires. Il faut penser comme Sénèque, qui dit : *Nunquam volui populo placere, nam quæ ego scio non probat populus, & quæ probat populus ego nescio.* “ Je n’ai „ jamais voulu plaire au Peuple, le Peuple „ n’approuve point ma science, & j’ignore „ ce que le Peuple approuve. Epist. 29.

Naudé, dans son *Apologie des grands Hommes accusés de magie*, fait voir que beaucoup de grands Hommes ont été estimés Magiciens, qui n’étoient que politiques. N’avons-nous pas vu de nos jours un habile Général d’Armée, (a) que le Soldat croyoit forcier, parce qu’il prévoyoit le dessein des Ennemis ?

Naudé montre que la grande Doctrine de plusieurs personnes a souvent été prise pour la Magie. Les premiers, qui découvrirent la cause des Eclipses, passèrent pour des Magiciens. L’Evêque Virgilins fut excommunié & condamné comme hérétique, & il passa pour Magicien, pour avoir pénétré qu’il y avoit des Antipodes & un autre

(a) M. le Maréchal de Luxembourg.

monde, que Christophe Colomb a découvert dans la suite. Les Peuples du nouveau Monde ne crurent-ils pas que les navires des Espagnols étoient les ouvrages de la magie, que les Espagnols étoient des diables ?

Ainsi l'ignorance métamorphose en Magiciens ceux qui font des choses qu'elle ne comprend point ; les ouvrages exquis de l'industrie humaine ont passé pour magiques : ce fut le sort qu'eut cette Tête parlante que fit Albert-le-Grand.

Croiroit-on que le Peuple eût osé soupçonner saint Thomas de magie ? Sa sainteté reconnue par l'Eglise, le titre qu'on lui a donné d'Ange de l'Ecole, sa Doctrine approuvée par un décret de l'Université l'an 1333, & trois Souverains Pontifes, Innocent V, Urbain VI, & Jean XXII, le justifient parfaitement, malgré la calomnie qui lui attribue des Livres magiques.

Il ne faut pas faire de grands efforts pour passer pour Magicien dans l'esprit de certaines gens. Une personne, qui par des secrets d'Optique, représenteroit tout-à-coup des figures d'hommes, d'animaux, très-semblables au naturel, persuaderoit sans peine au nouvel Auteur de la Magie, qu'il est Sorcier. S'il avoit vu à la Foire de S. Germain. Apollon qui jouoit plusieurs airs de violon, faisant marcher son archet sur son instrument ; que l'oreille de cet Auteur, si elle est faite pour la musique, eût apperçu une extrême justesse dans la façon dont ces airs étoient joués, & qu'on lui eût dit que c'é-

toit une figure artificielle qui exécutoit tout cela, n'auroit-il pas cru que le diable s'en mêloit ? auroit-il pu penser qu'il y avoit une machine là-dessous remplie de ressorts, qu'on montoit avec une clef comme une montre, qui jouoit après cela plusieurs airs de suite, tandis que d'autres ressorts faisoient aller sur le violon la main qui tenoit l'archet ? C'est de la disposition des cerveaux du Peuple, dont l'on se prévalut pour sacrifier Grandier à un grand Ministre.

La comédie des Religieuses de Loudun, & la fin tragique de Grandier, seront regardées dans la postérité comme un exemple mémorable, qui montrera jusqu'où ont pu aller la crédulité humaine, la fureur d'une cabale acharnée à la perte d'un homme, la passion d'un grand Ministre, & la facilité & la prévention des autres Juges, afin de ne rien dire de pis à leur égard.

Fin du Tome second.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

D U T O M E S E C O N D.

P IERRE MÉGE', Soldat de Marine, reconnu par le Parlement de Provence pour être le Sieur de Caille, Gentilhomme; & pour être Pierre Mége, par le Parlement de Paris, p. 1	
Histoire du Procès,	6
Arrêt définitif du Parlement de Provence, du 14 Juillet 1701, qui juge que le Soldat est le fils du Sieur de Caille,	21
Vers au bas du Portrait du Soldat de Marine,	26
Lettre de Messieurs de Berne au Roi,	28
Eloquence pathétique de Mre. Sylvain, Avocat du Soldat de Marine,	31
Moyens que le Soldat de Marine proposa au Conseil,	36
Un homme absous d'un crime par un Jugement souverain, ne peut plus être accusé du même crime,	<i>ibid.</i>
Les questions d'état ne peuvent pas être jugées deux fois,	38
L'iniquité évidente de l'Arrêt ne doit pas être un moyen de cassation,	39
Le conseil ne connoît pas des affaires criminelles,	47
Comment M. de Sacy fait valoir le moyen de cassation, fondé sur l'iniquité évidente, <i>ibid.</i>	

- Arrêt du Conseil, du 12 Juillet 1708, qui casse
l'Arrêt du Parlement de Provence, & ren-
voie le fond au Parlement de Paris, 48
- Moyens que le Soldat proposa au Parlement, 51
- Apologie de Mre. Sylvain, 52
- Présomptions pour le Soldat de Marine, *ibid.*
- Dans les affaires criminelles, les présomptions
ne doivent pas avoir lieu, 56
- Dans quels cas les Témoins doivent servir à
prouver la filiation, 61
- Les déclarations des peres & meres qui sont
contraires à leurs enfants, ne leur nuisent
point, 62
- Exemples de peres barbares envers leurs en-
fants, 64
- Les confessions fausses des Accusés ne leur nu-
isent point, sur-tout dans les questions d'é-
tat, 67
- Le Peuple peut juger dans des reconnoissances, 75
- Les Pauvres que la Loi rejette pour Témoins,
ne sont pas les pauvres Artisans ni les estro-
piés, mais les Vagabonds, fainéants, qui pour-
roient gagner leur vie, 77
- Mre. Sylvain prouve que l'Enquête du Soldat
de Marine doit prévaloir sur celle de son ad-
versaire, 78
- Dépositions des quatre Nourrices du fils du Sieur
de Caille, 79 & *suiv.*
- Une déposition fausse dans un point, est censée
l'être en tous, 83
- Même proposition prouvée dans la Note, *ibid.*
- Un Payfan, un idiot, qui dit des choses qui ne
peuvent partir que d'un homme d'esprit, est
présumé un faux Témoin, 86
- Lorsque le Juge peut voir le faux par ses propres
lumières, le ministère des Experts n'est pas
nécessaire, 91

La preuve de l'existence doit l'emporter sur la preuve de la mort ,	102
Il faut plutôt ajouter foi à un Témoin qui affirme , qu'à mille qui nient ,	104
Les Témoins qui déposent pour l'Accusé , doivent l'emporter sur ceux qui le chargent ,	105
Les Témoins qui reconnoissent une personne , doivent être préférés à ceux qui la désavouent ,	107
Le Portrait décide en fait de reconnoissance ; c'est-à-dire , une ressemblance si parfaite , qu'on n'y trouve aucune différence ,	109
Deux différens portraits du fils du Sieur de Caille ,	111
Exemples de plusieurs hommes célèbres , qui ne savoient ni lire ni écrire ,	120
Arrêt du Parlement rendu dans ce Procès , le 10 Mars 1710 , qui ordonne la vérification de plusieurs pieces , & qui décide que les pieces sous seing-privé , dont un Plaideur s'est servi , peuvent être regardées comme authentiques , & être employées dans une vérification contre lui comme pieces de comparaison ,	125
Arrêt du 28 Juillet 1711 , qui ordonna que dans le cours du Procès , le Soldat de Marine ne prendroit point le nom de fils du Sieur de Caille , mais la qualité de , se prétendant fils de Caille ,	127
Le Soldat ne peut pas obtenir le séquestre des biens du Sieur de Caille ,	129
Moyens d'Honorade Venelle , qui se disoit femme du Soldat de Marine .	130
Attestation contre le Soldat de Marine ,	142
Rapport & visite faits de la personne du Soldat de Marine , se disant fils du Sieur de Caille ,	149

Moyens que Mrs. Rolland de Tardivi pro-	
ferent au Parlement,	156
Premiere Partie, preuves de l'éducation du fils	
du Sieur de Caille,	160
Seconde Partie, concernant les preuves de la	
mort du fils du Sieur de Caille,	165
Troisième Partie, concernant l'abjuration faite	
par l'imposteur le 10 Avril 1699, & l'inter-	
rogatoire qu'il a subi le 19 Juin de la même	
année, pardevant le Lieutenant-Criminel de	
Toulon,	178
La maxime qui veut qu'on ne puisse pas don-	
ner atteinte à son état par de fausses déclara-	
tions, n'a lieu que lorsqu'il n'y a pas d'ail-	
leurs des preuves qui la soutiennent,	185
Quatrième Partie, où l'on démontre que les aven-	
tures de l'Imposteur sont fabuleuses,	186
Cinquième Partie, contenant la discussion des	
témoins,	206
Sixième Partie, contenant la réfutation des motifs	
des douze Juges qui ont rendu l'Arrêt,	216
Les preuves de la mort doivent l'emporter sur	
les preuves de l'existence,	218
On ne doit juger en faveur de l'état dans le dou-	
te, que lorsqu'on en est en possession,	226
Le principe, qui veut qu'on préfère des témoins	
qui affirment à des témoins qui nient, n'a pas	
lieu dans les reconnoissances,	231
L'Imposteur ne peut pas se servir de la maxime	
qui veut que dans le doute il faut se déter-	
miner pour l'Accusé, parce qu'il est Deman-	
deur : il doit établir sa demande,	235
Les présomptions peuvent donner lieu à la con-	
damnation d'un Accusé,	238
Arrêt définitif du Parlement, du 17 Mars 1712,	
qui condamne l'Imposteur,	241
Moyens que Mre. Sylvain, Avocat de Made-	

leine Serry , employa pour faire valoir les tierces oppositions aux Arrêts, sur-tout dans les questions d'état ,	248
Lettre d'une Dame à Monsieur D**. sur ce Procès ,	263
<i>Urbain Grandier , condamné comme Magicien & comme auteur de la Possession des Religieuses de Loudun ,</i>	273
Portrait de Grandier ,	276, 277
Il est absous des Accusations qu'on lui avoit intentées ,	284
Mignon prépare l'accusation où succomba Grandier ,	286
Histoire de la fausse Possession des Religieuses de Loudun ,	289
Barbarismes que fit le diable ,	294
Solécismes que fit le diable ,	301
Autre solécisme qu'il fit ,	303
Autre solécisme qu'il fit ,	305
Les véritables signes auxquels on connoît la Possession ,	315
L'Auteur rend raison pourquoi il a donné un air de plaisanterie à cette Histoire ,	317
Ordonnance de l'Archevêque de Bourdeaux , au sujet de la Possession des diables de Loudun ,	322
La calomnie , qui avoit gardé le silence par les précautions que prit l'Archevêque de Bourdeaux , reprend vigueur ,	327
M. de Laubardemont envoyé pour faire faire le procès à Grandier ,	328
Artifice dont se servit saint Athanase , pour confondre la calomnie ,	334
Ces artifices ne sont pas permis aux Juges , <i>ibid.</i> <i>Voyez la Note de la même page.</i>	
Bévues que fit le diable ,	336
Fourbe en faveur du diable déconcertée ,	339

Tour d'adresse que fit la Supérieure possédée ,	
qui ne réussit pas ,	340
Grandier exorcise les Possédées ,	351
L'Abbé Quillet fait un défi au diable ,	356
Ordonnance de M. de Laubardemont en faveur des Possédées ,	<i>ibid.</i>
Trois Possédées rendent justice à l'innocence de Grandier ,	357
Lettre que les Habitants de Loudun écrivirent au Roi ,	360
Arrêt de M. de Laubardemont , qui casse une Assemblée de la Ville de Loudun ,	362
Remontrances chrétiennes que Grandier fit à ses Juges ,	364
Sentence de l'Évêque de Poitiers , qui déclare la Possession des diables ,	<i>ibid.</i>
Motifs qui ont déterminé les Juges dans l'Arrêt qu'ils ont rendu contre Grandier ,	365
Arrêt qui condamne Grandier à être brûlé tout vif ,	373
On donne la question à Grandier ,	378
Grandier se confesse à Dieu , n'ayant pu obtenir les Confesseurs qu'il demandoit ,	380
Grandier dans le lieu de son supplice , prêt à mourir , fait une prédiction au Pere Lactance ,	386
Grandier est brûlé tout vif ,	<i>ibid.</i>
On ne doit point imputer à un Ordre Religieux les excès de quelques particuliers qui en font ,	<i>ibid.</i>
Apologie de Grandier ,	387
Faits extraordinaires rapportés par saint Augustin , qui montrent l'illusion de la Possession ,	393
Questions décidées par la Faculté de Montpellier , sur de prétendus signes de Possession ,	395
Consultation des Docteurs de Sorbonne sur des questions au sujet de la Possession ,	401

Prédiction qu'il avoit faite au Pere Lactance , qu'il mourroit dans un mois , accomplie ,	404
Monsieur Gaston de France trompé par les Possédés ,	405
Chauvêt , Lieutenant-Civil de Loudun , frappé du supplice de Grandier , perd la raison ,	<i>ibid.</i>
Les caractères que les diables tracent sur la main des Possédés , étoient artificiels ,	407
Les diables muets à Chinon , en présence de quatre Prélats ,	408
Le Comte du Lude découvrit la supercherie du diable ,	410
La Duchesse d'Aiguillon désabusée de la posses- sion des diables ,	411
Les diables donnent dans le piège qu'on leur tend ,	413
Le Duc & la Duchesse de la Trimouille se dé- sabusent aussi ,	<i>ibid.</i>
Sœur Agnès , Sœur Claire , découvrent la four- berie de la Possession ,	414
On fait voir quelle foi on doit ajouter au miracle des saints Noms gravés sur la Supérieure ,	415
Fin de la possession des diables ,	419
Barré , ouvrier de la possession , banni du Diocèse de Tours ; il se tient caché jusqu'à la fin de sa vie dans un Couvent de Moines ,	<i>ibid.</i>
Fin funeste du fils de M. de Laubardemont ,	420
Éloges que les Savants font de Grandier ,	421
Jugement que le Médecin Seguin porte sur la Possession ,	<i>ibid.</i>
Jugement qu'il porte sur Grandier ,	422
Mre. Bretonier , Avocat , se déclare contre la Magie ,	423
Arrêt de la Tournelle du 30 Janvier 1610 , qui mit un Accusé de Magie hors de Cour. Mon- sieur Segulier , Président , déclara que la Cour ne croyoit point la Magie ,	424

Arrêt du Conseil, du 26 Avril 1672, en faveur des accusés de Magie, à qui le Parlement de Rouen faisoit le Procès,	425
Les Magiciens fourmilloient du temps de Cathe- rine de Médicis,	426
M. de la Mare, Auteur du Traité de la Police, très-crédula sur la Magie,	427
Judicieux sentiment d'Henrys sur la Magie, <i>ibid.</i>	
Critique du nouveau Traité de la Magie,	428
Son Auteur extrêmement crédula,	<i>ibid.</i>
Réfutation de ses preuves,	429 & suiv.

Fin de la Table du Tome second.







